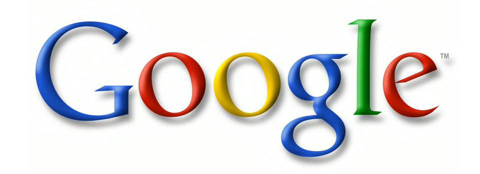
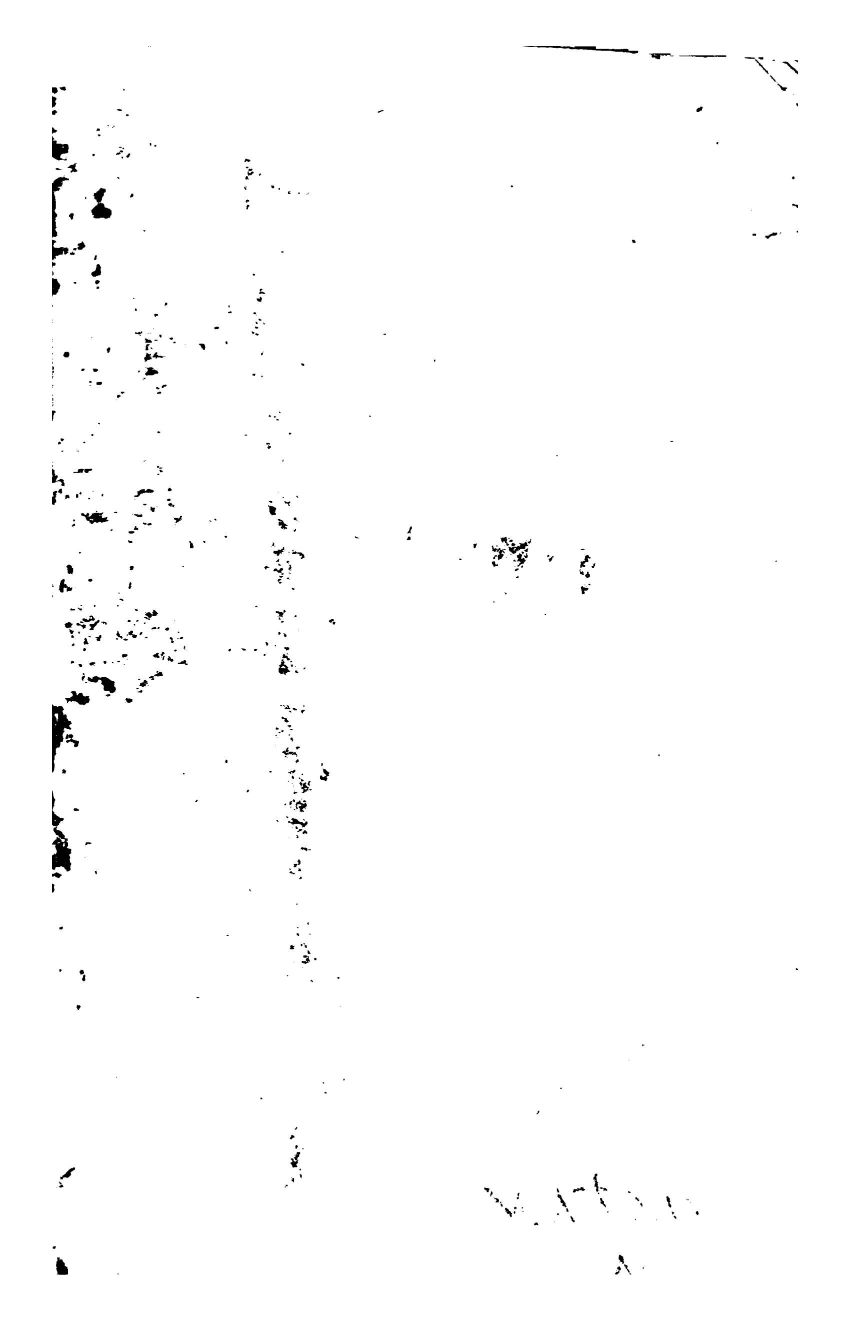




OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

OEUVRES
COMPLETES
DE
VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME CINQUANTE-DEUXIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

DICTIONNAIRE
PHILOSOPHIQUE.

DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE.

G.

GENEALOGIE.

SECTION PREMIERE.

Les théologiens ont écrit des volumes pour tâcher de concilier S[t] *Matthieu* avec S[t] *Luc* ſur la généalogie de JESUS-CHRIST. Le premier ne compte (*a*) que vingt-ſept générations depuis *David* par *Salomon*, tandis que *Luc* (*b*) en met quarante-deux, et l'en fait deſcendre par *Nathan*. Voici comment le ſavant *Calmet* réſout une difficulté ſemblable en parlant de *Melchiſédech*. Les Orientaux et les Grecs, féconds en fables et en inventions, lui ont forgé une généalogie dans laquelle ils nous donnent les noms de ſes aïeux. Mais, ajoute ce judicieux bénédictin, comme le menſonge ſe trahit toujours par lui-même, les uns racontent ſa généalogie d'une manière, les autres d'une autre. Il y en a qui ſoutiennent

(*a*) Chap. I. (*b*) Chap. III, v. 23.

qu'il était d'une race obſcure et honteuſe, et il s'en eſt trouvé qui l'ont voulu faire paſſer pour illégitime.

Tout cela s'applique naturellement à JESUS, dont *Melchiſédech* était la figure, ſuivant l'apôtre (*c*). En effet, l'évangile de *Nicodème* (*d*) dit expreſſément que les Juifs devant *Pilate* reprochèrent à JESUS qu'il était né de la fornication. Sur quoi le ſavant *Fabricius* obſerve qu'on n'eſt aſſuré par aucun témoignage digne de foi, que les Juifs aient objecté à JESUS-CHRIST pendant ſa vie, ni même aux apôtres, cette calomnie qu'ils répandirent par-tout dans la ſuite. Cependant les Actes des apôtres (*e*) font foi que les juifs d'Antioche s'opposèrent en blaſphémant à ce que *Paul* leur diſait de JESUS, et *Origène* (*f*) ſoutient que ces paroles rapportées dans l'évangile de S[t] *Jean*: Nous ne ſommes point nés de fornication; nous n'avons jamais ſervi perſonne, étaient de la part des Juifs un reproche indirect qu'ils feſaient à JESUS ſur le défaut de ſa naiſſance et ſur ſon état de ſerviteur; car ils prétendaient, comme nous l'apprend ce père (*g*),

(*c*) Epître aux Hébreux, chap. VII, v. 3.
(*d*) Article II.
(*e*) Chap. XIII.
(*f*) Sur ſaint *Jean*, chap. VIII, v. 41.
(*g*) Contre *Celſe*, chap. VIII.

que JESUS était originaire d'un petit hameau de la Judée, et avait eu pour mère une pauvre villageoise qui ne vivait que de son travail; laquelle ayant été convaincue d'adultère avec un soldat nommé *Panther*, fut chassée par son fiancé, qui était charpentier de profession; qu'après cet affront, errant misérablement de lieu en lieu, elle accoucha secrétement de JESUS, lequel se trouvant dans la nécessité, fut contraint de s'aller louer serviteur en Egypte, où ayant appris quelques-uns de ces secrets que les Egyptiens font tant valoir, il retourna en son pays, et que, tout fier des miracles qu'il savait faire, il se proclama lui-même Dieu.

Suivant une tradition très-ancienne, ce nom de *Panther*, qui a donné lieu à la méprise des Juifs, était le surnom du père de *Joseph*, comme l'assure saint *Epiphane* (*h*); ou plutôt le nom propre de l'aïeul de *Marie*, comme l'affirme S[t] *Jean Damascène*, (*i*)

Quant à l'état de serviteur qu'ils reprochaient à JESUS, il déclare lui-même (*k*) qu'il n'était pas venu pour être servi, mais pour servir. *Zoroastre*, selon les Arabes, avait également été serviteur d'*Esdras*; *Epictète* était

(*h*) Hérésie LXXVIII.

(*i*) Liv. IV, chap. XV, de la Foi.

(*k*) *Matth.* chap. XX, v. 28.

même né dans la servitude ; aussi St *Cyrille* de Jérusalem a grande raison de dire (*l*) qu'elle ne déshonore personne.

Sur l'article des miracles, nous apprenons à la vérité de *Pline* que les Egyptiens avaient le secret de teindre des étoffes de diverses couleurs en les plongeant dans la même cuve ; et c'est-là un des miracles qu'attribue à JESUS l'évangile de l'enfance (*m*) ; mais, comme nous l'apprend St *Chrysostôme* (*n*), JESUS ne fit aucun miracle avant son baptême, et ceux qu'on lui attribue sont de purs mensonges. La raison qu'en donne ce père, c'est que la sagesse du Seigneur ne lui permettait pas d'en faire pendant son enfance, parce qu'on les aurait regardés comme des prestiges.

C'est en vain que St *Epiphane* (*o*) prétend que de nier les miracles que quelques-uns attribuent à JESUS dans son enfance, ce serait fournir aux hérétiques un prétexte spécieux de dire qu'il ne devint fils de DIEU que par l'effusion du Saint-Esprit, qui descendit sur lui dans son baptême ; ce sont les Juifs que nous combattons ici, et non pas les hérétiques.

(*l*) Sixième Catéchèse, art. XIV.

(*m*) Art. XXXVII.

(*n*) Homélie XX sur saint *Jean*.

(*o*) Hérésie LI, n° 20.

Monſieur *Wagenſeil* nous a donné la traduction latine d'un ouvrage des Juifs, intitulé *Toldos Jeſchu*, dans lequel il eſt rapporté (*p*) que *Jeſchu* étant à Bethléem de Juda, lieu de ſa naiſſance, il ſe mit à crier tout haut : Quels ſont ces hommes méchans qui prétendent que je ſuis bâtard et d'une origine impure? ce ſont eux qui ſont des bâtards et des hommes très-impurs. N'eſt-ce pas une mère vierge qui m'a enfanté? et je ſuis entré en elle par le ſommet de la tête.

Ce témoignage a paru d'un ſi grand poids à M. *Bergier*, que ce ſavant théologien n'a point fait difficulté de l'employer ſans en citer la ſource. Voici ſes propres termes, page 23 de la Certitude des preuves du chriſtianiſme : „ JESUS eſt né d'une vierge par l'opération du „ Saint-Eſprit ; JESUS lui-même nous l'a ainſi „ aſſuré pluſieurs fois de ſa propre bouche: „ Tel eſt le récit des apôtres. „ Il eſt certain que ces paroles de JESUS ne ſe trouvent que dans le Toldos Jeſchu, et la certitude de cette preuve de M. *Bergier* ſubſiſte, quoique S[t] *Matthieu* (*q*) applique à JESUS ce paſſage d'*Iſaïe* (*r*) : Il ne diſputera point, il ne criera point, et perſonne n'entendra ſa voix dans les rues.

(*p*) Page 7.

(*q*) Chap. XII, v. 19.

(*r*) Chap. XLII, v. 2.

Sélon S[t] *Jérôme* (*s*), c'eſt auſſi une ancienne tradition parmi les gymnoſophiſtes de l'Inde que *Buddas*, auteur de leur dogme, naquit d'une vierge qui l'enfanta par le côté. C'eſt ainſi que naquirent *Jules-Céſar*, *Scipion l'Africain*, *Manlius*, *Edouard VI*, roi d'Angleterre, et d'autres, au moyen d'une opération que les chirurgiens nomment céſarienne, parce qu'elle conſiſte à tirer un enfant de la matrice par une inciſion faite à l'abdomen de la mère. *Simon* (*t*) ſurnommé le *magicien*, et *Manès*, prétendaient auſſi tous les deux être nés d'une vierge. Mais cela ſignifierait ſeulement que leurs mères étaient vierges lorſqu'elles les conçurent. Or, pour ſe convaincre combien ſont incertaines les marques de la virginité, il ne faut que lire la gloſe du célèbre évêque du Puy en Velai, M. de *Pompignan*, ſur ce paſſage des Proverbes (*u*) : Trois choſes me ſont difficiles à comprendre, et la quatrième m'eſt entièrement inconnue ; la voie de l'aigle dans l'air, la voie du ſerpent ſur le rocher, la voie d'un navire au milieu de la mer, et la voie de l'homme dans ſa jeuneſſe. Pour traduire littéralement ces paroles, ſuivant ce prélat, chap. III, ſeconde partie de l'Incrédulité convaincue par les prophéties, il aurait fallu dire :

(*s*) Liv. I, contre *Jovinien*.

(*t*) Récognitions, liv. II, art. XIV.

(*u*) Chap. XXX, v. 18.

Viam viri in virgine adolescentulâ, la voie de l'homme dans une jeune fille. La traduction de notre Vulgate, dit-il, substitue un autre sens exact et véritable en lui-même, mais moins conforme au texte original. Enfin, il confirme sa curieuse interprétation par l'analogie de ce verset avec le suivant : telle est la voie de la femme adultère, qui après avoir mangé s'essuie la bouche et dit : Je n'ai point fait de mal.

Quoi qu'il en soit, la virginité de *Marie* n'était pas encore généralement reconnue au commencement du troisième siècle. Plusieurs ont été dans cette opinion et y sont encore, disait S[t] *Clément* d'Alexandrie (*x*), que *Marie* est accouchée d'un fils sans que son accouchement ait produit aucun changement dans sa personne ; car quelques-uns disent qu'une sage-femme l'ayant visitée après son enfantement, elle lui trouva toutes les marques de la virginité. On voit que ce père veut parler de l'évangile de la nativité de *Marie*, où l'ange *Gabriel* lui dit (*y*) : Sans mélange d'homme, vierge vous concevrez, vierge vous enfanterez, vierge vous nourrirez ; et du protévangile de *Jacques*, où la sage-femme s'écrie (*z*) : Quelle merveille inouie ! *Marie* vient de mettre

(*x*) Stromates, liv. VII.

(*y*) Art. IX.

(*z*) Art. XIX.

un fils au monde et a encore toutes les marques de la virginité. Ces deux évangiles n'en furent pas moins déclarés apocryphes par la suite, quoiqu'ils fussent en ce point conformes au sentiment adopté par l'Eglise; on écarta les échafauds quand une fois l'édifice fut élevé.

Ce que *Jeschu* ajoute : Je suis entré en elle par le sommet de la tête, a de même été le sentiment de l'Eglise (*a*). Le bréviaire des maronites porte que le verbe du père est entré par l'oreille de la femme bénie. S[t] *Augustin* et le pape *Félix* disent expressément que la vierge devint enceinte par l'oreille. S[t] *Ephrem* dit la même chose dans une hymne, et *Voisin* son traducteur observe que cette pensée vient originairement de *Grégoire de Néocésarée*, surnommé *Thaumaturge*. *Agobar* (*b*) rapporte que l'Eglise chantait de son temps : Le verbe est entré par l'oreille de la vierge, et il en est sorti par la porte dorée. *Antichius* parle aussi d'*Elianus* qui assista au concile de Nicée, et qui disait que le verbe entra par l'oreille de la vierge, et qu'il en sortit par la voie de l'enfantement. Cet *Elianus* était un chorévêque, dont le nom se trouva dans la liste arabe des pères de Nicée, publiée par *Selden*.

(*a*) *Assеman*, Bibl. orient. tome I, page 91.
(*b*) Chap. VIII de la Psalmodie.

On n'ignore pas que le jésuite *Sanchez* a sérieusement agité la question si la vierge *Marie* a fourni de la semence dans l'incarnation du *Christ*, et qu'il s'est décidé pour l'affirmative d'après d'autres théologiens; mais ces écarts d'une imagination licencieuse doivent être mis au rang de l'opinion de l'*Aretin*, qui y fait intervenir le S[t] Esprit sous la forme d'un pigeon, comme la fable dit que *Jupiter* changé en cygne avait visité *Léda*, ou comme les premiers pères de l'Eglise, tels que S[t] *Justin*, *Athénagore*, *Tertullien*, S[t] *Clément* d'Alexandrie, S[t] *Cyprien*, *Lactance*, S[t] *Ambroise* et autres, ont cru, d'après les juifs *Philon* et *Josephe* l'historien, que les anges avaient connu charnellement les femmes et avaient engendré avec elles. S[t] *Augustin* (*c*) impute même aux manichéens d'enseigner que de belles filles et de beaux garçons apparaissant tout nus aux princes des ténèbres qui sont les mauvais anges, font échapper de leurs membres relâchés par la concupiscence la substance vitale, que ce père appelle *la nature de* DIEU. *Evode* (*d*) tranche le mot en disant que la majesté divine trouve moyen de s'échapper par les génitoires des démons.

(*c*) Liv. XX, contre *Fauste*, chap. XLIV, de la Nature du bien, et ailleurs.

(*d*) Chap. XVII, de la Foi.

Il eſt vrai que tous ces pères croyaient les anges corporels (*e*); mais depuis que les ouvrages de *Platon* eurent donné l'idée de la ſpiritualité, on expliqua cette ancienne opinion d'un commerce charnel des anges avec les femmes, en diſant que le même ange, qui transformé en femme avait reçu la ſemence d'un homme, ſe ſervait de cette ſemence pour engendrer avec une femme auprès de laquelle il prenait à ſon tour la figure d'un homme. Les théologiens déſignent par les termes d'*incube* et de *ſuccube* ces différens rôles qu'ils font jouer aux anges. Les curieux peuvent lire les détails de ces dégoûtantes rêveries, page 225 des variantes de la Genèſe par *Othon Gualterius*, liv. II, chap. XV, des diſquiſitions magiques par *Delrio*; et chap. XIII, du diſcours des ſorciers par *Henri Boguet*.

SECTION II.

AUCUNE généalogie, fût-elle réimprimée dans le *Moréri*, n'approche de celle de *Mahomet* ou *Mohammed*, fils d'*Abdallah*, fils d'*Abd'all Moutaleb*, fils d'*Ashem*; lequel *Mohammed* fut, dans ſon jeune âge, palefrenier de la veuve *Cadisha*, puis ſon facteur,

(*e*) *Tertullien*, contre *Praxée*, chap. VII.

puis son mari, puis prophète de DIEU, puis condamné à être pendu, puis conquérant et roi d'Arabie, puis mourut de sa belle mort, rassasié de gloire et de femmes.

Les barons allemands ne remontent que jusqu'à *Vitikind*, et nos nouveaux marquis français ne peuvent guère montrer de titres au-delà de *Charlemagne*. Mais la race de *Mahomet* ou *Mohammed*, qui subsiste encore, a toujours fait voir un arbre généalogique dont le tronc est *Adam*, et dont les branches s'étendent d'*Ismaël* jusqu'aux gentilshommes qui portent aujourd'hui le grand titre de cousins de *Mahomet*.

Nulle difficulté sur cette généalogie, nulle dispute entre les savans, point de faux calculs à rectifier, point de contradiction à pallier, point d'impossibilités qu'on cherche à rendre possibles.

Votre orgueil murmure de l'authenticité de ces titres. Vous me dites que vous descendez d'*Adam*, aussi-bien que le grand prophète, si *Adam* est le père commun; mais que cet *Adam* n'a jamais été connu de personne, pas même des anciens Arabes; que ce nom n'a jamais été cité que dans les livres juifs; que par conséquent vous vous inscrivez en faux contre les titres de noblesse de *Mahomet* ou *Mohammed*.

Vous ajoutez qu'en tout cas s'il y a eu un

premier homme, quel qu'ait été son nom, vous en descendez tout aussi-bien que l'illustre palefrenier de *Cadisha*; et que s'il n'y a point eu de premier homme, si le genre-humain a toujours existé, comme tant de savans le prétendent, vous êtes gentilhomme de toute éternité.

A cela on vous réplique que vous êtes roturier de toute éternité, si vous n'avez pas vos parchemins en bonne forme.

Vous répondez que les hommes sont égaux; qu'une race ne peut être plus ancienne qu'une autre; que les parchemins, auxquels pend un morceau de cire, sont d'une invention nouvelle; qu'il n'y a aucune raison qui vous oblige de céder à la famille de *Mohammed*, ni à celle de *Confutzée*, ni à celle des empereurs du Japon, ni aux secrétaires du roi du grand collége. Je ne puis combattre votre opinion par des preuves physiques, ou métaphysiques, ou morales. Vous vous croyez égal au daïri du Japon; et je suis entièrement de votre avis. Tout ce que je vous conseille, quand vous vous trouverez en concurrence avec lui, c'est d'être le plus fort.

GENERATION.

Je dirai comment s'opère la génération, quand on m'aura enseigné comment DIEU s'y est pris pour la création.

Mais toute l'antiquité, me dites-vous, tous les philosophes, tous les cosmogonites sans exception, ont ignoré la création proprement dite. Faire quelque chose de rien a paru une contradiction à tous les penseurs anciens. L'axiome, *rien ne vient de rien*, a été le fondement de toute philosophie. Et nous demandons au contraire comment quelque chose peut en produire une autre?

Je vous réponds qu'il m'est aussi impossible de voir clairement comment un être vient d'un autre être, que de comprendre comment il est arrivé du néant.

Je vois bien qu'une plante, un animal, engendre son semblable; mais telle est notre destinée, que nous savons parfaitement comment on tue un homme, et que nous ignorons comment on le fait naître.

Nul animal, nul végétal, ne peut se former sans germe; autrement une carpe pourrait naître sur un if, et un lapin au fond d'une rivière, sauf à y périr.

Vous voyez un gland, vous le jetez en terre ; il devient chêne. Mais favez-vous ce qu'il faudrait pour que vous fuffiez comment ce germe fe développe et fe change en chêne? Il faudrait que vous fuffiez DIEU.

Vous cherchez le myftère de la génération de l'homme ; dites-moi d'abord feulement le myftère qui lui donne des cheveux et des ongles ; dites-moi comment il remue le petit doigt quand il le veut.

Vous reprochez à mon fyftême que c'eft celui d'un grand ignorant : j'en conviens ; mais je vous répondrai ce que dit l'évêque d'Aire *Montmorin* à quelques-uns de fes confrères. Il avait eu deux enfans de fon mariage avant d'entrer dans les ordres ; il les préfenta, et on rit. *Meffieurs*, dit-il, *la différence entre nous*, *c'eft que j'avoue les miens.*

Si vous voulez quelque chofe de plus fur la génération et fur les germes, lifez ou relifez ce que j'ai lu autrefois dans une de ces petites brochures (*) qui fe perdent quand elles ne font pas enchâffées dans des volumes d'une taille un peu plus fournie.

(*) *L'Homme aux quarante écus.* Voyez le tome II des *Romans.*

GENESE.

GENESE.

L'ECRIVAIN ſacré s'étant conformé aux idées reçues, et n'ayant pas dû s'en écarter, puiſque ſans cette condeſcendance il n'aurait pas été entendu, il ne nous reſte que quelques remarques à faire ſur la phyſique de ces temps reculés ; car pour la théologie nous la reſpectons ; nous y croyons, et nous n'y touchons jamais.

Au commencement DIEU *créa le ciel et la terre.*

C'eſt ainſi qu'on a traduit ; mais la traduction n'eſt pas exacte. Il n'y a pas d'homme un peu inſtruit qui ne ſache que le texte porte : *Au commencement les dieux firent*, ou *les dieux fit le ciel et la terre.* Cette leçon, d'ailleurs eſt conforme à l'ancienne idée des Phéniciens, qui avaient imaginé que DIEU employa des dieux inférieurs pour débrouiller le chaos, le chautereb. Les Phéniciens étaient depuis long-temps un peuple puiſſant, qui avait ſa théogonie avant que les Hébreux ſe fuſſent emparés de quelques cantons vers ſon pays. Il eſt bien naturel de penſer que quand les Hébreux eurent enfin un petit établiſſement vers la Phénicie, ils commencèrent à apprendre la langue. Alors, leurs écrivains

purent emprunter l'ancienne physique de leurs maîtres ; c'est la marche de l'esprit humain.

Dans le temps où l'on place *Moïse*, les philosophes phéniciens en savaient-ils assez pour regarder la terre comme un point en comparaison de la multitude infinie de globes que DIEU a placés dans l'immensité de l'espace qu'on nomme *le ciel*? Cette idée si ancienne et si fausse, que le ciel fut fait pour la terre, a presque toujours prévalu chez le peuple ignorant. C'est à peu-près comme si on disait que DIEU créa toutes les montagnes et un grain de sable, et qu'on s'imaginât que ces montagnes ont été faites pour ce grain de sable. Il n'est guère possible que les Phéniciens, si bons navigateurs, n'eussent pas quelques bons astronomes ; mais les vieux préjugés prévalaient, et ces vieux préjugés durent être ménagés par l'auteur de la Genèse, qui écrivait pour enseigner les voies de DIEU et non la physique.

La terre était tohu bohu et vide ; les ténèbres étaient sur la face de l'abyme ; et l'esprit de DIEU *était porté sur les eaux.*

Tohu bohu signifie précisément chaos, désordre ; c'est un de ces mots imitatifs qu'on trouve dans toutes les langues, comme sens-dessus-dessous, tintamarre, trictrac, tonnerre, bombe. La terre n'était point encore formée

telle qu'elle eſt ; la matière exiſtait, mais la puiſſance divine ne l'avait point encore arrangée. L'eſprit de DIEU ſignifie à la lettre le *ſouffle*, le *vent*, qui agitait les eaux. Cette idée eſt exprimée dans les fragmens de l'auteur phénicien *Sanchoniathon*. Les Phéniciens croyaient, comme tous les autres peuples, la matière éternelle. Il n'y a pas un ſeul auteur dans l'antiquité qui ait jamais dit qu'on eût tiré quelque choſe du néant. On ne trouve même dans toute la Bible aucun paſſage où il ſoit dit que la matière ait été faite de rien ; non que la création de rien ne ſoit très-vraie ; mais cette vérité n'était pas connue des Juifs charnels.

Les hommes furent toujours partagés ſur la queſtion de l'éternité du monde, mais jamais ſur l'éternité de la matière.

Ex nihilo nihil, in nihilum nil poſſe reverti.

Voilà l'opinion de toute l'antiquité.

DIEU *dit : Que la lumière ſoit faite, et la lumière fut faite ; et il vit que la lumière était bonne ; il diviſa la lumière des ténèbres ; et il appela la lumière* jour *et les ténèbres* nuit ; *et le ſoir et le matin furent un jour. Et* DIEU *dit auſſi : Que le firmament ſoit fait au milieu des eaux, et qu'il ſépare les eaux des eaux ; et* DIEU *fit le firmament ; et il diviſa les eaux au-deſſus du firmament*

des eaux au-deſſous du firmament; et DIEU *appela le firmament* ciel; *et le ſoir et le matin fit le ſecond jour, &c. et il vit que cela était bon.*

Commençons par examiner ſi l'évêque d'Avranches *Huet*, *le Clerc*, &c. n'ont pas évidemment raiſon contre ceux qui prétendent trouver ici un tour d'éloquence ſublime.

Cette éloquence n'eſt affectée dans aucune hiſtoire écrite par les Juifs. Le ſtyle eſt ici de la plus grande ſimplicité, comme dans le reſte de l'ouvrage. Si un orateur, pour faire connaître la puiſſance de DIEU, employait ſeulement cette expreſſion: *Il dit, que la lumière ſoit, et la lumière fut;* ce ſerait alors du ſublime. Tel eſt ce paſſage d'un pſaume, *dixit, et facta ſunt.* C'eſt un trait qui, étant unique en cet endroit, et placé pour faire une grande image, frappe l'eſprit et l'enlève. Mais ici c'eſt le narré le plus ſimple. L'auteur juif ne parle pas de la lumière autrement que des autres objets de la création; il dit également à chaque article, *et* DIEU *vit que cela était bon.* Tout eſt ſublime dans la création ſans doute; mais celle de la lumière ne l'eſt pas plus que celle de l'herbe des champs; le ſublime eſt ce qui s'élève au-deſſus du reſte, et le même tour règne par-tout dans ce chapitre.

C'était encore une opinion fort ancienne, que la lumière ne venait pas du ſoleil. On

la voyait répandue dans l'air avant le lever et après le coucher de cet aſtre ; on s'imaginait que le ſoleil ne ſervait qu'à la pouſſer plus fortement : auſſi l'auteur de la Genèſe ſe conforme-t-il à cette erreur populaire, et même il ne fait créer le ſoleil et la lune que quatre jours après la lumière. Il était impoſſible qu'il y eût un matin et un ſoir avant qu'il exiſtât un ſoleil. L'auteur inſpiré daignait deſcendre aux préjugés vagues et groſſiers de la nation. DIEU ne prétendait pas enſeigner la philoſophie aux Juifs. Il pouvait élever leur eſprit juſqu'à la vérité ; mais il aimait mieux deſcendre juſqu'à eux. On ne peut trop répéter cette ſolution.

La ſéparation de la lumière et des ténèbres n'eſt pas d'une autre phyſique ; il ſemble que la nuit et le jour fuſſent mêlés enſemble comme des grains d'eſpèces différentes que l'on ſépare les uns des autres. On ſait aſſez que les ténèbres ne ſont autre choſe que la privation de la lumière, et qu'il n'y a de lumière en effet qu'autant que nos yeux reçoivent cette ſenſation ; mais on était alors bien loin de connaître ces vérités.

L'idée d'un firmament eſt encore de la plus haute antiquité. On s'imaginait que les cieux étaient très-ſolides, parce qu'on y voyait toujours les mêmes phénomènes. Les cieux

roulaient fur nos têtes ; ils étaient donc d'une matière fort dure. Le moyen de fupputer combien les exhalaifons de la terre et des mers pouvaient fournir d'eau aux nuages? Il n'y avait point de *Halley* qui pût faire ce calcul. On fe figurait donc des réfervoirs d'eau dans le ciel. Ces réfervoirs ne pouvaient être portés que fur une bonne voûte ; on voyait à travers cette voûte, elle était donc de criftal. Pour que les eaux fupérieures tombaffent de cette voûte fur la terre, il était néceffaire qu'il y eût des portes, des éclufes, des cataractes qui s'ouvriffent et fe fermaffent. Telle était l'aftronomie d'alors ; et puifqu'on écrivait pour des juifs , il fallait bien adopter leurs idées groffières , empruntées des autres peuples un peu moins groffiers qu'eux.

DIEU *fit deux grands luminaires, l'un pour préfider au jour , l'autre à la nuit; il fit auffi les étoiles.*

C'eft toujours , il eft vrai , la même ignorance de la nature. Les Juifs ne favaient pas que la lune n'éclaire que par une lumière réfléchie. L'auteur parle ici des étoiles comme de points lumineux, tels qu'on les voit, quoiqu'elles foient autant de foleils dont chacun a des mondes roulans autour de lui. L'Efprit faint fe proportionnait donc à l'efprit du

temps. S'il avait dit que le ſoleil eſt un million de fois plus gros que la terre, et la lune cinquante fois plus petite, on ne l'aurait pas compris. Ils nous paraiſſent deux aſtres preſque également grands.

DIEU *dit auſſi : Feſons l'homme à notre image, et qu'il préſide aux poiſſons*, &c.

Qu'entendaient les Juifs par *feſons l'homme à notre image?* Ce que toute l'antiquité entendait.

Finxit in effigiem moderantûm cuncta deorum.

On ne fait des images que des corps. Nulle nation n'imagina un dieu ſans corps; et il eſt impoſſible de ſe le repréſenter autrement. On peut bien dire : DIEU n'eſt rien de ce que nous connaiſſons; mais on ne peut avoir aucune idée de ce qu'il eſt. Les Juifs crurent DIEU conſtamment corporel, comme tous les autres peuples. Tous les premiers pères de l'Egliſe crurent auſſi DIEU corporel, juſqu'à ce qu'ils euſſent embraſſé les idées de *Platon*, ou plutôt juſqu'à ce que les lumières du chriſtianiſme fuſſent plus pures.

Il les créa mâle et femelle.

Si DIEU ou les dieux ſecondaires créèrent l'homme mâle et femelle à leur reſſemblance, il ſemble en ce cas que les Juifs croyaient DIEU et les dieux mâles et femelles. On a recherché ſi l'auteur veut dire que l'homme

avait d'abord les deux ſexes, ou s'il entend que DIEU fit *Adam* et *Eve* le même jour. Le ſens le plus naturel eſt que DIEU forma *Adam* et *Eve* en même temps; mais ce ſens contredirait abſolument la formation de la femme faite d'une côte de l'homme long-temps après les ſept jours.

Et il ſe repoſa le ſeptième jour.

Les Phéniciens, les Chaldéens, les Indiens diſaient que DIEU avait fait le monde en ſix temps, que l'ancien *Zoroaſtre* appelle les ſix *gahambars* ſi célèbres chez les Perſes.

Il eſt inconteſtable que tous ces peuples avaient une théologie avant que les Juifs habitaſſent les déſerts d'Oreb et de Sinaï, avant qu'ils puſſent avoir des écrivains. Pluſieurs ſavans ont cru vraiſemblable que l'allégorie de ſix jours eſt imitée de celle des ſix temps. DIEU peut avoir permis que de grands peuples euſſent cette idée avant qu'il l'eût inſpirée au peuple juif. Il avait bien permis que les autres peuples inventaſſent les arts avant que les Juifs en euſſent aucun.

Du lieu de volupté ſortait un fleuve qui arroſait le jardin, et de là ſe partageait en quatre fleuves; l'un s'appelle Phiſon, qui tourne dans le pays d'Hévilath où vient l'or.... Le ſecond s'appelle Géhon, qui entoure l'Ethiopie.... Le troiſième eſt le Tygre, et le quatrième l'Euphrate.

Suivant

Suivant cette verſion, le paradis terreſtre aurait contenu près du tiers de l'Aſie et de l'Afrique. L'Euphrate et le Tygre ont leur ſource à plus de ſoixante grandes lieues l'un de l'autre, dans des montagnes horribles qui ne reſſemblent guère à un jardin. Le fleuve qui borde l'Ethiopie, et qui ne peut être que le Nil, commence à plus de mille lieues des ſources du Tygre et de l'Euphrate; et ſi le Phiſon eſt le Phaſe, il eſt aſſez étonnant de mettre au même endroit la ſource d'un fleuve de Scythie et celle d'un fleuve d'Afrique. Auſſi a-t-on donné à ces quatre fleuves trente poſitions différentes. Il a donc fallu chercher une autre explication et d'autres fleuves. Chaque commentateur a fait ſon paradis terreſtre.

On a dit que le jardin d'Eden reſſemble à ces jardins d'Eden à Saana dans l'Arabie heureuſe, fameuſe dans toute l'antiquité; que les Hébreux, peuple très-récent, pouvaient être une horde arabe, et ſe faire honneur de ce qu'il y avait de plus beau dans le meilleur canton de l'Arabie; qu'ils ont toujours employé pour eux les anciennes traditions des grandes nations au milieu deſquelles ils étaient enclavés. Mais ils n'en étaient pas moins conduits par le Seigneur.

Le Seigneur prit donc l'homme, et le mit dans le jardin de volupté afin qu'il le cultivât.

C'eſt fort bien fait de *cultiver ſon jardin;* mais il eſt difficile qu'*Adam* cultivât un jardin de mille lieues de long : apparemment qu'on lui donna des aides. Il faut donc, encore une fois, que les commentateurs exercent ici leur talent de deviner.

Ne mangez point du fruit de la ſcience du bien et du mal.

Il eſt difficile de concevoir qu'il y ait eu un arbre qui enſeignât le bien et le mal, comme il y a des poiriers et des abricotiers. D'ailleurs on a demandé pourquoi DIEU ne veut pas que l'homme connaiſſe le bien et le mal? Le contraire ne paraît-il pas (ſi on oſe le dire) beaucoup plus digne de DIEU, et beaucoup plus néceſſaire à l'homme? Il ſemble à notre pauvre raiſon que DIEU devait ordonner de manger beaucoup de ce fruit; mais on doit ſoumettre ſa raiſon, et conclure ſeulement qu'il faut obéir à DIEU.

Dès que vous en aurez mangé vous mourrez.

Cependant *Adam* en mangea et n'en mourut point. Au contraire, on le fait vivre encore neuf cents trente ans. Pluſieurs pères ont regardé tout cela comme une allégorie. En effet, on pourrait dire que les autres animaux ne ſavent pas qu'ils mourront, mais que l'homme le ſait par ſa raiſon. Cette raiſon eſt l'arbre de la ſcience qui lui fait prévoir ſa fin. Cette

explication ſerait peut-être la plus raiſonnable ; mais nous n'oſons prononcer.

Le Seigneur dit auſſi : Il n'eſt pas bon que l'homme ſoit ſeul, feſons-lui une aide ſemblable à lui.

On s'attend que le Seigneur va lui donner une femme ; mais auparavant il lui amène tous les animaux. Peut-être y a-t-il ici quelque tranſpoſition de copiſte.

Et le nom qu'Adam donna à chacun des animaux eſt ſon véritable nom.

Ce qu'on peut entendre par le véritable nom d'un animal ſerait un nom qui déſignerait toutes les propriétés de ſon eſpèce, ou du moins les principales ; mais il n'en eſt ainſi dans aucune langue. Il y a dans chacune quelques mots imitatifs, comme *coq* et *coucou* en celte, qui déſignent un peu le cri du coq et du coucou. *Tintamarre*, *trictrac* ; *alali* en grec, *loupous* en latin, &c. Mais ces mots imitatifs ſont en très-petit nombre. De plus, ſi *Adam* eût ainſi connu toutes les propriétés des animaux, ou il avait déjà mangé du fruit de la ſcience, ou DIEU ſemblait n'avoir pas beſoin de lui interdire ce fruit. Il en ſavait déjà plus que la ſociété royale de Londres et l'académie des ſciences.

Obſervez que c'eſt ici la première fois qu'*Adam* eſt nommé dans la Genèſe. Le

premier homme, chez les anciens brachmanes, prodigieusement antérieurs aux Juifs, s'appelait *Adimo*, l'enfant de la terre; et sa femme *Procriti*, la vie; c'est ce que dit le Veidam dans la seconde formation du monde. *Adam* et *Eve* signifiaient ces mêmes choses dans la langue phénicienne; nouvelle preuve que l'Esprit saint se conformait aux idées reçues.

Lorsque Adam était endormi, DIEU *prit une de ses côtes, et mit de la chair à la place; et de la côte qu'il avait tirée d'Adam il bâtit une femme, et il amena la femme à Adam.*

Le Seigneur, un chapitre auparavant, avait déjà créé le mâle et la femelle; pourquoi donc ôter une côte à l'homme pour en faire une femme qui existait déjà? On répond que l'auteur annonce dans un endroit ce qu'il explique dans l'autre. On répond encore que cette allégorie soumet la femme à son mari, et exprime leur union intime. Bien des gens ont cru sur ce verset que les hommes ont une côte de moins que les femmes; mais c'est une hérésie; et l'anatomie nous fait voir qu'une femme n'est pas pourvue de plus de côtes que son mari.

Or le serpent était le plus rusé de tous les animaux de la terre, &c. *il dit à la femme*, &c.

Il n'est fait dans tout cet article aucune mention du diable; tout y est physique. Le

ſerpent était regardé non-ſeulement comme le plus ruſé des animaux par toutes les nations orientales, mais encore comme immortel. Les Chaldéens avaient une fable d'une querelle entre DIEU et le ſerpent; et cette fable avait été conſervée par *Phérécide*. *Origène* la cite dans ſon livre VI contre *Celſe*. On portait un ſerpent dans les fêtes de *Bacchus*. Les Egyptiens attachaient une eſpèce de divinité au ſerpent, au rapport d'*Euſèbe*, dans ſa Préparation évangélique, livre premier, chapitre X. Dans l'Arabie et dans les Indes, à la Chine même, le ſerpent était regardé comme le ſymbole de la vie; et de là vint que les empereurs de la Chine, antérieurs à *Moïſe*, portèrent toujours l'image d'un ſerpent ſur la poitrine.

Eve n'eſt point étonnée que le ſerpent lui parle. Les animaux ont parlé dans toutes les anciennes hiſtoires; et c'eſt pourquoi lorſque *Pilpay* et *Lokman* firent parler les animaux, perſonne n'en fut ſurpris.

Toute cette aventure paraît ſi phyſique et ſi dépouillée de toute allégorie, qu'on y rend raiſon pourquoi le ſerpent rampe depuis ce temps-là ſur ſon ventre, pourquoi nous cherchons toujours à l'écraſer, et pourquoi il cherche toujours à nous mordre (du moins à ce qu'on croit), préciſément comme on rendait raiſon dans les anciennes métamor-

phoſes, pourquoi le corbeau, qui était blanc autrefois, eſt noir aujourd'hui ; pourquoi le hibou ne ſort de ſon trou que de nuit ; pourquoi le loup aime le carnage, &c. Mais les pères ont cru que c'eſt une allégorie auſſi manifeſte que reſpectable. Le plus sûr eſt de les croire.

Je multiplierai vos misères et vos groſſeſſes, vous enfanterez dans la douleur, vous ſerez ſous la puiſſance de l'homme, et il vous dominera.

On demande pourquoi la multiplication des groſſeſſes eſt une punition ? C'était au contraire, dit-on, une très-grande bénédiction, et ſurtout chez les Juifs. Les douleurs de l'enfantement ne ſont conſidérables que dans les femmes délicates ; celles qui ſont accoutumées au travail accouchent très-aiſément, ſurtout dans les climats chauds. Il y a quelquefois des bêtes qui ſouffrent beaucoup dans leur géſine ; il y en a même qui en meurent. Et quant à la ſupériorité de l'homme ſur la femme, c'eſt une choſe entièrement naturelle ; c'eſt l'effet de la force du corps, et même de celle de l'eſprit. Les hommes en général ont des organes plus capables d'une attention ſuivie que les femmes, et ſont plus propres aux travaux de la tête et du bras. Mais quand une femme a le poignet et l'eſprit plus forts que ſon mari, elle en eſt par-tout la

maîtreſſe ; c'eſt alors le mari qui eſt ſoumis à la femme. Cela eſt vrai ; mais il ſe peut très-bien qu'avant le péché originel il n'y eût ni ſujétion ni douleur.

Le Seigneur leur fit des tuniques de peau.

Ce paſſage prouve bien que les Juifs croyaient un DIEU corporel. Un rabbin nommé *Eliezer* a écrit que DIEU couvrit *Adam* et *Eve* de la peau même du ſerpent qui les avait tentés ; et *Origène* prétend que cette tunique de peau était une nouvelle chair, un nouveau corps que DIEU fit à l'homme. Il vaut mieux s'en tenir au texte avec reſpect.

Et le Seigneur dit : Voilà Adam qui eſt devenu comme l'un de nous.

Il ſemblerait que les Juifs admirent d'abord pluſieurs dieux. Il eſt plus difficile de ſavoir ce qu'ils entendent par ce mot Dieu, *Eloïm*. Quelques commentateurs ont prétendu que ce mot *l'un de nous*, ſignifie la Trinité ; mais il n'eſt pas aſſurément queſtion de la Trinité dans la Bible. La Trinité n'eſt pas un compoſé de pluſieurs dieux, c'eſt le même Dieu triple ; et jamais les Juifs n'entendirent parler d'un Dieu en trois perſonnes. Par ces mots, *ſemblable à nous*, il eſt vraiſemblable que les Juifs entendaient les anges, *Eloïm*. C'eſt ce qui fit penſer à pluſieurs doctes téméraires que ce livre ne fut écrit que quand ils adoptèrent

la croyance de ces dieux inférieurs ; mais c'eſt une opinion condamnée.

Le Seigneur le mit hors du jardin de volupté, afin qu'il cultivât la terre.

Mais le Seigneur, diſent quelques-uns, l'avait mis dans le jardin de volupté, *afin qu'il cultivât ce jardin.* Si *Adam* de jardinier devint laboureur, ils diſent qu'en cela ſon état n'empira pas beaucoup. Un bon laboureur vaut bien un bon jardinier. Cette ſolution nous ſemble trop peu ſérieuſe. Il vaut mieux dire que DIEU punit la déſobéiſſance par le banniſſement du lieu natal.

Toute cette hiſtoire en général ſe rapporte, ſelon des commentateurs trop hardis, à l'idée qu'eurent tous les hommes, et qu'ils ont encore, que les premiers temps valaient mieux que les nouveaux. On a toujours plaint le préſent et vanté le paſſé. Les hommes ſurchargés de travaux ont placé le bonheur dans l'oiſiveté, ne ſongeant pas que le pire des états eſt celui d'un homme qui n'a rien à faire. On ſe vit ſouvent malheureux, et on ſe forgea l'idée d'un temps où tout le monde avait été heureux. C'eſt à peu-près comme ſi on diſait : Il fut un temps où il ne périſſait aucun arbre ; où nulle bête n'était malade, ni faible, ni dévorée par une autre ; où jamais les araignées ne prenaient de mouches. De là l'idée du

fiècle d'or, de l'œuf percé par *Arimane*, du ferpent qui déroba à l'âne la recette de la vie heureufe et immortelle que l'homme avait mife fur fon bât ; de là ce combat de *Typhon* contre *Ofiris*, d'*Ophionée* contre les dieux, et cette fameufe boîte de *Pandore*, et tous ces vieux contes dont quelques-uns font ingénieux, et dont aucun n'eft inftructif. Mais nous devons croire que les fables des autres peuples font des imitations de l'hiftoire hébraïque, puifque nous avons l'ancienne hiftoire des Hébreux, et que les premiers livres des autres nations font prefque tous perdus. De plus, les témoignages en faveur de la Genèfe font irréfragables.

Et il mit devant le jardin de volupté un chérubin avec un glaive tournoyant et enflammé pour garder l'entrée de l'arbre de vie.

Le mot *kerub* fignifie *bœuf*. Un bœuf armé d'un fabre enflammé fait, dit-on, une étrange figure à une porte. Mais les Juifs repréfentèrent depuis des anges en forme de bœufs et d'éperviers, quoiqu'il leur fût défendu de faire aucune figure : ils prirent vifiblement ces bœufs et ces éperviers des Egyptiens, dont ils imitèrent tant de chofes. Les Egyptiens vénérèrent d'abord le bœuf comme le fymbole de l'agriculture, et l'épervier comme celui des vents ; mais ils ne

firent jamais un portier d'un bœuf. C'eſt probablement une allégorie ; et les Juifs entendaient par *kerub*, la nature. C'était un ſymbole compoſé d'une tête de bœuf, d'une tête d'homme, d'un corps d'homme et d'ailes d'épervier.

Et le Seigneur mit un ſigne à Caïn.

Quel Seigneur ! diſent les incrédules. Il accepte l'offrande d'*Abel*, et il rejette celle de *Caïn* ſon aîné, ſans qu'on en rapporte la moindre raiſon. Par là le Seigneur devient la cauſe de l'inimitié entre les deux frères. C'eſt une inſtruction morale, à la vérité, et une inſtruction priſe dans toutes les fables anciennes, qu'à peine le genre-humain exiſta qu'un frère aſſaſſine ſon frère. Mais ce qui paraît aux ſages du monde contre toute morale, contre toute juſtice, contre tous les principes du ſens commun, c'eſt que DIEU ait damné à toute éternité le genre-humain, et ait fait mourir inutilement ſon propre fils pour une pomme, et qu'il pardonne un fratricide. Que dis-je, pardonner ! il prend le coupable ſous ſa protection. Il déclare que quiconque vengera le meurtre d'*Abel* ſera puni ſept fois plus que *Caïn* ne l'aurait été. Il lui met un ſigne qui lui ſert de ſauve-garde. C'eſt, diſent les impies, une fable auſſi exécrable qu'abſurde. C'eſt le délire de quelque malheureux juif,

qui écrivit ces infames inepties à l'imitation des contes que les peuples voisins prodiguaient dans la Syrie. Ce juif insensé attribua ces rêveries atroces à *Moïse* dans un temps où rien n'était plus rare que les livres. La fatalité, qui dispose de tout, a fait parvenir ce malheureux livre jusqu'à nous. Des fripons l'ont exalté, et des imbécilles l'ont cru. Ainsi parle une foule de théistes qui, en adorant DIEU, osent condamner le Dieu d'Israël, et qui jugent de la conduite de l'Etre éternel par les règles de notre morale imparfaite et de notre justice erronée. Ils admettent DIEU pour le soumettre à nos lois. Gardons-nous d'être si hardis, et respectons, encore une fois, ce que nous ne pouvons comprendre. Crions, *ô altitudo !* de toutes nos forces.

Les dieux, Eloïm, voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour épouses celles qu'ils choisirent.

Cette imagination fut encore celle de tous les peuples. Il n'y a aucune nation, excepté peut-être la Chine, où quelque dieu ne soit venu faire des enfans à des filles. Ces dieux corporels descendaient souvent sur la terre pour visiter leurs domaines ; ils voyaient nos filles, ils prenaient pour eux les plus jolies : les enfans nés du commerce de ces dieux et des mortelles devaient être supérieurs aux

autres hommes : auſſi la Genèſe ne manque pas de dire que ces dieux qui couchèrent avec nos filles produiſirent des géans. C'eſt encore ſe conformer à l'opinion vulgaire.

Et je ferai venir ſur la terre les eaux du déluge. (*)

Je remarquerai ſeulement ici que saint *Auguſtin*, dans ſa Cité de Dieu, n° 8, dit : *Maximum illud diluvium græca nec latina novit hiſtoria :* ni l'hiſtoire grecque ni la latine ne connaiſſent ce grand déluge. En effet, on n'avait jamais connu que ceux de *Deucalion* et d'*Ogygès*, en Gréce. Ils ſont regardés comme univerſels dans les fables recueillies par *Ovide*, mais totalement ignorés dans l'Aſie orientale. St *Auguſtin* ne ſe trompe donc pas en diſant que l'hiſtoire n'en parle point.

DIEU *dit à Noé : Je vais faire alliance avec vous et avec votre ſemence après vous, et avec tous les animaux.*

DIEU faire alliance avec les bêtes ! quelle alliance ! s'écrient les incrédules. Mais s'il s'allie avec l'homme, pourquoi pas avec la bête ? elle a du ſentiment, et il y a quelque choſe d'auſſi divin dans le ſentiment que dans la penſée la plus métaphyſique. D'ailleurs, les animaux ſentent mieux que la plupart des hommes ne penſent. C'eſt apparemment en

(*) Voyez l'article DELUGE.

vertu de ce pacte que *François d'Assise*, fondateur de l'ordre séraphique, disait aux cigales et aux lièvres : Chantez, ma sœur la cigale ; broutez, mon frère le levraut. Mais quelles ont été les conditions du traité, que tous les animaux se dévoreraient les uns les autres, qu'ils se nourriraient de notre chair et nous de la leur, qu'après les avoir mangés, nous nous exterminerions avec rage, et qu'il ne nous manquerait plus que de manger nos semblables égorgés par nos mains. S'il y avait eu un tel pacte, il aurait été fait avec le diable.

Probablement tout ce passage ne veut dire autre chose sinon que DIEU est également le maître absolu de tout ce qui respire. Ce pacte ne peut être qu'un ordre, et le mot d'*alliance* n'est là que par extension. Il ne faut donc pas s'effaroucher des termes, mais adorer l'esprit, et remonter aux temps où l'on écrivait ce livre, qui est un scandale aux faibles et une édification aux forts.

Et je mettrai mon arc dans les nuées, et il sera un signe de mon pacte, &c.

Remarquez que l'auteur ne dit pas, j'ai mis mon arc dans les nuées ; il dit, je mettrai : cela suppose évidemment que l'opinion commune était que l'arc-en-ciel n'avait pas toujours existé. C'est un phénomène causé nécessairement par la pluie, et on le donne

ici comme quelque chofe de furnaturel qui avertit que la terre ne fera plus inondée. Il eft étrange de choifir le figne de la pluie pour affurer qu'on ne fera pas noyé. Mais auffi on peut répondre que dans le danger de l'inondation on eft raffuré par l'arc-en-ciel.

Or le Seigneur defcendit pour voir la ville et la tour que les enfans d'Adam bâtiffaient ; et il dit : Voilà un peuple qui n'a qu'une langue. Ils ont commencé à faire cela ; et ils ne s'en défifteront point jufqu'à ce qu'ils aient achevé. Venez donc, defcendons, confondons leur langue, afin que perfonne n'entende fon voifin. (*)

Obfervez feulement ici que l'auteur facré continue toujours à fe conformer aux opinions populaires. Il parle toujours de DIEU comme d'un homme qui s'informe de ce qui fe paffe, qui veut voir par fes yeux ce qu'on fait dans fes domaines, qui appelle les gens de fon confeil pour fe réfoudre avec eux.

Et Abraham ayant partagé fes gens (qui étaient trois cents dix-huit), *tomba fur les cinq rois, les défit, et les pourfuivit jufqu'à Hoba à la gauche de Damas.*

Du bord méridional du lac Sodome jufqu'à Damas, on compte quatre-vingts lieues ; et encore faut-il franchir le Liban et l'anti-Liban.

(*) Voyez fur ce paffage l'article BABEL.

Les incrédules triomphent d'une telle exagération. Mais puisque le Seigneur favorisait *Abraham*, rien n'est exagéré.

Et sur le soir les deux anges arrivèrent à Sodome, &c.

Toute l'histoire des deux anges que les Sodomites voulurent violer, est peut-être la plus extraordinaire que l'antiquité ait rapportée. Mais il faut considérer que presque toute l'Asie croyait qu'il y avait des démons incubes et succubes, que de plus ces deux anges étaient des créatures plus parfaites que les hommes, et qu'ils devaient être plus beaux, et allumer plus de désirs chez un peuple corrompu que des hommes ordinaires. Il se peut que ce trait d'histoire ne soit qu'une figure de rhétorique, pour exprimer les horribles débordemens de Sodome et de Gomorrhe. Nous ne proposons cette solution aux savans qu'avec une extrême défiance de nous-mêmes.

Pour *Loth* qui propose ses deux filles aux Sodomites à la place des deux anges, et la femme de *Loth* changée en statue de sel, et tout le reste de cette histoire, qu'oserons-nous dire? L'ancienne fable arabique de *Cinira* et de *Mirrha* a quelque rapport à l'inceste de *Loth* et de ses filles; et l'aventure de *Philémon* et de *Baucis* n'est pas sans ressemblance avec les deux

anges qui apparurent à *Loth* et à sa femme. Pour la statue de sel, nous ne savons pas à quoi elle ressemble ; est-ce à l'histoire d'*Orphée* et d'*Eurydice* ?

Bien des savans pensent, avec le grand *Newton* et le docte *le Clerc*, que le Pentateuque fut écrit par *Samuel*, lorsque les Juifs eurent un peu appris à lire et à écrire ; et que toutes ces histoires sont des imitations des fables syriennes.

Mais il suffit que tout cela soit dans l'Ecriture sainte pour que nous le révérions, sans chercher à voir dans ce livre autre chose que ce qui est écrit par l'Esprit saint. Souvenons-nous toujours que ces temps-là ne sont pas les nôtres ; et ne manquons pas de répéter, après tant de grands hommes, que l'ancien Testament est une histoire véritable, et que tout ce qui a été inventé par le reste de l'univers est fabuleux.

Il s'est trouvé quelques savans qui ont prétendu qu'on devait retrancher des livres canoniques toutes ces choses incroyables qui scandalisent les faibles ; mais on a dit que ces savans étaient des cœurs corrompus, des hommes à brûler, et qu'il est impossible d'être honnête homme si on ne croit pas que les Sodomites voulurent violer deux anges. C'est

ainsi

ainsi que raisonne une espèce de monstres qui veut dominer sur les esprits.

Il est vrai que plusieurs célèbres pères de l'Eglise ont eu la prudence de tourner toutes ces histoires en allégories, à l'exemple des Juifs, et surtout de *Philon*. Des papes plus prudens encore voulurent empêcher qu'on ne traduisît ces livres en langue vulgaire, de peur qu'on ne mît les hommes à portée de juger ce qu'on leur proposait d'adorer.

On doit certainement en conclure que ceux qui entendent parfaitement ce livre doivent tolérer ceux qui ne l'entendent pas; car si ceux-ci n'y entendent rien, ce n'est pas leur faute; mais ceux qui n'y comprennent rien doivent tolérer aussi ceux qui comprennent tout.

Les savans trop remplis de leur science ont prétendu qu'il était impossible que *Moïse* eût écrit la Genèse. Une de leurs grandes raisons est que dans l'histoire d'*Abraham*, il est dit que ce patriarche paya la caverne pour enterrer sa femme, en *argent monnayé*, et que le roi de Gérar donna mille pièces d'argent à *Sara* lorsqu'il la rendit, après l'avoir enlevée pour sa beauté à l'âge de soixante et quinze ans. Ils disent qu'ils ont consulté tous les anciens auteurs, et qu'il est avéré qu'il n'y avait point d'argent monnayé dans ce temps-là. Mais on voit bien que ce sont-là de pures chicanes,

puiſque l'Egliſe a toujours cru fermement que *Moïſe* fut l'auteur du Pentateuque. Ils fortifient tous les doutes élevés par *Aben-Eſra* et par *Baruch Spinoſa*. Le médecin *Aſtruc*, beau-père du contrôleur-général *Silhouette*, dans ſon livre, devenu très-rare, intitulé *Conjectures ſur la Genèſe*, ajoute de nouvelles objections inſolubles à la ſcience humaine; mais elles ne le ſont pas à la piété humble et ſoumiſe. Les ſavans oſent contredire chaque ligne; et les ſimples révèrent chaque ligne. Craignons de tomber dans le malheur de croire nôtre raiſon; ſoyons ſoumis d'eſprit et de cœur. (*)

Et Abraham dit que Sara était ſa ſœur; et le roi de Gérar la prit pour lui.

Nous avouons, comme nous l'avons dit à l'article *Abraham*, que *Sara* avait alors quatre-vingt-dix ans; qu'elle avait déjà été enlevée par un roi d'Egypte; et qu'un roi de ce même déſert affreux de Gérar enleva encore depuis la femme d'*Iſaac*, fils d'*Abraham*. Nous avons parlé auſſi de la ſervante *Agar* à qui *Abraham* fit un enfant, et de la manière dont ce patriarche renvoya cette ſervante et ſon fils. On ſait à quel point les incrédules triomphent de toutes ces hiſtoires; avec quel ſourire dédaigneux ils en parlent; comme ils mettent fort au-deſſous des Mille et une nuits l'hiſtoire

(*) Voyez MOÏSE.

d'un *Abimelech* amoureux de cette même *Sara* qu'*Abraham* avait fait paſſer pour ſa ſœur, et d'un autre *Abimelech* amoureux de *Rébecca* qu'*Iſaac* fait auſſi paſſer pour ſa ſœur. On ne peut trop redire que le grand défaut de tous ces ſavans critiques eſt de vouloir tout ramener aux principes de notre faible raiſon, et de juger des anciens Arabes comme ils jugent de la cour de France et de celle d'Angleterre.

Et l'ame de Sichem, fils du roi Hémor, fut conglutinée avec l'ame de Dina; et il charma ſa triſteſſe par des careſſes tendres; et il alla à Hémor ſon père, et lui dit: Donnez-moi cette fille pour femme.

C'eſt ici que les ſavans ſe révoltent plus que jamais. Quoi! diſent-ils, le fils d'un roi veut bien faire à la fille d'un vagabond l'honneur de l'épouſer; le mariage ſe conclut; on comble de préſens *Jacob* le père et *Dina* la fille; le roi de Sichem daigne recevoir dans ſa ville ces voleurs errans qu'on appelle patriarches; il a la bonté incroyable, incompréhenſible, de ſe faire circoncire, lui, ſon fils, ſa cour et ſon peuple, pour condeſcendre à la ſuperſtition de cette petite horde, qui ne poſsède pas une demi-lieue de terrain en propre! Et pour prix d'une ſi étonnante bonté, que font nos patriarches ſacrés? ils attendent le jour où la plaie de la circonciſion donne

ordinairement la fièvre. *Siméon* et *Lévi* courent par toute la ville, le poignard à la main ; ils maſſacrent le roi, le prince ſon fils et tous les habitans. L'horreur de cette Saint-Barthelemi n'eſt ſauvée que parce qu'elle eſt impoſſible. C'eſt un roman abominable, mais c'eſt évidemment un roman ridicule. Il eſt impoſſible que deux hommes aient égorgé tranquillement tout un peuple. On a beau ſouffrir un peu de ſon prépuce entamé, on ſe défend contre deux ſcélérats, on s'aſſemble, on les entoure, on les fait périr par les ſupplices qu'ils méritent.

Mais il y a encore une impoſſibilité plus palpable ; c'eſt que, par la ſupputation exacte des temps, *Dina*, cette fille de *Jacob*, ne pouvait alors être âgée que de trois ans, et que ſi on veut forcer la chronologie, on ne pourra lui en donner que cinq tout au plus : c'eſt ſur quoi on ſe récrie. On dit : Qu'eſt-ce qu'un livre d'un peuple réprouvé ; un livre inconnu ſi long-temps de toute la terre, un livre où la droite raiſon et les mœurs ſont outragées à chaque page, et qu'on veut nous donner pour irréfragable, pour ſaint, pour dicté par DIEU même ? n'eſt-ce pas une impiété de le croire ? n'eſt-ce pas une fureur d'anthropophages de perſécuter les hommes ſenſés et modeſtes qui ne le croient pas ?

A cela nous répondons : l'Eglise dit qu'elle le croit. Les copiſtes ont pu mêler des abſurdités révoltantes à des hiſtoires reſpectables. C'eſt à la ſainte Eglise ſeule d'en juger. Les profanes doivent ſe laiſſer conduire par elle. Ces abſurdités, ces horreurs prétendues, n'intéreſſent point le fond de notre religion. Où en feraient les hommes, ſi le culte et la vertu dépendaient de ce qui arriva autrefois à Sichem et à la petite *Dina ?*

Voici les rois qui régnèrent dans le pays d'Edom avant que les enfans d'Iſraël euſſent un roi.

C'eſt ici le paſſage fameux qui a été une des grandes pierres d'achoppement. C'eſt ce qui a déterminé le grand *Newton*, le pieux et ſage *Samuel Clarke*, le profond philoſophe *Bolingbroke*, le docte *le Clerc*, le ſavant *Fréret*, et une foule d'autres ſavans, à ſoutenir qu'il était impoſſible que *Moïſe* fût l'auteur de la Genèſe.

Nous avouons qu'en effet ces mots ne peuvent avoir été écrits que dans le temps où les Juifs eurent des rois.

C'eſt principalement ce verſet qui détermina *Aſtruc* à bouleverſer toute la Genèſe, et à ſuppoſer des mémoires dans leſquels l'auteur avait puiſé. Son travail eſt ingénieux, il eſt exact, mais il eſt téméraire. Un concile aurait à peine oſé l'entreprendre. Et de quoi a ſervi

ce travail ingrat et dangereux d'*Aſtruc?* à redoubler les ténèbres qu'il a voulu éclaircir. C'eſt-là le fruit de l'arbre de la ſcience dont nous voulons tous manger. Pourquoi faut-il que les fruits de l'arbre de l'ignorance ſoient plus nourriſſans et plus aiſés à digérer?

Mais que nous importe après tout que ce verſet, que ce chapitre ait été écrit par *Moïſe* ou par *Samuel*, ou par le ſacrificateur qui vint à Samarie, ou par *Eſdras*, ou par un autre? En quoi notre gouvernement, nos lois, nos fortunes, notre morale, notre bien-être, peuvent-ils être liés avec les chefs ignorés d'un malheureux pays barbare appelé *Edom* ou *Idumée*, toujours habité par des voleurs? Hélas! ces pauvres Arabes qui n'ont pas de chemiſes ne s'informent jamais ſi nous exiſtons; ils pillent des caravanes et mangent du pain d'orge; et nous nous tourmentons pour ſavoir s'il y a eu des roitelets dans ce canton de l'Arabie pétrée, avant qu'il y en eût dans un canton voiſin, à l'occident du lac de Sodome.

O miſeras hominum mentes! ô pectora cæca!

GENIE.

SECTION PREMIERE.

GENIE, daimon; nous en avons déjà parlé à l'article *Ange*. Il n'eſt pas aiſé de ſavoir au juſte ſi les péris des Perſes furent inventés avant les daimons des Grecs; mais cela eſt fort probable.

Il ſe peut que les ames des morts appelées *ombres*, *manes* (*a*), aient paſſé pour des daimons. *Hercule*, dans *Héſiode*, dit qu'un daimon lui ordonna ſes travaux.

Le daimon ou démon de *Socrate* avait tant de réputation, qu'*Apulée*, l'auteur de l'Ane d'or, qui d'ailleurs était magicien de bonne foi, dit dans ſon traité ſur ce génie de *Socrate*, qu'il faut être *ſans religion pour le nier*. Vous voyez qu'*Apulée* raiſonnait précíſément comme frère *Garaſſe* et frère *Bertier*. Tu ne crois pas ce que je crois, tu es donc ſans religion. Et les janſéniſtes en ont dit autant à frère *Bertier*, et le reſte du monde n'en fait rien. Ces démons, dit le très-religieux et très-ordurier *Apulée*, ſont des puiſſances intermédiaires entre l'éther et notre baſſe région. Ils

(*a*) Bouclier d'*Hercule*, vers 94.

vivent dans notre atmoſphère, ils portent nos prières et nos mérites aux dieux. Ils en rapportent les ſecours et les bienfaits, comme des interprètes et des ambaſſadeurs. C'eſt par leur miniſtère, comme dit *Platon*, que s'opèrent les révélations, les préſages, les miracles des magiciens.

Cæterùm, ſunt quædam divinæ mediæ poteſtates inter ſummum æther et infimas terras, in iſto interſitæ aëris ſpatio, per quas et deſideria noſtra et merita ad deos commeant. Hos græco nomine dæmonas nuncupant. Inter terricolas cælicolaſque vectores, hinc precum, indè donorum; qui ultrò citròque portant, hinc petitiones, indè ſuppetias, ceu quidam utriuſque interpretes, et ſalutigeri. Per hos eoſdem, ut Plato in Sympoſio autumat, cuncta denuntiata, et magorum varia miracula, omneſque præſagiorum ſpecies reguntur.

St *Auguſtin* a daigné réfuter *Apulée:* voici ſes paroles:

„ (*b*) Nous ne pouvons non plus dire que „ les démons ne ſont ni mortels ni éternels; „ car tout ce qui a la vie, ou vit éternelle- „ ment, ou perd par la mort la vie dont il eſt „ vivant; et *Apulée* a dit que quant au temps, „ les démons ſont éternels. Que reſte-t-il „ donc, ſinon que les démons tenant le

(*b*) Cité de DIEU, liv. IX, chap. XII, page 324, traduction de *Giri.*

„ milieu,

„ milieu, ils aient une choſe des deux plus
„ hautes et une choſe des deux plus baſſes.
„ Ils ne ſont plus dans le milieu, et ils
„ tombent dans l'une des deux extrémités; et
„ comme des deux choſes qui ſont, ſoit de
„ l'une, ſoit de l'autre part, il ne ſe peut
„ faire qu'ils n'en aient pas deux, ſelon que
„ nous l'avons montré, pour tenir le milieu
„ il faut qu'ils aient une choſe de chacune;
„ et puiſque l'éternité ne leur peut venir des
„ plus baſſes, où elle ne ſe trouve pas, c'eſt
„ la ſeule choſe qu'ils ont des plus hautes;
„ et ainſi pour achever le milieu qui leur
„ appartient, que peuvent-ils avoir des plus
„ baſſes que la misère ? „

C'eſt puiſſamment raiſonner.

Comme je n'ai jamais vu de génies, de démons, de péris, de farfadets, ſoit bienfeſans, ſoit malfeſans, je n'en puis parler en connaiſſance de cauſe; et je m'en rapporte aux gens qui en ont vu.

Chez les Romains, on ne ſe ſervait point du mot *genius*, pour exprimer, comme nous feſons, un rare talent; c'était *ingenium*. Nous employons indifféremment le mot *génie* quand nous parlons du démon qui avait une ville de l'antiquité ſous ſa garde, ou d'un machiniſte, ou d'un muſicien.

Ce terme de *génie* ſemble devoir déſigner,

non pas indistinctement les grands talens, mais ceux dans lesquels il entre de l'invention. C'est surtout cette invention qui paraissait un don des dieux, cet *ingenium*, *quasi ingenitum*, une espèce d'inspiration divine. Or un artiste, quelque parfait qu'il soit dans son genre, s'il n'a point d'invention, s'il n'est point original, n'est point réputé génie ; il ne passera pour avoir été inspiré que par les artistes ses prédécesseurs, quand même il les surpasserait.

Il se peut que plusieurs personnes jouent mieux aux échecs que l'inventeur de ce jeu, et qu'ils lui gagnassent les grains de blé que le roi des Indes voulait lui donner. Mais cet inventeur était un génie, et ceux qui le gagneraient peuvent ne pas l'être. *Le Poussin*, déjà grand peintre avant d'avoir vu de bons tableaux, avait le génie de la peinture. *Lulli*, qui ne vit aucun bon musicien en France, avait le génie de la musique.

Lequel vaut le mieux de posséder sans maître le génie de son art, ou d'atteindre à la perfection en imitant et en surpassant ses maîtres ?

Si vous faites cette question aux artistes, ils seront peut-être partagés : si vous la faites au public, il n'hésitera pas. Aimez-vous mieux une belle tapisserie des Gobelins qu'une tapisserie faite en Flandre dans les commencemens

de l'art ? préférez-vous les chefs-d'œuvre modernes en estampes aux premières gravures en bois, la musique d'aujourd'hui aux premiers airs qui ressemblaient au chant grégorien, l'artillerie d'aujourd'hui au génie qui inventa les premiers canons ? tout le monde vous répondra : Oui. Tous les acheteurs vous diront : J'avoue que l'inventeur de la navette avait plus de génie que le manufacturier qui a fait mon drap ; mais mon drap vaut mieux que celui de l'inventeur.

Enfin, chacun avouera, pour peu qu'on ait de conscience, que nous respectons les génies qui ont ébauché les arts ; et que les esprits qui les ont perfectionnés sont plus à notre usage.

SECTION II.

L'ARTICLE *Génie* a été traité dans le grand dictionnaire par des hommes qui en avaient. On n'osera donc dire que peu de chose après eux.

Chaque ville, chaque homme ayant eu autrefois son génie, on s'imagina que ceux qui fesaient des choses extraordinaires étaient inspirés par ce génie. Les neuf muses étaient neuf génies qu'il fallait invoquer, c'est pourquoi *Ovide* dit :

Est deus in nobis, agitante calescimus illo.

Il est un dieu dans nous, c'est lui qui nous anime.

Mais au fond, le génie eſt-il autre choſe que le talent? qu'eſt-ce que le talent, ſinon la diſpoſition à réuſſir dans un art? pourquoi diſons-nous le génie d'une langue? c'eſt que chaque langue. par ſes terminaiſons, par ſes articles, ſes participes, ſes mots plus ou moins longs, aura néceſſairement des propriétés que d'autres langues n'auront pas. Le génie de la langue françaiſe ſera plus fait pour la converſation, parce que ſa marche, néceſſairement ſimple et régulière, ne gênera jamais l'eſprit. Le grec et le latin auront plus de variété. Nous avons remarqué ailleurs que nous ne pouvons dire *Théophile a pris ſoin des affaires de Céſar* que de cette ſeule manière; mais en grec et en latin on peut tranſpoſer les cinq mots qui compoſeront cette phraſe en cent vingt façons différentes, ſans gêner en rien le ſens.

Le ſtyle lapidaire ſera plus dans le génie de la langue latine que dans celui de la françaiſe et de l'allemande.

On appelle *génie d'une nation* le caractère, les mœurs, les talens principaux, les vices même, qui diſtinguent un peuple d'un autre. Il ſuffit de voir des français, des eſpagnols et des anglais, pour ſentir cette différence.

Nous avons dit que le génie particulier d'un homme dans les arts n'eſt autre choſe que ſon talent; mais on ne donne ce nom

qu'à un talent très-supérieur. Combien de gens ont eu quelque talent pour la poësie, pour la musique, pour la peinture ! cependant il serait ridicule de les appeler des génies.

Le génie conduit par le goût ne fera jamais de faute grossière : aussi *Racine* depuis Andromaque, *le Poussin*, *Rameau*, n'en ont jamais fait.

Le génie sans goût en commettra d'énormes ; et ce qu'il y a de pis, c'est qu'il ne les sentira pas.

GENIES.

La doctrine des génies, l'astrologie judiciaire et la magie ont rempli toute la terre. Remontez jusqu'à l'ancien *Zoroastre*, vous trouvez les génies établis. Toute l'antiquité est pleine d'astrologues et de magiciens. Ces idées étaient donc bien naturelles. Nous nous moquons aujourd'hui de tant de peuples chez qui elles ont prévalu ; si nous étions à leur place, si nous commencions comme eux à cultiver les sciences, nous en ferions tout autant. Imaginons-nous [illegible] esprit qui commençons à raisonner sur notre être, et à observer les astres : la terre est sans doute immobile au milieu du monde ; le soleil et les planètes ne tournent que pour elle ; et les étoiles ne sont faites que pour

nous ; l'homme est donc le grand objet de toute la nature. Que faire de tous ces globes uniquement destinés à notre usage, et de l'immensité du ciel ? Il est tout vraisemblable que l'espace et les globes sont peuplés de substances ; et puisque nous sommes les favoris de la nature, placés au centre du monde, et que tout est fait pour l'homme, ces substances sont évidemment destinées à veiller sur l'homme.

Le premier qui aura cru au moins la chose possible, aura bientôt trouvé des disciples persuadés que la chose existe. On a donc commencé par dire : Il peut exister des génies, et personne n'a dû affirmer le contraire ; car où est l'impossibilité que les airs et les planètes soient peuplés ? On a dit ensuite : Il y a des génies ; et certainement personne ne pouvait prouver qu'il n'y en a point. Bientôt après, quelques sages virent ces génies, et on n'était pas en droit de leur dire : Vous ne les avez point vus ; ils étaient apparus à des hommes trop considérables, trop dignes de foi. L'un avait vu le génie de l'empire, ou de sa ville, l'autre celui de Mars et de Saturne : les génies des quatre élemens s'étaient manifestés à plusieurs philosophes ; plus d'un sage avait vu son propre génie, tout cela d'abord en songe ; mais les songes étaient les symboles de la vérité.

On ſavait poſitivement comment ces génies étaient faits. Pour venir ſur notre globe, il fallait bien qu'ils euſſent des ailes ; ils en avaient donc. Nous ne connaiſſons que des corps ; ils avaient donc des corps, mais des corps plus beaux que les nôtres, puiſque c'étaient des génies, et plus légers, puiſqu'ils venaient de ſi loin. Les ſages qui avaient le privilége de converſer avec des génies, inſpiraient aux autres l'eſpérance de jouir du même bonheur. Un ſceptique aurait-il été bien reçu à leur dire : Je n'ai point vu de génies, donc il n'y en a point ? on lui aurait répondu : Vous raiſonnez fort mal ; il ne ſuit point du tout de ce qu'une choſe ne vous eſt pas connue, qu'elle n'exiſte point ; il n'y a nulle contradiction dans la doctrine qui enſeigne la nature de ces puiſſances aëriennes, nulle impoſſibilité qu'elles nous rendent viſite ; elles ſe ſont montrées à nos ſages, elles ſe manifeſteront à nous ; vous n'êtes pas digne de voir des génies.

Tout eſt mêlé de bien et de mal ſur la terre ; il y a donc inconteſtablement de bons et de mauvais génies. Les Perſes eurent leurs *péris* et leurs *dives*, les Grecs leurs *daimons* et *cacodaimons*, les Latins *bonos et malos genios*. Le bon génie devait être blanc, le mauvais devait être noir, excepté chez les Nègres, où c'eſt

essentiellement tout le contraire. *Platon* admit sans difficulté un bon et un mauvais génie pour chaque mortel. Le mauvais génie de *Brutus* lui apparut, et lui annonça la mort avant la bataille de Philippes ; et de graves historiens ne l'ont-ils pas dit ? et *Plutarque* aurait-il été assez mal-avisé pour assurer ce fait s'il n'avait été bien vrai ?

Considérez encore quelle source de fêtes, de divertissemens, de bons contes, de bons mots, venait de la créance des génies.

(*a*) *Scit genius natale comes qui temperat astrum.*

(*b*) *Ipse suos adsit genius visurus honores,*
Cui decorent sanctas florea serta comas.

Il y avait des génies mâles et des génies femelles. Les génies des dames s'appelaient chez les Romains des *petites Junons*. On avait encore le plaisir de voir croître son génie. Dans l'enfance, c'était une espèce de Cupidon avec des ailes ; dans la vieillesse de l'homme qu'il protégeait, il portait une longue barbe : quelquefois c'était un serpent. On conserve à Rome un marbre où l'on voit un beau serpent sous un palmier, auquel sont appendues deux couronnes ; et l'inscription porte, *Au génie des Augustes* ; c'était l'emblème de l'immortalité.

(*a*) *Horace.* (*b*) *Tibulle.*

Quelle preuve démonſtrative avons-nous aujourd'hui que les génies univerſellement admis par tant de nations éclairées ne ſont que des fantômes de l'imagination ? Tout ce qu'on peut dire ſe réduit à ceci : Je n'ai jamais vu de génies ; aucun homme de ma connaiſſance n'en a vu : *Brutus* n'a point laiſſé par écrit que ſon génie lui fût apparu avant la bataille ; ni *Newton*, ni *Locke*, ni même *Deſcartes*, qui ſe livrait à ſon imagination, ni aucun roi, ni aucun miniſtre d'Etat, n'ont jamais été ſoupçonnés d'avoir parlé à leur génie ; je ne crois donc pas une choſe dont il n'y a pas la moindre preuve. Cette choſe n'eſt pas impoſſible, je l'avoue ; mais la poſſibilité n'eſt pas une preuve de la réalité. Il eſt poſſible qu'il y ait des ſatyres avec de petites queues retrouſſées et des pieds de chèvre ; cependant j'attendrai que j'en aye vu pluſieurs pour y croire : car ſi je n'en avais vu qu'un, je n'y croirais pas.

GENRE DE STYLE.

COMME le genre d'exécution que doit employer tout artiſte dépend de l'objet qu'il traite, comme le genre de *Pouſſin* n'eſt point celui de *Teniers*, ni l'architecture d'un temple celle d'une maiſon commune, ni la muſique

d'un opéra-tragédie celle d'un opéra-bouffon; aussi chaque genre d'écrire a son style propre en prose et en vers. On sait assez que le style de l'histoire n'est pas celui d'une oraison funèbre; qu'une dépêche d'ambassadeur ne doit pas être écrite comme un sermon; que la comédie ne doit point se servir des tours hardis de l'ode, des expressions pathétiques de la tragédie, ni des métaphores et des comparaisons de l'épopée.

Chaque genre a ses nuances différentes: on peut au fond les réduire à deux, le simple et le relevé. Ces deux genres, qui en embrassent tant d'autres, ont des beautés nécessaires qui leur sont également communes: ces beautés sont la justesse des idées, leur convenance, l'élégance, la propriété des expressions, la pureté du langage. Tout écrit, de quelque nature qu'il soit, exige ces qualités; les différences consistent dans les idées propres à chaque sujet, dans les tropes. Ainsi un personnage de comédie n'aura ni idées sublimes, ni idées philosophiques; un berger n'aura point les idées d'un conquérant; une épître didactique ne respirera point la passion; et dans aucun de ces écrits on n'emploiera ni métaphores hardies, ni exclamations pathétiques, ni expressions véhémentes.

Entre le simple et le sublime, il y a plusieurs

nuances ; et c'eſt l'art de les aſſortir qui contribue à la perfection de l'éloquence et de la poëſie. C'eſt par cet art que *Virgile* s'eſt élevé quelquefois dans l'églogue. Ce vers,

Ut vidi ! ut perii ! ut me malus abſtulit error !

ſerait auſſi beau dans la bouche de *Didon* que dans celle d'un berger ; parce qu'il eſt naturel, vrai et élégant, et que le ſentiment qu'il renferme convient à toutes ſortes d'états. Mais ce vers,

Caſtaneæque nuces mea quas Amarillis amabat,

ne conviendrait pas à un perſonnage héroïque, parce qu'il a pour objet une choſe trop petite pour un héros.

Nous n'entendons point par petit ce qui eſt bas et groſſier ; car le bas et le groſſier n'eſt point un genre, c'eſt un défaut.

Ces deux exemples font voir évidemment dans quel cas on doit ſe permettre le mélange des ſtyles, et quand on doit ſe le défendre. La tragédie peut s'abaiſſer, elle le doit même ; la ſimplicité relève ſouvent la grandeur, ſelon le précepte d'*Horace :*

Et tragicus plerumque dolet ſermone pedeſtri.

Ainſi ces deux beaux vers de *Titus*, ſi naturels et ſi tendres,

ſont nos gens de lettres d'aujourd'hui. On ne donne point ce nom à un homme qui, avec peu de connaiſſances, ne cultive qu'un ſeul genre. Celui qui n'ayant lu que des romans, ne fera que des romans; celui qui ſans aucune littérature aura compoſé au haſard quelques pièces de théâtre, qui dépourvu de ſcience aura fait quelques ſermons, ne ſera pas compté parmi les gens de lettres. Ce titre a, de nos jours, encore plus d'étendue que le mot *grammairien* n'en avait chez les Grecs et chez les Latins. Les Grecs ſe contentaient de leur langue, les Romains n'apprenaient que le grec; aujourd'hui l'homme de lettres ajoute ſouvent à l'étude du grec et du latin celle de l'italien, de l'eſpagnol, et ſurtout de l'anglais. La carrière de l'hiſtoire eſt cent fois plus immenſe qu'elle ne l'était pour les anciens, et l'hiſtoire naturelle s'eſt accrue à proportion de celle des peuples. On n'exige pas qu'un homme de lettres approfondiſſe toutes ces matières; la ſcience univerſelle n'eſt plus à la portée de l'homme: mais les véritables gens de lettres ſe mettent en état de porter leurs pas dans ces différens terrains, s'ils ne peuvent les cultiver tous.

Autrefois, dans le ſeizième ſiècle, et bien avant dans le dix-ſeptième, les littérateurs s'occupaient beaucoup dans la critique gram-

maticale des auteurs grecs et latins ; et c'eſt à leurs travaux que nous devons les dictionnaires, les éditions correctes, les commentaires des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Aujourd'hui cette critique eſt moins néceſſaire, et l'eſprit philoſophique lui a ſuccédé : c'eſt cet eſprit philoſophique qui ſemble conſtituer le caractère des gens de lettres ; et quand il ſe joint au bon goût, il forme un littérateur accompli.

C'eſt un des grands avantages de notre ſiècle, que ce nombre d'hommes inſtruits qui paſſent des épines des mathématiques aux fleurs de la poëſie, et qui jugent également bien d'un livre de métaphyſique et d'une pièce de théâtre. L'eſprit du ſiècle les a rendus pour la plupart auſſi propres pour le monde que pour le cabinet ; et c'eſt en quoi ils ſont fort ſupérieurs à ceux des ſiècles précédens. Ils furent écartés de la ſociété juſqu'au temps de *Balzac* et de *Voiture;* ils en ont fait depuis une partie devenue néceſſaire. Cette raiſon approfondie et épurée que pluſieurs ont répandue dans leurs converſations, a contribué beaucoup à inſtruire et à polir la nation ; leur critique ne s'eſt plus conſumée ſur des mots grecs et latins ; mais, appuyée d'une ſaine philoſophie, elle a détruit tous les préjugés dont la ſociété était infectée, prédictions des aſtrologues,

divination des magiciens, fortiléges de toutes espèces, faux preſtiges, faux merveilleux, uſages ſuperſtitieux. Ils ont relégué dans les écoles mille diſputes puériles, qui étaient autrefois dangereuſes, et qu'ils ont rendues mépriſables : par là ils ont en effet ſervi l'Etat. On eſt quelquefois étonné que ce qui bouleverſait autrefois le monde ne le trouble plus aujourd'hui; c'eſt aux véritables gens de lettres qu'on en eſt redevable.

Ils ont d'ordinaire plus d'indépendance dans l'eſprit que les autres hommes; et ceux qui ſont nés ſans fortune, trouvent aiſément dans les fondations de *Louis XIV* de quoi affermir en eux cette indépendance. On ne voit point, comme autrefois, de ces épîtres dédicatoires que l'intérêt et la baſſeſſe offraient à la vanité.

Un homme de lettres n'eſt pas ce qu'on appelle un *bel eſprit* : le bel eſprit ſeul ſuppoſe moins de culture, moins d'étude, et n'exige nulle philoſophie; il conſiſte principalement dans l'imagination brillante, dans les agrémens de la converſation, aidés d'une lecture commune. Un bel eſprit peut aiſément ne point mériter le titre d'homme de lettres, et l'homme de lettres peut ne point prétendre au brillant du bel eſprit.

Il y a beaucoup de gens de lettres qui ne

ſont

ſont point auteurs, et ce ſont probablement les plus heureux. Ils ſont à l'abri du dégoût que la profeſſion d'auteur entraîne quelquefois, des querelles que la rivalité fait naître, des animoſités de parti et des faux jugemens; ils jouiſſent plus de la ſociété; ils ſont juges, et les autres ſont jugés.

GEOGRAPHIE.

La géographie eſt une de ces ſciences qu'il faudra toujours perfectionner. Quelque peine qu'on ait priſe, il n'a pas été poſſible juſqu'à préſent d'avoir une deſcription exacte de la terre. Il faudrait que tous les ſouverains s'entendiſſent et ſe prêtaſſent des ſecours mutuels pour ce grand ouvrage. Mais ils ſe ſont preſque toujours plus appliqués à ravager le monde qu'à le meſurer.

Perſonne n'a encore pu faire une carte exacte de la haute Egypte, ni des régions baignées par la mer Rouge, ni de la vaſte Arabie.

Nous ne connaiſſons de l'Afrique que ſes côtes; tout l'intérieur eſt auſſi ignoré qu'il l'était du temps d'*Atlas* et d'*Hercule*. Pas une ſeule carte bien détaillée de tout ce que le Turc poſsède en Aſie. Tout y eſt placé au haſard,

excepté quelques grandes villes dont les masures subsistent encore. Dans les Etats du grand-mogol, la position relative d'Agra et de Delhi est un peu connue ; mais de là jusqu'au royaume de Golconde, tout est placé à l'aventure.

On sait à peu-près que le Japon s'étend en latitude septentrionale, depuis environ le trentième degré jusqu'au quarantième ; et si l'on se trompe, ce n'est que de deux degrés, qui font environ cinquante lieues : de sorte que, sur la foi de nos meilleures cartes, un pilote risquerait de s'égarer ou de périr.

A l'égard de la longitude, les premières cartes des jésuites la déterminèrent entre le cent cinquante-septième degré, et le cent soixante et quinze ; et aujourd'hui on la détermine entre le cent quarante-six et le cent soixante.

La Chine est le seul pays de l'Asie dont on ait une mesure géographique, parce que l'empereur *Cam-hi* employa des jésuites astronomes pour dresser des cartes exactes ; et c'est ce que les jésuites ont fait de mieux. S'ils s'étaient bornés à mesurer la terre, ils ne seraient pas proscrits sur la terre.

Dans notre Occident, l'Italie, la France, la Russie, l'Angleterre, et les principales villes des autres Etats, ont été mesurées par

la même méthode qu'on a employée à la Chine ; mais ce n'est que depuis très-peu d'années qu'on a formé en France l'entreprise d'une topographie entière. Une compagnie tirée de l'académie des sciences a envoyé des ingénieurs et des arpenteurs dans toute l'étendue du royaume, pour mettre le moindre hameau, le plus petit ruisseau, les collines, les buissons, à leur véritable place. Avant ce temps la topographie était si confuse, que la veille de la bataille de Fontenoy on examina toutes les cartes du pays, et on n'en trouva pas une seule qui ne fût entièrement fautive.

Si on avait donné de Versailles un ordre positif à un général peu expérimenté de livrer la bataille, et de se poster en conséquence des cartes géographiques, comme cela est arrivé quelquefois du temps du ministre *Chamillart*, la bataille eût été infailliblement perdue.

Un général qui ferait la guerre dans le pays des Uscoques, des Morlaques, des Montenegrins, et qui n'aurait pour toute connaissance des lieux que les cartes, serait aussi embarrassé que s'il se trouvait au milieu de l'Afrique.

Heureusement on rectifie sur les lieux ce que les géographes ont souvent tracé de fantaisie dans leur cabinet.

Il eſt bien difficile, en géographie comme en morale, de connaître le monde ſans ſortir de chez ſoi.

Le livre de géographie le plus commun en Europe eſt celui d'*Hubner*. On le met entre les mains de tous les enfans depuis Moſcou juſqu'à la ſource du Rhin : les jeunes gens ne ſe forment dans toute l'Allemagne que par la lecture d'*Hubner*.

Vous trouvez d'abord dans ce livre que *Jupiter* devint amoureux d'*Europe* treize cents années juſte avant JESUS-CHRIST.

Selon lui, il n'y a en Europe ni chaleur trop ardente, ni froidure exceſſive. Cependant on a vu dans quelques étés les hommes mourir de l'excès du chaud; et le froid eſt ſouvent ſi terrible dans le nord de la Suède et de la Ruſſie, que le thermomètre y eſt deſcendu juſqu'à trente-quatre degrés au-deſſous de la glace.

Hubner compte en Europe environ trente millions d'habitans, c'eſt ſe tromper de plus de ſoixante et dix millions.

Il dit que l'Europe a trois mères-langues, comme s'il y avait des mères-langues, et comme ſi chaque peuple n'avait pas toujours emprunté mille expreſſions de ſes voiſins.

Il affirme qu'on ne peut trouver en Europe

une lieue de terrain qui ne soit habitée ; mais dans la Russie, il est encore des déserts de trente à quarante lieues. Le désert des landes de Bordeaux n'est que trop grand. J'ai devant mes yeux quarante lieues de montagnes couvertes de neiges éternelles, sur lesquelles il n'a jamais passé ni un homme ni même un oiseau.

Il y a encore dans la Pologne des marais de cinquante lieues d'étendue, au milieu desquels sont de misérables îles presque inhabitées.

Il dit que le Portugal a du levant au couchant cent lieues de France ; cependant on ne trouve qu'environ cinquante de nos lieues de trois mille pas géométriques.

Si vous en croyez *Hubner*, le roi de France a toujours quarante mille suisses à sa solde ; mais le fait est qu'il n'en a jamais eu qu'environ onze mille.

Le château de Notre-Dame de la Garde, près de Marseille, lui paraît une forteresse importante et presque imprenable. Il n'avait pas vu cette belle forteresse,

Gouvernement commode et beau,
A qui suffit pour toute garde
Un suisse avec sa hallebarde,
Peint sur la porte du château.

Il donne libéralement à la ville de Rouen trois cents belles fontaines publiques. Rome n'en avait que cent cinq du temps d'*Auguste*.

On eſt bien étonné quand on voit dans *Hubner* que la rivière de l'Oyſe reçoit les eaux de la Sarre, de la Somme, de l'Authie et de la Canche. L'Oyſe coule à quelques lieues de Paris; la Sarre eſt en Lorraine près de la baſſe Alſace, et ſe jette dans la Moſelle au-deſſus de Trèves. La Somme prend ſa ſource près de Saint-Quentin, et ſe jette dans la mer au-deſſous d'Abbeville. L'Authie et la Canche ſont des ruiſſeaux qui n'ont pas plus de communication avec l'Oyſe que n'en ont la Somme et la Sarre. Il faut qu'il y ait là quelque faute de l'éditeur, car il n'eſt guère poſſible que l'auteur ſe ſoit mépris à ce point.

Il donne la petite principauté de Foix à la maiſon de *Bouillon* qui ne la poſsède pas.

L'auteur admet la fable de la royauté d'Yvetot; il copie exactement toutes les fautes de nos anciens ouvrages de géographie, comme on les copie tous les jours à Paris; et c'eſt ainſi qu'on nous redonne tous les jours d'anciennes erreurs avec des titres nouveaux.

Il ne manque pas de dire que l'on conſerve à Rhodès un ſoulier de la ſainte Vierge, comme on conſerve dans la ville du Puy en Velai le prépuce de ſon fils.

Vous ne trouverez pas moins de contes ſur les Turcs que ſur les chrétiens. Il dit que les Turcs poſſédaient de ſon temps quatre îles dans l'Archipel. Ils les poſſédaient toutes.

Qu'*Amurat II*, à la bataille de Varne, tira de ſon ſein l'hoſtie conſacrée qu'on lui avait donnée en gages, et qu'il demanda vengeance à cette hoſtie de la perfidie des chrétiens. Un turc, et un turc dévot comme *Amurat II*, faire ſa prière à une hoſtie ! il tira le traité de ſon ſein, il demanda vengeance à DIEU, et l'obtint de ſon ſabre.

Il aſſure que le czar *Pierre I* ſe fit patriarche. Il abolit le patriarchat, et fit bien; mais ſe faire prêtre, quelle idée !

Il dit que la principale erreur de l'Egliſe grecque eſt de croire que le Saint-Eſprit ne procède que du Père. Mais d'où ſait-il que c'eſt une erreur ? l'Egliſe latine ne croit la proceſſion du Saint-Eſprit par le Père et le Fils que depuis le neuvième ſiècle; la grecque, mère de la latine, date de ſeize cents ans. Qui les jugera ?

Il affirme que l'Egliſe grecque ruſſe reconnaît pour médiateur, non pas JESUS-CHRIST, mais St *Antoine*. Encore s'il avait attribué la choſe à St *Nicolas*, on aurait pu autrefois excuſer cette mépriſe du petit peuple.

Cependant, malgré tant d'abſurdités, la

géographie fe perfectionne fenfiblement dans notre fiècle.

Il n'en eft pas de cette connaiffance comme de l'art des vers, de la mufique, de la peinture. Les derniers ouvrages en ces genres font fouvent les plus mauvais. Mais dans les fciences qui demandent de l'exactitude plutôt que du génie, les derniers font toujours les meilleurs, pourvu qu'ils foient faits avec quelque foin.

Un des plus grands avantages de la géographie eft, à mon gré, celui-ci : Votre fotte voifine et votre voifin encore plus fot vous reprochent fans ceffe de ne pas penfer comme on penfe dans la rue Saint-Jacques. Voyez, vous difent-ils, quelle foule de grands hommes a été de notre avis depuis *Pierre Lombard* jufqu'à l'abbé *Petit-Pied*. Tout l'univers a reçu nos vérités, elles règnent dans le faubourg Saint-Honoré, à Chaillot et à Etampes, à Rome et chez les Ufcoques. Prenez alors une mappemonde, montrez-leur l'Afrique entière, les empires du Japon, de la Chine, des Indes, de la Turquie, de la Perfe, celui de la Ruffie, plus vafte que ne fut l'empire romain ; faites-leur parcourir du bout du doigt toute la Scandinavie, tout le nord de l'Allemagne, les trois royaumes de la Grande-Bretagne, la meilleure partie des Pays-Bas, la meilleure de l'Helvétie ; enfin

vous

vous leur ferez remarquer dans les quatre parties du globe, et dans la cinquième, qui eſt encore auſſi inconnue qu'immenſe, ce prodigieux nombre de générations qui n'entendirent jamais parler de ces opinions, ou qui les ont combattues, ou qui les ont en horreur; vous oppoſerez l'univers à la rue Saint-Jacques.

Vous leur direz que *Jules-Céſar*, qui étendit ſon pouvoir bien loin au-delà de cette rue, ne ſut pas un mot de ce qu'ils croient ſi univerſel; que leurs ancêtres, à qui *Jules-Céſar* donna les étrivières, n'en ſurent pas davantage.

Peut-être alors auront-ils quelque honte d'avoir cru que les orgues de la paroiſſe Saint-Severin donnaient le ton au reſte du monde.

GEOMETRIE.

FEU M. *Clairaut* imagina de faire apprendre facilement aux jeunes gens les élémens de la géométrie; il voulut remonter à la ſource, et ſuivre la marche de nos découvertes et des beſoins qui les ont produites.

Cette méthode paraît agréable et utile; mais elle n'a pas été ſuivie; elle exige dans le maître une flexibilité d'eſprit qui ſait ſe

proportionner, et un agrément rare dans ceux qui ſuivent la routine de leur profeſſion.

Il faut avouer qu'*Euclide* eſt un peu rebutant ; un commençant ne peut deviner où il eſt mené. *Euclide* dit au premier livre que, *ſi une ligne droite eſt coupée en parties égales et inégales, les carrés conſtruits ſur les ſegmens inégaux ſont doubles des carrés conſtruits ſur la moitié de la ligne entière, et ſur la petite ligne qui va de l'extrémité de cette moitié juſqu'au point d'interſection.*

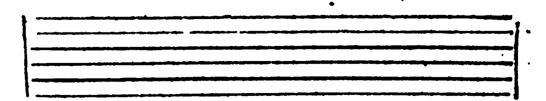
On a beſoin d'une figure pour entendre cet obſcur théorème; et quand il eſt compris, l'étudiant dit : A quoi peut-il me ſervir, et que m'importe ? il ſe dégoûte d'une ſcience dont il ne voit pas aſſez tôt l'utilité.

La peinture commença par le déſir de deſſiner groſſièrement ſur un mur les traits d'une perſonne chère. La muſique fut un mélange groſſier de quelques tons qui plaiſent à l'oreille, avant que l'octave fût trouvée.

On obſerva le coucher des étoiles avant d'être aſtronome. Il paraît qu'on devrait guider ainſi la marche des commençans de la géométrie.

Je ſuppoſe qu'un enfant doué d'une conception facile entende ſon père dire à ſon jardinier : Vous planterez dans cette platebande des tulipes ſur ſix lignes, toutes à un

demi-pied l'une de l'autre. L'enfant veut ſavoir combien il y aura de tulipes. Il court à la plate-bande avec ſon précepteur. Le parterre eſt inondé ; il n'y a qu'un des longs côtés de la plate-bande qui paraiſſe. Ce côté a trente pieds de long, mais on ne ſait point quelle eſt ſa largeur. Le maître lui fait d'abord aiſément comprendre qu'il faut que ces tulipes bordent ce parterre à ſix pouces de diſtance l'une de l'autre. Ce ſont déjà ſoixante tulipes pour la première rangée de ce côté. Il doit y avoir ſix lignes. L'enfant voit qu'il y aura ſix fois ſoixante, trois cents ſoixante tulipes. Mais de quelle largeur ſera donc cette plate-bande que je ne puis meſurer ? Elle ſera évidemment de ſix fois ſix pouces, qui font trois pieds.



Il connaît la longueur et la largeur ; il veut connaître la ſuperficie. N'eſt-il pas vrai, lui dit ſon maître, que ſi vous feſiez courir une règle de trois pieds de long et d'un pied de large ſur cette plate-bande, d'un bout à l'autre, elle l'aurait ſucceſſivement couverte toute entière ? voilà donc la ſuperficie trouvée,

elle eſt de trois fois trente. Ce morceau a quatre-vingt-dix pieds carrés.

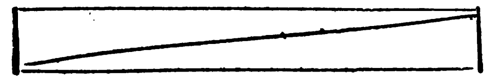
Le jardinier, quelques jours après, tend un cordeau d'un angle à l'autre dans la longueur; ce cordeau partage le rectangle en deux parties égales. Il eſt donc, dit le diſciple, auſſi long qu'un des deux côtés?

LE MAITRE.

Non, il eſt plus long.

LE DISCIPLE.

Mais quoi! ſi je fais paſſer des lignes ſur cette tranſverſale que vous appelez *diagonale*,



il n'y en aura pas plus pour elle que pour les deux autres; elle leur eſt donc égale. Quoi! lorſque je forme la lettre N, ce trait qui lie les deux jambages n'eſt-il pas de la même hauteur qu'eux?

LE MAITRE.

Il eſt de la même hauteur, mais non de la même longueur, cela eſt démontré. Faites deſcendre cette diagonale au niveau du terrain; vous voyez qu'elle déborde un peu.

LE DISCIPLE.

Et de combien préciſément déborde-t-elle?

LE MAITRE.

Il y a des cas où l'on n'en saura jamais rien, de même qu'on ne saura point précisément quelle est la racine carrée de cinq.

LE DISCIPLE.

Mais la racine carrée de cinq est deux, plus une fraction.

LE MAITRE.

Mais cette fraction ne se peut exprimer en chiffre, puisque le carré d'un nombre plus une fraction ne peut être un nombre entier. Il y a même en géométrie des lignes dont les rapports ne peuvent s'exprimer.

LE DISCIPLE.

Voilà une difficulté qui m'arrête. Quoi ! je ne saurai jamais mon compte ? il n'y a donc rien de certain ?

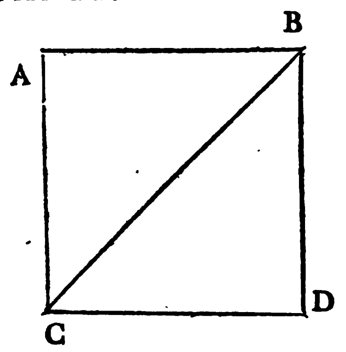
LE MAITRE.

Il est certain que cette ligne de biais partage le quadrilatère en deux parties égales. Mais il n'est pas plus surprenant que ce petit reste de la ligne diagonale n'ait pas une commune mesure avec les côtés, qu'il n'est surprenant que vous ne puissiez trouver en arithmétique la racine carrée de cinq.

Vous n'en saurez pas moins votre compte; car si un arithméticien dit qu'il vous doit la

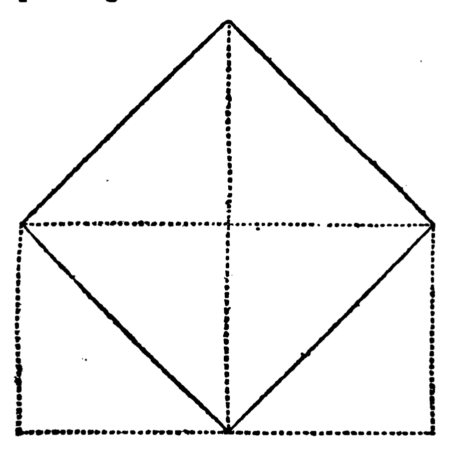
racine carrée de cinq écus, vous n'avez qu'à transformer ces cinq écus en petites pièces, en liards, par exemple; vous en aurez douze cents, dont la racine carrée est entre trente-quatre et trente-cinq, et vous saurez votre compte à un liard près. Il ne faut pas qu'il y ait de mystère ni en arithmétique ni en géométrie.

Ces premières ouvertures aiguillonnent l'esprit du jeune homme. Son maître, lui ayant dit que la diagonale d'un carré est incommensurable, immesurable aux côtés et aux bases, lui apprend qu'avec cette ligne, dont on ne saura jamais la valeur, il va faire cependant un carré qui sera démontré être le double du carré A B C D.



Pour cela, il lui fait voir premièrement que les deux triangles qui partagent le carré sont

égaux. Ensuite traçant cette figure, il démontre à l'esprit et aux yeux que le carré formé par ces quatre lignes noires vaut les deux carrés



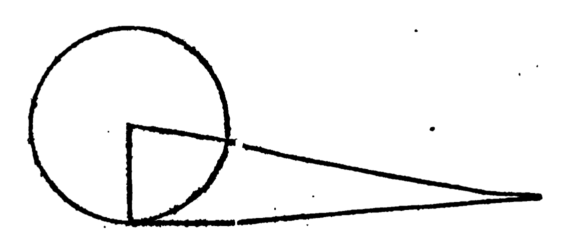
pointillés. Et cette proposition servira bientôt à faire comprendre ce fameux théorème que *Pythagore* trouva établi chez les Indiens, et qui était connu des Chinois, que le grand côté d'un triangle rectangle peut porter une figure quelconque, égale aux figures semblables établies sur les deux autres côtés.

Le jeune homme veut-il mesurer la hauteur d'une tour, la largeur d'une rivière dont il ne peut approcher? chaque théorème a sur le champ son application; il apprend la géométrie par l'usage.

Si on s'était contenté de lui dire que le produit des extrêmes eſt égal au produit des moyens, ce n'eût été pour lui qu'un problème ſtérile ; mais il ſait que l'ombre de cette perche eſt à la hauteur de la perche comme l'ombre de la tour voiſine eſt à la hauteur de la tour. Si donc la perche a cinq pieds et ſon ombre un pied, et ſi l'ombre de la tour eſt de douze pieds, il dit : Comme un eſt à cinq, ainſi douze eſt à la hauteur de la tour ; elle eſt donc de ſoixante pieds.

Il a beſoin de connaître les propriétés d'un cercle; il ſait qu'on ne peut avoir la meſure exacte de ſa circonférence. Mais cette extrême exactitude eſt inutile pour opérer. Le développement d'un cercle eſt ſa meſure.

Il connaîtra que ce cercle étant une eſpèce de polygone, ſon aire eſt égale à ce triangle dont le petit côté eſt le rayon du cercle, et dont la baſe eſt la meſure de ſa circonférence.

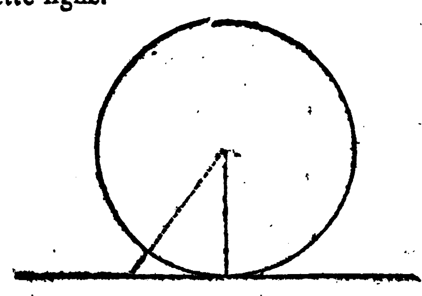


Les circonférences des cercles ſont entre elles comme leurs rayons.

Les cercles ayant les propriétés générales de toutes les figures rectilignes semblables, et ces figures étant entre elles comme les carrés de leurs côtés correspondans, les cercles auront aussi leurs aires proportionnelles au carré de leurs rayons.

Ainsi, comme le carré de l'hypothénuse est égal au carré des deux côtés, le cercle, dont le rayon sera cette hypothénuse, sera égal à deux cercles qui auront pour rayon les deux autres côtés. Et cette connaissance servira aisément pour construire un bassin d'eau aussi grand que deux autres bassins pris ensemble. On double exactement le cercle, si on ne le carre pas exactement.

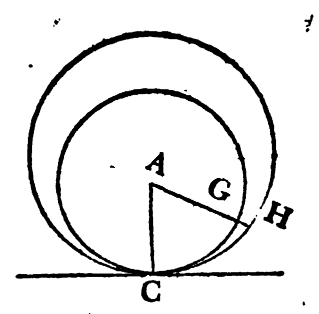
Accoutumé à sentir ainsi l'avantage des vérités géométriques, il lit dans quelques élémens de cette science, que si on tire cette ligne droite appelée *tangente*, qui touchera ce cercle en un point, on ne pourra jamais faire passer une autre ligne droite entre ce cercle et cette ligne.



Cela eſt bien évident, et ce n'était pas trop la peine de le dire. Mais on ajoute qu'on peut faire paſſer une infinité de lignes courbes à ce point de contact; cela le ſurprend et ſurprendrait auſſi des hommes faits. Il eſt tenté de croire la matière pénétrable. Les livres lui diſent que ce n'eſt point là de la matière, que ce ſont des lignes ſans largeur. Mais ſi elles ſont ſans largeur, ces lignes droites métaphyſiques paſſeront en foule l'une ſur l'autre ſans rien toucher. Si elles ont de la largeur, aucune courbe ne paſſera. L'enfant ne ſait plus où il en eſt; il ſe voit tranſporté dans un nouveau monde qui n'a rien de commun avec le nôtre.

Comment croire que ce qui eſt manifeſtement impoſſible à la nature ſoit vrai?

Je conçois bien, dira-t-il à un maître de la géométrie tranſcendante, que tous vos cercles ſe rencontreront au point C. Mais voilà tout ce que vous démontrerez. Vous ne pourrez jamais me démontrer que ces lignes circulaires paſſent à ce point entre le premier cercle et la tangente.



La fécante A G eft plus courte que la fécante A G H, d'accord ; mais il ne fuit point de là que vos lignes courbes puiffent paffer entre deux lignes qui fe touchent. Elles y peuvent paffer, répondra le maître, parce que G H eft un infiniment petit du fecond ordre.

Je n'entends point ce que c'eft qu'un infiniment petit, dit l'enfant ; et le maître eft obligé d'avouer qu'il ne l'entend pas davantage. C'eft là où *Malezieux* s'extafie dans fes Elémens de géométrie. Il dit pofitivement qu'il y a des vérités incompatibles. N'eût-il pas été plus fimple de dire que ces lignes n'ont de commun que ce point C, au-delà et en-deçà duquel elles fe féparent.

Je puis toujours divifer un nombre par la penfée ; mais fuit-il de là que ce nombre foit infini ? Auffi *Newton*, dans fon calcul intégral

et dans ſon différentiel, ne ſe ſert pas de ce grand mot ; et *Clairaut* ſe garde bien d'enſeigner, dans ſes Elémens de géométrie, qu'on puiſſe faire paſſer des cerceaux entre une boule et la table ſur laquelle cette boule eſt poſée.

Il faut bien diſtinguer entre la géométrie utile et la géométrie curieuſe.

L'utile eſt le compas de proportion inventé par *Galilée*, la meſure des triangles, celle des ſolides, le calcul des forces mouvantes. Preſque tous les autres problèmes peuvent éclairer l'eſprit et le fortifier ; bien peu ſeront d'une utilité ſenſible au genre-humain. Carrez des courbes tant qu'il vous plaira, vous montrerez une extrême ſagacité. Vous reſſemblez à un arithméticien qui examine les propriétés des nombres au lieu de calculer ſa fortune.

Lorſque *Archimède* trouva la peſanteur ſpécifique des corps, il rendit ſervice au genre-humain ; mais de quoi vous ſervira de trouver trois nombres tels que la différence des carrés de deux ajoutée au cube des trois faſſe toujours un carré, et que la ſomme des trois différences ajoutée au même cube faſſe un autre carré ? *Nugæ difficiles.* (1)

(1) Dans la géométrie, comme dans la plupart des ſciences, il eſt très-rare qu'une propoſition iſolée ſoit d'une utilité immédiate. Mais les théories les plus utiles dans la pratique

GLOIRE, GLORIEUX.

SECTION PREMIERE.

LA gloire eſt la réputation jointe à l'eſtime ; elle eſt au comble quand l'admiration s'y joint. Elle ſuppoſe toujours des choſes éclatantes, en actions, en vertus, en talens, et toujours de grandes difficultés ſurmontées. *Céſar*, *Alexandre* ont eu de la gloire. On ne peut guère dire que *Socrate* en ait eu. Il attire l'eſtime, la vénération, la pitié, l'indignation contre ſes ennemis ; mais le terme de gloire ſerait impropre à ſon égard ; ſa mémoire eſt reſpectable plutôt que glorieuſe. *Attila* eut beaucoup d'éclat ; mais il n'a point de gloire, parce que l'hiſtoire, qui peut ſe tromper, ne lui donne point de vertus. *Charles XII* a encore de la gloire, parce que ſa valeur, ſon déſintéreſſement, ſa libéralité, ont été extrêmes. Les ſuccès ſuffiſent pour la réputation, mais non pas pour la gloire. Celle de *Henri IV* augmente tous les jours, parce que le temps a fait connaître toutes ſes vertus, qui étaient

ſont formées de propoſitions que la curioſité ſeule a fait découvrir, et qui ſont reſtées long-temps inutiles ſans qu'il fût poſſible de ſoupçonner comment un jour elles ceſſeraient de l'être. C'eſt dans ce ſens qu'on peut dire que, dans les ſciences réelles, aucune théorie, aucune recherche n'eſt vraiment inutile.

incomparablement plus grandes que ses défauts.

La gloire est aussi le partage des inventeurs dans les beaux arts ; les imitateurs n'ont que des applaudissemens. Elle est encore accordée aux grands talens, mais dans des arts sublimes. On dira bien, la gloire de *Virgile*, de *Cicéron*, mais non de *Martial* et d'*Aulu-Gelle*.

On a osé dire, la gloire de DIEU ; il travaille pour la gloire de DIEU ; DIEU a créé le monde pour sa gloire : ce n'est pas que l'Etre suprême puisse avoir de la gloire ; mais les hommes n'ayant point d'expressions qui lui conviennent, emploient pour lui celles dont ils sont le plus flattés.

La vaine gloire est cette petite ambition qui se contente des apparences, qui s'étale dans le grand faste, et qui ne s'élève jamais aux grandes choses. On a vu des souverains qui, ayant une gloire réelle, ont encore aimé la vaine gloire, en recherchant trop de louanges, en aimant trop l'appareil de la représentation.

La fausse gloire tient souvent à la vaine, mais souvent elle porte à des excès ; et la vaine se renferme plus dans les petitesses. Un prince qui mettra son honneur à se venger, cherchera une gloire fausse plutôt qu'une gloire vaine.

Faire gloire, faire vanité, se faire honneur, se prennent quelquefois dans le même sens,

et ont aussi des sens différens. On dit également, il fait gloire, il sait vanité, il se fait honneur de son luxe, de ses excès : alors gloire signifie fausse gloire. Il fait gloire de souffrir pour la bonne cause; et non pas il fait vanité. Il se fait honneur de son bien; et non pas il fait gloire ou vanité de son bien.

Rendre gloire signifie, reconnaître, attester. *Rendez gloire à la vérité*, reconnaissez la vérité.

Au DIEU que vous servez, Princesse, rendez gloire.

ATHALIE.

Attestez le DIEU que vous servez.

La gloire est prise pour le ciel; il est au séjour de la gloire.

Où le conduisez-vous?... à la mort... à la gloire.

POLYEUCTE.

On ne se sert de ce mot pour désigner le ciel que dans notre religion. Il n'est pas permis de dire que *Bacchus*, *Hercule*, furent reçus dans la gloire, en parlant de leur apothéose.

Glorieux, quand il est l'épithète d'une chose inanimée, est toujours une louange; bataille, paix, affaire glorieuse. Rang glorieux signifie, rang élevé, et non pas rang qui donne de la gloire, mais dans lequel on peut

en acquérir. Homme glorieux, eſprit glorieux, eſt toujours une injure; il ſignifie celui qui ſe donne à lui-même ce qu'il devrait mériter des autres : ainſi on dit, un règne glorieux, et non pas un roi glorieux. Cependant ce ne ſerait pas une faute de dire au pluriel, les plus glorieux conquérans ne valent pas un prince bienfeſant; mais on ne dira pas, les princes glorieux, pour dire les princes illuſtres.

Le glorieux n'eſt pas tout-à-fait le fier, ni l'avantageux, ni l'orgueilleux. Le fier tient de l'arrogant et du dédaigneux, et ſe communique peu. L'avantageux abuſe de la moindre déférence qu'on a pour lui. L'orgueilleux étale l'excès de la bonne opinion qu'il a de lui-même. Le glorieux eſt plus rempli de vanité; il cherche plus à s'établir dans l'opinion des hommes; il veut réparer par les dehors ce qui lui manque en effet. L'orgueilleux ſe croit quelque choſe; le glorieux veut paraître quelque choſe. Les nouveaux parvenus ſont d'ordinaire plus glorieux que les autres. On a appelé quelquefois les ſaints et les anges, les glorieux, comme habitans du ſéjour de la gloire.

Glorieuſement eſt toujours pris en bonne part; il règne glorieuſement; il ſe tira glorieuſement d'un grand danger, d'une mauvaiſe affaire.

Se

Se glorifier eſt tantôt pris en bonne part, tantôt en mauvaiſe, ſelon l'objet dont il s'agit. Il ſe glorifie d'une diſgrace qui eſt le fruit de ſes talens et l'effet de l'envie. On dit des martyrs qu'ils glorifiaient DIEU, c'eſt-à-dire, que leur conſtance rendait reſpectable aux hommes le Dieu qu'ils annonçaient.

SECTION II.

QUE *Cicéron* aime la gloire, après avoir étouffé la conſpiration de *Catilina*, on le lui pardonne.

Que le roi de Pruſſe, *Frédéric le grand*, penſe ainſi après Rosbac et Liſſa, et après avoir été le légiſlateur, l'hiſtorien, le poëte et le philoſophe de ſa patrie; qu'il aime paſſionnément la gloire, et qu'il ſoit aſſez habile pour être modeſte, on l'en glorifiera davantage.

Que l'impératrice *Catherine II* ait été forcée, par la brutale inſolence d'un ſultan turc, à déployer tout ſon génie; que du fond du Nord elle ait fait partir quatre eſcadres qui ont effrayé les Dardanelles et l'Aſie mineure; et qu'elle ait en 1770 enlevé quatre provinces à ces turcs qui feſaient trembler l'Europe; on trouvera fort bon qu'elle jouiſſe de ſa gloire,

et on l'admirera de parler de ſes ſuccès avec cet air d'indifférence et de ſupériorité qui fait voir qu'on les mérite.

En un mot, la gloire convient aux génies de cette eſpèce, quoiqu'ils ſoient de la race mortelle très-chétive.

Mais ſi, au bout de l'Occident, un bourgeois d'une ville nommée Paris, près de Goneſſe, croit avoir de la gloire quand il eſt harangué par un régent de l'univerſité qui lui dit : Monſeigneur, la gloire que vous avez acquiſe dans l'exercice de votre charge, vos illuſtres travaux, dont tout l'univers retentit, &c. ; je demande alors s'il y a dans cet univers aſſez de ſifflets pour célébrer la gloire de mon bourgeois, et l'éloquence du pédant qui eſt venu braire cette harangue dans l'hôtel de monſeigneur ?

Nous ſommes ſi ſots que nous avons fait DIEU glorieux comme nous.

Ben-al-bétif, ce digne chef des derviches, leur diſait un jour : Mes frères, il eſt très-bon que vous vous ſerviez ſouvent de cette ſacrée formule de notre Koran, *au nom de Dieu très-miſéricordieux* ; car DIEU uſe de miſéricorde, et vous apprenez à la faire en répétant ſouvent les mots qui recommandent une vertu ſans laquelle il reſterait peu d'hommes ſur la terre. Mais, mes frères, gardez-vous bien

d'imiter des téméraires qui se vantent à tout propos de travailler à la gloire de DIEU. Si un jeune imbécille soutient une thèse sur les catégories, thèse à laquelle préside un ignorant en fourrure, il ne manque pas d'écrire en gros caractère à la tête de sa thèse : *Ek allhà abron doxa; ad majorem Dei gloriam.* Un bon musulman a-t-il fait blanchir son salon, il grave cette sottise sur sa porte ; un saka porte de l'eau pour la plus grande gloire de DIEU. C'est un usage impie qui est pieusement mis en usage. Que diriez-vous d'un petit chiaoux qui, en vidant la chaise percée de notre sultan, s'écrierait : A la plus grande gloire de notre invincible monarque ? Il y a certainement plus loin du sultan à DIEU, que du sultan au petit chiaoux.

Qu'avez-vous de commun, misérables vers de terre, appelés *hommes*, avec la gloire de l'Etre infini ? Peut-il aimer la gloire ? peut-il en recevoir de vous ? peut-il en goûter ? jusqu'à quand, animaux à deux pieds sans plumes, ferez-vous DIEU à votre image ? Quoi ! parce que vous êtes vains, parce que vous aimez la gloire, vous voulez que DIEU l'aime aussi ! S'il y avait plusieurs dieux, chacun d'eux peut-être voudrait obtenir les suffrages de ses semblables. Ce serait-là la gloire d'un Dieu. Si l'on peut comparer la

grandeur infinie avec la bassesse extrême, ce Dieu serait comme le roi *Alexandre* ou *Scander*, qui ne voulait entrer en lice qu'avec des rois. Mais vous, pauvres gens, quelle gloire pouvez-vous donner à DIEU? Cessez de profaner ce nom sacré. Un empereur, nommé *Octave Auguste*, défendit qu'on le louât dans les écoles de Rome, de peur que son nom ne fût avili. Mais vous ne pouvez ni avilir l'Etre suprême, ni l'honorer. Anéantissez-vous, adorez, et taisez-vous.

Ainsi parlait *Ben-al-bétif*; et les derviches s'écrièrent : Gloire à DIEU! *Ben-al-bétif* a bien parlé.

SECTION III.

Entretien avec un chinois.

EN 1723 il y avait en Hollande un chinois : ce chinois était lettré et négociant, deux choses qui ne devraient point du tout être incompatibles, et qui le sont devenues chez nous, grâces au respect extrême qu'on a pour l'argent, et au peu de considération que l'espèce humaine a montré et montrera toujours pour le mérite.

Ce chinois, qui parlait un peu hollandais, se trouva dans une boutique de librairie avec

quelques ſavans : il demanda un livre ; on lui propoſa l'Hiſtoire univerſelle de *Boſſuet*, mal traduite. A ce beau mot d'*Hiſtoire univerſelle*, je ſuis, dit-il, trop heureux, je vais voir ce qu'on dit de notre grand empire, de notre nation, qui ſubſiſte en corps de peuple depuis plus de cinquante mille ans, de cette ſuite d'empereurs qui nous ont gouvernés tant de ſiècles ; je vais voir ce qu'on penſe de la religion des lettrés, de ce culte ſimple que nous rendons à l'Etre ſuprême. Quel plaiſir de voir comme on parle en Europe de nos arts, dont pluſieurs ſont plus anciens chez nous que tous les royaumes européans ! Je crois que l'auteur ſe ſera bien mépris dans l'hiſtoire de la guerre que nous eûmes il y a vingt-deux mille cinq cents cinquante-deux ans, contre les peuples belliqueux du Tunquin et du Japon ; et ſur cette ambaſſade ſolennelle par laquelle le puiſſant empereur du Mogol nous envoya demander des lois, l'an du monde 500000000000079123450000. Hélas ! lui dit un des ſavans, on ne parle pas ſeulement de vous dans ce livre ; vous êtes trop peu de choſe ; preſque tout roule ſur la première nation du monde, l'unique nation, le grand peuple juif.

Juif ! dit le chinois, ces peuples-là ſont donc les maîtres des trois quarts de la terre

au moins ? Ils se flattent bien qu'ils le feront un jour, lui répondit-on ; mais en attendant ce sont eux qui ont l'honneur d'être ici marchands fripiers, et de rogner quelquefois les espèces. Vous vous moquez, dit le chinois ; ces gens-là ont-ils jamais eu un vaste empire ? Ils ont possédé, lui dis-je, en propre, pendant quelques années, un petit pays ; mais ce n'est point par l'étendue des Etats qu'il faut juger d'un peuple, de même que ce n'est point par les richesses qu'il faut juger d'un homme.

Mais ne parle-t-on pas de quelque autre peuple dans ce livre ? demanda le lettré. Sans doute, dit le savant qui était auprès de moi, et qui prenait toujours la parole ; on y parle beaucoup d'un petit pays de soixante lieues de large, nommé l'Egypte, où l'on prétend qu'il y avait un lac de cent cinquante lieues de tour, fait de main d'homme. Tudieu, dit le chinois, un lac de cent cinquante lieues dans un terrain qui en avait soixante de large, cela est bien beau ! Tout le monde était sage dans ce pays-là, ajouta le docteur. Oh, le bon temps que c'était ! dit le chinois. Mais est-ce là tout ? Non, répliqua l'européan ; il est question encore de ces célèbres Grecs. Qui sont ces Grecs ? dit le lettré. Ah, continua l'autre, il s'agit de cette province à peu-près

grande comme la deux-centième partie de la Chine, mais qui a fait tant de bruit dans tout l'univers. Jamais je n'ai ouï parler de ces gens-là, ni au Mogol, ni au Japon, ni dans la grande Tartarie, dit le chinois, d'un air ingénu.

Ah ignorant! ah barbare! s'écria poliment notre ſavant, vous ne connaiſſez donc point *Epaminondas* le thébain, ni le port de Pirée, ni le nom des deux chevaux d'*Achille*, ni comment ſe nommait l'âne de *Silène*? Vous n'avez entendu parler ni de *Jupiter*, ni de *Diogène*, ni de *Laïs*, ni de *Cybèle*, ni de....

J'ai bien peur, répliqua le lettré, que vous ne ſachiez rien de l'aventure éternellement mémorable du célèbre *Xixofou Concochigramki*, ni des myſtères du grand *Fi pſi hi hi*. Mais, de grâce, quelles ſont encore les choſes inconnues dont traite cette hiſtoire univerſelle? Alors le ſavant parla un quart d'heure de ſuite de la république romaine; et quand il vint à *Jules-Céſar*, le chinois l'interrompit, et lui dit: Pour celui-là, je crois le connaître, n'était-il pas turc? (*a*)

Comment, dit le ſavant échauffé, eſt-ce que vous ne ſavez pas au moins la différence qui eſt entre les païens, les chrétiens et les

(*a*) Il n'y a pas long-temps que les Chinois prenaient tous les Européans pour des mahométans.

musulmans ? est-ce que vous ne connaissez point *Constantin* et l'histoire des papes ? Nous avons entendu parler confusément, répondit l'asiatique, d'un certain *Mahomet*.

Il n'est pas possible, répliqua l'autre, que vous ne connaissiez au moins *Luther*, *Zuingle*, *Bellarmin*, *Oecolampade*. Je ne retiendrai jamais ces noms-là, dit le chinois. Il sortit alors, et alla vendre une partie considérable de thé peco et de fin grogram, dont il acheta deux belles filles et un mousse, qu'il ramena dans sa patrie en adorant le *Tien*, et en se recommandant à *Confucius*.

Pour moi, témoin de cette conversation, je vis clairement ce que c'est que la gloire ; et je dis : Puisque *César* et *Jupiter* sont inconnus dans le royaume le plus beau, le plus ancien, le plus vaste, le plus peuplé, le mieux policé de l'univers, il vous sied bien, ô gouverneurs de quelques petits pays ! ô prédicateurs d'une petite paroisse, dans une petite ville ! ô docteurs de Salamanque ou de Bourges ! ô petits auteurs ! ô pesans commentateurs ! il vous sied bien de prétendre à la réputation !

GOUT.

GOUT.

SECTION PREMIERE.

Le goût, ce ſens, ce don de diſcerner nos alimens, a produit dans toutes les langues connues la métaphore qui exprime, par le mot *goût*, le ſentiment des beautés et des défauts dans tous les arts : c'eſt un diſcernement prompt, comme celui de la langue et du palais, et qui prévient, comme lui, la réflexion ; il eſt, comme lui, ſenſible et voluptueux à l'égard du bon ; il rejette, comme lui, le mauvais avec ſoulèvement ; il eſt ſouvent, comme lui, incertain et égaré, ignorant même ſi ce qu'on lui préſente doit lui plaire, et ayant quelquefois beſoin, comme lui, d'habitude pour ſe former.

Il ne ſuffit pas, pour le goût, de voir, de connaître la beauté d'un ouvrage ; il faut la ſentir, en être touché. Il ne ſuffit pas de ſentir, d'être touché d'une manière confuſe ; il faut démêler les différentes nuances : rien ne doit échapper à la promptitude du diſcernement : et c'eſt encore une reſſemblance de ce goût intellectuel, de ce goût des arts, avec le goût ſenſuel ; car le gourmet ſent et reconnaît promptement le mélange de deux liqueurs :

l'homme de goût, le connaiſſeur, verra d'un coup d'œil prompt le mélange de deux ſtyles; il verra un défaut à côté d'un agrément; il ſera ſaiſi d'enthouſiaſme à ce vers des *Horaces :*

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois?—Qu'il mourût.

Il ſentira un dégoût involontaire au vers ſuivant :

Ou qu'un beau déſeſpoir alors le ſecourût.

Comme le mauvais goût, au phyſique, conſiſte à n'être flatté que par des aſſaiſonnemens trop piquans et trop recherchés, ainſi le mauvais goût, dans les arts, eſt de ne ſe plaire qu'aux ornemens étudiés, et de ne pas ſentir la belle nature.

Le goût dépravé dans les alimens eſt de choiſir ceux qui dégoûtent les autres hommes; c'eſt une eſpèce de maladie. Le goût dépravé dans les arts eſt de ſe plaire à des ſujets qui révoltent les eſprits bien faits, de préférer le burleſque au noble, le précieux et l'affecté au beau ſimple et naturel; c'eſt une maladie de l'eſprit. On ſe forme le goût des arts beaucoup plus que le goût ſenſuel; car dans le goût phyſique, quoiqu'on finiſſe quelquefois par aimer les choſes pour leſquelles on

avait d'abord de la répugnance, cependant la nature n'a pas voulu que les hommes, en général, apprissent à sentir ce qui leur est nécessaire; mais le goût intellectuel demande plus de temps pour se former. Un jeune homme sensible, mais sans aucune connaissance, ne distingue point d'abord les parties d'un grand chœur de musique; ses yeux ne distinguent point d'abord dans un tableau les gradations, le clair-obscur, la perspective, l'accord des couleurs, la correction du dessin; mais peu à peu ses oreilles apprennent à entendre, et ses yeux à voir : il sera ému à la première représentation qu'il verra d'une belle tragédie; mais il n'y démêlera ni le mérite des unités, ni cet art délicat par lequel aucun personnage n'entre ni ne sort sans raison, ni cet art, encore plus grand, qui concentre des intérêts divers dans un seul, ni enfin les autres difficultés surmontées. Ce n'est qu'avec de l'habitude et des réflexions qu'il parvient à sentir tout d'un coup avec plaisir ce qu'il ne démêlait pas auparavant. Le goût se forme insensiblement dans une nation qui n'en avait pas, parce qu'on y prend peu à peu l'esprit des bons artistes. On s'accoutume à voir des tableaux avec les yeux de *le Brun*, du *Poussin*, de *le Sueur*. On entend la déclamation notée des scènes de *Quinault* avec l'oreille de *Lulli*,

et les airs et les ſymphonies avec celle de *Rameau*. On lit les livres avec l'eſprit des bons auteurs.

Si toute une nation s'eſt réunie, dans les premiers temps de la culture des beaux arts, à aimer des auteurs pleins de défauts, et mépriſés avec le temps, c'eſt que ces auteurs avaient des beautés naturelles que tout le monde ſentait, et qu'on n'était pas encore à portée de démêler leurs imperfections. Ainſi *Lucilius* fut chéri des Romains avant qu'*Horace* l'eût fait oublier; *Regnier* fut goûté des Français avant que *Boileau* parût: et ſi des auteurs anciens, qui bronchent à chaque pas, ont pourtant conſervé leur grande réputation, c'eſt qu'il ne s'eſt point trouvé d'écrivain pur et châtié chez ces nations, qui leur ait deſſillé les yeux, comme il s'eſt trouvé un *Horace* chez les Romains, un *Boileau* chez les Français.

On dit qu'il ne faut point diſputer des goûts, et on a raiſon, quand il n'eſt queſtion que du goût ſenſuel, de la répugnance qu'on a pour une certaine nourriture, de la préférence qu'on donne à une autre: on n'en diſpute point, parce qu'on ne peut corriger un défaut d'organes. Il n'en eſt pas de même dans les arts; comme ils ont des beautés réelles, il y a un bon goût qui les diſcerne, et un mauvais goût qui les ignore; et on

corrige ſouvent le défaut d'eſprit qui donne un goût de travers. Il y a auſſi des ames froides, des eſprits faux, qu'on ne peut ni échauffer ni redreſſer; c'eſt avec eux qu'il ne faut point diſputer des goûts, parce qu'ils n'en ont point.

Le goût eſt arbitraire dans pluſieurs choſes, comme dans les étoffes, dans les parures, dans les équipages, dans ce qui n'eſt pas au rang des beaux arts; alors il mérite plutôt le nom de fantaiſie. C'eſt la fantaiſie, plutôt que le goût, qui produit tant de modes nouvelles.

Le goût peut ſe gâter chez une nation; ce malheur arrive d'ordinaire après les ſiècles de perfection. Les artiſtes, craignant d'être imitateurs, cherchent des routes écartées; ils s'éloignent de la belle nature, que leurs prédéceſſeurs ont ſaiſie: il y a du mérite dans leurs efforts: ce mérite couvre leurs défauts. Le public, amoureux des nouveautés, court après eux; il s'en dégoûte, et il en paraît d'autres qui font de nouveaux efforts pour plaire; ils s'éloignent de la nature encore plus que les premiers: le goût ſe perd; on eſt entouré de nouveautés, qui ſont rapidement effacées les unes par les autres; le public ne ſait plus où il en eſt, et il regrette en vain le ſiècle du bon goût, qui ne peut plus revenir: c'eſt un dépôt que quelques bons eſprits conſervent encore loin de la foule.

Il eſt de vaſtes pays où le goût n'eſt jamais parvenu : ce ſont ceux où la ſociété ne s'eſt point perfectionnée ; où les hommes et les femmes ne ſe raſſemblent point ; où certains arts, comme la ſculpture, la peinture des êtres animés, ſont défendus par la religion. Quand il y a peu de ſociété, l'eſprit eſt rétréci, ſa pointe s'émouſſe, il n'a pas de quoi ſe former le goût. Quand pluſieurs beaux arts manquent, les autres ont rarement de quoi ſe ſoutenir, parce que tous ſe tiennent par la main, et dépendent les uns des autres. C'eſt une des raiſons pourquoi les Aſiatiques n'ont jamais eu d'ouvrages bien faits preſque en aucun genre, et que le goût n'a été le partage que de quelques peuples de l'Europe.

SECTION II.

Y a-t-il un bon et un mauvais goût ? oui, ſans doute, quoique les hommes diffèrent d'opinions, de mœurs, d'uſages.

Le meilleur goût en tout genre eſt d'imiter la nature avec le plus de fidélité, de force et de grâce.

Mais la grâce n'eſt-elle pas arbitraire ? non, puiſqu'elle conſiſte à donner aux objets qu'on repréſente de la vie et de la douceur.

Entre deux hommes dont l'un ſera groſſier,

l'autre délicat, on convient assez que l'un a plus de goût que l'autre.

Avant que le bon temps fût venu, *Voiture*, qui, dans sa manie de broder des riens, avait quelquefois beaucoup de délicatesse et d'agrément, écrit au grand *Condé* sur sa maladie :

Commencez, Seigneur, à songer
Qu'il importe d'être et de vivre ;
Pensez à vous mieux ménager.
Quel charme a pour vous le danger,
Que vous aimiez tant à le suivre ?
Si vous aviez, dans les combats,
D'Amadis l'armure enchantée,
Comme vous en avez le bras
Et la vaillance tant vantée,
Seigneur, je ne me plaindrais pas.
Mais en nos siècles où les charmes
Ne font pas de pareilles armes ;
Qu'on voit que le plus noble sang,
Fût-il d'Hector ou d'Alexandre,
Est aussi facile à répandre
Que l'est celui du plus bas rang ;
Que d'une force sans seconde
La mort fait ses traits élancer ;
Et qu'un peu de plomb peut casser
La plus belle tête du monde ; (1)

(1) M. de *Voltaire* a imité et embelli cette idée dans une épître au roi de Prusse.

l'empereur pensaient le frire et le manger avec un grain de sel?

Est-ce un bon goût d'écrire tant de lettres seulement pour montrer un peu de cet esprit qui consiste en jeux de mots et en pointes?

N'est-on pas révolté quand *Voiture* dit au grand *Condé*, sur la prise de Dunkerque: *Je crois que vous prendriez la lune avec les dents?*

Il semble que ce faux goût fut inspiré à *Voiture* par le *Marini*, qui était venu en France avec la reine *Marie de Médicis*. *Voiture* et *Costar* le citent très-souvent dans ses lettres comme un modèle. Ils admirent sa description de la Rose, fille d'avril, vierge et reine, assise sur un trône épineux, tenant majestueusement le sceptre des fleurs, ayant pour courtisans et pour ministres la famille lascive des Zéphyrs, et portant la couronne d'or et le manteau d'écarlate:

Bella figlia d'aprile,
Verginella e reina,
Su lo spinoso trono
Del verde cespo assisa,
De' fior' lo scettro in maestà sostiene;
E corteggiata intorno
Da lasciva famiglia
Di Zephiri ministri,
Porta d'or' la corona e d'ostro il manto.

Voiture cite avec complaiſance, dans ſa trente-cinquième lettre à *Coſtar*, l'atome ſonnant du *Marini*, la voix emplumée, le ſouffle vivant vêtu de plumes, la plume ſonore, le chant aîlé, le petit eſprit d'harmonie caché dans de petites entrailles, et tout cela pour dire un roſſignol :

Una voce pennuta, un ſuon' volante,
E veſtito di penne, un vivo fiato,
Una piuma canora, un canto alato,
Un ſpiritel' che d'armonia compoſto
Vive in anguſte viſcere naſcoſto.

Balzac avait un mauvais goût tout contraire; il écrivait des lettres familières avec une étrange emphaſe. Il écrit au cardinal de *la Valette* que, ni dans les déſerts de la Lybie, ni dans les abymes de la mer, il n'y eut jamais un ſi furieux monſtre que la ſciatique; et que ſi les tyrans dont la mémoire nous eſt odieuſe euſſent eu tels inſtrumens de leur cruauté, c'eût été la ſciatique que les martyrs euſſent endurée pour la religion.

Ces exagérations emphatiques, ces longues périodes meſurées, ſi contraires au ſtyle épiſtolaire, ces déclamations faſtidieuſes, hériſſées de grec et de latin, au ſujet de deux ſonnets aſſez médiocres qui partageaient la cour et la

ville, et ſur la pitoyable tragédie d'Hérode infanticide, tout cela était d'un temps où le goût n'était pas encore formé. Cinna même et les Lettres provinciales, qui étonnèrent la nation, ne la dérouillèrent pas encore.

Les connaiſſeurs diſtinguent ſurtout dans le même homme le temps où ſon goût était formé, celui où il acquit ſa perfection, celui où il tomba en décadence. Quel homme d'un eſprit un peu cultivé ne ſentira pas l'extrême différence des beaux morceaux de Cinna et de ceux du même auteur dans ſes vingt dernières tragédies ?

Dis-moi donc, lorſque Othon s'eſt offert à Camille,
A-t-il été content? a-t-elle été facile?
Son hommage auprès d'elle a-t-il eu plein effet ?
Comment l'a-t-elle pris, et comment l'a-t-il fait?

CORNEILLE.

Eſt-il parmi les gens de lettres quelqu'un qui ne reconnaiſſe le goût perfectionné de *Boileau* dans ſon Art poëtique, et ſon goût non encore épuré dans ſa ſatire ſur les embarras de Paris, où il peint des chats dans les gouttières ?

L'un miaule en grondant comme un tigre en furie,
L'autre roule ſa voix comme un enfant qui crie;
Ce n'eſt pas tout encor, les ſouris et les rats
Semblent pour m'éveiller s'entendre avec les chats.

S'il avait vécu alors dans la bonne compagnie, elle lui aurait conſeillé d'exercer ſon talent ſur des objets plus dignes d'elle que des chats, des rats et des ſouris.

Comme un artiſte forme peu à peu ſon goût, une nation forme auſſi le ſien. Elle croupit des ſiècles entiers dans la barbarie; enſuite il s'élève une faible aurore; enfin le grand jour paraît, après lequel on ne voit plus qu'un long et triſte crépuſcule.

Nous convenons tous depuis long-temps que, malgré les ſoins de *François I* pour faire naître le goût des beaux arts en France, ce bon goût ne put jamais s'établir que vers le ſiècle de *Louis XIV*; et nous commençons à nous plaindre que le ſiècle préſent dégénère.

Les Grecs du bas empire avouaient que le goût qui régnait du temps de *Périclès* était perdu chez eux. Les Grecs modernes conviennent qu'ils n'en ont aucun.

Quintilien reconnaît que le goût des Romains commençait à ſe corrompre de ſon temps.

Nous avons vu, à l'article *Art dramatique*, combien *Lopez de Véga* ſe plaignait du mauvais goût des Eſpagnols.

Les Italiens s'aperçurent les premiers que tout dégénérait chez eux, quelque temps après leur immortel *Seicento*, et qu'ils voyaient

périr la plupart des arts qu'ils avaient fait naître.

Addiſſon attaque ſouvent le mauvais goût de ſes compatriotes dans plus d'un genre, ſoit quand il ſe moque de la ſtatue d'un amiral en perruque carrée, ſoit quand il témoigne ſon mépris pour les jeux de mots employés ſérieuſement, ou quand il condamne des jongleurs introduits dans les tragédies.

Si donc les meilleurs eſprits d'un pays conviennent que le goût a manqué en certains temps à leur patrie, les voiſins peuvent le ſentir comme les compatriotes; et de même qu'il eſt évident que parmi nous tel homme a le goût bon et tel autre mauvais, il peut être évident auſſi que de deux nations contemporaines, l'une a un goût rude et groſſier, l'autre fin et naturel.

Le malheur eſt que, quand on prononce cette vérité, on révolte la nation entière dont on parle; comme on cabre un homme de mauvais goût lorſqu'on veut le ramener.

Le mieux eſt donc d'attendre que le temps et l'exemple inſtruiſent une nation qui péche par le goût. C'eſt ainſi que les Eſpagnols commencent à réformer leur théâtre, et que les Allemands eſſayent d'en former un.

Du goût particulier d'une nation.

Il eſt des beautés de tous les temps et de tous les pays, mais il eſt auſſi des beautés locales. L'éloquence doit être par-tout perſuaſive, la douleur touchante, la colère impétueuſe, la ſageſſe tranquille; mais les détails qui pourront plaire à un citoyen de Londres, pourront ne faire aucun effet ſur un habitant de Paris; les Anglais tireront plus heureuſement leurs comparaiſons, leurs métaphores de la marine, que ne feront des pariſiens qui voient rarement des vaiſſeaux. Tout ce qui tiendra de près à la liberté d'un anglais, à ſes droits, à ſes uſages, fera plus d'impreſſion ſur lui que ſur un français.

La température du climat introduira dans un pays froid et humide un goût d'architecture, d'ameublemens, de vêtemens, qui ſera fort bon, et qui ne pourra être reçu à Rome, en Sicile.

Théocrite et *Virgile* ont dû vanter l'ombrage et la fraîcheur des eaux dans leurs églogues: *Thomſon*, dans ſa deſcription des Saiſons, aura dû faire des deſcriptions toutes contraires.

Une nation éclairée, mais peu ſociable, n'aura point les mêmes ridicules qu'une nation auſſi ſpirituelle, mais livrée à la ſociété juſqu'à

l'indifcrétion; et ces deux peuples conféquemment n'auront pas la même efpèce de comédie.

La poëfie fera différente chez le peuple qui renferme les femmes, et chez celui qui leur accorde une liberté fans bornes.

Mais il fera toujours vrai de dire que *Virgile* a mieux peint fes tableaux que *Thomfon* n'a peint les fiens, et qu'il y a eu plus de goût fur les bords du Tibre que fur ceux de la Tamife; que les fcènes naturelles du *Paftor fido* font incomparablement fupérieures aux Bergeries de *Racan*; que *Racine* et *Molière* font des hommes divins à l'égard des auteurs des autres théâtres.

Du goût des connaiffeurs.

En général, le goût fin et sûr confifte dans le fentiment prompt d'une beauté parmi des défauts, et d'un défaut parmi des beautés.

Le gourmet eft celui qui difcernera le mélange de deux vins, qui fentira ce qui domine dans un mets, tandis que les autres convives n'auront qu'un fentiment confus et égaré.

Ne fe trompe-t-on pas quand on dit que c'eft un malheur d'avoir le goût trop délicat, d'être trop connaiffeur; qu'alors on eft trop

choqué

choqué des défauts, et trop insensible aux beautés; qu'enfin on perd à être trop difficile? n'est-il pas vrai au contraire qu'il n'y a véritablement de plaisir que pour les gens de goût? ils voient, ils entendent, ils sentent ce qui échappe aux hommes moins sensiblement organisés, et moins exercés.

Le connaisseur en musique, en peinture, en architecture, en poësie, en médailles, &c. éprouve des sensations que le vulgaire ne soupçonne pas; le plaisir même de découvrir une faute le flatte, et lui fait sentir les beautés plus vivement. C'est l'avantage des bonnes vues sur les mauvaises. L'homme de goût a d'autres yeux, d'autres oreilles, un autre tact que l'homme grossier. Il est choqué des draperies mesquines de *Raphaël*, mais il admire la noble correction de son dessin. Il a le plaisir d'apercevoir que les enfans de *Laocoon* n'ont nulle proportion avec la taille de leur père; mais tout le groupe le fait frissonner, tandis que d'autres spectateurs sont tranquilles.

Le célèbre sculpteur, homme de lettres et de génie, qui a fait la statue colossale de *Pierre I* à Pétersbourg, critique avec raison l'attitude du *Moïse* de *Michel-Ange*, et sa petite veste serrée qui n'est pas même le costume oriental; en même temps il s'extasie en contemplant l'air de tête.

Exemples du bon et du mauvais goût, tirés des tragédies françaises et anglaises.

Je ne parlerai point ici de quelques auteurs anglais, qui, ayant traduit des pièces de *Molière*, l'ont insulté dans leurs préfaces, ni de ceux qui de deux tragédies de *Racine* en ont fait une, et qui l'ont encore chargée de nouveaux incidens, pour se donner le droit de censurer la noble et féconde simplicité de ce grand homme.

De tous les auteurs qui ont écrit en Angleterre sur le goût, sur l'esprit et l'imagination, et qui ont prétendu à une critique judicieuse, *Addisson* est celui qui a le plus d'autorité : ses ouvrages sont très-utiles. On a désiré seulement qu'il n'eût pas trop souvent sacrifié son propre goût au désir de plaire à son parti, et de procurer un prompt débit aux feuilles du Spectateur qu'il composait avec *Steele*.

Cependant, il a souvent le courage de donner la préférence au théâtre de Paris sur celui de Londres ; il fait sentir les défauts de la scène anglaise ; et quand il écrivit son Caton, il se donna bien de garde d'imiter le style de *Shakespeare*. S'il avait su traiter les passions, si la chaleur de son ame eût répondu à la dignité de son style, il aurait

réformé sa nation. Sa pièce, étant une affaire de parti, eut un succès prodigieux. Mais quand les factions furent éteintes, il ne resta à la tragédie de Caton que de très-beaux vers et de la froideur. Rien n'a plus contribué à l'affermissement de l'empire de *Shakespeare*. Le vulgaire en aucun pays ne se connaît en beaux vers; et le vulgaire anglais aime mieux des princes qui se disent des injures, des femmes qui se roulent sur la scène, des assassinats, des exécutions criminelles, des revenans, qui remplissent le théâtre en foule, des sorciers, que l'éloquence la plus noble et la plus sage.

Colliers a très-bien senti les défauts du théâtre anglais; mais étant ennemi de cet art, par une superstition barbare dont il était possédé, il déplut trop à la nation pour qu'elle daignât s'éclairer par lui; il fut haï et méprisé.

Warburton, évêque de Glocester, a commenté *Shakespeare* de concert avec *Pope*; mais son commentaire ne roule que sur les mots. L'auteur des trois volumes des Elémens de critique censure *Shakespeare* quelquefois; mais il censure beaucoup plus *Racine* et nos auteurs tragiques.

Le grand reproche que tous les critiques anglais nous font, c'est que tous nos héros

ſont des français, des perſonnages de roman, des amans tels qu'on en trouve dans Clélie, dans Aſtrée et dans Zaïde. L'auteur des Elémens de critique reprend ſurtout très-ſévèrement *Corneille* d'avoir fait parler ainſi *Céſar* à *Cléopâtre :*

C'était pour acquérir un droit ſi précieux
Que combattait par-tout mon bras ambitieux ;
Et dans Pharſale même il a tiré l'épée
Plus pour le conſerver que pour vaincre Pompée.
Je l'ai vaincu, Princeſſe, et le dieu des combats
M'y favoriſait moins que vos divins appas :
Ils conduiſaient ma main, ils enflaient mon courage ;
Cette pleine victoire eſt leur dernier ouvrage.

Le critique anglais trouve ces fadeurs ridicules et extravagantes ; il a ſans doute raiſon : les français ſenſés l'avaient dit avant lui. Nous regardons comme une règle inviolable ces préceptes de *Boileau :*

Qu'Achille aime autrement que Thyrſis et Philène ;
N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artamène.

Nous ſavons bien que *Céſar* ayant en effet aimé *Cléopâtre*, *Corneille* le devait faire parler autrement, et que ſurtout cet amour eſt très-inſipide dans la tragédie de la Mort de Pompée. Nous ſavons que *Corneille*, qui a

mis de l'amour dans toutes ſes pièces, n'a jamais traité convenablement cette paſſion, excepté dans quelques ſcènes du Cid imitées de l'eſpagnol. Mais auſſi toutes les nations conviennent avec nous qu'il a déployé un très-grand génie, un ſens profond, une force d'eſprit ſupérieure dans Cinna, dans pluſieurs ſcènes des Horaces, de Pompée, de Polyeucte, dans la dernière ſcène de Rodogune.

Si l'amour eſt inſipide dans preſque toutes ſes pièces, nous ſommes les premiers à le dire; nous convenons tous que ſes héros ne ſont que des raiſonneurs dans ſes quinze ou ſeize derniers ouvrages. Les vers de ces pièces ſont durs, obſcurs, ſans harmonie, ſans grâce. Mais s'il s'eſt élevé infiniment au-deſſus de *Shakeſpeare* dans les tragédies de ſon bon temps, il n'eſt jamais tombé ſi bas dans les autres; et s'il fait dire malheureuſement à *Céſar*, qu'*il vient ennoblir, par le titre de captif, le titre de vainqueur à préſent effectif*, *Céſar* ne dit point chez lui les extravagances qu'il débite dans *Shakeſpeare*. Ses héros ne font point l'amour à *Catau* comme le roi *Henri V*; on ne voit point chez lui de prince s'écrier comme *Richard II*:

» O terre de mon royaume! ne nourris pas
» mon ennemi; mais que les araignées qui
» ſucent ton venin, et que les lourds crapauds

„ ſoient ſur ſa route ; qu'ils attaquent ſes „ pieds perfides, qui les foulent de ſes pas „ uſurpateurs. Ne produis que de puans char- „ dons pour eux ; et quand ils voudront „ cueillir une fleur ſur ton ſein, ne leur „ préſente que des ſerpens en embuſcade. „

On ne voit point chez *Corneille* un héritier du trône s'entretenir avec un général d'armée, avec ce beau naturel que *Shakeſpeare* étale dans le prince de Galles, qui fut depuis le roi *Henri IV*. (*a*)

Le général demande au prince quelle heure il eſt. Le prince lui répond : „ Tu as l'eſprit „ ſi gras pour avoir bu du vin d'Eſpagne, „ pour t'être déboutonné après ſouper, pour „ avoir dormi ſur un banc après dîner, que „ tu as oublié ce que tu devrais ſavoir. Que „ diable t'importe l'heure qu'il eſt ? à moins „ que les heures ne ſoient des taſſes de vin, „ que les minutes ne ſoient des hachis de „ chapons, que les cloches ne ſoient des lan- „ gues de maquerelles ; les cadrans, des „ enſeignes de mauvais lieux ; et le ſoleil lui- „ même, une fille de joie en taffetas couleur „ de feu. „

Comment *Warburton* n'a-t-il pas rougi de

(*a*) Scène II du premier acte de la Vie et la Mort de *Henri IV*.

commenter ces grossièretés infames ? travailloit-il pour l'honneur du théâtre et de l'Eglise anglicane ?

Rareté des gens de goût.

On est affligé quand on considère, surtout dans les climats froids et humides, cette foule prodigieuse d'hommes qui n'ont pas la moindre étincelle de goût, qui n'aiment aucun des beaux arts, qui ne lisent jamais ; et dont quelques-uns feuillettent tout au plus un journal une fois par mois pour être au courant, et pour se mettre en état de parler au hasard des choses dont ils ne peuvent avoir que des idées confuses.

Entrez dans une petite ville de province, rarement vous y trouverez un ou deux libraires. Il en est qui en sont entièrement privées. Les juges, les chanoines, l'évêque, le subdélégué, l'élu, le recevèur du grenier à sel, le citoyen aisé, personne n'a de livres ; personne n'a l'esprit cultivé ; on n'est pas plus avancé qu'au douzième siècle. Dans les capitales des provinces, dans celles même qui ont des académies, que le goût est rare !

Il faut la capitale d'un grand royaume pour y établir la demeure du goût ; encore n'est-il le partage que du très-petit nombre ; toute la

populace en eſt exclue. Il eſt inconnu aux familles bourgeoiſes, où l'on eſt continuellement occupé du ſoin de ſa fortune, des détails domeſtiques et d'une groſſière oiſiveté, amuſée par une partie de jeu. Toutes les places qui tiennent à la judicature, à la finance, au commerce, ferment la porte aux beaux arts. C'eſt la honte de l'eſprit humain que le goût, pour l'ordinaire, ne s'introduiſe que chez l'oiſiveté opulente. J'ai connu un commis des bureaux de Verſailles, né avec beaucoup d'eſprit, qui diſait : Je ſuis bien malheureux, je n'ai pas le temps d'avoir du goût.

Dans une ville telle que Paris, peuplée de plus de ſix cents mille perſonnes, je ne crois pas qu'il y en ait trois mille qui aient le goût des beaux arts. Qu'on repréſente un chef-d'œuvre dramatique, ce qui eſt ſi rare, et qui doit l'être, on dit : Tout Paris eſt enchanté; mais on en imprime trois mille exemplaires tout au plus.

Parcourez aujourd'hui l'Aſie, l'Afrique, la moitié du Nord; où verrez-vous le goût de l'éloquence, de la poëſie, de la peinture, de la muſique? preſque tout l'univers eſt barbare.

Le goût eſt donc comme la philoſophie; il appartient à un très-petit nombre d'ames privilégiées.

Le

Le grand bonheur de la France fut d'avoir dans *Louis XIV* un roi qui était né avec du goût.

Pauci, quos æquus amavit
Jupiter, aut ardens evexit ad æthera virtus,
Dîs geniti potuere.

C'eſt en vain qu'*Ovide* a dit que DIEU nous créa pour regarder le ciel : *Erectos ad ſidera tollere vultus;* les hommes ſont preſque tous courbés vers la terre.

Pourquoi une ſtatue informe, un mauvais tableau où les figures ſont eſtropiées, n'ont-ils jamais paſſé pour des chefs-d'œuvre ? Pourquoi jamais une maiſon chétive et ſans aucune proportion n'a-t-elle été regardée comme un beau monument d'architecture ? D'où vient qu'en muſique des ſons aigres et diſcordans n'ont flatté l'oreille de perſonne ? et que cependant de très-mauvaiſes tragédies barbares, écrites dans un ſtyle d'allobroge, ont réuſſi, même après les ſcènes ſublimes qu'on trouve dans *Corneille*, et les tragédies touchantes de *Racine*, et le peu de pièces bien écrites qu'on peut avoir eues depuis cet élégant poëte ? Ce n'eſt qu'au théâtre qu'on voit quelquefois réuſſir des ouvrages déteſtables, ſoit tragiques, ſoit comiques.

Quelle en eſt la raiſon ? C'eſt que l'illuſion ne règne qu'au théâtre ; c'eſt que le ſuccès y dépend de deux ou trois acteurs, quelquefois d'un ſeul, et ſurtout d'une cabale qui fait tous ſes efforts, tandis que les gens de goût n'en font aucun. Cette cabale ſubſiſte ſouvent une génération entière. Elle eſt d'autant plus active que ſon but eſt bien moins d'élever un auteur que d'en abaiſſer un autre. Il faut un ſiècle pour mettre aux choſes leur véritable prix dans ce ſeul genre.

Ce ſont les gens de goût ſeuls qui gouvernent à la longue l'empire des arts. *Le Pouſſin* fut obligé de ſortir de France pour laiſſer la place à un mauvais peintre ; *le Moine* ſe tua de déſeſpoir ; *Vanloo* fut près d'aller exercer ailleurs ſes talens. Les connaiſſeurs ſeuls les ont mis tous trois à leur place. On voit ſouvent en tout genre les plus mauvais ouvrages avoir un ſuccès prodigieux. Les ſolécismes, les barbariſmes, les ſentimens les plus faux, l'ampoulé le plus ridicule, ne ſont pas ſentis pendant un temps, parce que la cabale et le ſot enthouſiaſme du vulgaire cauſent une ivreſſe qui ne ſent rien. Les connaiſſeurs ſeuls ramènent à la longue le public, et c'eſt la ſeule différence qui exiſte entre les nations les plus éclairées et les plus groſſières ; car le vulgaire de Paris n'a rien au-deſſus d'un autre

vulgaire ; mais il y a dans Paris un nombre assez considérable d'esprits cultivés pour mener la foule. Cette foule se conduit presque en un moment dans les mouvemens populaires ; mais il faut plusieurs années pour fixer son goût dans les arts.

GOUVERNEMENT.

SECTION PREMIERE.

Il faut que le plaisir de gouverner soit bien grand, puisque tant de gens veulent s'en mêler. Nous avons beaucoup plus de livres sur le gouvernement qu'il n'y a de princes sur la terre. Que Dieu me préserve ici d'enseigner les rois, et messieurs leurs ministres, et messieurs leurs valets de chambre, et messieurs leurs confesseurs, et messieurs leurs fermiers-généraux ! Je n'y entends rien, je les révère tous. Il n'appartient qu'à M. *Wilkes* de peser dans sa balance anglaise ceux qui sont à la tête du genre-humain. De plus, il serait bien étrange qu'avec trois ou quatre mille volumes sur le gouvernement, avec *Machiavel* et la Politique de l'Ecriture sainte par *Bossuet* ; avec le Citoyen financier, le Guidon des finances, le Moyen d'enrichir un Etat, &c. il y eût encore quelqu'un qui ne sût pas parfaitement

tous les devoirs des rois et l'art de conduire les hommes.

Le profeſſeur *Puffendorf* (*a*) ou le baron *Puffendorf* dit que le roi *David*, ayant juré de ne jamais attenter à la vie de *Semeï* ſon conſeiller privé, ne trahit point ſon ſerment quand il ordonna (ſelon l'hiſtoire juive) à ſon fils *Salomon* de faire aſſaſſiner *Semeï*, *parce que David ne s'était engagé que pour lui ſeul à ne pas tuer Semeï*. Le baron, qui réprouve ſi hautement les reſtrictions mentales des jéſuites, en permet une ici à l'oint *David* qui ne ſera pas du goût des conſeillers d'Etat.

Peſez les paroles de *Boſſuet* dans ſa Politique de l'Ecriture ſainte à monſeigneur le dauphin : *Voilà donc la royauté attachée par ſucceſſion à la maiſon de David et de Salomon, et le trône de David eſt affermi à jamais* (*b*) ; (quoique ce petit eſcabeau appelé *trône* ait très-peu duré.) *En vertu de cette loi, l'aîné devait ſuccéder au préjudice de ſes freres : c'eſt pourquoi Adonias, qui était l'aîné, dit à Bethſabée mère de Salomon : Vous ſavez que le royaume était à moi, et tout Iſraël m'avait reconnu ; mais le Seigneur a transféré le royaume à mon frère Salomon.* Le droit d'*Adonias* était inconteſtable ; *Boſſuet* le dit expreſſément à la fin de cet article. *Le Seigneur*

(*a*) *Puffendorf*, liv. IV, chap. XI, article XIII.

(*b*) Liv. II, propoſ. IX.

a transféré n'eſt qu'une expreſſion ordinaire, qui veut dire, j'ai perdu mon bien, on m'a enlevé mon bien. *Adonias* était né d'une femme légitime; la naiſſance de ſon cadet n'était que le fruit d'un double crime.

A moins donc, dit *Boſſuet*, *qu'il n'arrivât quelque choſe d'extraordinaire, l'aîné devait ſuccéder.* Or cet extraordinaire fut que *Salomon*, né d'un mariage fondé ſur un double adultère et ſur un meurtre, fit aſſaſſiner au pied de l'autel ſon frère aîné, ſon roi légitime, dont les droits étaient ſoutenus par le pontife *Abiathar* et par le général *Joab*. Après cela, avouons qu'il eſt plus difficile qu'on ne penſe de prendre des leçons du droit des gens et du gouvernement dans l'Ecriture ſainte, donnée aux Juifs, et enſuite à nous, pour des intérêts plus ſublimes.

Que le ſalut du peuple ſoit la loi ſuprême : telle eſt la maxime fondamentale des nations; mais on fait conſiſter le ſalut du peuple à égorger une partie des citoyens dans toutes les guerres civiles. Le ſalut d'un peuple eſt de tuer ſes voiſins et de s'emparer de leurs biens dans toutes les guerres étrangères. Il eſt encore difficile de trouver là un droit des gens bien ſalutaire, et un gouvernement bien favorable à l'art de penſer et à la douceur de la ſociété.

Il y a des figures de géométrie très-régulières et parfaites en leur genre ; l'arithmétique eſt parfaite ; beaucoup de métiers ſont exercés d'une manière toujours uniforme et toujours bonne ; mais pour le gouvernement des hommes, peut-il jamais en être un bon, quand tous ſont fondés ſur des paſſions qui ſe combattent ?

Il n'y a jamais eu de couvens de moines ſans diſcorde ; il eſt donc impoſſible qu'elle ne ſoit dans les royaumes. Chaque gouvernement eſt non-ſeulement comme les couvens, mais comme les ménages : il n'y en a point ſans querelles ; et les querelles de peuple à peuple, de prince à prince, ont toujours été ſanglantes ; celles des ſujets avec leurs ſouverains n'ont pas quelquefois été moins funeſtes : comment faut-il faire ? ou riſquer, ou ſe cacher.

SECTION II.

PLUS d'un peuple ſouhaite une conſtitution nouvelle : les Anglais voudraient changer de miniſtres tous les huit jours ; mais ils ne voudraient pas changer la forme de leur gouvernement.

Les Romains modernes ſont tous fiers de l'égliſe de Saint-Pierre et de leurs anciennes

ſtatues grecques ; mais le peuple voudrait être mieux nourri, mieux vêtu, dût-il être moins riche en bénédictions : les pères de famille ſouhaiteraient que l'Egliſe eût moins d'or, et qu'il y eût plus de blé dans leurs greniers ; ils regrettent le temps où les apôtres allaient à pied, et où les citoyens romains voyageaient de palais en palais en litière.

On ne ceſſe de nous vanter les belles républiques de la Gréce : il eſt sûr que les Grecs aimeraient mieux le gouvernement des *Périclès* et des *Démoſthènes* que celui d'un bacha ; mais dans leurs temps les plus floriſſans ils ſe plaignaient toujours ; la diſcorde, la haine étaient au dehors entre toutes les villes, et au dedans dans chaque cité. Ils donnaient des lois aux anciens Romains qui n'en avaient pas encore ; mais les leurs étaient ſi mauvaiſes qu'ils les changèrent continuellement.

Quel gouvernement que celui où le juſte *Ariſtide* était banni, *Phocion* mis à mort, *Socrate* condamné à la ciguë, après avoir été berné par *Ariſtophane ;* où l'on voit les *Amphictyons* livrer imbécillement la Gréce à *Philippe*, parce que les Phocéens avaient labouré un champ qui était du domaine d'*Apollon !* mais le gouvernement des monarchies voiſines était pire.

Puffendorf promet d'examiner quelle eſt la

meilleure forme de gouvernement : il vous dit (c) *que plusieurs prononcent en faveur de la monarchie, et d'autres au contraire se déchaînent furieusement contre les rois, et qu'il est hors de son sujet d'examiner en détail les raisons de ces derniers.*

Si quelque lecteur malin attend ici qu'on lui en dise plus que *Puffendorf*, il se trompera beaucoup.

Un suisse, un hollandais, un noble vénitien, un pair d'Angleterre, un cardinal, un comte de l'empire, disputaient un jour en voyage sur la préférence de leurs gouvernemens; personne ne s'entendit, chacun demeura dans son opinion sans en avoir une bien certaine; et ils s'en retournèrent chez eux sans avoir rien conclu, chacun louant sa patrie par vanité, et s'en plaignant par sentiment.

Quelle est donc la destinée du genre-humain? presque nul grand peuple n'est gouverné par lui-même.

Partez de l'Orient pour faire le tour du monde; le Japon a fermé ses ports aux étrangers, dans la juste crainte d'une révolution affreuse.

La Chine a subi cette révolution; elle obéit à des tartares moitié mantchoux, moitié huns; l'Inde a des tartares mogols. L'Euphrate, le Nil, l'Oronte, la Gréce, l'Epire, sont encore

(c) Liv. VII, chap. V.

ſous le joug des Turcs. Ce n'eſt point une race anglaiſe qui règne en Angleterre ; c'eſt une famille allemande qui a ſuccédé à un prince hollandais ; et celui-ci à une famille écoſſaiſe, laquelle avait ſuccédé à une famille angevine, qui avait remplacé une famille normande, qui avait chaſſé une famille ſaxone et uſurpatrice. L'Eſpagne obéit à une famille françaiſe, qui ſuccéda à une race autrichienne ; cette autrichienne à des familles qui ſe vantaient d'être viſigothes ; ces viſigoths avaient été chaſſés long-temps par des arabes, après avoir ſuccédé aux Romains, qui avaient chaſſé les Carthaginois.

La Gaule obéit à des francs après avoir obéi à des préfets romains.

Les mêmes bords du Danube ont appartenu aux Germains, aux Romains, aux Arabes, aux Slaves, aux Bulgares, aux Huns, à vingt familles différentes, et preſque toutes étrangères.

Et qu'a-t-on vu de plus étranger à Rome que tant d'empereurs nés dans des provinces barbares, et tant de papes nés dans des provinces non moins barbares ? Gouverne qui peut. Et quand on eſt parvenu à être le maître, on gouverne comme on peut. (*)

(*) Voyez LOIS.

SECTION III.

Un voyageur racontait ce qui ſuit en 1769 : J'ai vu dans mes courſes un pays aſſez grand et aſſez peuplé, dans lequel toutes les places s'achètent, non pas en ſecret et pour frauder la loi comme ailleurs, mais publiquement et pour obéir à la loi. On y met à l'encan le droit de juger ſouverainement de l'honneur, de la fortune et de la vie des citoyens, comme on vend quelques arpens de terre (*d*). Il y a des commiſſions très-importantes dans les armées qu'on ne donne qu'au plus offrant. Le principal myſtère de leur religion ſe célèbre pour trois petits ſeſterces ; et ſi le célèbrant ne trouve point ce ſalaire, il reſte oiſif comme un gagne-denier ſans emploi.

Les fortunes dans ce pays ne ſont point le prix de l'agriculture ; elles ſont le réſultat d'un jeu de haſard que pluſieurs jouent en ſignant leurs noms, et en feſant paſſer ces noms de main en main. S'ils perdent, ils rentrent dans la fange dont ils ſont ſortis, ils diſparaiſſent ; s'ils gagnent, ils parviennent à entrer de part dans l'adminiſtration publique ;

(*d*) Si ce voyageur avait paſſé dans ce même pays deux ans après, il aurait vu cette infame coutume abolie, et quatre ans encore après, il l'aurait trouvée rétablie.

ils marient leurs filles à des mandarins, et leurs fils deviennent auſſi eſpèces de mandarins.

Une partie conſidérable des citoyens a toute ſa ſubſiſtance aſſignée ſur une maiſon qui n'a rien; et cent perſonnes ont acheté chacune cent mille écus le droit de recevoir et de payer l'argent dû à ces citoyens ſur cet hôtel imaginaire; droit dont ils n'uſent jamais, ignorant profondément ce qui eſt cenſé paſſer par leurs mains.

Quelquefois on entend crier par les rues une propoſition faite à quiconque a un peu d'or dans ſa caſſette, de s'en déſaiſir pour acquérir un carré de papier admirable, qui vous fera paſſer ſans aucun ſoin une vie douce et commode. Le lendemain on vous crie un ordre qui vous force à changer ce papier contre un autre qui ſera bien meilleur. Le ſurlendemain on vous étourdit d'un nouveau papier qui annulle les deux premiers. Vous êtes ruiné; mais de bonnes têtes vous conſolent, en vous aſſurant que dans quinze jours les colporteurs de la ville vous crieront une propoſition plus engageante.

Vous voyagez dans une province de cet empire, et vous y achetez des choſes néceſſaires au vêtir, au manger, au boire, au coucher. Paſſez-vous dans une autre province, on vous fait payer des droits pour toutes ces

denrées , comme ſi vous veniez d'Afrique. Vous en demandez la raiſon , on ne vous répond point ; ou ſi l'on daigne vous parler, on vous répond que vous venez d'une province *réputée étrangère*, et que par conſéquent il faut payer pour la commodité du commerce. Vous cherchez en vain à comprendre comment des provinces du royaume ſont étrangères au royaume.

Il y a quelque temps qu'en changeant de chevaux, et me ſentant affaibli de fatigue, je demandai un verre de vin au maître de la poſte. Je ne ſaurais vous le donner, me dit-il ; les commis à la ſoif, qui ſont en très-grand nombre, et tous fort ſobres, me feraient payer le *trop bu*, ce qui me ruinerait. Ce n'eſt point trop boire, lui dis-je, que de ſe ſuſtenter d'un verre de vin ; et qu'importe que ce ſoit vous ou moi qui ait avalé ce verre ?

Monſieur, répliqua-t-il, nos lois ſur la ſoif ſont bien plus belles que vous ne penſez. Dès que nous avons fait la vendange, les locataires du royaume nous députent des médecins qui viennent viſiter nos caves. Ils mettent à part autant de vin qu'ils jugent à propos de nous en laiſſer boire pour notre ſanté. Ils reviennent au bout de l'année; et s'ils jugent que nous avons excédé d'une bouteille l'ordonnance , ils nous condamnent à une forte

amende ; et pour peu que nous ſoyons récalcitrans, on nous envoie à Toulon boire de l'eau de la mer. Si je vous donnais le vin que vous me demandez, on ne manquerait pas de m'accuſer d'avoir trop bu ; vous voyez ce que je riſquerais avec les intendans de notre ſanté.

J'admirai ce régime ; mais je ne fus pas moins ſurpris lorſque je rencontrai un plaideur au déſeſpoir, qui m'apprit qu'il venait de perdre au-delà du ruiſſeau le plus prochain le même procès qu'il avait gagné la veille au-deçà. Je ſus par lui qu'il y a dans le pays autant de codes différens que de villes. Sa converſation excita ma curioſité. Notre nation eſt ſi ſage, me dit-il, qu'on n'y a rien réglé. Les lois, les coutumes, les droits des corps, les rangs, les prééminences, tout y eſt arbitraire, tout y eſt abandonné à la prudence de la nation.

J'étais encore dans le pays lorſque ce peuple eut une guerre avec quelques-uns de ſes voiſins. On appelait cette guerre *la ridicule*, parce qu'il y avait beaucoup à perdre et rien à gagner. J'allai voyager ailleurs, et je ne revins qu'à la paix. La nation, à mon retour, paraiſſait dans la dernière misère ; elle avait perdu ſon argent, ſes ſoldats, ſes flottes, ſon commerce. Je dis, ſon dernier jour eſt venu, il faut que tout paſſe. Voilà une nation

anéantie ; c'eſt dommage, car une grande partie de ce peuple était aimable, induſtrieuſe et fort gaie, après avoir été autrefois groſſière, ſuperſtitieuſe et barbare.

Je fus tout étonné qu'au bout de deux ans ſa capitale et ſes principales villes me parurent plus opulentes que jamais ; le luxe était augmenté, et on ne reſpirait que le plaiſir. Je ne pouvais concevoir ce prodige. Je n'en ai vu enfin la cauſe qu'en examinant le gouvernement de ſes voiſins ; j'ai conçu qu'ils étaient tout auſſi mal gouvernés que cette nation, et qu'elle était plus induſtrieuſe qu'eux tous.

Un provincial de ce pays dont je parle ſe plaignait un jour amèrement de toutes les vexations qu'il éprouvait. Il ſavait aſſez bien l'hiſtoire ; on lui demanda s'il ſe ſerait cru plus heureux il y a cent ans, lorſque dans ſon pays, alors barbare, on condamnait un citoyen à être pendu pour avoir mangé gras en carême ? il ſecoua la tête. Aimeriez-vous les temps des guerres civiles qui commencèrent à la mort de *François II*, ou ceux des défaites de Saint-Quentin et de Pavie, ou les longs déſaſtres des guerres contre les Anglais, ou l'anarchie féodale, et les horreurs de la ſeconde race, et les barbaries de la première ? A chaque queſtion il était ſaiſi d'effroi. Le gouvernement des Romains lui parut le plus intolérable de

tous. Il n'y a rien de pis, disait-il, que d'appartenir à des maîtres étrangers. On en vint enfin aux druides. Ah ! s'écria-t-il, je me trompais ; il est encore plus horrible d'être gouverné par des prêtres sanguinaires. Il conclut enfin, malgré lui, que le temps où il vivait, était, à tout prendre, le moins odieux.

SECTION IV.

Un aigle gouvernait les oiseaux de tout le pays d'Ornitie. Il est vrai qu'il n'avait d'autre droit que celui de son bec et de ses serres. Mais enfin, après avoir pourvu à ses repas et à ses plaisirs, il gouverna aussi bien qu'aucun autre oiseau de proie.

Dans sa vieillesse, il fut assailli par des vautours affamés qui vinrent du fond du Nord désoler toutes les provinces de l'aigle. Parut alors un chat-huant, né dans un des plus chétifs buissons de l'empire, et qu'on avait long-temps appelé *lucifugax*. Il était rusé, il s'associa avec des chauve-souris ; et tandis que les vautours se battaient contre l'aigle, notre hibou et sa troupe entrèrent habilement en qualité de pacificateurs dans l'aire qu'on se disputait.

L'aigle et les vautours, après une assez longue guerre, s'en rapportèrent à la fin au

hibou qui, avec sa physionomie grave, sut en imposer aux deux partis.

Il persuada à l'aigle et aux vautours de se laisser rogner un peu les ongles, et couper le petit bout du bec, pour se mieux concilier ensemble. Avant ce temps, le hibou avait toujours dit aux oiseaux, obéissez à l'aigle; ensuite il avait dit, obéissez aux vautours. Il dit bientôt, obéissez à moi seul. Les pauvres oiseaux ne surent à qui entendre, ils furent plumés par l'aigle, le vautour, le chat-huant et les chauve-souris. *Qui habet aures audiat.*

SECTION V.

» J'ai un grand nombre de catapultes et de » balistes des anciens Romains, qui sont à la » vérité vermoulues, mais qui pourraient » encore servir pour la montre. J'ai beaucoup » d'horloges d'eau dont la moitié sont cassées; » des lampes sépulcrales et le vieux modèle » en cuivre d'une quinquérème; je possède » aussi des toges, des prétextes, des laticlaves » en plomb; et mes prédécesseurs ont établi » une communauté de tailleurs qui font assez » mal des robes d'après ces anciens monu- » mens. A ces causes, à ce nous mouvans, » ouï le rapport de notre principal antiquaire, » nous ordonnons que tous ces vénérables

» usages

„ ufages foient en vigueur à jamais, et qu'un „ chacun ait à fe chauffer et à penfer dans „ toute l'étendue de nos Etats comme on fe „ chauffait et comme on penfait du temps de „ *Cnidus Rufillus*, propréteur de la province „ à nous dévolue par le droit de bien- „ féance, &c. „

On repréfenta au chauffe-cire qui employait fon miniftère à fceller cet édit, que tous les engins y fpécifiés font devenus inutiles.

Que l'efprit et les arts fe perfectionnent de jour en jour; qu'il faut mener les hommes par les brides qu'ils ont aujourd'hui, et non par celles qu'ils avaient autrefois.

Que perfonne ne monterait fur les quinquérèmes de fon alteffe féréniffime.

Que fes tailleurs auraient beau faire des laticlaves, qu'on n'en acheterait pas un feul, et qu'il était digne de fa fageffe de condefcendre un peu à la manière de penfer actuelle des honnêtes gens de fon pays.

Le chauffe-cire promit d'en parler à un clerc, qui promit de s'en expliquer au référendaire, qui promit d'en dire un mot à fon alteffe féréniffime quand l'occafion pourrait s'en préfenter.

SECTION VI.

Tableau du gouvernement anglais.

C'EST une chofe curieufe de voir comment un gouvernement s'établit. Je ne parlerai pas ici du grand *Tamerlan* ou *Timurleng*, parce que je ne fais pas bien précifément quel eft le myftère du gouvernement du grand-mogol. Mais nous pouvons voir plus clair dans l'adminiftration de l'Angleterre; et j'aime mieux examiner cette adminiftration que celle de l'Inde; attendu qu'on dit qu'il y a des hommes en Angleterre, et point d'efclaves; et que dans l'Inde on trouve, à ce qu'on prétend, beaucoup d'efclaves, et très-peu d'hommes.

Confidérons d'abord un bâtard normand qui fe met en tête d'être roi d'Angleterre. Il y avait autant de droit que St *Louis* en eut depuis fur le grand Caire. Mais St *Louis* eut le malheur de ne pas commencer par fe faire adjuger juridiquement l'Egypte en cour de Rome; et *Guillaume le bâtard* ne manqua pas de rendre fa caufe légitime et facrée, en obtenant du pape *Alexandre II* un arrêt qui affurait fon bon droit, fans même avoir entendu la partie adverfe, et feulement en vertu de ces paroles: *Tout ce que tu auras lié fur la terre, fera*

lié dans les cieux. Son concurrent *Harald*, roi très-légitime, étant ainſi lié par un arrêt émané des cieux, *Guillaume* joignit à cette vertu du ſiége univerſel une vertu un peu plus forte ; ce fut la victoire d'Haſting. Il régna donc par le droit du plus fort, ainſi qu'avaient régné *Pepin* et *Clovis* en France, les Goths et les Lombards en Italie, les Viſigoths et enſuite les Arabes en Eſpagne, les Vandales en Afrique, et tous les rois de ce monde les uns après les autres.

Il faut avouer encore que notre bâtard avait un auſſi juſte titre que les Saxons et les Danois, qui en avaient poſſédé un auſſi juſte que celui des Romains. Et le titre de tous ces héros était celui des *voleurs de grand chemin*, ou bien, ſi vous voulez, celui des renards et des fouines, quand ces animaux font des conquêtes dans les baſſes-cours.

Tous ces grands hommes étaient ſi parfaitement voleurs de grand chemin, que depuis *Romulus* juſqu'aux flibuſtiers, il n'eſt queſtion que de dépouilles *opimes*, de butin, de pillage, de vaches et de bœufs volés à main armée. Dans la fable, *Mercure* vole les vaches d'*Apollon* ; et dans l'ancien Teſtament, le prophète *Iſaïe* donne le nom de *voleur* au fils que ſa femme va mettre au monde, et qui doit être un grand type. Il l'appelle Maher-ſalal-has-bas,

partagez vîte les dépouilles. Nous avons déjà remarqué que les noms de *ſoldat* et de *voleur* étaient ſouvent ſynonymes.

Voilà bientôt *Guillaume* roi de droit divin. *Guillaume le roux*, qui uſurpa la couronne ſur ſon frère aîné, fut auſſi roi de droit divin ſans difficulté ; et ce même droit divin appartint après lui à *Henri* le troiſième uſurpateur.

Les barons normands qui avaient concouru, à leurs dépens, à l'invaſion de l'Angleterre, voulaient des récompenſes. Il fallut bien leur en donner, les faire grands vaſſaux, grands officiers de la couronne. Ils eurent les plus belles terres. Il eſt clair que *Guillaume* aurait mieux aimé garder tout pour lui, et faire de tous ces ſeigneurs ſes gardes et ſes eſtafiers ; mais il aurait trop riſqué. Il ſe vit donc obligé de partager.

A l'égard des ſeigneurs anglo-ſaxons, il n'y avait pas moyen de les tuer tous, ni même de les réduire tous à l'eſclavage. On leur laiſſa, chez eux, la dignité de ſeigneurs châtelains. Ils relevèrent des grands vaſſaux normands qui relevaient de *Guillaume*.

Par là tout était contenu dans l'équilibre, juſqu'à la première querelle.

Et le reſte de la nation, que devint-il ? ce qu'étaient devenus preſque tous les peuples de l'Europe ; des ſerfs, des vilains.

Enfin, après la folie des croisades, les princes ruinés vendent la liberté à des serfs de glèbe, qui avaient gagné quelque argent par le travail et par le commerce. Les villes sont affranchies; les communes ont des priviléges; les droits des hommes renaissent de l'anarchie même.

Les barons étaient par-tout en dispute avec leur roi et entre eux. La dispute devenait par-tout une petite guerre intestine, composée de cent guerres civiles. C'est de cet abominable et ténébreux chaos que sortit encore une faible lumière qui éclaira les communes, et qui rendit leur destinée meilleure.

Les rois d'Angleterre étant eux-mêmes grands vassaux de France pour la Normandie, ensuite pour la Guienne et pour d'autres provinces, prirent aisément les usages des rois dont ils relevaient. Les états-généraux furent long-temps composés, comme en France, des barons et des évêques.

La cour de chancellerie anglaise fut une imitation du conseil d'Etat auquel le chancelier de France préside. La cour du banc du roi fut créée sur le modèle du parlement institué par *Philippe le bel*. Les plaids communs étaient comme la juridiction du châtelet. La cour de l'échiquier ressemblait à celle des généraux

des finances, qui eſt devenue en France la cour des aides.

La maxime, que le domaine du roi eſt inaliénable, fut encore une imitation viſible du gouvernement français.

Le droit du roi d'Angleterre, de faire payer ſa rançon par ſes ſujets s'il était priſonnier de guerre; celui d'exiger un ſubſide quand il mariait ſa fille aînée, et quand il feſait ſon fils chevalier; tout cela rappelait les anciens uſages d'un royaume dont *Guillaume* était le premier vaſſal.

A peine *Philippe le bel* a-t-il rappelé les communes aux états-généraux, que le roi d'Angleterre *Edouard* en fait autant pour balancer la grande puiſſance des barons. Car c'eſt ſous le règne de ce prince que la convocation de la chambre des communes eſt bien conſtatée.

Nous voyons donc, juſqu'à cette époque du quatorzième ſiècle, le gouvernement anglais ſuivre pas à pas celui de la France. Les deux Egliſes ſont entièrement ſemblables; même aſſujettiſſement à la cour de Rome; mêmes exactions dont on ſe plaint, et qu'on finit toujours par payer à cette cour avide; mêmes querelles plus ou moins fortes; mêmes excommunications; mêmes donations aux moines;

même chaos ; même mélange de rapines ſacrées, de ſuperſtitions et de barbarie.

La France et l'Angleterre, ayant donc été adminiſtrées ſi long-temps ſur les mêmes principes, ou plutôt ſans aucun principe, et ſeulement par des uſages tout ſemblables, d'où vient qu'enfin ces deux gouvernemens ſont devenus auſſi différens que ceux de Maroc et de Veniſe ?

N'eſt-ce point que, l'Angleterre étant une île, le roi n'a pas beſoin d'entretenir continuellement une forte armée de terre, qui ſerait plutôt employée contre la nation que contre les étrangers ?

N'eſt-ce point qu'en général les Anglais ont dans l'eſprit quelque choſe de plus ferme, de plus réfléchi, de plus opiniâtre, que quelques autres peuples ?

N'eſt-ce point par cette raiſon que s'étant toujours plaints de la cour de Rome, ils en ont entièrement ſecoué le joug honteux, tandis qu'un peuple plus léger l'a porté en affectant d'en rire, et en danſant avec ſes chaînes ?

La ſituation de leur pays, qui leur a rendu la navigation néceſſaire, ne leur a-t-elle pas donné auſſi des mœurs plus dures ?

Cette dureté de mœurs, qui a fait de leur île le théâtre de tant de ſanglantes tragédies,

n'a-t-elle pas contribué aussi à leur inspirer une franchise généreuse ?

N'est-ce pas ce mélange de leurs qualités contraires qui a fait couler tant de sang royal dans les combats et sur les échafauds, et qui n'a jamais permis qu'ils employassent le poison dans leurs troubles civils ; tandis qu'ailleurs, sous un gouvernement sacerdotal, le poison était une arme si commune ?

L'amour de la liberté n'est-il pas devenu leur caractère dominant, à mesure qu'ils ont été plus éclairés et plus riches ? Tous les citoyens ne peuvent être également puissans, mais ils peuvent tous être également libres ; et c'est ce que les Anglais ont obtenu enfin par leur constance.

Etre libre, c'est ne dépendre que des lois. Les Anglais ont donc aimé les lois, comme les péres aiment leurs enfans parce qu'ils les ont faits, ou qu'ils ont cru les faire.

Un tel gouvernement n'a pu être établi que très-tard, parce qu'il a fallu long-temps combattre des puissances respectées ; la puissance du pape, la plus terrible de toutes, puisqu'elle était fondée sur le préjugé et sur l'ignorance ; la puissance royale, toujours prête à se déborder, et qu'il fallait contenir dans ses bornes ; la puissance du baronage, qui était une anarchie ; la puissance des évêques, qui, mêlant

toujours

toujours le profane au facré, voulurent l'emporter fur le baronage et fur les rois.

Peu à peu la chambre des communes eft devenue la digue qui arrête tous ces torrens.

La chambre des communes eft véritablement la nation; puifque le roi, qui eft le chef, n'agit que pour lui, et pour ce qu'on appelle *fa prérogative;* puifque les pairs ne font en parlement que pour eux; puifque les évêques n'y font de même que pour eux. Mais la chambre des communes y eft pour le peuple, puifque chaque membre eft député du peuple. Or ce peuple eft au roi comme environ huit millions font à l'unité. Il eft aux pairs et aux évêques comme huit millions font à deux cents tout au plus. Et les huit millions de citoyens libres font repréfentés par la chambre baffe.

De cet établiffement, en comparaifon duquel la république de *Platon* n'eft qu'un rêve ridicule, et qui femblerait inventé par *Locke*, par *Newton*, par *Halley*, ou par *Archimède*, il eft né des abus affreux, et qui font frémir la nature humaine. Les frottemens inévitables de cette vafte machine l'ont prefque détruite du temps de *Fairfax* et de *Cromwell.* Le fanatifme abfurde s'était introduit dans ce grand édifice comme un feu dévorant, qui confume un beau bâtiment qui n'eft que de bois.

Il a été rebâti de pierres du temps de *Guillaume d'Orange*. La philosophie a détruit le fanatisme, qui ébranle les Etats les plus fermes. Il est à croire qu'une constitution qui a réglé les droits du roi, des nobles et du peuple, et dans laquelle chacun trouve sa sureté, durera autant que les choses humaines peuvent durer.

Il est à croire aussi que tous les Etats qui ne sont pas fondés sur de tels principes, éprouveront des révolutions.

Voici à quoi la législation anglaise est enfin parvenue; à remettre chaque homme dans tous les droits de la nature, dont ils sont dépouillés dans presque toutes les monarchies. Ces droits sont, liberté entière de sa personne, de ses biens; de parler à la nation par l'organe de sa plume; de ne pouvoir être jugé en matière criminelle que par un *juré* formé d'hommes indépendans; de ne pouvoir être jugé en aucun cas que suivant les termes précis de la loi; de professer en paix quelque religion qu'on veuille, en renonçant aux emplois dont les seuls anglicans peuvent être pourvus. Cela s'appelle des prérogatives. Et en effet, c'est une très-grande et très-heureuse prérogative par-dessus tant de nations, d'être sûr en vous couchant que vous vous réveillerez le lendemain avec la même fortune que vous possédiez

la veille; que vous ne ſerez pas enlevé des bras de votre femme, de vos enfans, au milieu de la nuit, pour être conduit dans un donjon ou dans un déſert; que vous aurez, en ſortant du ſommeil, le pouvoir de publier tout ce que vous penſez; que, ſi vous êtes accuſé, ſoit pour avoir mal agi, ou mal parlé, ou mal écrit, vous ne ſerez jugé que ſuivant la loi. Cette prérogative s'étend ſur tout ce qui aborde en Angleterre. Un étranger y jouit de la même liberté de ſes biens et de ſa perſonne; et s'il eſt accuſé, il peut demander que la moitié des jurés ſoit compoſée d'étrangers.

J'oſe dire que ſi on aſſemblait le genre-humain pour faire des lois, c'eſt ainſi qu'on les ferait pour ſa ſureté. Pourquoi donc ne ſont-elles pas ſuivies dans les autres pays? n'eſt-ce pas demander pourquoi les cocos mûriſſent aux Indes et ne réuſſiſſent point à Rome? Vous répondez que ces cocos n'ont pas toujours mûri en Angleterre; qu'ils n'y ont été cultivés que depuis peu de temps; que la Suède en a élevé à ſon exemple pendant quelques années, et qu'ils n'ont pas réuſſi; que vous pourriez faire venir de ces fruits dans d'autres provinces, par exemple, en Boſnie, en Servie. Eſſayez donc d'en planter.

Et ſurtout, pauvre homme, ſi vous êtes bacha, effendi ou mollah, ne ſoyez pas aſſez

imbécillement barbare pour resserrer les chaînes de votre nation. Songez que plus vous appesantirez le joug, plus vos enfans, qui ne seront pas tous bachas, seront esclaves. Quoi! malheureux, pour le plaisir d'être tyran subalterne pendant quelques jours, vous exposez toute votre postérité à gémir dans les fers! Oh qu'il est aujourd'hui de distance entre un anglais et un bosniaque!

SECTION VII.

Ce mélange dans le gouvernement d'Angleterre, ce concert entre les communes, les lords et le roi, n'a pas toujours subsisté. L'Angleterre a été long-temps esclave; elle l'a été des Romains, des Saxons, des Danois, des Français. *Guillaume le conquérant* la gouverna surtout avec un sceptre de fer. Il disposait des biens, de la vie de ses nouveaux sujets, comme un monarque de l'Orient; il défendit, sous peine de mort, qu'aucun anglais osât avoir du feu et de la lumière chez lui passé huit heures du soir, soit qu'il prétendît par là prévenir leurs assemblées nocturnes, soit qu'il voulût essayer, par une défense si bizarre, jusqu'où peut aller le pouvoir des hommes sur d'autres hommes. Il est vrai qu'avant et après *Guillaume le conquérant*, les Anglais ont

eu des parlemens ; ils s'en vantent, comme ſi ces aſſemblées, appelées alors *parlemens*, compoſées de tyrans eccléſiaſtiques et de pillards nommés *barons*, avaient été les gardiens de la liberté et de la félicité publiques.

Les barbares qui, des bords de la mer Baltique, fondirent dans le reſte de l'Europe, apportèrent avec eux l'uſage des états ou parlemens, dont on fait tant de bruit, et qu'on connaît ſi peu. Les rois n'étaient point deſpotiques, cela eſt vrai ; et c'eſt préciſément par cette raiſon que les peuples gémiſſaient dans une ſervitude miſérable. Les chefs de ces ſauvages, qui avaient ravagé la France, l'Italie, l'Eſpagne et l'Angleterre, ſe firent monarques. Leurs capitaines partagèrent entre eux les terres des vaincus : de là ces margraves, ces lairds, ces barons, ces ſous-tyrans, qui diſputaient ſouvent avec des rois mal affermis les dépouilles des peuples. C'étaient des oiſeaux de proie, combattant contre un aigle pour ſucer le ſang des colombes. Chaque peuple avait cent tyrans au lieu d'un bon maître. Des prêtres ſe mirent bientôt de la partie. De tout temps le ſort des Gaulois, des Germains, des inſulaires d'Angleterre, avait été d'être gouvernés par leurs druides et par les chefs de leurs villages, ancienne eſpèce de barons, mais moins tyrans que leurs ſucceſſeurs. Ces

druides ſe diſaient médiateurs entre la Divinité et les hommes ; ils feſaient des lois, ils excommuniaient, ils condamnaient à la mort. Les évêques ſuccédèrent peu à peu à leur autorité temporelle dans le gouvernement goth et vandale. Les papes ſe mirent à leur tête ; et avec des brefs, des bulles et des moines, ils firent trembler les rois, les déposèrent, les firent aſſaſſiner, et tirèrent à eux tout l'argent qu'ils purent de l'Europe. L'imbécille *Inas*, l'un des tyrans de l'heptarchie d'Angleterre, fut le premier qui, dans un pélerinage à Rome, ſe ſoumit à payer le denier de St *Pierre* (ce qui était environ un écu de notre monnaie) pour chaque maiſon de ſon territoire. Toute l'île ſuivit bientôt cet exemple ; l'Angleterre devint petit à petit une province du pape ; le ſaint père y envoyait de temps en temps ſes légats pour y lever des impôts exorbitans. *Jean ſans terre* fit enfin une ceſſion en bonne forme de ſon royaume à ſa ſainteté, qui l'avait excommunié ; les barons, qui n'y trouvèrent pas leur compte, chaſsèrent ce miſérable roi, et mirent à ſa place *Louis VIII*, père de St *Louis* roi de France. Mais ils ſe dégoûtèrent bientôt de ce nouveau venu, et lui firent repaſſer la mer.

Tandis que les barons, les évêques, les papes, déchiraient tous ainſi l'Angleterre,

où tous voulaient commander, le peuple, la plus nombreuse, la plus utile, et même la plus vertueuse partie des hommes, composée de ceux qui étudient les lois et les sciences, des négocians, des artisans, des laboureurs enfin qui exercent la première et la plus méprisée des professions; le peuple, dis-je, était regardé par eux comme des animaux au-dessous de l'homme. Il s'en fallait bien que les communes eussent alors part au gouvernement; c'étaient des vilains : leur travail, leur sang appartenaient à leurs maîtres, qui s'appelaient *nobles*. Le plus grand nombre des hommes étaient en Europe, ce qu'ils sont encore en plusieurs endroits du monde, serfs d'un seigneur, espèce de bétail qu'on vend et qu'on achète avec la terre. Il a fallu des siècles pour rendre justice à l'humanité, pour sentir qu'il était horrible que le grand nombre semât, et que le petit recueillît; et n'est-ce pas un bonheur pour les Français que l'autorité de ces petits brigands ait été éteinte en France par la puissance légitime des rois, comme elle l'a été en Angleterre par celle du roi et de la nation?

Heureusement, dans les secousses que les querelles des rois et des grands donnaient aux empires, les fers des nations se sont plus ou moins relâchés : la liberté est née

en Angleterre des querelles des tyrans. Les barons forcèrent *Jean ſans terre* et *Henri III* à accorder cette fameuſe charte, dont le principal but était, à la vérité, de mettre les rois dans la dépendance des lords ; mais dans laquelle le reſte de la nation fut un peu favoriſé, afin que, dans l'occaſion, elle ſe rangeât du parti de ſes prétendus protecteurs. Cette grande charte, qui eſt regardée comme l'origine ſacrée des libertés anglaiſes, fait bien voir elle-même combien peu la liberté était connue; le titre ſeul prouve que le roi ſe croyait abſolu de droit, et que les barons et le clergé même ne le forçaient à ſe relâcher de ce droit prétendu que parce qu'ils étaient les plus forts. Voici comme commence la grande charte : „ Nous accordons, de notre „ libre volonté, les priviléges ſuivans aux „ archevêques, évêques, abbés, prieurs et „ barons de notre royaume, &c. „ Dans les articles de cette charte, il n'eſt pas dit un mot de la chambre des communes ; preuve qu'elle n'exiſtait pas encore, ou qu'elle exiſtait ſans pouvoir. On y ſpécifie les hommes libres d'Angleterre ; triſte démonſtration qu'il y en avait qui ne l'étaient pas. On voit, par l'article XXXII, que les hommes prétendus libres devaient le ſervice à leur ſeigneur. Une telle liberté tenait encore beaucoup de

l'esclavage. Par l'article XXI, le roi ordonne que ses officiers ne pourront dorénavant prendre de force les chevaux et les charrettes des hommes libres qu'en payant. Ce règlement parut au peuple une vraie liberté, parce qu'il ôtait une plus grande tyrannie. *Henri VII*, conquérant et politique heureux, qui sesait semblant d'aimer les barons, mais qui les haïssait et les craignait, s'avisa de procurer l'aliénation de leurs terres. Par là les vilains, qui, dans la suite, acquirent du bien par leurs travaux, achetèrent les châteaux des illustres pairs qui s'étaient ruinés par leurs folies : peu à peu toutes les terres changèrent de maîtres.

La chambre des communes devint de jour en jour plus puissante. Les familles des anciens pairs s'éteignirent avec le temps ; et comme il n'y a proprement que les pairs qui soient nobles en Angleterre, dans la rigueur de la loi, il n'y aurait presque plus de noblesse en ce pays-là si les rois n'avaient pas créé de nouveaux barons de temps en temps, et conservé le corps des pairs, qu'ils avaient tant craint autrefois, pour l'opposer à celui des communes devenu trop redoutable. Tous ces nouveaux pairs, qui composent la chambre haute, reçoivent du roi leur titre, et rien de plus, puisque aucun d'eux n'a la terre dont il

porte le nom. L'un eſt duc de *Dorſet*, et n'a pas un pouce de terre en Dorſetshire; l'autre eſt comte d'un village, qui ſait à peine où ce village eſt ſitué. Ils ont du pouvoir dans le parlement, non ailleurs.

Vous n'entendez point ici parler de haute, moyenne et baſſe juſtice, ni du droit de chaſſer ſur les terres d'un citoyen, lequel n'a pas la liberté de tirer un coup de fuſil ſur ſon propre champ. (1)

Un homme, parce qu'il eſt noble ou prêtre, n'eſt point exempt de payer certaines taxes : tous les impôts ſont réglés par la chambre des communes qui, n'étant que la ſeconde par ſon rang, eſt la première par ſon crédit. Les ſeigneurs et les évêques peuvent bien rejeter le bill des communes, lorſqu'il s'agit de lever de l'argent; mais il ne leur eſt pas permis d'y rien changer : il faut, ou qu'ils le reçoivent, ou qu'ils le rejettent ſans reſtriction. Quand le bill eſt confirmé par les lords et approuvé par le roi, alors tout le monde paye; chacun donne, non ſelon ſa qualité (ce qui ferait abſurde), mais ſelon ſon revenu. Il n'y a point de taille, ni de capitation arbitraire,

(1) La chaſſe n'eſt pas abſolument libre en Angleterre, et il y ſubſiſte ſur cet objet des lois moins tyranniques que celles de quelques autres nations, mais très-peu dignes d'un peuple qui ſe croit libre.

mais une taxe réelle ſur les terres ; elles ont été évaluées toutes ſous le fameux roi *Guillaume III.* La taxe ſubſiſte toujours la même, quoique les revenus des terres aient augmenté ; ainſi perſonne n'eſt foulé, et perſonne ne ſe plaint ; le payſan n'a point les pieds meurtris par des ſabots, il mange du pain blanc, il eſt bien vêtu, il ne craint point d'augmenter le nombre de ſes beſtiaux, ni de couvrir ſon toit de tuiles, de peur que l'on ne hauſſe ſes impôts l'année d'après. On y voit beaucoup de payſans qui ont environ cinq ou ſix cents livres ſterling de revenu, et qui ne dédaignent pas de continuer à cultiver la terre qui les a enrichis, et dans laquelle ils vivent libres.

SECTION VIII.

VOUS ſavez, mon cher lecteur, qu'en Eſpagne, vers les côtes de Malaga, on découvrit du temps de *Philippe II* une petite peuplade juſqu'alors inconnue, cachée au milieu des montagnes de Las Alpuxarras. Vous ſavez que cette chaîne de rochers inacceſſibles eſt entrecoupée de vallées délicieuſes ; vous n'ignorez pas que ces vallées ſont cultivées encore aujourd'hui par des deſcendans des Maures, qu'on a forcés pour leur bonheur à être chrétiens, ou du moins à le paraître.

Parmi ces Maures, comme je vous le disais, il y avait sous *Philippe II* une nation peu nombreuse qui habitait une vallée à laquelle on ne pouvait parvenir que par des cavernes. Cette vallée est entre Pitos et Portugos; les habitans de ce séjour ignoré étaient presque inconnus des Maures même; ils parlaient une langue qui n'était ni l'espagnole, ni l'arabe, et qu'on crut être dérivée de l'ancien carthaginois.

Cette peuplade s'était peu multipliée. On a prétendu que la raison en était que les Arabes leurs voisins, et avant eux les Africains, venaient prendre les filles de ce canton.

Ce peuple chétif, mais heureux, n'avait jamais entendu parler de la religion chrétienne ni de la juive, connaissait médiocrement celle de *Mahomet*, et n'en fesait aucun cas. Il offrait de temps immémorial du lait et des fruits à une statue d'*Hercule*. C'était-là toute sa religion. Du reste, ces hommes ignorés vivaient dans l'indolence et dans l'innocence. Un familier de l'inquisition les découvrit enfin. Le grand inquisiteur les fit tous brûler; c'est le seul événement de leur histoire.

Les motifs sacrés de leur condamnation furent qu'ils n'avaient jamais payé d'impôt, attendu qu'on ne leur en avait jamais demandé; et qu'ils ne connaissaient point la monnaie;

qu'ils n'avaient point de Bible, vu qu'ils n'entendaient point le latin ; et que perſonne n'avait pris la peine de les baptiſer. On les déclara ſorciers et hérétiques ; ils furent tous revêtus du ſan-benito et grillés en cérémonie.

Il eſt clair que c'eſt ainſi qu'il faut gouverner les hommes : rien ne contribue davantage aux douceurs de la ſociété.

GRACE.

DANS les perſonnes, dans les ouvrages, grâce ſignifie non-ſeulement ce qui plaît, mais ce qui plaît avec attrait. C'eſt pourquoi les anciens avaient imaginé que la déeſſe de la beauté ne devait jamais paraître ſans les Grâces. La beauté ne déplaît jamais ; mais elle peut être dépourvue de ce charme ſecret qui invite à la regarder, qui attire, qui remplit l'ame d'un ſentiment doux. Les grâces dans la figure, dans le maintien, dans l'action, dans les diſcours, dépendent de ce mérite qui attire. Une belle perſonne n'aura point de grâces dans le viſage, ſi la bouche eſt fermée ſans ſourire, ſi les yeux ſont ſans douceur. Le ſérieux n'eſt jamais gracieux ; il n'attire point ; il approche trop du ſévère, qui rebute.

Un homme bien fait, dont le maintien eſt mal aſſuré ou gêné, la démarche précipitée ou peſante, les geſtes lourds, n'a point de grâce, parce qu'il n'a rien de doux, de liant dans ſon extérieur.

La voix d'un orateur qui manquera d'inflexion et de douceur, ſera ſans grâce.

Il en eſt de même dans tous les arts. La proportion, la beauté peuvent n'être point gracieuſes. On ne peut dire que les pyramides d'Egypte aient des grâces. On ne pourrait le dire du coloſſe de Rhódes comme de la Vénus de Gnide. Tout ce qui eſt uniquement dans le genre fort et vigoureux a un mérite qui n'eſt pas celui des grâces.

Ce ſerait mal connaître *Michel-Ange* et le *Caravage*, que de leur attribuer les grâces de l'*Albane*. Le ſixième livre de l'Enéide eſt ſublime; le quatrième a plus de grâce. Quelques odes galantes d'*Horace* reſpirent les grâces, comme quelques-unes de ſes épîtres enſeignent la raiſon.

Il ſemble qu'en général le petit, le joli en tout genre ſoit plus ſuſceptible de grâces que le grand. On louerait mal une oraiſon funèbre, une tragédie, un ſermon, ſi on ne leur donnait que l'épithète de *gracieux*.

Ce n'eſt pas qu'il y ait un ſeul genre d'ouvrage qui puiſſe être bon en étant oppoſé aux

grâces; car leur opposé est la rudesse, le sauvage, la sécheresse. L'Hercule Farnèse ne devait point avoir les grâces du Belvedère et de l'Antinoüs; mais il n'est ni rude, ni agreste. L'incendie de Troye, dans *Virgile*, n'est point décrit avec les grâces d'une élégie de *Tibulle ;* il plaît par des beautés fortes. Un ouvrage peut donc être sans grâces, sans que cet ouvrage ait le moindre désagrément. Le terrible, l'horrible, la description, la peinture d'un monstre, exigent qu'on s'éloigne de tout ce qui est gracieux, mais non pas qu'on affecte uniquement l'opposé. Car si un artiste, en quelque genre que ce soit, n'exprime que des choses affreuses, s'il ne les adoucit point par des contrastes agréables, il rebutera.

La grâce, en peinture, en sculpture, consiste dans la mollesse des contours, dans une expression douce ; et la peinture a, par-dessus la sculpture, la grâce de l'union des parties, celle des figures qui s'animent l'une par l'autre, et qui se prêtent des agrémens par leurs attributs et par leurs regards.

Les grâces de la diction, soit en éloquence, soit en poësie, dépendent du choix des mots, de l'harmonie des phrases, et encore plus de la délicatesse des idées et des descriptions riantes. L'abus des grâces est l'afféterie,

comme l'abus du ſublime eſt l'ampoulé ; toute perfection eſt près d'un défaut.

Avoir de la grâce, s'entend de la choſe et de la perſonne : *Cet ajuſtement, cet ouvrage, cette femme a de la grâce.* La bonne grâce appartient à la perſonne ſeulement : *Elle ſe préſente de bonne grâce. Il a fait de bonne grâce ce qu'on attendait de lui. Avoir des grâces. Cette femme a des grâces dans ſon maintien, dans ce qu'elle dit, dans ce qu'elle fait.*

Obtenir ſa grâce, c'eſt, par métaphore, obtenir ſon pardon, comme faire grâce eſt pardonner. On fait grâce d'une choſe en s'emparant du reſte. *Les commis lui prirent tous ſes effets, et lui firent grâce de ſon argent. Faire des grâces, répandre des grâces*, eſt le plus bel apanage de la ſouveraineté ; c'eſt faire du bien, c'eſt plus que juſtice. Avoir les bonnes grâces de quelqu'un ne ſe dit que par rapport à un ſupérieur ; avoir les bonnes grâces d'une dame, c'eſt être ſon amant favoriſé. Etre en grâce ſe dit d'un courtiſan qui a été en diſgrâce : on ne doit pas faire dépendre ſon bonheur de l'un, ni ſon malheur de l'autre. On appelle bonnes grâces ces demi-rideaux d'un lit qui ſont aux deux côtés du chevet. Les grâces, en grec *charites*, terme qui ſignifie *aimable.*

Les Grâces, divinités de l'antiquité, ſont une des plus belles allégories de la mythologie

des

des Grecs. Comme cette mythologie varie toujours, tantôt par l'imagination des poëtes qui en furent les théologiens, tantôt par les usages des peuples; le nombre, les noms, les attributs des Grâces changèrent souvent. Mais enfin on s'accorda à les fixer au nombre de trois, et à les nommer *Aglaé*, *Thalie*, *Euphrosyne*; c'est-à-dire, *brillant*, *fleur*, *gaieté*. Elles étaient toujours auprès de *Vénus*. Nul voile ne devait couvrir leurs charmes. Elles présidaient aux bienfaits, à la concorde, aux réjouissances, aux amours, à l'éloquence même; elles étaient l'emblème sensible de tout ce qui peut rendre la vie agréable. On les peignait dansantes, et se tenant par la main: on n'entrait dans leurs temples que couronné de fleurs. Ceux qui ont condamné la mythologie fabuleuse, devaient au moins avouer le mérite de ces fictions riantes, qui annoncent des vérités dont résulterait la félicité du genre-humain.

GRACE. (DE LA)

SECTION PREMIERE.

Ce terme qui fignifie faveur, privilége, eft employé en ce fens par les théologiens. Ils appellent grâce une action de DIEU particulière fur les créatures pour les rendre juftes et heureufes. Les uns ont admis la grâce univerfelle que DIEU préfente à tous les hommes, quoique le genre-humain, felon eux, foit livré aux flammes éternelles, à l'exception d'un très-petit nombre; les autres n'admettent la grâce que pour les chrétiens de leur communion, les autres enfin que pour les élus de cette communion.

Il eft évident qu'une grâce générale qui laiffe l'univers dans le vice, dans l'erreur et dans le malheur éternel, n'eft point une grâce, une faveur, un privilége, mais que c'eft une contradiction dans les termes.

La grâce particulière eft, felon les théologiens, ou fuffifante, et cependant on y réfifte : en ce cas elle ne fuffit pas ; elle reffemble à un pardon donné par un roi à un criminel, qui n'en eft pas moins livré au fupplice.

Ou efficace, à laquelle on ne réſiſte jamais, quoiqu'on y puiſſe réſiſter ; et en ce cas les juſtes reſſemblent à des convives affamés à qui on préſente des mets délicieux, dont ils mangeront ſurement, quoiqu'en général ils ſoient ſuppoſés pouvoir n'en point manger.

Ou néceſſitante, à laquelle on ne peut ſe ſouſtraire ; et ce n'eſt autre choſe que l'enchaînement des décrets éternels et des événemens. On ſe gardera bien d'entrer ici dans le détail immenſe et rebattu de toutes les ſubtilités et de cet amas de ſophiſmes dont on a embarraſſé ces queſtions. L'objet de ce dictionnaire n'eſt point d'être le vain écho de tant de vaines diſputes.

S[t] *Thomas* appelle la grâce une forme ſubſtantielle ; et le jéſuite *Bouhours* la nomme *un je ne ſais quoi* ; c'eſt peut-être la meilleure définition qu'on en ait jamais donnée.

Si les théologiens avaient eu pour but de jeter du ridicule ſur la Providence, ils ne s'y ſeraient pas pris autrement qu'ils ont fait : d'un côté les thomiſtes aſſurent que l'homme, en recevant la grâce efficace, n'eſt pas libre dans *le ſens compoſé*, mais qu'il eſt libre dans le ſens *diviſé* ; de l'autre, les moliniſtes inventent la ſcience moyenne de DIEU et le congruiſme ; on imagine des grâces excitantes, des prévenantes, des concomitantes, des coopérantes.

Laissons là toutes ces mauvaises plaisanteries que les théologiens ont faites sérieusement. Laissons là tous leurs livres, et que chacun consulte le sens commun; il verra que tous les théologiens se sont trompés avec sagacité, parce qu'ils ont tous raisonné d'après un principe évidemment faux. Ils ont supposé que DIEU agit par des voies particulières. Or un DIEU éternel, sans lois générales, immuables et éternelles, est un être de raison, un fantôme, un dieu de la fable.

Pourquoi les théologiens ont-ils été forcés, dans toutes les religions où l'on se pique de raisonner, d'admettre cette grâce qu'ils ne comprennent pas? c'est qu'ils ont voulu que le salut ne fût que pour leur secte; et ils ont voulu encore que ce salut dans leur secte ne fût le partage que de ceux qui leur seraient soumis. Ce sont des théologiens particuliers, des chefs de parti divisés entre eux. Les docteurs musulmans ont les mêmes opinions et les mêmes disputes, parce qu'ils ont le même intérêt; mais le théologien universel, c'est-à-dire le vrai philosophe, voit qu'il est contradictoire que la nature n'agisse pas par les voies les plus simples; qu'il est ridicule que DIEU s'occupe à forcer un homme de lui obéir en Europe, et qu'il laisse tous les Asiatiques indociles; qu'il lutte contre un autre homme,

lequel tantôt lui cède et tantôt brise ses armes divines ; qu'il présente à un autre un secours toujours inutile. Ainsi la grâce considérée dans son vrai point de vue est une absurdité. Ce prodigieux amas de livres composés sur cette matière est souvent l'effort de l'esprit, et toujours la honte de la raison.

SECTION II.

TOUTE la nature, tout ce qui existe, est une grâce de DIEU ; il fait à tous les animaux la grâce de les former et de les nourrir. La grâce de faire croître un arbre de soixante et dix pieds est accordée au sapin et refusée au roseau. Il donne à l'homme la grâce de penser, de parler et de le connaître ; il m'accorde la grâce de n'entendre pas un mot de tout ce que *Tournéli*, *Molina*, *Soto*, &c. ont écrit sur la grâce.

Le premier qui ait parlé de la grâce efficace et gratuite, c'est sans contredit *Homère*. Cela pourrait étonner un bachelier de théologie qui ne connaîtrait que St *Augustin*. Mais qu'il lise le troisième livre de l'Iliade, il verra que *Pâris* dit à son frère *Hector* : » Si les dieux vous » ont donné la valeur, et s'ils m'ont donné la » beauté, ne me reprochez pas les présens de » la belle *Vénus* ; nul don des dieux n'est

„ méprifable, il ne dépend pas des hommes „ de les obtenir. „

Rien n'eſt plus poſitif que ce paſſage. Si on veut remarquer encore que *Jupiter*, ſelon ſon bon plaiſir, donne la victoire tantôt aux Grecs, tantôt aux Troyens, voilà une nouvelle preuve que tout ſe fait par la grâce d'en-haut.

Sarpédon, et enſuite *Patrocle*, ſont des braves à qui la grâce a manqué tour à tour.

Il y a eu des philoſophes qui n'ont pas été de l'avis d'*Homère*. Ils ont prétendu que la Providence générale ne ſe mêlait point immédiatement des affaires des particuliers; qu'elle gouvernait tout par des lois univerſelles; que *Therſite* et *Achille* étaient égaux devant elle; et que ni *Calchas*, ni *Thaltibius*, n'avaient jamais eu de grâce verſatile ou congrue.

Selon ces philoſophes, le chiendent et le chêne, la mite et l'éléphant, l'homme, les élémens et les aſtres obéiſſent à des lois invariables, que DIEU, immuable comme elles, établit de toute éternité. (*)

(*) Voyez PROVIDENCE.

SECTION III.

Si quelqu'un venait du fond de l'enfer nous dire de la part du diable : Meſſieurs, je vous avertis que notre ſouverain ſeigneur a pris pour ſa part tout le genre-humain, excepté un très-petit nombre de gens qui demeurent vers le Vatican et dans ſes dépendances ; nous prierions tous ce député de vouloir bien nous inſcrire ſur la liſte des privilégiés ; nous lui demanderions ce qu'il faut faire pour obtenir cette grâce.

S'il nous répondait : „ Vous ne pouvez la „ mériter ; mon maître a fait la liſte de tous „ les temps ; il n'a écouté que ſon bon plaiſir ; „ il s'occupe continuellement à faire une „ infinité de pots de chambre, et quelques „ douzaines de vaſes d'or. Si vous êtes pots „ de chambre, tant pis pour vous. „

A ces belles paroles nous renverrions l'ambaſſadeur à coups de fourches à ſon maître.

Voilà pourtant ce que nous avons oſé imputer à DIEU, à l'Etre éternel ſouverainement bon.

On a toujours reproché aux hommes d'avoir fait DIEU à leur image. On a condamné *Homère* d'avoir tranſporté tous les vices et tous les ridicules de la terre dans le ciel. *Platon*, qui

lui fait ce juſte reproche, n'a pas héſité à l'appeler *blaſphémateur*. Et nous, cent fois plus inconſéquens, plus téméraires, plus blaſphémateurs que ce grec, qui n'y entendait pas fineſſe, nous accuſons DIEU dévotement d'une choſe dont nous n'avons jamais accuſé le dernier des hommes.

Le roi de Maroc *Mulei-Iſmaël* eut, dit-on, cinq cents enfans. Que diriez-vous ſi un marabout du mont Atlas vous racontait que le ſage et le bon *Mulei-Iſmaël*, donnant à dîner à toute ſa famille, parla ainſi à la fin du repas ?

Je ſuis *Mulei-Iſmaël* qui vous ai engendrés pour ma gloire ; car je ſuis fort glorieux. Je vous aime tous tendrement ; j'ai ſoin de vous comme une poule couve ſes pouſſins. J'ai décrété qu'un de mes cadets aurait le royaume de Tafilet, qu'un autre poſſéderait à jamais Maroc ; et pour mes autres chers enfans, au nombre de quatre cents quatre-vingt-dix-huit, j'ordonne qu'on en roue la moitié et qu'on brûle l'autre ; car je ſuis le ſeigneur *Mulei-Iſmaël*.

Vous prendriez aſſurément le marabout pour le plus grand fou que l'Afrique ait jamais produit.

Mais ſi trois ou quatre mille marabouts, entretenus graſſement à vos dépens, venaient

vous

vous répéter la même nouvelle, que feriez-vous ? ne feriez-vous pas tenté de les faire jeûner au pain et à l'eau, jufqu'à ce qu'ils fuffent revenus dans leur bon fens ?

Vous m'alléguez que mon indignation eft affez raifonnable contre les fupralapfaires, qui croient que le roi de Maroc ne fait ces cinq cents enfans que pour fa gloire, et qu'il a toujours eu l'intention de les faire rouer et de les faire brûler, excepté deux qui étaient deftinés à régner.

Mais j'ai tort, dites-vous, contre les infralapfaires, qui avouent que la première intention de *Mulei-Ifmaël* n'était pas de faire périr fes enfans dans les fupplices ; mais qu'ayant prévu qu'ils ne vaudraient rien, il a jugé à propos, en bon père de famille, de fe défaire d'eux par le feu et par la roue.

Ah ! fupralapfaires, infralapfaires, gratuits, fuffifans, efficaciens, janféniftes, moliniftes, devenez enfin hommes, et ne troublez plus la terre pour des fottifes fi abfurdes et fi abominables.

SECTION IV.

SACRÉS consulteurs de Rome moderne, illustres et infaillibles théologiens, personne n'a plus de respect que moi pour vos divines décisions ; mais si *Paul-Emile*, *Scipion*, *Caton*, *Cicéron*, *César*, *Titus*, *Trajan*, *Marc-Aurèle*, revenaient dans cette Rome qu'ils mirent autrefois en quelque crédit, vous m'avouerez qu'ils seraient un peu étonnés de vos décisions sur la grâce. Que diraient-ils, s'ils entendaient parler de la grâce de santé, selon St *Thomas*, et de la grâce médicinale selon *Cajetan*; de la grâce extérieure et intérieure, de la gratuite, de la sanctifiante, de l'actuelle, de l'habituelle, de la coopérante, de l'efficace, qui quelquefois est sans effet; de la suffisante, qui quelquefois ne suffit pas ; de la versatile et de la congrue ? en bonne foi, y comprendraient-ils plus que vous et moi ?

Quel besoin auraient ces pauvres gens de vos sublimes instructions ? Il me semble que je les entends dire :

Mes révérends pères, vous êtes de terribles génies : nous pensions sottement que l'Etre éternel ne se conduit jamais par des lois particulières, comme les vils humains, mais par ses lois générales, éternelles comme lui. Personne n'a jamais imaginé parmi nous que DIEU

fût semblable à un maître insensé qui donne un pécule à un esclave, et refuse la nourriture à l'autre; qui ordonne à un manchot de pétrir de la farine, à un muet de lui faire la lecture, à un cu-de-jatte d'être son courrier.

Tout est grâce de la part de DIEU; il a fait au globe que nous habitons la grâce de le former; aux arbres, la grâce de les faire croître; aux animaux, celle de les nourrir: mais dira-t-on que si un loup trouve dans son chemin un agneau pour son souper, et qu'un autre loup meure de faim, DIEU a fait à ce premier loup une grâce particulière? S'est-il occupé, par une grâce prévenante, à faire croître un chêne, préférablement à un autre chêne à qui la sève a manqué? Si dans toute la nature, tous les êtres sont soumis aux lois générales, comment une seule espèce d'animaux n'y serait-elle pas soumise?

Pourquoi le maître absolu de tout aurait-il été plus occupé à diriger l'intérieur d'un seul homme qu'à conduire le reste de la nature entière? Par quelle bizarrerie changerait-il quelque chose dans le cœur d'un courlandais ou d'un biscaïen, pendant qu'il ne change rien aux lois qu'il a imposées à tous les astres?

Quelle pitié de supposer qu'il fait, défait, refait continuellement des sentimens dans

nous ! et quelle audace de nous croire exceptés de tous les êtres ! Encore n'eſt-ce que pour ceux qui ſe confeſſent, que tous ces changemens ſont imaginés. Un ſavoyard, un bergamaſque aura le lundi la grâce de faire dire une meſſe pour douze ſous ; le mardi il ira au cabaret et la grâce lui manquera ; le mercredi il aura une grâce coopérante qui le conduira à confeſſe, mais il n'aura point la grâce efficace de la contrition parfaite ; le jeudi ce ſera une grâce ſuffiſante qui ne lui ſuffira point, comme on l'a déjà dit. DIEU travaillera continuellement dans la tête de ce bergamaſque, tantôt avec force, tantôt faiblement, et le reſte de la terre ne lui ſera de rien ! il ne daignera pas ſe mêler de l'intérieur des Indiens et des Chinois ! S'il vous reſte un grain de raiſon, mes révérends pères, ne trouvez-vous pas ce ſyſtême prodigieuſement ridicule ?

Malheureux, voyez ce chêne qui porte ſa tête aux nues, et ce roſeau qui rampe à ſes pieds ; vous ne dites pas que la grâce efficace a été donnée au chêne, et a manqué au roſeau. Levez les yeux au ciel, voyez l'éternel *Demiourgos* créant des millions de mondes qui gravitent tous les uns vers les autres, par des lois générales et éternelles. Voyez la même lumière ſe réfléchir du ſoleil à Saturne, et de Saturne à nous ; et dans cet accord de tant

d'aſtres emportés par un cours rapide dans cette obéiſſance générale de toute la nature, oſez croire, ſi vous pouvez, que DIEU s'occupe de donner une grâce verſatile à ſœur *Thérèſe*, et une grâce concomitante à ſœur *Agnès*.

Atome, à qui un ſot atome a dit que l'Eternel a des lois particulières pour quelques atomes de ton voiſinage; qu'il donne ſa grâce à celui-là, et la refuſe à celui-ci; que tel qui n'avait pas la grâce hier, l'aura demain; ne répète pas cette ſottiſe. DIEU a fait l'univers, et ne va point créer des vents nouveaux pour remuer quelques brins de paille dans un coin de cet univers. Les théologiens ſont comme les combattans chez *Homère*, qui croyaient que les dieux s'armaient tantôt contre eux, tantôt en leur faveur. Si *Homère* n'était pas conſidéré comme poëte, il le ſerait comme blaſphémateur.

C'eſt *Marc-Aurèle* qui parle, ce n'eſt pas moi; car DIEU, qui vous inſpire, me fait la grâce de croire tout ce que vous dites, tout ce que vous avez dit, et tout ce que vous direz.

GRACIEUX.

GRACIEUX eſt un terme qui manquait à notre langue, et qu'on doit à *Ménage*. *Bouhours*, en avouant que *Ménage* en eſt l'auteur, prétend qu'il en a fait auſſi l'emploi le plus juſte, en diſant :

Pour moi, de qui les vers n'ont rien de gracieux.

Le mot de *Ménage* n'en a pas moins réuſſi. Il veut dire plus qu'agréable; il indique l'envie de plaire, des manières gracieuſes, un air gracieux. *Boileau*, dans ſon ode ſur Namur, ſemble l'avoir employé d'une façon impropre, pour ſignifier moins fier, abaiſſé, modeſte :

Et déſormais gracieux,
Allez à Liége, à Bruxelles,
Porter les humbles nouvelles
De Namur pris à vos yeux.

La plupart des peuples du Nord diſent : Notre gracieux ſouverain; apparemment qu'ils entendent bienfeſant. De gracieux on a fait diſgracieux, comme de grâce on a formé diſgrâce : des paroles diſgracieuſes, une aventure diſgracieuſe. On dit diſgracié, et on ne dit pas gracié. On commence à ſe ſervir du mot gracieuſer, qui ſignifie recevoir, parler obligeamment; mais ce mot n'eſt pas employé par les bons écrivains dans le ſtyle noble.

GRAND, GRANDEUR.

De ce qu'on entend par ces mots.

GRAND eſt un des mots le plus fréquemment employés dans le ſens moral, et avec le moins de circonſpection. Grand homme, grand génie, grand eſprit, grand capitaine, grand philoſophe, grand orateur, grand poëte; on entend par cette expreſſion, *quiconque dans ſon art paſſe de loin les bornes ordinaires.* Mais comme il eſt difficile de poſer ces bornes, on donne ſouvent le nom de grand au médiocre.

On ſe trompe moins dans les ſignifications de ce terme au phyſique. On ſait ce que c'eſt qu'un grand orage, un grand malheur, une grande maladie, de grands biens, une grande miſère.

Quelquefois le terme *gros* eſt mis au phyſique pour *grand*, mais jamais au moral. On dit de gros biens, pour grandes richeſſes; une groſſe pluie, pour grande pluie; mais non pas gros capitaine, pour grand capitaine; gros miniſtre, pour grand miniſtre. Grand financier ſignifie un homme très-intelligent dans les finances de l'Etat; gros financier ne veut dire qu'un homme enrichi dans la finance.

Le grand homme eſt plus difficile à définir que le grand artiſte. Dans un art, dans une profeſſion, celui qui a paſſé de loin ſes rivaux, ou qui a la réputation de les avoir ſurpaſſés, eſt appelé grand dans ſon art, et ſemble n'avoir eu beſoin que d'un ſeul mérite; mais le grand homme doit réunir des mérites différens. *Gonſalve*, ſurnommé le *grand capitaine*, qui diſait: *La toile d'honneur doit être groſſièrement tiſſue*, n'a jamais été appelé grand homme. Il eſt plus aiſé de nommer ceux à qui l'on doit refuſer l'épithète de grand homme, que de trouver ceux à qui on doit l'accorder. Il ſemble que cette dénomination ſuppoſe quelques grandes vertus. Tout le monde convient que *Cromwell* était le général le plus intrépide de ſon temps, le plus profond politique, le plus capable de conduire un parti, un parlement, une armée; nul écrivain, cependant, ne lui donne le titre de grand homme, parce qu'avec de grandes qualités il n'eut aucune grande vertu.

Il paraît que ce titre n'eſt le partage que du petit nombre d'hommes dont les vertus, les travaux et les ſuccès ont éclaté. Les ſuccès ſont néceſſaires, parce qu'on ſuppoſe qu'un homme toujours malheureux l'a été par ſa faute.

Grand tout court exprime ſeulement une

dignité ; c'est en Espagne un nom appellatif, honorifique, distinctif, que le roi donne aux personnes qu'il veut honorer. Les grands se couvrent devant le roi, ou avant de lui parler, ou après lui avoir parlé, ou seulement en se mettant en leur rang avec les autres.

Charles-Quint confirma à seize principaux seigneurs les priviléges de la grandesse. Cet empereur, roi d'Espagne, accorda les mêmes honneurs à beaucoup d'autres. Ses successeurs en ont toujours augmenté le nombre. Les grands d'Espagne ont long-temps prétendu être traités comme les électeurs et les princes d'Italie. Ils ont à la cour de France les mêmes honneurs que les pairs.

Le titre de grand a toujours été donné en France à plusieurs premiers officiers de la couronne, comme grand sénéchal, grand maître, grand chambellan, grand écuyer, grand échanson, grand panetier, grand veneur, grand louvetier, grand fauconnier. On leur donna ces titres par prééminence, pour les distinguer de ceux qui servaient sous eux. On ne le donna ni au connétable, ni au chancelier, ni aux maréchaux, quoique le connétable fût le premier des grands officiers, le chancelier le second officier de l'Etat, et le maréchal le second officier de l'armée. La raison en est qu'ils n'avaient point de vice-

gérens, de ſous-connétables, de ſous-maréchaux, de ſous-chanceliers, mais des officiers d'une autre dénomination qui exécutaient leurs ordres, au lieu qu'il y avait des maîtres-d'hôtel ſous le grand maître, des chambellans ſous le grand chambellan, des écuyers ſous le grand écuyer, &c.

Grand, qui ſignifie grand ſeigneur, a une ſignification plus étendue et plus incertaine. Nous donnons ce titre au ſultan des Turcs, qui prend celui de *Padisha* auquel grand ſeigneur ne répond point. On dit un grand, en parlant d'un homme d'une naiſſance diſtinguée, revêtu de dignités; mais il n'y a que les petits qui le diſent. Un homme de quelque naiſſance, ou un peu illuſtré, ne donne ce nom à perſonne. Comme on appelle communément grand ſeigneur celui qui a de la naiſſance, des dignités et des richeſſes, la pauvreté ſemble ôter ce titre. On dit un pauvre gentilhomme, et non pas un pauvre grand ſeigneur.

Grand eſt autre que puiſſant; on peut être l'un et l'autre, mais le puiſſant déſigne une place importante: le grand annonce plus d'extérieur et moins de réalité; le puiſſant commande, le grand a des honneurs.

On a de la grandeur dans l'eſprit, dans les ſentimens, dans les manières, dans la con-

duite. Cette expreſſion n'eſt point employée pour les hommes d'un rang médiocre, mais pour ceux qui, par leur état, ſont obligés à montrer de l'élévation. Il eſt bien vrai que l'homme le plus obſcur peut avoir plus de grandeur d'ame qu'un monarque; mais l'uſage ne permet pas qu'on diſe: *Ce marchand, ce fermier, s'eſt conduit avec grandeur;* à moins que dans une circonſtance ſingulière, et par oppoſition, on ne diſe, par exemple: *Le fameux négociant qui reçut Charles-Quint dans ſa maiſon, et qui alluma un fagot de cannelle avec une obligation de cinquante mille ducats qu'il avait de ce prince, montra plus de grandeur d'ame que l'empereur.*

On donnait autrefois le titre de grandeur aux hommes conſtitués en dignité. Les curés, en écrivant aux évêques, les appellent encore votre grandeur. Ces titres que la baſſeſſe prodigue, et que la vanité reçoit ne ſont plus guère en uſage.

La hauteur eſt ſouvent priſe pour la grandeur. Qui étale la grandeur montre la vanité. On s'eſt épuiſé à écrire ſur la grandeur, ſelon ce mot de *Montagne: Nous ne pouvons y atteindre, vengeons-nous par en médire.*

GRAVE, GRAVITÉ.

GRAVE, au ſens moral, tient toujours du phyſique; il exprime quelque choſe de poids; c'eſt pourquoi on dit: *Un homme*, *un auteur*, *des maximes de poids*; pour *homme*, *auteur*, *maximes graves*. Le grave eſt au ſérieux ce que le plaiſant eſt à l'enjoué: il a un degré de plus, et ce degré eſt conſidérable. On peut être ſérieux par humeur, et même faute d'idées. On eſt grave, ou par bienſéance, ou par l'importance des idées qui donnent de la gravité. Il y a de la différence entre être grave et être un homme grave. C'eſt un défaut d'être grave hors de propos. Celui qui eſt grave dans la ſociété eſt rarement recherché. Un homme grave eſt celui qui s'eſt concilié de l'autorité, plus par ſa ſageſſe que par ſon maintien.

Pietate gravem ac meritis ſi fortè virum quem.

L'air décent eſt néceſſaire par-tout; mais l'air grave n'eſt convenable que dans les fonctions d'un miniſtère important, dans un conſeil. Quand la gravité n'eſt que dans le maintien, comme il arrive très-ſouvent, on dit gravement des inepties: cette eſpèce de ridicule inſpire de l'averſion. On ne pardonne

pas à qui veut en imposer par cet air d'autorité et de suffisance.

Le duc de *la Rochefoucauld* a dit que *la gravité est un mystère du corps, inventé pour cacher les défauts de l'esprit.* Sans examiner si cette expression, *mystère du corps*, est naturelle et juste, il suffit de remarquer que la réflexion est vraie pour tous ceux qui affectent de la gravité, mais non pour ceux qui ont dans l'occasion une gravité convenable à la place qu'ils tiennent, au lieu où ils sont, aux matières qu'on traite.

Un auteur grave est celui dont les opinions sont suivies dans les matières contentieuses; on ne le dit pas d'un auteur qui a écrit sur des choses hors de doute. Il serait ridicule d'appeler *Euclide*, *Archimède*, des auteurs graves.

Il y a de la gravité dans le style. *Tite-Live*, de *Thou*, ont écrit avec gravité : on ne peut pas dire la même chose de *Tacite*, qui a recherché la précision, et qui laisse voir de la malignité; encore moins du cardinal de *Retz*, qui met quelquefois dans ses écrits une gaieté déplacée, et qui s'écarte quelquefois des bienséances.

Le style grave évite les saillies, les plaisanteries : s'il s'élève quelquefois au sublime, si dans l'occasion il est touchant, il rentre bientôt dans cette sagesse, dans cette simplicité

noble qui fait ſon caractère ; il a de la force, mais peu de hardieſſe. Sa plus grande difficulté eſt de n'être point monotone.

Affaire grave, cas grave, ſe dit plutôt d'une cauſe criminelle que d'un procès civil. Maladie grave ſuppoſe du danger.

GREC.

Obſervation ſur l'anéantiſſement de la langue grecque à Marſeille.

Il eſt bien étrange qu'une colonie grecque ayant fondé Marſeille, il ne reſte preſque aucun veſtige de la langue grecque en Provence, ni en Languedoc, ni en aucun pays de la France ; car il ne faut pas compter pour grecs les termes qui ont été formés très-tard du latin, et que les Romains eux-mêmes avaient reçus des Grecs tant de ſiècles auparavant : nous ne les avons reçus que de la ſeconde main. Nous n'avons aucun droit de dire que nous avons quitté le mot de *Got* pour celui de *Theos*, plutôt que pour celui de *Deus*, dont nous avons fait Dieu par une terminaiſon barbare.

Il eſt évident que les Gaulois ayant reçu la langue latine avec les lois romaines, et depuis,

ayant encore reçu la religion chrétienne des mêmes Romains, ils prirent d'eux tous les mots qui concernaient cette religion. Ces mêmes gaulois ne connurent que très-tard les mots grecs qui regardent la médecine, l'anatomie, la chirurgie.

Quand on aura retranché tous ces termes originairement grecs, qui ne nous ſont parvenus que par les Latins, et tous les mots d'anatomie et de médecine connus ſi tard, il ne reſtera preſque rien. N'eſt-il pas ridicule de faire venir abréger de *brakus* plutôt que d'*abreviare;* acier d'*axi* plutôt que d'*acies;* acre d'*agros* plutôt que d'*ager;* aile d'*ily* plutôt que d'*ala?*

On a été juſqu'à dire qu'omelette vient d'*ameilaton*, parce que *meli* en grec ſignifie du miel, et *oon* ſignifie un œuf. On a fait encore mieux dans le Jardin des racines grecques; on y prétend que dîner vient de *dipnein*, qui ſignifie ſouper.

Si on veut s'en tenir aux expreſſions grecques que la colonie de Marſeille put introduire dans les Gaules indépendamment des Romains, la liſte en ſera courte.

Aboyer, peut être de *bauzein.*
Affre, affreux, d'*afronos.*
Agacer, peut être d'*anaxein.*
Alali, du cri militaire des Grecs.

Babiller, peut être de *babazo*.
Balle, de *ballo*.
Bas, de *bathys*.
Bleſſer, de l'aoriſte *blapto*.
Bouteille, de *bouttis*.
Bride, de *bryter*.
Brique, de *bryka*.
Coin, de *gonia*.
Colère, de *cholé*.
Colle, de *colla*.
Couper, de *copto*.
Cuiſſe, peut être d'*iſchis*.
Entraille, d'*entera*.
Fier, de *fiaros*.
Gargariſer, de *gargarizein*.
Hermite, d'*eremos*.
Idiot, d'*idiotes*.
Maraud, de *miaros*.
Moquer, de *mokeuo*.
Mouſtache, de *muſtax*.
Orgueil, d'*orge*.
Page, de *païs*.
Siffler, peut être de *ſiffloo*.
Tuer, de *thuein*.

Je m'étonne qu'il reſte ſi peu de mots d'une langue qu'on parlait à Marſeille, du temps d'*Auguſte*, dans toute ſa pureté; et je m'étonne ſurtout que la plupart des mots grecs conſervés en Provence ſoient des expreſſions de

choſes

chofes inutiles, tandis que les termes qui déſignaient les chofes néceſſaires font abſolument perdus. Nous n'en avons pas un de ceux qui exprimaient la terre, la mer, le ciel, le ſoleil, la lune, les fleuves, les principales parties du corps humain; mots qui ſemblaient devoir ſe perpétuer d'âge en âge. Il faut peut-être en attribuer la cauſe aux Viſigoths, aux Bourguignons, aux Francs, à l'horrible barbarie de tous les peuples qui dévaſtèrent l'empire romain; barbarie dont il reſte encore tant de traces.

GREGOIRE VII.

BAYLE lui-même, en convenant que *Grégoire* fut le boute-feu de l'Europe (*a*), lui accorde le titre de grand homme. *Que l'ancienne Rome*, dit-il, *qui ne ſe piquait que de conquêtes et de la vertu militaire, ait ſubjugué tant d'autres peuples, cela eſt beau et glorieux ſelon le monde; mais on n'en eſt pas ſurpris quand on y fait un peu réflexion. C'eſt bien un autre ſujet de ſurpriſe, quand on voit la nouvelle Rome, ne ſe piquant que du miniſtère apoſtolique, acquérir une autorité ſous laquelle les plus grands monarques ont été contraints de plier. Car on peut dire qu'il n'y a preſque point*

(*a*) Voyez *Bayle*, à l'article GREGOIRE.

d'empereur qui ait tenu tête aux papes, qui ne ſe ſoit enfin très-mal trouvé de ſa réſiſtance. Encore aujourd'hui les démêlés des plus puiſſans princes avec la cour de Rome ſe terminent preſque toujours à leur confuſion.

Je ne ſuis en rien de l'avis de *Bayle*. Il pourra ſe trouver bien des gens qui ne ſeront pas de mon avis : mais le voici ; et le réfutera qui voudra :

1°. Ce n'eſt pas à la confuſion des princes d'Orange et des ſept Provinces-Unies, que ſe ſont terminés leurs différens avec Rome. Et *Bayle* ſe moquant de Rome dans Amſterdam, était un aſſez bel exemple du contraire.

Les triomphes de la reine *Eliſabeth*, de *Guſtave Vaſa* en Suède, des rois de Danemarck, de tous les princes du nord de l'Allemagne, de la plus belle partie de l'Helvétie, de la ſeule petite ville de Genève, ſur la politique de la cour romaine, ſont d'aſſez bons témoignages qu'il eſt aiſé de lui réſiſter en fait de religion et de gouvernement.

2°. Le ſaccagement de Rome par les troupes de *Charles-Quint*; le pape *Clément VII* priſonnier au château Saint-Ange : *Louis XIV* obligeant le pape *Alexandre VII* à lui demander pardon, et érigeant dans Rome même un monument de la ſoumiſſion du pape ; et de

nos jours les jésuites, cette principale milice papale détruite si aisément en Espagne, en France, à Naples, à Goa et dans le Paraguai, tout cela prouve assez que quand les princes puissans sont mécontens de Rome, ils ne terminent point cette querelle à leur confusion; ils pourront se laisser fléchir, mais ils ne seront pas confondus.

3° Quand les papes ont marché sur la tête des rois, quand ils ont donné des couronnes avec une bulle, il me paraît qu'ils n'ont fait précisément, dans ces temps de leur grandeur, que ce que fesaient les califes successeurs de *Mahomet* dans le temps de leur décadence. Les uns et les autres, en qualité de prêtres, donnaient en cérémonie l'investiture des empires aux plus forts.

4°. *Maimbourg* dit : *Ce qu'aucun pape n'avait encore jamais fait, Grégoire VII priva Henri IV de sa dignité d'empereur et de ses royaumes de Germanie et d'Italie.*

Maimbourg se trompe. Le pape *Zacharie*, long-temps auparavant, avait mis une couronne sur la tête de l'austrasien *Pepin* usurpateur du royaume des Francs; puis le pape *Léon III* avait déclaré le fils de ce *Pepin* empereur d'Occident, et privé par là l'impératrice *Irène* de tout cet empire; et depuis ce temps il faut avouer qu'il n'y eut pas un clerc de

l'Eglise romaine qui ne s'imaginât que son évêque disposait de toutes les couronnes.

On fit toujours valoir cette maxime quand on le put ; on la regarda comme une arme sacrée qui reposait dans la sacristie de Saint-Jean de Latran, et qu'on en tirait en cérémonie dans toutes les occasions. Cette prérogative est si belle, elle élève si haut la dignité d'un exorciste né à Velletri, ou à Civita-Vecchia, que si *Luther*, *Oecolampade*, *Jean Chauvin* et tous les prophètes des Cévènes étaient nés dans un misérable village auprès de Rome et y avaient été tonsurés, ils auraient soutenu cette Eglise avec la même rage qu'ils ont déployée pour la détruire.

5°. Tout dépend donc du temps, du lieu où l'on est né, et des circonstances où l'on se trouve. *Grégoire VII* était né dans un siècle de barbarie, d'ignorance et de superstition ; et il avait affaire à un empereur jeune, débauché, sans expérience, manquant d'argent, et dont le pouvoir était contesté par tous les grands seigneurs d'Allemagne.

Il ne faut pas croire que depuis l'austrasien *Charlemagne* le peuple romain ait jamais été fort aise d'obéir à des Francs, ou à des Teutons ; il les haïssait autant que les anciens vrais Romains auraient haï les Cimbres, si les Cimbres avaient dominé en Italie. Les *Othons*

n'avaient laiſſé dans Rome qu'une mémoire exécrable parce qu'ils y avaient été puiſſans ; et depuis les *Othons*, on ſait que l'Europe fut dans une anarchie affreuſe.

Cette anarchie ne fut pas mieux réglée ſous les empereurs de la maiſon de Franconie. La moitié de l'Allemagne était ſoulevée contre *Henri IV;* la grande ducheſſe comteſſe *Mathilde* ſa couſine-germaine, plus puiſſante que lui en Italie, était ſon ennemie mortelle. Elle poſſédait, ſoit comme fiefs de l'empire, ſoit comme allodiaux, tout le duché de Toſcane, le Crémonois, le Ferrarois, le Mantouan, le Parmeſan, une partie de la Marche d'Ancône, Reggio, Modène, Spolète, Vérone ; elle avait des droits, c'eſt-à-dire des prétentions, ſur les deux Bourgognes. La chancellerie impériale revendiquait ces terres, ſelon ſon uſage de tout revendiquer.

Avouons que *Grégoire VII* aurait été un imbécille s'il n'avait pas employé le profane et le ſacré pour gouverner cette princeſſe, et pour s'en faire un appui contre les Allemands. Il devint ſon directeur, et de ſon directeur ſon héritier.

Je n'examine pas s'il fut en effet ſon amant, ou s'il feignit de l'être, où ſi ſes ennemis feignirent qu'il l'était, ou ſi dans des momens d'oiſiveté, ce petit homme très-pétulant et

très-vif abusa quelquefois de sa pénitente, qui était femme, faible et capricieuse : rien n'est plus commun dans l'ordre des choses humaines. Mais comme d'ordinaire on n'en tient point registre ; comme on ne prend point de témoins pour ces petites privautés de directeurs et de dirigées ; comme ce reproche n'a été fait à *Grégoire* que par ses ennemis, nous ne devons pas prendre ici une accusation pour une preuve. C'est bien assez que *Grégoire* ait prétendu à tous les biens de sa pénitente, sans assurer qu'il prétendit encore à sa personne.

6°. La donation qu'il se fit faire en 1077 par la comtesse *Mathilde*, est plus que suspecte. Et une preuve qu'il ne faut pas s'y fier, c'est que non-seulement on ne montra jamais cet acte, mais que dans un second acte on dit que le premier avait été perdu. On prétendit que la donation avait été faite dans la forteresse de Canosse ; et dans le second acte, on dit qu'elle avait été faite dans Rome (*). Cela pourrait bien confirmer l'opinion de quelques antiquaires un peu trop scrupuleux, qui prétendent que de mille chartes de ces temps-là (et ces temps sont bien longs), il y en a plus de neuf cents d'évidemment fausses.

Il y eut deux sortes d'usurpateurs dans

(*) Voyez DONATIONS.

notre Europe, et furtout en Italie, les brigands et les fauffaires.

7°. *Bayle*, en accordant à *Grégoire* le titre de *grand homme*, avoue pourtant que ce brouillon décrédita fort fon héroïfme par fes prophéties. Il eut l'audace de créer un empereur ; et en cela il fit bien, puifque l'empereur *Henri IV* avait créé un pape. *Henri* le dépofait, et il dépofait *Henri :* jufque-là il n'y a rien à dire, tout eft égal de part et-d'autre. Mais *Grégoire* s'avifa de faire le prophète ; il prédit la mort d'*Henri IV* pour l'année 1080 ; mais *Henri IV* fut vainqueur ; et le prétendu empereur *Rodolphe* fut défait et tué en Thuringe par le fameux *Godefroi de Bouillon*, plus véritablement grand homme qu'eux tous.

Cela prouve, à mon avis, que *Grégoire* était encore plus enthoufiafte qu'habile.

Je figne de tout mon cœur ce que dit *Bayle : Quand on s'engage à prédire l'avenir, on fait provifion fur toutes chofes d'un front d'airain et d'un magafin inépuifable d'équivoques*. Mais vos ennemis fe moquent de vos équivoques ; leur front eft d'airain comme le vôtre ; et ils vous traitent de fripon infolent et mal-adroit.

8°. Notre grand homme finit par voir prendre la ville de Rome d'affaut en 1083 ; il fut affiégé dans le château nommé depuis Saint-Ange, par ce même empereur *Henri IV*

qu'il avait osé déposséder. Il mourut dans la misère et dans le mépris à Salerne, sous la protection du normand *Robert Guiscard*.

J'en demande pardon à Rome moderne ; mais quand je lis l'histoire des *Scipion*, des *Caton*, des *Pompée* et des *César*, j'ai de la peine à mettre dans leur rang un moine factieux, devenu pape sous le nom de *Grégoire VII*.

On a donné depuis un plus beau titre à notre *Grégoire*, on l'a fait saint, du moins à Rome. Ce fut le fameux cardinal *Coscia* qui fit cette canonisation sous le pape *Benoît XIII*. On imprima même un office de S[t] *Grégoire VII*, dans lequel on dit que ce saint *délivra les fidelles de la fidélité qu'ils avaient jurée à leur empereur*.

Plusieurs parlemens du royaume voulurent faire brûler cette légende par les exécuteurs de leurs hautes justices ; mais le nonce *Bentivoglio*, qui avait pour maîtresse une actrice de l'opéra, qu'on appelait la *Constitution*, et qui avait de cette actrice une fille qu'on appelait la *Légende ;* homme d'ailleurs fort aimable et de la meilleure compagnie ; obtint du ministère qu'on se contenterait de condamner la légende de *Grégoire*, de la supprimer, et d'en rire. (*)

(*) Voyez dans l'*Essai sur les mœurs*, tome II, page 315, la note des éditeurs sur la canonisation de *Grégoire VII*.

GUERRE.

GUERRE.

TOUS les animaux ſont perpétuellement en guerre : chaque eſpèce eſt née pour en dévorer une autre. Il n'y a pas juſqu'aux moutons et aux colombes qui n'avalent une quantité prodigieuſe d'animaux imperceptibles. Les mâles de la même eſpèce ſe font la guerre pour des femelles, comme *Ménélas* et *Pâris*. L'air, la terre et les eaux ſont des champs de deſtruction.

Il ſemble que DIEU ayant donné la raiſon aux hommes, cette raiſon doive les avertir de ne pas s'avilir à imiter les animaux, ſurtout quand la nature ne leur a donné ni armes pour tuer leurs ſemblables, ni inſtinct qui les porte à ſucer leur ſang.

Cependant la guerre meurtrière eſt tellement le partage affreux de l'homme, qu'excepté deux ou trois nations, il n'en eſt point que leurs anciennes hiſtoires ne repréſentent armées les unes contre les autres. Vers le Canada, *homme* et *guerrier* ſont ſynonymes; et nous avons vu que dans notre hémiſphère, *voleur* et *ſoldat* étaient même choſe. Manichéens! voilà votre excuſe.

Le plus déterminé des flatteurs conviendra ſans peine que la guerre traîne toujours à ſa

ſuite la peſte et la famine, pour peu qu'il ait vu les hôpitaux des armées d'Allemagne, et qu'il ait paſſé dans quelques villages où il ſe ſera fait quelque grand exploit de guerre.

C'eſt ſans doute un très-bel art que celui qui déſole les campagnes, détruit les habitations et fait périr, année commune, quarante mille hommes ſur cent mille. Cette invention fut d'abord cultivée par des nations aſſemblées pour leur bien commun; par exemple, la diète des Grecs déclara à la diète de la Phrygie et des peuples voiſins, qu'elle allait partir ſur un millier de barques de pêcheurs, pour aller les exterminer ſi elle pouvait.

Le peuple romain aſſemblé jugeait qu'il était de ſon intérêt d'aller ſe battre avant moiſſon, contre le peuple de Veïes, ou contre les Volſques. Et quelques années après tous les Romains, étant en colère contre tous les Carthaginois, ſe battirent long-temps ſur mer et ſur terre. Il n'en eſt pas de même aujourd'hui.

Un généalogiſte prouve à un prince qu'il deſcend en droite ligne d'un comte dont les parens avaient fait un pacte de famille, il y a trois ou quatre cents ans, avec une maiſon dont la mémoire même ne ſubſiſte plus. Cette maiſon avait des prétentions éloignées ſur une province dont le dernier poſſeſſeur eſt

mort d'apoplexie. Le prince et ſon conſeil voient ſon droit évident. Cette province, qui eſt à quelques centaines de lieues de lui, a beau proteſter qu'elle ne le connaît pas, qu'elle n'a nulle envie d'être gouvernée par lui; que pour donner des lois aux gens, il faut au moins avoir leur conſentement, ces diſcours ne parviennent pas ſeulement aux oreilles du prince, dont le droit eſt inconteſtable. Il trouve incontinent un grand nombre d'hommes qui n'ont rien à perdre; il les habille d'un gros drap bleu à cent dix ſous l'aune, borde leurs chapeaux avec du gros fil blanc, les fait tourner à droite et à gauche, et marche à la gloire.

Les autres princes, qui entendent parler de cette équipée, y prennent part, chacun ſelon ſon pouvoir, et couvrent une petite étendue de pays de plus de meurtriers mercenaires que *Gengis-kan*, *Tamerlan*, *Bajazet* n'en traînèrent à leur ſuite.

Des peuples aſſez éloignés entendent dire qu'on va ſe battre, et qu'il y a cinq ou ſix ſous par jour à gagner pour eux, s'ils veulent être de la partie; ils ſe diviſent auſſitôt en deux bandes, comme des moiſſonneurs, et vont vendre leurs ſervices à quiconque veut les employer.

Ces multitudes s'acharnent les unes contre

les autres, non-seulement sans avoir aucun intérêt au procès, mais sans savoir même de quoi il s'agit.

On voit à la fois cinq ou six puissances belligérantes, tantôt trois contre trois, tantôt deux contre quatre, tantôt une contre cinq, se détestant toutes également les unes les autres, s'unissant et s'attaquant tour à tour; toutes d'accord en un seul point, celui de faire tout le mal possible.

Le merveilleux de cette entreprise infernale, c'est que chaque chef des meurtriers fait bénir ses drapeaux, et invoque DIEU solennellement avant d'aller exterminer son prochain. Si un chef n'a eu que le bonheur de faire égorger deux ou trois mille hommes, il n'en remercie point DIEU; mais lorsqu'il y en a eu environ dix mille d'exterminés par le feu et par le fer, et que pour comble de grâce quelque ville a été détruite de fond en comble, alors on chante à quatre parties une chanson assez longue, composée dans une langue inconnue à tous ceux qui ont combattu, et de plus toute farcie de barbarismes. La même chanson sert pour les mariages et pour les naissances, ainsi que pour les meurtres; ce qui n'est pas pardonnable, surtout dans la nation la plus renommée pour les chansons nouvelles.

La religion naturelle a mille fois empêché

des citoyens de commettre des crimes. Une ame bien née n'en a pas la volonté, une ame tendre s'en effraie; elle se représente un DIEU juste et vengeur. Mais la religion artificielle encourage à toutes les cruautés qu'on exerce de compagnie, conjurations, séditions, brigandages, embuscades, surprises de villes, pillages, meurtres. Chacun marche gaiement au crime sous la bannière de son saint.

On paye par-tout un certain nombre de harangueurs pour célébrer ces journées meurtrières; les uns sont vêtus d'un long justaucorps noir, chargé d'un manteau écourté; les autres ont une chemise par-dessus une robe; quelques-uns portent deux pendans d'étoffe bigarrée, par-dessus leur chemise. Tous parlent long-temps; ils citent ce qui s'est fait jadis en Palestine, à propos d'un combat en Vétéravie.

Le reste de l'année ces gens-là déclament contre les vices. Ils prouvent en trois points et par antithèses que les dames qui étendent légérement un peu de carmin sur leurs joues fraîches, feront l'objet éternel des vengeances éternelles de l'Eternel; que Polyeucte et Athalie sont les ouvrages du démon; qu'un homme qui fait servir sur sa table pour deux cents écus de marée un jour de carême, fait immanquablement son salut, et qu'un pauvre homme

qui mange pour deux ſous et demi de mouton, va pour jamais à tous les diables.

De cinq ou ſix mille déclamations de cette eſpèce, il y en a trois ou quatre, tout au plus, compoſées par un gaulois nommé *Maſſillon*, qu'un honnête homme peut lire ſans dégoût; mais dans tous ces diſcours à peine en trouverez-vous deux où l'orateur oſe dire quelques mots contre ce fléau et ce crime de la guerre, qui contient tous les fléaux et tous les crimes. Les malheureux harangueurs parlent ſans ceſſe contre l'amour qui eſt la ſeule conſolation du genre-humain, et la ſeule manière de le réparer; ils ne diſent rien des efforts abominables que nous feſons pour le détruire.

Vous avez fait un bien mauvais ſermon ſur l'impureté, ô *Bourdaloue!* mais aucun ſur ces meurtres variés en tant de façons, ſur ces rapines, ſur ces brigandages, ſur cette rage univerſelle qui déſole le monde. Tous les vices réunis de tous les âges et de tous les lieux n'égaleront jamais les maux que produit une ſeule campagne.

Miſérables médecins des ames, vous criez pendant cinq quarts d'heure ſur quelques piqûres d'épingles, et vous ne dites rien ſur la maladie qui nous déchire en mille morceaux! Philoſophes moraliſtes, brûlez tous

vos livres. Tant que le caprice de quelques hommes fera loyalement égorger des milliers de nos frères, la partie du genre-humain consacrée à l'héroïsme fera ce qu'il y a de plus affreux dans la nature entière.

Que deviennent et que m'importent l'humanité, la bienfesance, la modestie, la tempérance, la douceur, la sagesse, la piété, tandis qu'une demi-livre de plomb tirée de six cents pas me fracasse le corps, et que je meurs à vingt ans dans des tourmens inexprimables, au milieu de cinq ou six mille mourans, tandis que mes yeux, qui s'ouvrent pour la dernière fois, voient la ville où je suis né détruite par le fer et par la flamme, et que les derniers sons qu'entendent mes oreilles, sont les cris des femmes et des enfans expirans sous des ruines, le tout pour les prétendus intérêts d'un homme que nous ne connaissons pas?

Ce qu'il y a de pis, c'est que la guerre est un fléau inévitable. Si l'on y prend garde, tous les hommes ont adoré le dieu *Mars*; *Sabaoth* chez les Juifs signifie *le dieu des armes*: mais *Minerve* chez *Homère* appelle *Mars* un dieu furieux, insensé, infernal.

Le célèbre *Montesquieu*, qui passait pour humain, a pourtant dit qu'il est juste de porter le fer et la flamme chez ses voisins, dans la crainte qu'ils ne fassent trop bien leurs affaires.

Si c'eſt là l'eſprit des lois ; c'eſt celui des lois de *Borgia* et de *Machiavel.* Si malheureuſement il a dit vrai, il faut écrire contre cette vérité, quoiqu'elle ſoit prouvée par les faits.

Voici ce que dit *Monteſquieu :* (*a*)

» Entre les ſociétés le droit de la défenſe » naturelle entraîne quelquefois la néceſſité » d'attaquer, lorſqu'un peuple voit qu'une » plus longue paix en mettrait un autre en » état de le détruire, et que l'attaque eſt dans » ce moment le ſeul moyen d'empêcher cette » deſtruction. »

Comment l'attaque en pleine paix peut-elle être le ſeul moyen d'empêcher cette deſtruction ? Il faut donc que vous ſoyez sûr que ce voiſin vous détruira s'il devient puiſſant. Pour en être sûr, il faut qu'il ait fait déjà des préparatifs de votre perte. En ce cas c'eſt lui qui commence la guerre, ce n'eſt pas vous ; votre ſuppoſition eſt fauſſe et contradictoire.

S'il y eut jamais une guerre évidemment injuſte, c'eſt celle que vous propoſez ; c'eſt d'aller tuer votre prochain, de peur que votre prochain (qui ne vous attaque pas) ne ſoit en état de vous attaquer : c'eſt-à-dire qu'il faut que vous haſardiez de ruiner le pays dans l'eſpérance de ruiner ſans raiſon celui d'un

(*a*) *Eſprit des lois*, liv. X, chap. II.

autre ; cela n'eſt aſſurément ni honnête ni utile, car on n'eſt jamais sûr du ſuccès ; vous le ſavez bien.

Si votre voiſin devient trop puiſſant pendant la paix, qui vous empêche de vous rendre puiſſant comme lui ? s'il a fait des alliances, faites-en de votre côté. Si, ayant moins de religieux, il en a plus de manufacturiers et de ſoldats, imitez-le dans cette ſage économie. S'il exerce mieux ſes matelots, exercez les vôtres ; tout cela eſt très-juſte. Mais d'expoſer votre peuple à la plus horrible miſère, dans l'idée ſi ſouvent chimérique d'accabler votre cher frère le ſéréniſſime prince limitrophe ! ce n'était pas à un préſident honoraire d'une compagnie pacifique à vous donner un tel conſeil.

GUEUX, MENDIANT.

TOUT pays où la gueuſerie, la mendicité eſt une profeſſion, eſt mal gouverné. La gueuſerie, ai-je dit autrefois, eſt une vermine qui s'attache à l'opulence, oui, mais il faut la ſecouer. Il faut que l'opulence faſſe travailler la pauvreté ; que les hôpitaux ſoient pour les maladies et la vieilleſſe, les ateliers pour la jeuneſſe ſaine et vigoureuſe.

Voici un extrait d'un ſermon qu'un prédicateur fit, il y a dix ans, pour la paroiſſe Saint-Leu et Saint-Gilles, qui eſt la paroiſſe des gueux et des convulſionnaires :

Pauperes evangeliſantur, les pauvres ſont évangéliſés.

Que veut dire évangile, Gueux, mes chers frères ? il ſignifie *bonne nouvelle.* C'eſt donc une bonne nouvelle que je viens vous apprendre ; et quelle eſt-elle ? c'eſt que ſi vous êtes des fainéans, vous mourrez ſur un fumier. Sachez qu'il y eut autrefois des rois fainéans, du moins on le dit ; et ils finirent par n'avoir pas un aſile. Si vous travaillez, vous ſerez auſſi heureux que les autres hommes.

Meſſieurs les prédicateurs de Saint-Euſtache et de Saint-Roch peuvent prêcher aux riches de fort beaux ſermons en ſtyle fleuri, qui procurent aux auditeurs une digeſtion aiſée dans un doux aſſoupiſſement, et mille écus à l'orateur : mais je parle à des gens que la faim éveille. Travaillez pour manger, vous dis-je ; car l'Ecriture a dit : Qui ne travaille pas ne mérite pas de manger. Notre confrère *Job*, qui fut quelque temps dans votre état, dit que l'homme eſt né pour le travail comme l'oiſeau pour voler. Voyez cette ville immenſe, tout le monde eſt occupé. Les juges ſe lèvent à quatre heures du matin pour vous rendre

justice, et pour vous envoyer aux galères si votre fainéantise vous porte à voler maladroitement.

Le roi travaille ; il assiste tous les jours à ses conseils ; il a fait des campagnes. Vous me direz qu'il n'en est pas plus riche : d'accord ; mais ce n'est pas sa faute. Les financiers savent mieux que vous et moi qu'il n'entre pas dans ses coffres la moitié de son revenu ; il a été obligé de vendre sa vaisselle pour nous défendre contre nos ennemis. Nous devons l'aider à notre tour. L'ami des hommes ne lui accorde que soixante et quinze millions par an : un autre ami lui en donne tout d'un coup sept cents quarante. Mais de tous ces amis de *Job*, il n'y en a pas un qui lui avance un écu. Il faut qu'on invente mille moyens ingénieux pour prendre dans nos poches cet écu qui n'arrive dans la sienne que diminué de moitié.

Travaillez donc, mes chers frères ; agissez pour vous ; car je vous avertis que si vous n'avez pas soin de vous-mêmes, personne n'en aura soin ; on vous traitera comme dans plusieurs graves remontrances on a traité le roi. On vous dira : DIEU vous assiste.

Nous irons dans nos provinces, répondez-vous ; nous serons nourris par les seigneurs des terres, par les fermiers, par les curés. Ne vous attendez pas, mes frères, à manger

à leur table ; ils ont pour la plupart aſſez de peine à ſe nourrir eux-mêmes, malgré la *Méthode de s'enrichir promptement par l'agriculture*, et cent ouvrages de cette eſpèce qu'on imprime tous les jours à Paris pour l'uſage de la campagne, que les auteurs n'ont jamais cultivée.

Je vois parmi vous des jeunes gens qui ont quelque eſprit ; ils diſent qu'ils feront des vers, qu'ils compoſeront des brochures, comme *Chiniac*, *Nonotte*, *Patouillet* ; qu'ils travailleront pour les nouvelles eccléſiaſtiques ; qu'ils feront des feuilles pour *Fréron*, des oraiſons funèbres pour des évêques, des chanſons pour l'opéra comique. C'eſt du moins une occupation ; on ne vole pas ſur le grand chemin quand on fait l'Année littéraire, on ne vole que ſes créanciers. Mais faites mieux, mes chers frères en JESUS-CHRIST, mes chers gueux, qui riſquez les galères en paſſant votre vie à mendier ; entrez dans l'un des quatre ordres mendians ; vous ſerez riches et honorés.

H.

HABILE, HABILETÉ.

HABILE, terme adjectif, qui, comme presque tous les autres, a des acceptions diverses, selon qu'on l'emploie. Il vient évidemment du latin *habilis*, et non, comme le prétend *Pezron*, du celte *habil*. Mais il importe plus de savoir la signification des mots que leur source.

En général il signifie plus que capable, plus qu'instruit, soit qu'on parle d'un artiste ou d'un général, ou d'un savant, ou d'un juge. Un homme peut avoir lu tout ce qu'on a écrit sur la guerre, ou même l'avoir vue, sans être habile à la faire. Il peut être capable de commander; mais pour acquérir le nom d'habile général, il faut qu'il ait commandé plus d'une fois avec succès.

Un juge peut savoir toutes les lois sans être habile à les appliquer. Le savant peut n'être habile ni à écrire ni à enseigner. L'habile homme est donc celui qui fait un grand usage de ce qu'il sait; le capable peut, et l'habile exécute. Ce mot ne convient point aux arts de pur génie; on ne dit pas, un habile poëte;

un habile orateur ; et si on le dit quelquefois d'un orateur, c'est lorsqu'il s'est tiré avec habileté, avec dextérité, d'un sujet épineux.

Par exemple, *Bossuet* ayant à traiter, dans l'oraison funèbre du grand *Condé*, l'article de ses guerres civiles, dit qu'il y a une pénitence aussi glorieuse que l'innocence même. Il manie ce morceau habilement, et dans le reste il parle avec grandeur.

On dit, habile historien, c'est-à-dire l'historien qui a puisé dans les bonnes sources, qui a comparé les relations, qui en juge sainement, en un mot qui s'est donné beaucoup de peine. S'il a encore le don de narrer avec l'éloquence convenable, il est plus qu'habile, il est grand historien, comme *Tite-Live*, de *Thou*, &c.

Le mot d'habile convient aux arts qui tiennent à la fois de l'esprit et de la main, comme la peinture, la sculpture. On dit, un habile peintre, un habile sculpteur, parce que ces arts supposent un long apprentissage, au lieu qu'on est poëte presque tout d'un coup, comme *Virgile*, *Ovide*, &c. et qu'on est même orateur sans avoir beaucoup étudié, ainsi que plus d'un prédicateur.

Pourquoi dit-on pourtant habile prédicateur ? C'est qu'alors on fait plus d'attention à l'art qu'à l'éloquence, et ce n'est pas un grand

éloge. On ne dit pas du ſublime *Boſſuet*, c'eſt un *habile feſeur d'oraiſons funèbres*. Un ſimple joueur d'inſtrumens eſt habile. Un compoſiteur doit être plus qu'habile; il lui faut du génie. Le metteur-en-œuvre travaille adroitement ce que l'homme de goût a deſſiné habilement.

Dans le ſtyle comique, habile peut ſignifier diligent, empreſſé. *Molière* fait dire à M. *Loyal:*

> Que chacun ſoit habile
> A vider de céans juſqu'au moindre uſtenſile.

Un habile homme dans les affaires eſt inſtruit, prudent et actif; ſi l'un de ces trois mérites lui manque, il n'eſt point habile.

Habile courtiſan emporte un peu plus de blâme que de louange; il veut dire trop ſouvent habile flatteur: il peut auſſi ne ſignifier qu'un homme adroit qui n'eſt ni bas ni méchant. Le renard qui, interrogé par le lion ſur l'odeur qu'exhale ſon palais, lui répond qu'il eſt enrhumé, eſt un courtiſan habile. Le renard qui, pour ſe venger de la calomnie du loup, conſeille au vieux lion la peau d'un loup fraîchement écorché pour réchauffer ſa majeſté, eſt plus qu'habile courtiſan. C'eſt en conſéquence qu'on dit, un habile fripon, un habile ſcélérat.

Habile, en jurisprudence, signifie reconnu capable par la loi; et alors capable veut dire ayant droit, ou pouvant avoir droit. On est habile à succéder; les filles sont quelquefois habiles à posséder une pairie, elles ne sont point habiles à succéder à la couronne.

Les particules *dans*, *à* et *en*, s'emploient avec ce mot. On dit habile dans un art, habile à manier le ciseau, habile en mathématique.

On ne s'étendra point ici sur le moral, sur le danger de vouloir être trop habile, ou de faire l'habile homme, sur les risques que court ce qu'on appelle une habile femme, quand elle veut gouverner les affaires de sa maison sans conseil. On craint d'enfler ce dictionnaire d'inutiles déclamations (*a*). Ceux qui président à ce grand et important ouvrage, doivent traiter au long les articles des arts et des sciences qui instruisent le public; et ceux auxquels ils confient de petits articles de littérature, doivent avoir le mérite d'être courts.

Habileté. Ce mot est à capacité ce qu'habile est à capable : habileté dans une science, dans un art, dans la conduite.

On exprime une qualité acquise en disant, il a de l'habileté. On exprime une action en disant, il a conduit cette affaire avec habileté.

(*a*) Ces mots ont été composés pour le Dictionnaire encyclopédique.

Habilement

Habilement a les mêmes acceptions : il travaille, il joue, il enſeigne habilement ; il a ſurmonté habilement cette difficulté. Ce n'eſt guère la peine d'en dire davantage ſur ces petites choſes.

HAUTAIN.

HAUTAIN eſt le ſuperlatif de haut et d'altier. Ce mot ne ſe dit que de l'eſpèce humaine : on peut dire en vers :

Un courſier plein de feu levant ſa tête altière.
. . . .
J'aime mieux ces forêts altières
Que ces jardins plantés par l'art :

mais on ne peut dire *forêt hautaine*, *tête hautaine* d'un courſier. On a blâmé dans *Malherbe*, et il paraît que c'eſt à tort, ces vers ſi connus :

Et dans ces grands tombeaux où leurs ames hautaines
Font encore les vaines,
Ils ſont mangés des vers.

On a prétendu que l'auteur a ſuppoſé mal à propos les ames dans ces ſépulcres ; mais on pouvait ſe ſouvenir qu'il y avait deux ſortes d'ames chez les poëtes anciens, l'une

était l'entendement, et l'autre l'ombre légère, le ſimulacre du corps. Cette dernière reſtait quelquefois dans les tombeaux, ou errait autour d'eux. La théologie ancienne eſt toujours celle des poëtes, parce que c'eſt celle de l'imagination. On a cru cette petite obſervation néceſſaire.

Hautain eſt toujours pris en mauvaiſe part. C'eſt l'orgueil qui s'annonce par un extérieur arrogant; c'eſt le plus sûr moyen de ſe faire haïr, et le défaut dont on doit le plus ſoigneuſement corriger les enfans. On peut être haut dans l'occaſion avec bienſéance. Un prince peut et doit rejeter avec une hauteur héroïque des propoſitions humiliantes, mais non pas avec des airs hautains, un ton hautain, des paroles hautaines. Les hommes pardonnent quelquefois aux femmes d'être hautaines, parce qu'ils leur paſſent tout; mais les femmes ne leur pardonnent pas.

L'ame haute eſt l'ame grande; la hautaine eſt ſuperbe. On peut avoir le cœur haut avec beaucoup de modeſtie; on n'a point l'humeur hautaine ſans un peu d'inſolence; l'inſolent eſt à l'égard du hautain ce qu'eſt le hautain à l'impérieux. Ce ſont des nuances qui ſe ſuivent, et ces nuances ſont ce qui détruit les ſynonymes.

On a fait cet article le plus court qu'on a

pu, par les mêmes raiſons qu'on peut voir au mot *Habile*. Le lecteur ſent combien il ſerait aiſé et ennuyeux de déclamer ſur ces matières.

HAUTEUR.

Grammaire, morale.

Si hautain eſt pris en mal, hauteur eſt tantôt une bonne, tantôt une mauvaiſe qualité, ſelon la place qu'on tient, l'occaſion où l'on ſe trouve, et ceux avec qui l'on traite. Le plus bel exemple d'une hauteur noble et bien placée, eſt celui de *Popilius*, qui trace un cercle autour d'un puiſſant roi de Syrie, et lui dit : Vous ne ſortirez pas de ce cercle ſans ſatisfaire à la république ou ſans attirer ſa vengeance. Un particulier qui en uſerait ainſi ſerait un impudent. *Popilius*, qui repréſentait Rome, mettait toute la grandeur de Rome dans ſon procédé, et pouvait être un homme modeſte.

Il y a des hauteurs généreuſes; et le lecteur dira que ce ſont les plus eſtimables. Le duc d'*Orléans*, régent du royaume, preſſé par M. *Sum*, envoyé de Pologne, de ne point recevoir le roi *Staniſlas*, lui répondit : Dites à votre maître que la France a toujours été l'aſile des rois.

La hauteur avec laquelle *Louis XIV* traita quelquefois ses ennemis, est d'un autre genre, et moins sublime.

On ne peut s'empêcher de remarquer ici ce que le père *Bouhours* dit du ministre d'Etat *Pompone. Il avait une hauteur, une fermeté d'ame que rien ne fesait ployer. Louis XIV*, dans un mémoire de sa main (*a*), dit de ce même ministre qu'il n'avait ni fermeté, ni dignité.

On a souvent employé au pluriel le mot hauteur dans le style relevé, les *hauteurs de l'esprit humain;* et on dit dans le style simple, il a eu des hauteurs, il s'est fait des ennemis par ses hauteurs.

Ceux qui ont approfondi le cœur humain en diront davantage sur ce petit article.

HEMISTICHE.

HEMISTICHE, ἡμιστιχος, *s. m.* moitié de vers, demi-vers, repos au milieu du vers. Cet article, qui paraît d'abord une minutie, demande pourtant toute l'attention de quiconque veut s'instruire. Ce repos à la moitié d'un vers n'est proprement le partage que des vers alexandrins. La nécessité de couper toujours ces vers en deux parties égales, et la

(*a*) On trouve ce mémoire dans le *Siècle de Louis XIV*.

néceffité non moins forte d'éviter la monotonie, d'obferver ce repos, et de le cacher, font des chaînes qui rendent l'art d'autant plus précieux qu'il eft plus difficile.

Voici des vers techniques qu'on propofe, quelque faibles qu'ils foient, pour montrer par quelle méthode on doit rompre cette monotonie que la loi de l'hémiftiche femble entraîner avec elle :

Obfervez l'hémiftiche, et redoutez l'ennui
Qu'un repos uniforme attache auprès de lui.
Que votre phrafe heureufe, et clairement rendue,
Soit tantôt terminée, et tantôt fufpendue ;
C'eft le fecret de l'art. Imitez ces accens
Dont l'aifé Géliotte avait charmé nos fens.
Toujours harmonieux, et libre fans licence,
Il n'appefantit point fes fons et fa cadence.
Sallé, dont Terpficore avait conduit les pas,
Fit fentir la mefure, et ne la marqua pas.

Ceux qui n'ont point d'oreille n'ont qu'à confulter feulement les points et les virgules de ces vers ; ils verront qu'étant toujours partagés en deux parties égales, chacune de fix fyllabes, cependant la cadence y eft toujours variée, la phrafe y eft contenue ou dans un demi-vers, ou dans un vers entier, ou dans deux. On peut même ne compléter le fens

qu'au bout de six vers ou de huit; et c'est ce mélange qui produit une harmonie dont on est frappé, et dont peu de lecteurs voient la cause.

Plusieurs dictionnaires disent que l'hémistiche est la même chose que la césure, mais il y a une grande différence. L'hémistiche est toujours à la moitié du vers. La césure qui rompt le vers est par-tout où elle coupe la phrase.

Tiens, le voilà, marchons, il est à nous, viens, frappe.

Presque chaque mot est une césure dans ce vers.

Hélas quel est le prix des vertus? la souffrance.

La césure est ici à la neuvième syllabe.

Dans les vers de cinq pieds ou de dix syllabes, il n'y a point d'hémistiche, quoi qu'en disent tant de dictionnaires; il n'y a que des césures, on ne peut couper ces vers en deux parties égales de deux pieds et demi.

Ainsi partagés, — boiteux et mal faits,
Ces vers languissans — ne plairaient jamais.

On en voulut faire autrefois de cette espèce dans le temps qu'on cherchait l'harmonie qu'on n'a que très-difficilement trouvée. On prétendait imiter les vers pentamètres latins,

les ſeuls qui ont en effet naturellement cet hémiſtiche; mais on ne ſongeait pas que les vers pentamètres étaient variés par les ſpondées et par les dactyles; que leurs hémiſtiches pouvaient contenir ou cinq ou ſix ou ſept ſyllabes. Mais ce genre de vers français, au contraire, ne pouvant jamais avoir que des hémiſtiches de cinq ſyllabes égales, et ces deux meſures étant trop courtes et trop rapprochées, il en réſultait néceſſairement cette uniformité ennuyeuſe qu'on ne peut rompre comme dans les vers alexandrins. De plus, le vers pentamètre latin, venant après un hexamètre, produiſait une variété qui nous manque.

Ces vers de cinq pieds à deux hémiſtiches égaux pourraient ſe ſouffrir dans des chanſons; ce fut pour la muſique que *Sapho* les inventa chez les Grecs, et qu'*Horace* les imita quelquefois, lorſque le chant était joint à la poëſie, ſelon ſa première inſtitution. On pourrait parmi nous introduire dans le chant cette meſure qui approche de la ſaphique :

L'Amour eſt un Dieu — que la terre adore,
Il fait nos tourmens — il ſait les guérir :
Dans un doux repos — heureux qui l'ignore,
Plus heureux cent fois — qui peut le ſervir.

Mais ces vers ne pourraient être tolérés dans des ouvrages de longue haleine, à cauſe de la

cadence uniforme. Les vers de dix ſyllabes ordinaires ſont d'une autre meſure ; la céſure ſans hémiſtiche eſt preſque toujours à la fin du ſecond pied, de ſorte que le vers eſt ſouvent en deux meſures , l'une de quatre , l'autre de ſix ſyllabes. Mais on lui donne auſſi ſouvent une autre place, tant la variété eſt néceſſaire.

Languiſſant, faible et courbé ſous les maux,
J'ai conſumé mes jours dans les travaux.
Quel fut le prix de tant de ſoins? l'envie;
Son ſouffle impur empoiſonna ma vie.

Au premier vers, la céſure eſt après le mot *faible* ; au ſecond , après *jours ;* au troiſième, elle eſt encore plus loin , après *ſoins ;* au quatrième elle eſt après *impur.*

Dans les vers de huit ſyllabes il n'y a ni hémiſtiche ni céſure.

Loin de nous ce diſcours vulgaire,
Que la nature dégénère,
Que tout paſſe et que tout finit.
La nature eſt inépuiſable,
Et le travail infatigable
Eſt un Dieu qui la rajeunit.

Au premier vers s'il y avait une céſure, elle ſerait à la ſixième ſyllabe. Au troiſième, elle ſerait à la troiſième ſyllabe , *paſſe*, plutôt

à

à la quatrième *se*, qui est confondue avec la troisième *pas*; mais en effet il n'y a point là de césure. L'harmonie des vers de cette mesure consiste dans le choix heureux des mots et dans les rimes croisées ; faible mérite sans les pensées et les images.

Les Grecs et les Latins n'avaient point d'hémistiches dans leurs vers hexamètres. Les Italiens n'en ont dans aucune de leurs poësies.

Le donne, i cavalier, l'armi, gli amori,
Le cortesie, l'audaci imprese io canto
Che furo al tempo che passaro i mori
D'Africa il mar, et in Francia nocquer tanto, &c.

Ces vers sont comptés d'onze syllabes, et le génie de la langue italienne l'exige. S'il y avait un hémistiche, il faudrait qu'il tombât au deuxième pied et trois quarts.

La poësie anglaise est dans le même cas. Les grands vers anglais sont de dix syllabes ; ils n'ont point d'hémistiches, mais ils ont des césures marquées.

At tropington—not far from Cambridge, stood
A cross a pleasing stream—a bridge of would
Near it a mill—in low and plashy ground,
Where corn for all the neibouring parts—was ground.

Les césures différentes de ces vers sont désignées par les tirets.

Au reſte, il eſt inutile de dire que ces vers ſont le commencement de l'ancien conte italien du *Berceau*, traité depuis par *la Fontaine*. Mais ce qui eſt utile pour les amateurs, c'eſt de ſavoir que non-ſeulement les Anglais et les Italiens ſont affranchis de la gêne de l'hémiſtiche, mais encore qu'ils ſe permettent tous les *hiatus* qui choquent nos oreilles; et qu'à ces libertés ils ajoutent celle d'alonger et d'accourcir les mots ſelon le beſoin, d'en changer la terminaiſon; de leur ôter des lettres; qu'enfin dans leurs pièces dramatiques et dans quelques poëmes, ils ont ſecoué le joug de la rime. De ſorte qu'il eſt plus aiſé de faire cent vers italiens et anglais paſſables que dix français, à génie égal.

Les vers allemands ont un hémiſtiche, les eſpagnols n'en ont point. Tel eſt le génie différent des langues, dépendant en grande partie de celui des nations. Ce génie qui conſiſte dans la conſtruction des phraſes, dans les termes plus ou moins longs, dans la facilité des inverſions, dans les verbes auxiliaires, dans le plus ou moins d'articles, dans le mélange plus ou moins heureux des voyelles et des conſonnes; ce génie, dis-je, détermine toutes les différences qui ſe trouvent dans la poëſie de toutes les nations. L'hémiſtiche tient évidemment à ce génie des langues.

C'eſt bien peu de choſe qu'un hémiſtiche. Ce mot ſemblait à peine mériter un article, cependant on a été forcé de s'y arrêter un peu. Rien n'eſt à mépriſer dans les arts ; les moindres règles ſont quelquefois d'un très-grand détail. Cette obſervation ſert à juſtifier l'immenſité de ce dictionnaire, et doit inſpirer de la reconnaiſſance pour les peines prodigieuſes de ceux qui ont entrepris un ouvrage, lequel doit rejeter, à la vérité, toute déclamation, tout paradoxe, toute opinion haſardée, mais qui exige que tout ſoit approfondi.

HERESIE.

SECTION PREMIERE.

MOT grec qui ſignifie *cróyance*, *opinion de choix*. Il n'eſt pas trop à l'honneur de la raiſon humaine qu'on ſe ſoit haï, perſécuté, maſſacré, brûlé pour des opinions choiſies ; mais ce qui eſt encore fort peu à notre honneur, c'eſt que cette manie nous ait été particulière comme la lèpre l'était aux Hébreux, et jadis la vérole aux Caraïbes.

Nous ſavons bien, théologiquement parlant, que l'héréſie étant devenue un crime, ainſi que le mot une injure, nous ſavons, dis-je, que l'Egliſe latine pouvant ſeule

avoir raiſon, elle a été en droit de réprouver tous ceux qui étaient d'une opinion différente de la ſienne.

D'un autre côté, l'Egliſe grecque avait le même droit (*a*); auſſi réprouva-t-elle les Romains quand ils eurent choiſi une autre opinion que les Grecs ſur la proceſſion du Saint-Eſprit, ſur les viandes de carême, ſur l'autorité du pape, &c. &c.

Mais ſur quel fondement parvint-on enfin à faire brûler, quand on fut le plus fort, ceux qui avaient des opinions de choix ? ils étaient ſans doute criminels devant DIEU, puiſqu'ils étaient opiniâtres. Ils devaient donc, comme on n'en doute pas, être brûlés pendant toute l'éternité dans l'autre monde. Mais pourquoi les brûler à petit feu dans celui-ci ? ils repréſentaient que c'était entreprendre ſur la juſtice de DIEU; que ce ſupplice était bien dur de la part des hommes; que de plus il était inutile, puiſqu'une heure de ſouffrance ajoutée à l'éternité eſt comme zéro.

Les ames pieuſes répondaient à ces reproches que rien n'était plus juſte que de placer ſur des braſiers ardens quiconque avait une *opinion choiſie*; que c'était ſe conformer à DIEU que de faire brûler ceux qu'il devait

(*a*) Voyez les conciles de Conſtantinople, à l'article CONCILE.

brûler lui-même; et qu'enfin, puiſqu'un bûcher d'une heure ou deux eſt zéro par rapport à l'éternité, il importait très-peu qu'on brûlât cinq ou ſix provinces pour des opinions de choix, pour des héréſies.

On demande aujourd'hui chez quels anthropophages ces queſtions furent agitées, et leurs ſolutions prouvées par les faits? Nous ſommes forcés d'avouer que ce fut chez nous-mêmes, dans les mêmes villes où l'on ne s'occupe que d'opéra, de comédies, de bals, de modes et d'amour.

Malheureuſement ce fut un tyran qui introduiſit la méthode de faire mourir les hérétiques; non pas un de ces tyrans équivoques qui ſont regardés comme des ſaints dans un parti, et comme des monſtres dans l'autre: c'était un *Maxime*, compétiteur de *Théodoſe I*, tyran avéré par l'empire entier dans la rigueur du mot.

Il fit périr à Trèves, par la main des bourreaux, l'eſpagnol *Priſcillien* et ſes adhérens, dont les opinions furent jugées erronées par quelques évêques d'Eſpagne (*b*). Ces prélats ſollicitèrent le ſupplice des priſcillianiſtes avec une charité ſi ardente, que *Maxime* ne put leur rien refuſer. Il ne tint pas même à eux qu'on ne fît couper le cou à S[t] *Martin* comme

(*b*) Hiſtoire de l'Egliſe, quatrième ſiècle.

à un hérétique. Il fut bien heureux de fortir de Trèves, et de s'en retourner à Tours.

Il ne faut qu'un exemple pour établir un ufage. Le premier qui chez les Scythes fouilla dans la cervelle de fon ennemi, & fit une coupe de fon crâne, fut fuivi par tout ce qu'il y avait de plus illuftre chez les Scythes. Ainfi fut confacrée la coutume d'employer des bourreaux pour couper des *opinions*.

On ne vit jamais d'héréfie chez les anciennes religions, parce qu'elles ne connurent que la morale et le culte. Dès que la métaphyfique fut un peu liée au chriftianifme, on difputa; et de la difpute naquirent différens partis, comme dans les écoles de philofophie. Il était impoffible que cette métaphyfique ne mêlât pas fes incertitudes à la foi qu'on devait à JESUS-CHRIST. Il n'avait rien écrit, et fon incarnation était un problème que les nouveaux chrétiens, qui n'étaient pas infpirés par lui-même, réfolvaient de plufieurs manières différentes. *Chacun prenait parti*, comme dit expreffément St *Paul* (*c*)*; les uns étaient pour Apollos, les autres pour Céphas.*

Les chrétiens en général s'appelèrent longtemps *nazaréens;* et même les gentils ne leur donnèrent guère d'autre nom dans les deux premiers fiècles. Mais il y eut bientôt une

(*c*) I. aux Corinth. chap. I, v. 11 et 12.

école particulière de nazaréens qui eurent un évangile différent des quatre canoniques. On a même prétendu que cet évangile ne différait que très-peu de celui de S[t] *Matthieu*, et lui était antérieur. S[t] *Epiphane* et S[t] *Jérôme* placent les nazaréens dans le berceau du christianisme.

Ceux qui se crurent plus savans que les autres prirent le titre de gnostiques, les *connaisseurs*; et ce nom fut long-temps si honorable, que S[t] *Clément* d'Alexandrie, dans ses Stromates (*d*), appelle toujours les bons chrétiens, vrais gnostiques. *Heureux ceux qui sont entrés dans la sainteté gnostique!*

Celui qui mérite le nom de gnostique (*e*) *résiste aux séducteurs, et donne à quiconque demande.*

Les cinquième et sixième livres des Stromates ne roulent que sur la perfection du gnostique.

Les ébionites étaient incontestablement du temps des apôtres; ce nom, qui signifie *pauvre*, leur rendait chère la pauvreté dans laquelle JESUS était né. (*f*)

(*d*) Liv. I, n. 7.

(*e*) Liv. IV, n. 4.

(*f*) Il paraît peu vraisemblable que les autres chrétiens les aient appelés *ébionites*, pour faire entendre qu'ils étaient *pauvres d'entendement*. On prétend qu'ils croyaient JESUS fils de *Joseph*.

Cérinthe était aussi ancien (*g*) ; on lui attribuait l'Apocalypse de St *Jean*. On croit même que St *Paul* et lui eurent de violentes disputes.

Il semble à notre faible entendement que l'on devait attendre des premiers disciples une déclaration solennelle, une profession de foi complète et inaltérable, qui terminât toutes les disputes passées, et qui prévînt toutes les querelles futures : DIEU ne le permit pas. Le symbole nommé *des apôtres*, qui est court, et où ne se trouvent ni la consubstantialité, ni le mot *trinité*, ni les sept sacremens, ne parut que du temps de St *Jérôme*, de St *Augustin* et du célèbre prêtre d'Aquilée *Rufin*. Ce fut, dit-on, ce saint prêtre, ennemi de St *Jérôme*, qui le rédigea.

Les hérésies avaient eu le temps de se multiplier; on en comptait plus de cinquante dès le cinquième siècle.

Sans oser scruter les voies de la Providence, impénétrables à l'esprit humain, et consultant autant qu'il est permis les lueurs de notre faible raison, il semble que de tant d'opinions sur tant d'articles il y en eut toujours quelqu'une qui devait prévaloir.

(*g*) *Cérinthe* et les siens disaient que JESUS n'était devenu CHRIST qu'après son baptême. *Cérinthe* fut le premier auteur de la doctrine du règne de mille ans, qui fut embrassée par tant de pères de l'Eglise.

Celle-là était l'orthodoxe, *droit enſeignement.* Les autres ſociétés ſe diſaient bien orthodoxes auſſi; mais étant les plus faibles, on ne leur donna que le nom d'*hérétiques.*

Lorſque dans la ſuite des temps l'Egliſe chrétienne orientale, mère de l'Egliſe d'Occident, eut rompu ſans retour avec ſa fille, chacune reſta ſouveraine chez elle, et chacune eut ſes héréſies particulières, nées de l'opinion dominante.

Les barbares du Nord étant nouvellement chrétiens ne purent avoir les mêmes ſentimens que les contrées méridionales, parce qu'ils ne purent adopter les mêmes uſages. Par exemple, ils ne purent de long-temps adorer les images, puiſqu'ils n'avaient ni peintres ni ſculpteurs. Il était bien dangereux de baptiſer un enfant en hiver dans le Danube, dans le Véſer, dans l'Elbe.

Ce n'était pas une choſe aiſée pour les habitans des bords de la mer Baltique, de ſavoir préciſément les opinions du Milanais et de la Marche d'Ancône. Les peuples du midi et du nord de l'Europe eurent donc des opinions choiſies, différentes les unes des autres. C'eſt, ce me ſemble, la raiſon pour laquelle *Claude*, évêque de Turin, conſerva dans le neuvième ſiècle tous les uſages et tous les dogmes reçus au huitième et au

feptième depuis le pays des Allobroges jufqu'à l'Elbe et au Danube.

Ces dogmes et ces ufages fe perpétuèrent dans les vallées et dans les creux des montagnes, et vers les bords du Rhône, chez des peuples ignorés, que la déprédation générale laiffait en paix dans leur retraite et dans leur pauvreté, jufqu'à ce qu'enfin ils parurent fous le nom de *Vaudois*, au douzième fiècle, et fous celui d'*Albigeois* au treizième. On fait comme leurs *opinions choifies* furent traitées, comme on prêcha contre eux des croifades, quel carnage on en fit, et comment depuis ce temps jufqu'à nos jours il n'y eut pas une année de douceur et de tolérance dans l'Europe.

C'eft un grand mal d'être hérétique ; mais eft-ce un grand bien de foutenir l'orthodoxie par des foldats et par des bourreaux ? ne vaudrait-il pas mieux que chacun mangeât fon pain en paix à l'ombre de fon figuier ? Je ne fais cette propofition qu'en tremblant.

SECTION II.

De l'extirpation des héréſies.

Il faut, ce me ſemble, diſtinguer dans une héréſie l'opinion et la faction. Dès les premiers temps du chriſtianiſme les opinions furent partagées, comme nous l'avons vu. Les chrétiens d'Alexandrie ne penſaient pas ſur pluſieurs points comme ceux d'Antioche; les Achaïens étaient oppoſés aux Aſiatiques. Cette diverſité a duré dans tous les temps et durera vraiſemblablement toujours. JESUS-CHRIST qui pouvait réunir tous ſes fidelles dans le même ſentiment, ne l'a pas fait; il eſt donc à préſumer qu'il ne l'a pas voulu, et que ſon deſſein était d'exercer toutes ſes égliſes à l'indulgence et à la charité, en leur permettant des ſyſtêmes différens, qui tous ſe réuniſſaient à le reconnaître pour leur chef et leur maître. Toutes ces ſectes, long-temps tolérées par les empereurs, ou cachées à leurs yeux, ne pouvaient ſe perſécuter et ſe proſcrire les unes les autres, puiſqu'elles étaient également ſoumiſes aux magiſtrats romains; elles ne pouvaient que diſputer. Quand les magiſtrats les pourſuivirent, elles réclamèrent toutes également le droit de la nature;

elles dirent : Laiſſez-nous adorer DIEU en paix ; ne nous raviſſez pas la liberté que vous accordez aux Juifs.

Toutes les ſectes aujourd'hui peuvent tenir le même diſcours à ceux qui les oppriment. Elles peuvent dire aux peuples qui ont donné des priviléges aux Juifs : Traitez-nous comme vous traitez ces enfans de *Jacob*, laiſſez-nous prier DIEU comme eux ſelon notre conſcience. Notre opinion ne fait pas plus de tort à votre Etat que n'en fait le judaïſme. Vous tolérez les ennemis de JESUS-CHRIST, tolérez-nous donc nous qui adorons JESUS-CHRIST, et qui ne différons de vous que ſur des ſubtilités de théologie ; ne vous privez pas vous-mêmes de ſujets utiles. Il vous importe qu'ils travaillent à vos manufactures, à votre marine, à la culture de vos terres ; et il ne vous importe point qu'ils aient quelques autres articles de foi que vous. C'eſt de leurs bras que vous avez beſoin, et non de leur catéchiſme.

La faction eſt une choſe toute différente. Il arrive toujours, et néceſſairement, qu'une ſecte perſécutée dégénère en faction. Les opprimés ſe réuniſſent et s'encouragent. Ils ont plus d'induſtrie pour fortifier leur parti que la ſecte dominante n'en a pour l'exterminer. Il faut, ou qu'ils ſoient écraſés ; ou qu'ils écraſent. C'eſt ce qui arriva après la

perſécution excitée en 303 par le céſar *Galérius*, les deux dernières années de l'empire de *Dioclétien*. Les chrétiens ayant été favoriſés par *Dioclétien* pendant dix-huit années entières, étaient devenus trop nombreux et trop riches pour être exterminés. Ils ſe donnèrent à *Conſtance Chlore*, ils combattirent pour *Conſtantin* ſon fils, et il y eut une révolution entière dans l'empire.

On peut comparer les petites choſes aux grandes, quand c'eſt le même eſprit qui les dirige. Une pareille révolution eſt arrivée en Hollande, en Ecoſſe, en Suiſſe. Quand *Ferdinand* et *Iſabelle* chaſsèrent d'Eſpagne les Juifs, qui y étaient établis, non-ſeulement avant la maiſon régnante, mais avant les Maures et les Goths, et même avant les Carthaginois, les Juifs auraient fait une révolution en Eſpagne s'ils avaient été auſſi guerriers que riches, et s'ils avaient pu s'entendre avec les Arabes.

En un mot, jamais ſecte n'a changé le gouvernement que quand le déſeſpoir lui a fourni des armes. *Mahomet* lui-même n'a réuſſi que pour avoir été chaſſé de la Mecque, et parce qu'on y avait mis ſa tête à prix.

Voulez-vous donc empêcher qu'une ſecte ne bouleverſe un Etat, uſez de tolérance; imitez la ſage conduite que tiennent aujourd'hui

l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, le Danemarck, la Ruſſie. Il n'y a d'autre parti à prendre en politique, avec une ſecte nouvelle, que de faire mourir ſans pitié les chefs et les adhérens, hommes, femmes, enfans, ſans en excepter un ſeul, ou de les tolérer quand la ſecte eſt nombreuſe. Le premier parti eſt d'un monſtre, le ſecond eſt d'un ſage.

Enchaînez à l'Etat tous les ſujets de l'Etat par leur intérêt; que le quaker et le turc trouvent leur avantage à vivre ſous vos lois. La religion eſt de DIEU à l'homme; la loi civile eſt de vous à vos peuples.

SECTION III.

On ne peut que regretter la perte d'une relation que *Strategius* écrivit ſur les héréſies par ordre de *Conſtantin*. *Ammien Marcellin* (*a*) nous apprend que cet empereur voulant ſavoir exactement les opinions des ſectes, et ne trouvant perſonne qui fût propre à lui donner là-deſſus de juſtes éclairciſſemens, il en chargea cet officier, qui s'en acquitta ſi bien, que *Conſtantin* voulut qu'on lui donnât depuis le nom de *Muſonianus*. M. de *Valois*, dans ſes Notes ſur *Ammien*, obſerve que *Strategius*, qui fut fait préfet d'Orient, avait autant de

(*a*) Liv. XV, chap. XIII.

favoir et d'éloquence que de modération et de douceur; c'eſt au moins l'éloge qu'en a fait *Libanius*.

Le choix que cet empereur fit d'un laïque prouve qu'aucun eccléſiaſtique d'alors n'avait les qualités eſſentielles pour une tâche ſi délicate. En effet, St *Auguſtin* (*b*) remarque qu'un évêque de Breſſe, nommé *Philaſtrius*, dont l'ouvrage ſe trouve dans la bibliothéque des pères, ayant ramaſſé juſqu'aux héréſies qui ont paru chez les Juifs avant JESUS-CHRIST, en compte vingt-huit de celles-là, et cent vingt-huit depuis JESUS-CHRIST; au lieu que St *Epiphane*, en y comprenant les unes et les autres, n'en trouve que quatre-vingts. La raiſon que St *Auguſtin* donne de cette différence, c'eſt que ce qui paraît héréſie à l'un ne le paraît pas à l'autre. Auſſi ce père dit-il aux manichéens (*c*): Nous nous gardons bien de vous traiter avec rigueur, nous laiſſons cette conduite à ceux qui ne ſavent pas quelle peine il faut pour trouver la vérité, et combien il eſt difficile de ſe garantir des erreurs; nous laiſſons cette conduite à ceux qui ne ſavent pas quels ſoupirs et quels gémiſſemens il faut pour acquérir quelque petite connaiſſance de la nature divine. Pour moi, je dois vous

(*b*) Lettre CCXXII.
(*c*) Lettre contre celle de *Manès*, chap. II et III.

supporter comme on m'a supporté autrefois, et user envers vous de la même tolérance dont on usait envers moi lorsque j'étais dans l'égarement.

Cependant si l'on se rappelle les imputations infames dont nous avons dit un mot à l'article *Généalogie*, et les abominations dont ce père accusait les manichéens dans la célébration de leurs mystères, comme nous le verrons à l'article *Zèle*, on se convaincra que la tolérance ne fut jamais la vertu du clergé. Nous avons déjà vu, à l'article *Concile*, quelles séditions furent excitées par les ecclésiastiques à l'occasion de l'arianisme. *Eusèbe* nous apprend (*d*) qu'il y eut des endroits où l'on renversa les statues de *Constantin*, parce qu'il voulait qu'on supportât les ariens; et *Sozomène* (*e*) dit qu'à la mort d'*Eusèbe* de Nicomédie, l'arien *Macédonius* disputant le siége de Constantinople à *Paul* catholique, le trouble et la confusion devinrent si grands dans l'église de laquelle ils voulaient se chasser réciproquement, que les soldats, croyant que le peuple se soulevait, le chargèrent; on se battit, et plus de trois mille personnes furent tuées à coups d'épée, ou étouffées. *Macédonius* monta sur le trône épiscopal, s'empara bientôt de toutes les églises,

(*d*) Vie de *Constantin*, liv. III, chap. IV.
(*e*) *Idem*, liv. IV, chap. XXI.

et

et perſécuta cruellement les novatiens et les catholiques. C'eſt pour ſe venger de ces derniers qu'il nia la divinité du Saint-Eſprit, comme il reconnut la divinité du Verbe, niée par les ariens, pour braver leur protecteur *Conſtance* qui l'avait dépoſé.

Le même hiſtorien ajoute (*f*) qu'à la mort d'*Athanaſe*, les ariens appuyés par *Valens* arrêtèrent, mirent aux fers et firent mourir ceux qui reſtaient attachés à *Pierre*, qu'*Athanaſe* avait déſigné ſon ſucceſſeur. On était dans Alexandrie comme dans une ville priſe d'aſſaut. Les ariens s'emparèrent bientôt des égliſes, et l'on donna à l'évêque inſtallé par les ariens le pouvoir de bannir de l'Egypte tous ceux qui reſteraient attachés à la foi de Nicée.

Nous liſons dans *Socrate* (*g*) qu'après la mort de *Siſinnius* l'Egliſe de Conſtantinople ſe diviſa encore ſur le choix de ſon ſucceſſeur, et *Théodoſe le jeune* mit ſur le ſiége patriarchal le fougueux *Neſtorius*. Dans ſon premier ſermon, il dit à l'empereur : Donnez-moi la terre purgée d'hérétiques, et je vous donnerai le ciel; ſecondez-moi pour exterminer les hérétiques, et je vous promets un ſecours efficace contre les Perſes. Enſuite il chaſſa les ariens de la capitale, arma le peuple contre eux,

(*f*) Vie de *Conſtantin*, liv. VI, chap. XX.

(*g*) Liv. VII, chap. XXIX.

abattit leurs églises, et obtint de l'empereur des édits rigoureux pour achever de les exterminer. Il se servit ensuite de son crédit pour faire arrêter, emprisonner et fouetter les principaux du peuple qui l'avaient interrompu au milieu d'un autre discours, dans lequel il prêchait sa même doctrine, qui fut bientôt condamnée au concile d'Ephèse.

Photius rapporte (*h*) que lorsque le prêtre arrivait à l'autel, c'était un usage dans l'Eglise de Constantinople que le peuple chantât : DIEU *saint*, DIEU *fort*, DIEU *immortel*, et c'est ce qu'on nommait le *trisagion*. *Pierre le foulon* y avait ajouté ces mots : *Qui avez été crucifié pour nous, ayez pitié de nous*. Les catholiques crurent que cette addition contenait l'erreur des eutychiens théopaschites, qui prétendaient que la Divinité avait souffert; ils chantaient cependant le *trisagion* avec l'addition, pour ne pas irriter l'empereur *Anastase*, qui venait de déposer un autre *Macédonius*, et de mettre à sa place *Timothée*, par l'ordre duquel on chantait cette addition. Mais un jour des moines entrèrent dans l'église, et au lieu de cette addition chantèrent un verset de psaume; le peuple s'écria aussitôt : *Les orthodoxes sont venus bien à propos*. Tous les partisans du concile de Chalcédoine

(*h*) Bibliothéque, cahier CCXXII.

chantèrent avec les moines le verſet du pſaume; les eutychiens le trouvèrent mauvais; on interrompt l'office, on ſe bat dans l'égliſe, le peuple ſort, s'arme, porte dans la ville le carnage et le feu, et ne s'apaiſe qu'après avoir fait périr plus de dix mille hommes. (*i*)

La puiſſance impériale établit enfin dans toute l'Egypte l'autorité de ce concile de Chalcédoine; mais plus de cent mille égyptiens, maſſacrés dans différentes occaſions pour avoir refuſé de reconnaître ce concile, avaient porté dans le cœur de tous les Egyptiens une haine implacable contre les empereurs. Une partie des ennemis du concile ſe retira dans la haute Egypte, d'autres ſortirent des terres de l'empire, et paſsèrent en Afrique et chez les Arabes, où toutes les religions étaient tolérées. (*k*)

Nous avons déjà dit que, ſous le règne d'*Irène*, le culte des images fut rétabli et confirmé par le ſecond concile de Nicée. *Léon l'arménien*, *Michel le bègue* et *Théophile* n'oublièrent rien pour l'abolir; et cette conteſtation cauſa encore du trouble dans l'empire de Conſtantinople, juſqu'au règne de l'impératrice *Théodora*, qui donna au ſecond concile de

(*i*) *Evagre*, Vie de *Théodoſe*, liv. III, chap. XXXIII, XLIV.

(*k*) Hiſt. des patriarches d'Alexandrie, page 164.

Nicée force de loi, éteignit le parti des iconoclaſtes, et employa toute ſon autorité contre les manichéens. Elle envoya dans tout l'empire ordre de les rechercher, et de faire mourir tous ceux qui ne ſe convertiraient pas. Plus de cent mille périrent par différens genres de ſupplices. Quatre mille échappés aux recherches et aux ſupplices ſe ſauvèrent chez les Sarraſins, s'unirent à eux, ravagèrent les terres de l'empire, ſe bâtirent des places fortes, où les manichéens, que la crainte des ſupplices avait tenus cachés, ſe réfugièrent, et formèrent une puiſſance formidable par leur nombre et par leur haine contre les empereurs et les catholiques. On les vit pluſieurs fois ravager les terres de l'empire, et tailler ſes armées en pièces. (*l*)

Nous abrégeons les détails de ces maſſacres : ceux d'Irlande, où plus de cent cinquante mille hérétiques furent exterminés en quatre ans (*m*), ceux des vallées de Piémont, ceux dont nous parlerons à l'article *Inquiſition*, enfin la Saint-Barthelemi, ſignalèrent en Occident le même eſprit d'intolérance contre lequel on n'a rien de plus ſenſé que ce que l'on trouve dans les ouvrages de *Salvien*.

(*l*) *Dupin*, Biblioth. neuvième ſiècle.

(*m*) Biblioth. anglaiſe, livre II, page 303.

Voici comment s'exprime, sur les sectateurs d'une des premières héréſies, ce digne prêtre de Marſeille, qu'on ſurnomma le maître des évêques, et qui déplorait avec tant de douleur les déréglemens de ſon temps, qu'on l'appela le *Jérémie* du cinquième ſiècle: „ Les ariens, dit-il (*n*), ſont hérétiques; mais ils ne le ſavent pas; ils ſont hérétiques chez nous, mais ils ne le ſont pas chez eux; car ils ſe croient ſi bien catholiques, qu'ils nous traitent nous-mêmes d'hérétiques. Nous ſommes perſuadés qu'ils ont une penſée injurieuſe à la génération divine, en ce qu'ils diſent que le fils eſt moindre que le père. Ils croient eux que nous avons une opinion injurieuſe pour le père, parce que nous feſons le père et le fils égaux: la vérité eſt de notre côté; mais ils croient l'avoir en leur faveur. Nous rendons à DIEU l'honneur qui lui eſt dû, mais ils prétendent auſſi le lui rendre dans leur manière de penſer. Ils ne s'acquittent pas de leur devoir; mais dans le point même où ils manquent ils font conſiſter le plus grand devoir de la religion. Ils ſont impies; mais dans cela même ils croient ſuivre la véritable piété. Ils ſe trompent donc, mais par un principe d'amour envers DIEU; et quoiqu'ils n'aient pas la vraie foi, ils

(*n*) Liv. V, du Gouvernement de DIEU.

regardent celle qu'ils ont embrassée comme le parfait amour de DIEU.

» Il n'y a que le souverain juge de l'univers qui sache comment ils seront punis de leurs erreurs au jour du jugement. Cependant il les supporte patiemment, parce qu'il voit que s'ils sont dans l'erreur, ils errent par un mouvement de piété. »

HERMÈS, OU ERMÈS, OU MERCURE TRISMEGISTE, OU THAUT, OU TAUT, OU THOT.

On néglige cet ancien livre de *Mercure Trismégiste*, et on peut n'avoir pas tort. Il a paru à des philosophes un sublime galimatias; et c'est peut-être pour cette raison qu'on l'a cru l'ouvrage d'un grand platonicien.

Toutefois, dans ce chaos théologique, que de choses propres à étonner et à soumettre l'esprit humain! DIEU dont la triple essence est sagesse, puissance et bonté; DIEU formant le monde par sa pensée, par son verbe; DIEU créant des dieux subalternes; DIEU ordonnant à ces dieux de diriger les orbes célestes, et de présider au monde; le soleil fils de DIEU; l'homme image de DIEU par la pensée; la lumière principal ouvrage de DIEU, essence

divine: toutes ces grandes et vives images éblouirent l'imagination subjuguée.

Il reste à savoir si ce livre, aussi célèbre que peu lu, fut l'ouvrage d'un grec ou d'un égyptien.

S[t] *Augustin* ne balance pas à croire que le livre est d'un égyptien (*a*), qui prétendait être descendu de l'ancien *Mercure*, de cet ancien *Thaut*, premier législateur de l'Egypte.

Il est vrai que S[t] *Augustin* ne savait pas plus l'égyptien que le grec; mais il faut bien que de son temps on ne doutât pas que l'*Hermès* dont nous avons la théologie, ne fût un sage de l'Egypte, antérieur probablement au temps d'*Alexandre*, et l'un des prêtres que *Platon* alla consulter.

Il m'a toujours paru que la théologie de *Platon* ne ressemblait en rien à celle des autres grecs, si ce n'est à celle de *Timée*, qui avait voyagé en Egypte ainsi que *Pythagore*.

L'*Hermès Trismégiste* que nous avons est écrit dans un grec barbare, assujetti continuellement à une marche étrangère. C'est une preuve qu'il n'est qu'une traduction dans laquelle on a plus suivi les paroles que le sens.

Joseph Scaliger, qui aida le seigneur de *Candale* évêque d'Aire à traduire l'*Hermès* ou

(*a*) Cité de DIEU, liv. VIII, chap. XXVI.

Mercure Trismégiste, ne doute pas que l'original ne fût égyptien.

Ajoutez à ces raisons qu'il n'est pas vraisemblable qu'un grec eût adressé si souvent la parole à *Thaut*. Il n'est guère dans la nature qu'on parle avec tant d'effusion de cœur à un étranger ; du moins on n'en voit aucun exemple dans l'antiquité.

L'*Esculape* égyptien qu'on fait parler dans ce livre, et qui peut-être en est l'auteur, écrit au roi d'Egypte *Ammon* (*b*) : *Gardez-vous bien de souffrir que les Grecs traduisent les livres de notre Mercure, de notre Thaut, parce qu'ils le défigureraient.* Certainement un grec n'aurait point parlé ainsi.

Toutes les vraisemblances sont donc que ce fameux livre est égyptien.

Il y a une autre réflexion à faire, c'est que les systêmes d'*Hermès* et de *Platon* conspiraient également à s'étendre chez les écoles juives dès le temps des *Ptolomées*. Cette doctrine y fit bientôt de très-grands progrès. Vous la voyez étalée toute entière chez le juif *Philon*, homme savant à la mode de ces temps-là.

Il copie des passages entiers de *Mercure Trismégiste*, dans son chapitre de la formation du monde. *Premièrement*, dit-il, DIEU *fit le monde intelligible, le ciel incorporel et la terre*

(*b*) Préface du *Mercure Trismégiste*.

invisible ;

invisible ; après il créa l'essence incorporelle de l'eau et de l'esprit, et enfin l'essence de la lumière incorporelle, patron du soleil et de tous les astres.

Telle est la doctrine d'*Hermès* toute pure. Il ajoute que *le verbe ou la pensée invisible et intellectuelle est l'image de* DIEU.

Voici la création du monde par le verbe, par la pensée, par le *logos*, bien nettement exprimée.

Vient ensuite la doctrine des nombres, qui passa des Egyptiens aux Juifs. Il appelle la raison la parente de DIEU. Le nombre de sept est l'accomplissement de toute chose ; et c'est pourquoi, dit-il, la lyre n'a que sept cordes.

En un mot, *Philon* possédait toute la philosophie de son temps.

On se trompe donc quand on croit que les Juifs, sous le règne d'*Hérode*, étaient plongés dans la même espèce d'ignorance où ils étaient auparavant. Il est évident que St *Paul* était très-instruit ; il n'y a qu'à lire le premier chapitre de St *Jean*, qui est si différent des autres, pour voir que l'auteur écrit précisément comme *Hermès* et comme *Platon*. *Au commencement était le verbe, et le verbe, le logos, était avec* DIEU, *et* DIEU *était le logos ; tout a été fait par lui, et sans lui rien n'est de ce qui fut*

fait. Dans lui était la vie ; et la vie était la lumière des hommes.

C'eſt ainſi que S[t] *Paul* dit (*c*) que DIEU *a créé les ſiècles par ſon fils.*

Dès le temps des apôtres vous voyez des ſociétés entières de chrétiens qui ne ſont que trop ſavans, et qui ſubſtituent une philoſophie fantaſtique à la ſimplicité de la foi. Les *Simon*, les *Ménandre*, les *Cérinthe* enſeignaient préciſément les dogmes d'*Hermès*. Leurs éons n'étaient autre choſe que les dieux ſubalternes créés par le grand Etre. Tous les premiers chrétiens ne furent donc pas des hommes ſans lettres, comme on dit tous les jours, puiſqu'il y en avait pluſieurs qui abuſaient de leur littérature, et que même dans les Actes le gouverneur *Feſtus* dit à *Paul* : *Tu es fou, Paul, trop de ſcience t'a mis hors de ſens.*

Cérinthe dogmatiſait du temps de S[t] *Jean* l'évangéliſte. Ses erreurs étaient d'une métaphyſique profonde et déliée. Les défauts qu'il remarquait dans la conſtruction du monde lui firent penſer, comme le dit le docteur *Dupin*, que ce n'était pas le Dieu ſouverain qui l'avait formé, mais une vertu inférieure à ce premier principe, laquelle n'avait pas connaiſſance du Dieu ſouverain. C'était vouloir corriger le ſyſtême de *Platon* même ; c'était ſe

(*c*) Epît. aux Hébreux, chap. I, v. 2.

tromper comme chrétien et comme philosophe. Mais c'était en même temps montrer un esprit très-délié et très-exercé.

Il en eſt de même des primitifs appelés *quakers*, dont nous avons tant parlé. On les a pris pour des hommes qui ne ſavaient que parler du nez, et qui ne feſaient nul uſage de leur raiſon. Cependant il y en eut pluſieurs parmi eux qui employaient toutes les fineſſes de la dialectique. L'enthouſiaſme n'eſt pas toujours le compagnon de l'ignorance totale; il l'eſt ſouvent d'une ſcience erronée.

HEUREUX, HEUREUSE, HEUREUSEMENT.

CE mot vient évidemment d'*heur*, dont *heure* eſt l'origine; de là ces anciennes expreſſions, *à la bonne heure*, *à la mal-heure;* car nos pères n'avaient pour toute philoſophie que quelques préjugés : des nations plus anciennes admettaient des heures favorables et funeſtes.

On pourrait, en voyant que le bonheur n'était autrefois qu'une heure fortunée, faire plus d'honneur aux anciens qu'ils ne méritent, et conclure de là qu'ils regardaient le bonheur comme une choſe très-paſſagère, telle qu'elle

l'eſt en effet. Ce qu'on appelle bonheur eſt une idée abſtraite, compoſée de quelques idées de plaiſir; car qui n'a qu'un moment de plaiſir n'eſt point un homme heureux, de même qu'un moment de douleur ne fait point un homme malheureux. Le plaiſir eſt plus rapide que le bonheur, et le bonheur que la félicité. Quand on dit, je ſuis heureux dans ce moment, on abuſe du mot; et cela ne veut dire que, j'ai du plaiſir. Quand on a des plaiſirs un peu répétés, on peut dans cet eſpace de temps ſe dire heureux. Quand ce bonheur dure un peu plus, c'eſt un état de félicité. On eſt quelquefois bien loin d'être heureux dans la proſpérité, comme un malade dégoûté ne mange rien d'un grand feſtin préparé pour lui.

L'ancien adage, *on ne doit appeler perſonne heureux avant ſa mort*, ſemble rouler ſur de bien faux principes. On dirait, par cette maxime, qu'on ne devrait le nom d'heureux qu'à un homme qui le ſerait conſtamment depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa dernière heure. Cette ſérie continuelle de momens agréables eſt impoſſible par la conſtitution de nos organes, par celle des élémens de qui nous dépendons, par celle des hommes dont nous dépendons davantage. Prétendre être toujours heureux eſt la pierre philoſophale de l'ame; c'eſt beaucoup pour nous de n'être pas long-temps dans

un état trifte. Mais celui qu'on fuppoferait avoir toujours joui d'une vie heureufe, et qui périrait miférablement, aurait certainement mérité le nom d'heureux jufqu'à fa mort, et on pourrait prononcer hardiment qu'il a été le plus heureux des hommes. Il fe peut très-bien que *Socrate* ait été le plus heureux des Grecs, quoique des juges ou fuperftitieux et abfurdes, ou iniques, ou tout cela enfemble, l'aient empoifonné juridiquement à l'âge de foixante et dix ans, fur le foupçon qu'il croyait un feul Dieu.

Cette maxime philofophique tant rebattue, *nemo ante obitum felix*, paraît donc abfolument fauffe en tout fens; et fi elle fignifie qu'un homme heureux peut mourir d'une mort malheureufe, elle ne fignifie rien que de trivial.

Le proverbe du peuple, *heureux comme un roi*, eft encore plus faux. Quiconque même a vécu doit favoir combien le vulgaire fe trompe.

On demande s'il y a une condition plus heureufe qu'une autre, fi l'homme en général eft plus heureux que la femme? il faudrait avoir effayé de toutes les conditions, avoir été homme et femme, comme *Tiréfias* et *Iphis*, pour décider cette queftion: encore faudrait-il avoir vécu dans toutes les conditions avec un efprit également propre à chacune, et il

faudrait avoir paſſé par tous les états poſſibles de l'homme et de la femme pour en juger.

On demande encore ſi de deux hommes l'un eſt plus heureux que l'autre ? Il eſt bien clair que celui qui a la pierre et la goutte, qui perd ſon bien, ſon honneur, ſa femme et ſes enfans, et qui eſt condamné à être pendu immédiatement après avoir été taillé, eſt moins heureux dans ce monde, à tout prendre, qu'un jeune ſultan vigoureux, ou que le ſavetier de *la Fontaine.*

Mais on veut ſavoir quel eſt le plus heureux de deux hommes également ſains, également riches, et d'une condition égale ? Il eſt clair que c'eſt leur humeur qui en décide. Le plus modéré, le moins inquiet et en même temps le plus ſenſible, eſt le plus heureux ; mais malheureuſement le plus ſenſible eſt preſque toujours le moins modéré. Ce n'eſt pas notre condition, c'eſt la trempe de notre ame, qui nous rend heureux. Cette diſpoſition de notre ame dépend de nos organes, et nos organes ont été arrangés ſans que nous y ayons la moindre part. C'eſt au lecteur à faire là-deſſus ſes réflexions. Il y a bien des articles ſur leſquels il peut s'en dire plus qu'on ne lui en doit dire. En fait d'arts, il faut l'inſtruire ; en fait de morale, il faut le laiſſer penſer.

Il y a des chiens qu'on careſſe, qu'on peigne,

qu'on nourrit de biſcuits, à qui on donne de jolies chiennes. Il y en a d'autres qui ſont couverts de gale, qui meurent de faim, qu'on chaſſe, qu'on bat, et qu'enſuite un jeune chirurgien diſsèque lentement, après leur avoir enfoncé quatre gros clous dans les pattes. A-t-il dépendu de ces pauvres chiens d'être heureux ou malheureux ?

On dit, penſée heureuſe, trait heureux, repartie heureuſe, phyſionomie heureuſe, climat heureux. Ces penſées, ces traits heureux qui nous viennent comme des inſpirations ſoudaines, et qu'on appelle *des bonnes fortunes d'hommes d'eſprit*, nous ſont inſpirés comme la lumière entre dans nos yeux, ſans que nous la cherchions. Ils ne ſont pas plus en notre pouvoir que la phyſionomie heureuſe, c'eſt-à-dire, douce et noble, ſi indépendante de nous et ſi ſouvent trompeuſe. Le climat heureux eſt celui que la nature favoriſe. Ainſi ſont les imaginations heureuſes, ainſi eſt l'heureux génie, c'eſt-à-dire, le grand talent. Et qui peut ſe donner le génie ? qui peut, quand il a reçu quelque rayon de cette flamme, le conſerver toujours brillant ?

Puiſque heureux vient de la bonne heure, et malheureux de la mal-heure, on pourrait dire que ceux qui penſent, qui écrivent avec génie, qui réuſſiſſent dans les ouvrages de

goût, *écrivent à la bonne heure.* Le grand nombre eſt de ceux qui écrivent *à la malheure.*

Quand on dit, un heureux ſcélérat, on n'entend par ce mot que ſes ſuccès. *Félix Sylla*, l'heureux *Sylla*, un *Alexandre VI*, un duc de *Borgia*, ont heureuſement pillé, trahi, empoiſonné, ravagé, égorgé; mais s'ils ſe ſont crus des ſcélérats, il y a grande apparence qu'ils étaient très-malheureux, quand même ils n'auraient pas craint leurs ſemblables.

Il ſe pourrait qu'un ſcélérat mal élevé, un turc par exemple, à qui on aurait dit qu'il lui eſt permis de manquer de foi aux chrétiens, de faire ſerrer d'un cordon de ſoie le cou de ſes viſirs quand ils ſont riches, de jeter dans le canal de la mer Noire ſes frères étranglés ou maſſacrés, et de ravager cent lieues de pays pour ſa gloire; il ſe pourrait, dis-je, à toute force, que cet homme n'eût pas plus de remords que ſon mufti, et fût très-heureux. C'eſt ſur quoi le lecteur peut encore penſer beaucoup.

Il y avait autrefois des planètes heureuſes, d'autres malheureuſes; malheureuſement il n'y en a plus.

On a voulu priver le public de ce dictionnaire utile, heureuſement on n'y a pas réuſſi.

Des ames de boue, des fanatiques abſurdes préviennent tous les jours les puiſſans, les ignorans, contre les philoſophes. Si malheureuſement on les écoutait, nous retomberions dans la barbarie d'où les ſeuls philoſophes nous ont tirés.

HISTOIRE.

SECTION PREMIERE.

Définition.

L'HISTOIRE eſt le récit des faits donnés pour vrais, au contraire de la fable qui eſt le récit des faits donnés pour faux.

Il y a l'hiſtoire des opinions, qui n'eſt guère que le recueil des erreurs humaines.

L'hiſtoire des arts peut être la plus utile de toutes, quand elle joint à la connaiſſance de l'invention et du progrès des arts la deſcription de leur mécaniſme.

L'hiſtoire naturelle, improprement dite *hiſtoire*, eſt une partie eſſentielle de la phyſique.

On a diviſé l'hiſtoire des événemens en ſacrée et profane; l'hiſtoire ſacrée eſt une ſuite des opérations divines et miraculeuſes, par

lesquelles il a plu à DIEU de conduire autrefois la nation juive, et d'exercer aujourd'hui notre foi.

Si j'apprenais l'hébreu, les sciences, l'histoire !
Tout cela c'est la mer à boire.

Premiers fondemens de l'histoire.

LES premiers fondemens de toute histoire sont les récits des pères aux enfans, transmis ensuite d'une génération à une autre ; ils ne sont tout au plus que probables dans leur origine, quand ils ne choquent point le sens commun ; et ils perdent un degré de probabilité à chaque génération. Avec le temps la fable se grossit, et la vérité se perd : de là vient que toutes les origines des peuples sont absurdes. Ainsi les Egyptiens avaient été gouvernés par les dieux pendant beaucoup de siècles ; ils l'avaient été ensuite par des demi-dieux ; enfin ils avaient eu des rois pendant onze mille trois cents quarante ans ; et le soleil dans cet espace de temps avait changé quatre fois d'orient et d'occident.

Les Phéniciens du temps d'*Alexandre* prétendaient être établis dans leur pays depuis trente mille ans ; et ces trente mille ans étaient remplis d'autant de prodiges que la

chronologie égyptienne. J'avoue qu'il eſt phyſiquement très-poſſible que la Phénicie ait exiſté, non-ſeulement trente mille ans, mais trente mille milliars de ſiècles, et qu'elle ait éprouvé, ainſi que le reſte du globe, trente millions de révolutions; mais nous n'en avons pas de connaiſſance.

On ſait quel merveilleux ridicule règne dans l'ancienne hiſtoire des Grecs.

Les Romains, tout ſérieux qu'ils étaient, n'ont pas moins enveloppé de fables l'hiſtoire de leurs premiers ſiècles. Ce peuple, ſi récent en comparaiſon des nations aſiatiques, a été cinq cents années ſans hiſtoriens. Ainſi il n'eſt pas ſurprenant que *Romulus* ait été le fils de *Mars*, qu'une louve ait été ſa nourrice, qu'il ait marché avec mille hommes de ſon village de Rome contre vingt-cinq mille combattans du village des Sabins; qu'enſuite il ſoit devenu dieu; que *Tarquin* l'ancien ait coupé une pierre avec un raſoir, et qu'une veſtale ait tiré à terre un vaiſſeau avec ſa ceinture, &c.

Les premières annales de toutes nos nations modernes ne ſont pas moins fabuleuſes; les choſes prodigieuſes et improbables doivent être quelquefois rapportées, mais comme des preuves de la crédulité humaine: elles entrent dans l'hiſtoire des opinions et des ſottiſes; mais le champ eſt trop immenſe.

Des monumens.

POUR connaître avec un peu de certitude quelque chose de l'histoire ancienne ; il n'est qu'un seul moyen, c'est de voir s'il reste quelques monumens incontestables. Nous n'en avons que trois par écrit ; le premier est le recueil des observations astronomiques faites pendant dix-neuf cents ans de suite à Babylone, envoyées par *Alexandre* en Gréce. Cette suite d'observations, qui remonte à deux mille deux cents trente-quatre ans avant notre ère vulgaire, prouve invinciblement que les Babyloniens existaient en corps de peuple plusieurs siècles auparavant ; car les arts ne sont que l'ouvrage du temps ; et la paresse naturelle aux hommes les laisse des milliers d'années sans autres connaissances et sans autres talens que ceux de se nourrir, de se défendre des injures de l'air, et de s'égorger. Qu'on en juge par les Germains et par les Anglais du temps de *César*, par les Tartares d'aujourd'hui, par les deux tiers de l'Afrique et par tous les peuples que nous avons trouvés dans l'Amérique, en exceptant à quelques égards les royaumes du Pérou et du Mexique, et la république de Tlascala. Qu'on se souvienne que dans tout ce nouveau monde personne ne savait ni lire ni écrire.

Le ſecond monument eſt l'éclipſe centrale du ſoleil, calculée à la Chine deux mille cent cinquante-cinq ans avant notre ère vulgaire, et reconnue véritable par tous nos aſtronomes. Il faut dire des Chinois la même choſe que des peuples de Babylone; ils compoſaient déjà ſans doute un vaſte empire policé. Mais ce qui met les Chinois au-deſſus de tous les peuples de la terre, c'eſt que ni leurs lois, ni leurs mœurs, ni la langue que parlent chez eux les lettrés, n'ont changé depuis environ quatre mille ans. Cependant cette nation et celle de l'Inde, les plus anciennes de toutes celles qui ſubſiſtent aujourd'hui, celles qui poſsèdent le plus vaſte et le plus beau pays, celles qui ont inventé preſque tous les arts avant que nous en euſſions appris quelques-uns, ont toujours été omiſes juſqu'à nos jours dans nos prétendues hiſtoires univerſelles. Et quand un eſpagnol et un français feſaient le dénombrement des nations, ni l'un ni l'autre ne manquait d'appeler ſon pays la première monarchie du monde, et ſon roi le plus grand roi du monde, ſe flattant que ſon roi lui donnerait une penſion dès qu'il aurait lu ſon livre.

Le troiſième monument, fort inférieur aux deux autres, ſubſiſte dans les marbres d'*Arondel*: la chronique d'Athènes y eſt gravée

deux cents foixante-trois ans avant notre ère; mais elle ne remonte que jufqu'à *Cécrops*, treize cents dix-neuf ans au-delà du temps où elle fut gravée. Voilà dans l'hiftoire de toute l'antiquité les feules époques inconteftables que nous ayons.

Fefons une férieufe attention à ces marbres rapportés de Gréce par le lord *Arondel*. Leur chronique commence quinze cents quatre-vingt-deux ans avant notre ère. C'eft aujourd'hui une antiquité de 3350 ans (*), et vous n'y voyez pas un feul fait qui tienne du miraculeux, du prodigieux. Il en eft de même des olympiades; ce n'eft pas là qu'on doit dire *Græcia mendax*, la menteufe Gréce. Les Grecs favaient très-bien diftinguer l'hiftoire de la fable, et les faits réels des contes d'*Hérodote*; ainfi que dans leurs affaires férieufes, leurs orateurs n'empruntaient rien des difcours des fophiftes ni des images des poëtes.

La date de la prife de Troye eft fpécifiée dans ces marbres, mais il n'y eft parlé ni des flèches d'*Apollon*, ni du facrifice d'*Iphigénie*, ni des combats ridicules des dieux. La date des inventions de *Triptolème* et de *Cérès* s'y trouve; mais *Cérès* n'y eft pas appelée *déeffe*. On y fait mention d'un poëme fur l'enlèvement de *Proferpine*; il n'y eft point dit qu'elle

(*) L'auteur écrivait ceci en 1768.

foit fille de *Jupiter* et d'une déesse, et qu'elle foit femme du dieu des enfers.

Hercule est initié aux mystères d'*Eleusine*; mais pas un mot fur fes douze travaux, ni fur fon passage en Afrique dans fa tasse, ni fur fa divinité, ni fur le gros poisson par lequel il fut avalé, et qui le garda dans fon ventre trois jours et trois nuits, felon *Lycophron*.

Chez nous, au contraire, un étendard est apporté du ciel par un ange aux moines de Saint-Denis; un pigeon apporte une bouteille d'huile dans une églife de Reims; deux armées de ferpens fe livrent une bataille rangée en Allemagne; un archevêque de Maïence est assiégé et mangé par des rats; et, pour comble, on a grand foin de marquer l'année de ces aventures. Et l'abbé *Lenglet* compile, compile ces impertinences; et les almanachs les ont cent fois répétées; et c'est ainsi qu'on a instruit la jeunesse; et toutes ces fadaifes font entrées dans l'éducation des princes.

Toute histoire est récente. Il n'est pas étonnant qu'on n'ait point d'histoire ancienne profane au-delà d'environ quatre mille années. Les révolutions de ce globe, la longue et universelle ignorance de cet art qui transmet les faits par l'écriture, en font caufe. Il reste encore plusieurs peuples qui n'en ont aucun

usage. Cet art ne fut commun que chez un très-petit nombre de nations policées ; et même était-il en très-peu de mains. Rien de plus rare chez les Français et chez les Germains que de savoir écrire, jusqu'au quatorzième siècle de notre ère vulgaire ; presque tous les actes n'étaient attestés que par témoins. Ce ne fut en France que sous *Charles VII*, en 1454, que l'on commença à rédiger par écrit quelques coutumes de France. L'art d'écrire était encore plus rare chez les Espagnols, et de là vient que leur histoire est si sèche et si incertaine, jusqu'au temps de *Ferdinand* et d'*Isabelle*. On voit par là combien le très-petit nombre d'hommes qui savaient écrire pouvaient en imposer, et combien il a été facile de nous faire croire les plus énormes absurdités.

Il y a des nations qui ont subjugué une partie de la terre sans avoir l'usage des caractères. Nous savons que *Gengis-kan* conquit une partie de l'Asie au commencement du treizième siècle ; mais ce n'est ni par lui ni par les Tartares que nous le savons.

Leur histoire écrite par les Chinois, et traduite par le père *Gaubil*, dit que ces Tartares n'avaient point alors l'art d'écrire.

Cet art ne dut pas être moins inconnu au scythe *Ogus-kan*, nommé *Madiès* par les Persans et par les Grecs, qui conquit une partie

de

de l'Europe et de l'Asie si long-temps avant le règne de *Cyrus*. Il est presque sûr qu'alors sur cent nations, il y en avait à peine deux ou trois qui employassent des caractères. Il se peut que dans un ancien monde détruit, les hommes aient connu l'écriture et les autres arts; mais dans le nôtre ils sont tous très-récens.

Il reste des monumens d'une autre espèce, qui servent à constater seulement l'antiquité reculée de certains peuples, et qui précèdent toutes les époques connues et tous les livres; ce sont les prodiges d'architecture, comme les pyramides et les palais d'Egypte qui ont résisté au temps. *Hérodote* qui vivait il y a deux mille deux cents ans, et qui les avait vus, n'avait pu apprendre des prêtres égyptiens dans quel temps on les avait élevés.

Il est difficile de donner à la plus ancienne des pyramides moins de quatre mille ans d'antiquité; mais il faut considérer que ces efforts de l'ostentation des rois n'ont pu être commencés que long-temps après l'établissement des villes. Mais pour bâtir des villes dans un pays inondé tous les ans, remarquons toujours qu'il avait fallu d'abord relever le terrain des villes sur des pilotis dans ce terrain de vase, et les rendre inaccessibles à l'inondation; il avait fallu, avant de prendre ce parti

néceſſaire et avant d'être en état de tenter ces grands travaux, que les peuples ſe fuſſent pratiqué des retraites, pendant la crue du Nil, au milieu des rochers qui forment deux chaînes à droite et à gauche de ce fleuve. Il avait fallu que ces peuples raſſemblés euſſent les inſtrumens du labourage, ceux de l'architecture, une connaiſſance de l'arpentage, avec des lois et une police. Tout cela demande néceſſairement un eſpace de temps prodigieux. Nous voyons par les longs détails qui regardent tous les jours nos entrepriſes les plus néceſſaires et les plus petites, combien il eſt difficile de faire de grandes choſes, et qu'il faut non-ſeulement une opiniâtreté infatigable, mais pluſieurs générations animées de cette opiniâtreté.

Cependant que ce ſoit *Menès*, *Thaut* ou *Chéops*, ou *Rameſsès*, qui aient élevé une ou deux de ces prodigieuſes maſſes, nous n'en ſerons pas plus inſtruits de l'hiſtoire de l'ancienne Egypte : la langue de ce peuple eſt perdue. Nous ne ſavons donc autre choſe, ſinon qu'avant les plus anciens hiſtoriens il y avait de quoi faire une hiſtoire ancienne.

SECTION II.

Comme nous avons déjà vingt mille ouvrages, la plupart en plusieurs volumes, sur la seule histoire de France, et qu'un homme studieux qui vivrait cent ans n'aurait pas le temps de les lire, je crois qu'il est bon de savoir se borner. Nous sommes obligés de joindre à la connaissance de notre pays celle de l'histoire de nos voisins. Il nous est encore moins permis d'ignorer les grandes actions des Grecs et des Romains, et leurs lois qui sont encore les nôtres. Mais si à cette étude nous voulions ajouter celle d'une antiquité plus reculée, nous ressemblerions alors à un homme qui quitterait *Tacite* et *Tite-Live* pour étudier sérieusement les Mille et une nuits. Toutes les origines des peuples sont visiblement des fables; la raison en est que les hommes ont dû vivre long-temps en corps de peuple, et apprendre à faire du pain et des habits (ce qui était difficile), avant d'apprendre à transmettre toutes leurs pensées à la postérité, (ce qui était plus difficile encore). L'art d'écrire n'a pas certainement plus de six mille ans chez les Chinois; et, quoi qu'en aient dit les Chaldéens et les Egyptiens, il n'y a guère d'apparence qu'ils aient su plutôt écrire et lire couramment.

L'hiſtoire des temps antérieurs ne put donc être tranſmiſe que de mémoire; et on ſait aſſez combien le ſouvenir des choſes paſſées s'altère de génération en génération. C'eſt l'imagination ſeule qui a écrit les premières hiſtoires. Non-ſeulement chaque peuple inventa ſon origine, mais il inventa auſſi l'origine du monde entier.

Si l'on en croit *Sanchoniathon*, les choſes commencèrent d'abord par un air épais que le vent raréfia; le déſir et l'amour en naquirent, et de l'union du déſir et de l'amour furent formés les animaux. Les aſtres ne vinrent qu'enſuite, mais ſeulement pour orner le ciel et pour réjouir la vue des animaux qui étaient ſur la terre.

Le Knef des Egyptiens, leur Oshiret et leur Ishet que nous nommons *Oſiris* et *Iſis*, ne ſont guère moins ingénieux et moins ridicules. Les Grecs embellirent toutes ces fictions; *Ovide* les recueillit et les orna des charmes de la plus belle poëſie. Ce qu'il dit d'un dieu qui débrouille le chaos, et de la formation de l'homme, eſt ſublime :

Sanctius his animal mentiſque capacius altæ
Deerat adhuc et qui dominari in cætera poſſet;
Natus homo eſt. . . . . .
Pronaque cum ſpectent animalia cætera terram,
Os homini ſublime dedit, cælumque tueri
Juſſit et erectos ad ſidera tollere vultus.

Il s'en faut bien qu'*Héſiode* et les autres qui écrivirent ſi long-temps auparavant, ſe ſoient exprimés avec cette ſublimité élégante. Mais depuis ce beau moment où l'homme fut formé, jusqu'au temps des olympiades, tout eſt plongé dans une obſcurité profonde.

Hérodote arrive aux jeux olympiques, et fait des contes aux Grecs aſſemblés, comme une vieille à des enfans. Il commence par dire que les Phéniciens navigèrent de la mer Rouge dans la Méditerranée, ce qui ſuppoſe que ces Phéniciens avaient doublé notre cap de Bonne-Eſpérance et fait le tour de l'Afrique.

Enſuite vient l'enlèvement d'*Io*, puis la fable de *Gygès* et de *Candaule*, puis de belles hiſtoires de voleurs, et celle de la fille du roi d'Egypte *Chéops*, qui, ayant exigé une pierre de taille de chacun de ſes amans, en eut aſſez pour bâtir une des plus belles pyramides.

Joignez à cela des oracles, des prodiges, des tours de prêtres, et vous avez l'hiſtoire du genre-humain.

Les premiers temps de l'hiſtoire romaine ſemblent écrits par des *Hérodotes*; nos vainqueurs et nos légiſlateurs ne ſavaient compter leurs années qu'en fichant des clous dans une muraille par la main de leur grand pontiſe.

Le grand *Romulus*, roi d'un village, eſt fils du dieu *Mars* et d'une religieuſe qui allait

chercher de l'eau dans ſa cruche. Il a un dieu pour père, une catin pour mère et une louve pour nourrice. Un bouclier tombe du ciel exprès pour *Numa*. On trouve les beaux livres des ſibylles. Un augure coupe un gros caillou avec un raſoir par la permiſſion des dieux. Une veſtale met à flot un gros vaiſſeau engravé, en le tirant avec ſa ceinture. *Caſtor* et *Pollux* viennent combattre pour les Romains, et la trace des pieds de leurs chevaux reſte imprimée ſur la pierre. Les Gaulois ultramontains viennent ſaccager Rome : les uns diſent qu'ils furent chaſſés par des oies ; les autres, qu'ils remportèrent beaucoup d'or et d'argent : mais il eſt probable que, dans ces temps-là, en Italie, il y avait beaucoup moins d'argent que d'oies. Nous avons imité les premiers hiſtoriens romains, au moins dans leur goût pour les fables. Nous avons notre oriflamme apportée par un ange, la ſainte ampoule par un pigeon ; et quand nous joignons à cela le manteau de St *Martin*, nous ſommes bien forts.

Quelle ſerait l'hiſtoire utile ? celle qui nous apprendrait nos devoirs et nos droits, ſans paraître prétendre à nous les enſeigner.

On demande ſouvent ſi la fable du ſacrifice d'*Iphigénie* eſt priſe de l'hiſtoire de *Jephté*, ſi le déluge de *Deucalion* eſt inventé en imitation de celui de *Noé*, ſi l'aventure de *Philémon* et

de *Baucis* est d'après celle de *Loth* et de sa femme ? Les Juifs avouent qu'ils ne communiquaient point avec les étrangers ; que leurs livres ne furent connus des Grecs qu'après la traduction faite par ordre d'un *Ptolomée* ; mais les Juifs furent long-temps auparavant courtiers et usuriers chez les Grecs d'Alexandrie. Jamais les Grecs n'allèrent vendre de vieux habits à Jérusalem. Il paraît qu'aucun peuple n'imita les Juifs, et que ceux-ci prirent beaucoup de choses des Babyloniens, des Egyptiens et des Grecs.

Toutes les antiquités judaïques sont sacrées pour nous, malgré notre haine et notre mépris pour ce peuple. Nous ne pouvons à la vérité les croire par la raison ; mais nous nous soumettons aux Juifs par la foi. Il y a environ quatre-vingts systêmes sur leur chronologie, et beaucoup plus de manières d'expliquer les événemens de leur histoire : nous ne savons pas quelle est la véritable ; mais nous lui réservons notre foi pour le temps où elle sera découverte.

Nous avons tant de choses à croire de ce savant et magnanime peuple, que toute notre croyance en est épuisée, et qu'il ne nous en reste plus pour les prodiges dont l'histoire des autres nations est pleine. *Rollin* a beau nous répéter les oracles d'*Apollon* et les merveilles

de *Sémiramis ;* il a beau tranfcrire tout ce qu'on a dit de la juftice de ces anciens Scythes qui pillèrent fi fouvent l'Afie, et qui mangeaient des hommes dans l'occafion, il trouve un peu d'incrédulité chez les honnêtes gens.

Ce que j'admire le plus dans nos compilateurs modernes, c'eft la fageffe et la bonne foi avec laquelle ils nous prouvent que tout ce qui arriva autrefois dans les plus grands empires du monde, n'arriva que pour inftruire les habitans de la Paleftine. Si les rois de Babylone, dans leurs conquêtes, tombent en paffant fur le peuple hébreu, c'eft uniquement pour corriger ce peuple de fes péchés. Si le roi qu'on a nommé *Cyrus* fe rend maître de Babylone, c'eft pour donner à quelques juifs la permiffion d'aller chez eux. Si *Alexandre* eft vainqueur de *Darius*, c'eft pour établir des fripiers juifs dans Alexandrie. Quand les Romains joignent la Syrie à leur vafte domination, et englobent le petit pays de la Judée dans leur empire, c'eft encore pour inftruire les Juifs; les Arabes et les Turcs ne font venus que pour corriger ce peuple aimable. Il faut avouer qu'il a eu une excellente éducation; jamais on n'eut tant de précepteurs; et voilà comme l'hiftoire eft utile.

Mais ce que nous avons de plus inftructif, c'eft la juftice exacte que les clercs ont rendue

à

à tous les princes dont ils n'étaient pas contens. Voyez avec quelle candeur impartiale St *Grégoire de Nazianze* juge l'empereur *Julien le philosophe* ; il déclare que ce prince, qui ne croyait point au diable, avait un commerce secret avec le diable, et qu'un jour que les démons lui apparurent tout enflammés sous des figures trop hideuses, il les chassa en fesant par inadvertance des signes de croix.

Il l'appelle un *furieux*, un *misérable*; il assure que *Julien* immolait de jeunes garçons et de jeunes filles toutes les nuits dans des caves. C'est ainsi qu'il parle du plus clément des hommes, qui ne s'était jamais vengé des invectives que ce même *Grégoire* proféra contre lui pendant son règne.

Une méthode heureuse de justifier les calomnies dont on accable un innocent, c'est de faire l'apologie d'un coupable. Par là tout est compensé ; et c'est la manière qu'emploie le même saint de Nazianze. L'empereur *Constance*, oncle et prédécesseur de *Julien*, à son avénement à l'empire, avait massacré *Julius* frère de sa mère et ses deux fils, tous trois déclarés augustes ; c'était une méthode qu'il tenait de son père le grand *Constantin* ; il fit ensuite assassiner *Gallus* frère de *Julien*. Cette cruauté qu'il exerça contre sa famille, il la signala contre l'empire ; mais il était dévot ; et même dans la

bataille décisive qu'il donna contre *Magnance*, il pria DIEU dans une église pendant tout le temps que les armées furent aux mains. Voilà l'homme dont *Grégoire* fait le panégyrique. Si les saints nous font connaître ainsi la vérité, que ne doit-on point attendre des profanes, surtout quand ils sont ignorans, superstitieux et passionnés ?

On fait quelquefois aujourd'hui un usage un peu bizarre de l'étude de l'histoire. On déterre des chartes du temps de *Dagobert*, la plupart suspectes et mal entendues, et on en infère que des coutumes, des droits, des prérogatives qui subsistaient alors, doivent revivre aujourd'hui. Je conseille à ceux qui étudient et qui raisonnent ainsi, de dire à la mer : Tu as été autrefois à Aigues-mortes, à Fréjus, à Ravenne, à Ferrare; retournes-y tout à l'heure.

SECTION III.

De la certitude de l'histoire.

TOUTE certitude qui n'est pas démonstration mathématique n'est qu'une extrême probabilité : il n'y a pas d'autre certitude historique.

Quand *Marc-Paul* parla le premier, mais le seul, de la grandeur et de la population de la Chine, il ne fut pas cru, et il ne put exiger

de croyance. Les Portugais qui entrèrent dans ce vaste empire, plusieurs siècles après, commencèrent à rendre la chose probable. Elle est aujourd'hui certaine, de cette certitude qui naît de la déposition unanime de mille témoins oculaires de différentes nations, sans que personne ait réclamé contre leur témoignage.

Si deux ou trois historiens seulement avaient écrit l'aventure du roi *Charles XII* qui, s'obstinant à rester dans les Etats du sultan son bienfaiteur, malgré lui, se battit avec ses domestiques contre une armée de janissaires et de tartares, j'aurais suspendu mon jugement; mais ayant parlé à plusieurs témoins oculaires, et n'ayant jamais entendu révoquer cette action en doute, il a bien fallu la croire; parce qu'après tout, si elle n'est ni sage ni ordinaire, elle n'est contraire ni aux lois de la nature ni au caractère du héros.

Ce qui répugne au cours ordinaire de la nature ne doit point être cru, à moins qu'il ne soit attesté par des hommes animés visiblement de l'esprit divin, et qu'il soit impossible de douter de leur inspiration. Voilà pourquoi à l'article *Certitude* du dictionnaire encyclopédique, c'est un grand paradoxe de dire qu'on devrait croire aussi-bien tout Paris qui affirmerait avoir vu ressusciter un mort, qu'on croit tout Paris quand il dit qu'on a gagné la bataille

de Fontenoy. Il paraît évident que le témoignage de tout Paris ſur une choſe improbable ne ſaurait être égal au témoignage de tout Paris ſur une choſe probable. Ce ſont-là les premières notions de la ſaine logique. Un tel dictionnaire ne devait être conſacré qu'à la vérité. (*)

Incertitude de l'hiſtoire.

On diſtingue les temps en fabuleux et hiſtoriques ; mais les hiſtoriques auraient dû être diſtingués eux-mêmes en vérités et en fables. Je ne parle pas ici de fables reconnues aujourd'hui pour telles ; il n'eſt pas queſtion, par exemple, des prodiges dont *Tite-Live* a embelli ou gâté ſon hiſtoire. Mais dans les faits les plus reçus, que de raiſons de douter !

Qu'on faſſe attention que la république romaine a été cinq cents ans ſans hiſtoriens ; que *Tite-Live* lui-même déplore la perte des autres monumens qui périrent preſque tous dans l'incendie de Rome, *pleraque interière ;* qu'on ſonge que, dans les trois cents premières années, l'art d'écrire était très-rare, *raræ per eadem tempora litteræ ;* il ſera permis alors de douter de tous les événemens qui ne ſont pas dans l'ordre ordinaire des choſes humaines.

(*) Voyez CERTITUDE.

Sera-t-il bien probable que *Romulus*, le petit-fils du roi des Sabins, aura été forcé d'enlever des ſabines pour avoir des femmes? L'hiſtoire de *Lucrèce* ſera-t-elle bien vraiſemblable? Croira-t-on aiſément, ſur la foi de *Tite-Live*, que le roi *Porſenna* s'enfuit plein d'admiration pour les Romains, parce qu'un fanatique avait voulu l'aſſaſſiner? Ne ſera-t-on pas porté, au contraire, à croire *Polybe*, qui était antérieur à *Tite-Live* de deux cents années? *Polybe* dit que *Porſenna* ſubjugua les Romains; cela eſt bien plus probable que l'aventure de *Scévola*, qui ſe brûla entièrement la main, parce qu'elle s'était mépriſe. J'aurais défié *Poltrot* d'en faire autant.

L'aventure de *Regulus*, enfermé par les Carthaginois dans un tonneau garni de pointes de fer, mérite-t-elle qu'on la croye? *Polybe* contemporain n'en aurait-il pas parlé ſi elle avait été vraie? Il n'en dit pas un mot: n'eſt-ce pas une grande préſomption que ce conte ne fut inventé que long-temps après pour rendre les Carthaginois odieux?

Ouvrez le dictionnaire de *Moréri* à l'article *Regulus*, il vous aſſure que le ſupplice de ce romain eſt rapporté dans *Tite-Live:* cependant la décade où *Tite-Live* aurait pu en parler, eſt perdue; on n'a que le ſupplément de *Freinshemius*, et il ſe trouve que ce dictionnaire n'a

cité qu'un allemand du dix-feptième fiècle, croyant citer un romain du temps d'*Augufte.* On ferait des volumes immenfes de tous les faits célèbres et reçus dont il faut douter; mais les bornes de cet article ne permettent pas de s'étendre.

Les temples, les fêtes, les cérémonies annuelles, les médailles même font-elles des preuves hiftoriques?

ON eft naturellement porté à croire qu'un monument érigé par une nation pour célébrer un événement en attefte la certitude: cependant, fi ces monumens n'ont pas été élevés par des contemporains, s'ils célèbrent quelques faits peu vraifemblables, prouvent-ils autre chofe finon qu'on a voulu confacrer une opinion populaire?

La colonne roftrale, érigée dans Rome par les contemporains de *Duillius*, eft fans doute une preuve de la victoire navale de *Duillius;* mais la ftatue de l'augure *Nævius*, qui coupait un caillou avec un rafoir, prouvait-elle que *Nævius* avait opéré ce prodige? Les ftatues de *Cérès* et de *Triptolème*, dans Athènes, étaient-elles des témoignages inconteftables que *Cérès* était defcendue de je ne fais

quelle planète pour venir enſeigner l'agriculture aux Athéniens ? Le fameux *Laocoon*, qui ſubſiſte aujourd'hui ſi entier, atteſte-t-il bien la vérité de l'hiſtoire du cheval de Troye ?

Les cérémonies, les fêtes annuelles, établies par toute une nation, ne conſtatent pas mieux l'origine à laquelle on les attribue. La fête d'*Arion* porté ſur un dauphin ſe célébrait chez les Romains comme chez les Grecs ; celle de *Faune* rappelait ſon aventure avec *Hercule* et *Omphale*, quand ce dieu amoureux d'*Omphale* prit le lit d'*Hercule* pour celui de ſa maîtreſſe.

La fameuſe fête des lupercales était établie en l'honneur de la louve qui allaita *Romulus* et *Remus*.

Sur quoi était fondée la fête d'*Orion*, célébrée le cinq des ides de mai ? Le voici : *Hyrée* reçut chez lui *Jupiter*, *Neptune* et *Mercure* ; et quand ſes hôtes prirent congé, ce bon homme, qui n'avait point de femme, et qui voulait avoir un enfant, témoigna ſa douleur aux trois dieux. On n'oſe exprimer ce qu'ils firent ſur la peau du bœuf qu'*Hyrée* leur avait ſervi à manger ; ils couvrirent enſuite cette peau d'un peu de terre, et de là naquit *Orion* au bout de neuf mois.

Preſque toutes les fêtes romaines, ſyriennes, grecques, égyptiennes, étaient fondées ſur de pareils contes, ainſi que les temples et les

ſtatues des anciens héros. C'étaient des monumens que la crédulité conſacrait à l'erreur.

Un de nos plus anciens monumens eſt la ſtatue de S[t] *Denis* portant ſa tête dans ſes bras.

Une médaille, même contemporaine, n'eſt pas quelquefois une preuve. Combien la flatterie n'a-t-elle pas frappé de médailles ſur des batailles très-indéciſes, qualifiées de victoires, et ſur des entrepriſes manquées, qui n'ont été achevées que dans la légende ? N'a-t-on pas en dernier lieu, pendant la guerre de 1740 des Anglais contre le roi d'Eſpagne, frappé une médaille qui atteſtait la priſe de Carthagène par l'amiral *Vernon*, tandis que cet amiral levait le ſiége ?

Les médailles ne ſont des témoignages irréprochables que lorſque l'événement eſt atteſté par des auteurs contemporains ; alors ces preuves, ſe ſoutenant l'une par l'autre, conſtatent la vérité.

Doit-on dans l'hiſtoire inſérer des harangues, et faire des portraits ?

Si, dans une occaſion importante, un général d'armée, un homme d'Etat a parlé d'une manière ſingulière et forte qui caractériſe ſon génie et celui de ſon ſiècle, il faut ſans

doute rapporter son discours mot pour mot : de telles harangues sont peut-être la partie de l'histoire la plus utile. Mais pourquoi faire dire à un homme ce qu'il n'a pas dit ? il vaudrait presque autant lui attribuer ce qu'il n'a pas fait. C'est une fiction imitée d'*Homère ;* mais ce qui est fiction dans un poëme, devient à la rigueur mensonge dans un historien. Plusieurs anciens ont eu cette méthode ; cela ne prouve autre chose sinon que plusieurs anciens ont voulu faire parade de leur éloquence aux dépens de la vérité.

Des portraits.

LES portraits montrent encore bien souvent plus d'envie de briller que d'instruire. Des contemporains sont en droit de faire le portrait des hommes d'Etat avec lesquels ils ont négocié, des généraux sous qui ils ont fait la guerre. Mais qu'il est à craindre que le pinceau ne soit guidé par la passion ! Il paraît que les portraits qu'on trouve dans *Clarendon* sont faits avec plus d'impartialité, de gravité et de sagesse, que ceux qu'on lit avec plaisir dans le cardinal de *Retz.*

Mais vouloir peindre les anciens, s'efforcer de développer leurs ames, regarder les événemens comme des caractères avec lesquels on

peut lire ſurement dans le fond des cœurs, c'eſt une entrepriſe bien délicate; c'eſt dans pluſieurs une puérilité.

De la maxime de Cicéron concernant l'hiſtoire, que l'hiſtorien n'oſe dire une fauſſeté, ni cacher une vérité.

La première partie de ce précepte eſt inconteſtable; il faut examiner l'autre. Si une vérité peut être de quelque utilité à l'Etat, votre ſilence eſt condamnable. Mais je ſuppoſe que vous écriviez l'hiſtoire d'un prince qui vous aura confié un ſecret, devez-vous le révéler? devez-vous dire à la poſtérité ce que vous ſeriez coupable de dire en ſecret à un ſeul homme? Le devoir d'un hiſtorien l'emportera-t-il ſur un devoir plus grand?

Je ſuppoſe encore que vous ayez été témoin d'une faibleſſe qui n'a point influé ſur les affaires publiques, devez-vous révéler cette faibleſſe? En ce cas l'hiſtoire ferait une ſatire.

Il faut avouer que la plupart des écrivains d'anecdotes ſont plus indiſcrets qu'utiles. Mais que dire de ces compilateurs inſolens qui, ſe feſant un mérite de médire, impriment et vendent des ſcandales comme la *Voiſin* vendait des poiſons?

De l'hiſtoire ſatirique.

Si *Plutarque* a repris *Hérodote* de n'avoir pas aſſez relevé la gloire de quelques villes grecques, et d'avoir omis pluſieurs faits connus dignes de mémoire, combien ſont plus répréhenſibles aujourd'hui ceux qui, ſans avoir aucun des mérites d'*Hérodote*, imputent aux princes, aux nations, des actions odieuſes, ſans la plus légère apparence de preuve? La guerre de 1741 a été écrite en Angleterre. On trouve dans cette hiſtoire qu'à la bataille de Fontenoy *les Français tirèrent ſur les Anglais avec des balles empoiſonnées et des morceaux de verre venimeux, et que le duc de Cumberland envoya au roi de France une boîte pleine de ces prétendus poiſons trouvés dans les corps des anglais bleſſés.* Le même auteur ajoute que les Français ayant perdu quarante mille hommes à cette bataille, le parlement de Paris rendit un arrêt par lequel il était défendu d'en parler ſous des peines corporelles.

Les mémoires frauduleux imprimés depuis peu ſous le nom de madame de *Maintenon*, ſont remplis de pareilles abſurdités. On y trouve qu'au ſiége de Lille les alliés jetaient des billets dans la ville, conçus en ces termes : *Français, conſolez-vous, la Maintenon ne ſera pas votre reine.*

Presque chaque page est souillée d'impostures et de termes offensans contre la famille royale et contre les familles principales du royaume, sans alléguer la plus légère vraisemblance qui puisse donner la moindre couleur à ces mensonges. Ce n'est point écrire l'histoire, c'est écrire au hasard des calomnies qui méritent le carcan.

On a imprimé en Hollande, sous le nom d'*histoire*, une foule de libelles, dont le style est aussi grossier que les injures, et les faits aussi faux qu'ils sont mal écrits. C'est, dit-on, un mauvais fruit de l'excellent arbre de la liberté. Mais si les malheureux auteurs de ces inepties ont eu la liberté de tromper les lecteurs, il faut user ici de la liberté de les détromper.

L'appât d'un vil gain, joint à l'insolence des mœurs abjectes, furent les seuls motifs qui engagèrent ce réfugié languedocien protestant, nommé *Langlevieux*, dit *la Beaumelle*, à tenter la plus infame manœuvre qui ait jamais déshonoré la littérature. Il vend pour dix-sept louis d'or au libraire *Eslinger* de Francfort en 1753 l'histoire du siècle de *Louis XIV*, qui ne lui appartient point; et, soit pour s'en faire croire le propriétaire, soit pour gagner son argent, il la charge de notes abominables contre *Louis XIV*, contre son fils, contre le

duc de *Bourgogne* ſon petit-fils, qu'il traite ſans façon de perfide et de traître envers ſon grand-père et la France. Il vomit contre le duc d'*Orléans* régent les calomnies les plus horribles et les plus abſurdes ; perſonne n'eſt épargné, et cependant il n'a jamais connu perſonne. Il débite ſur les maréchaux de *Villars*, de *Villeroi* ; ſur les miniſtres, ſur les femmes, des hiſtoriettes ramaſſées dans des cabarets ; et il parle des plus grands princes comme de ſes juſticiables. Il s'exprime en juge des rois : *Donnez-moi*, dit-il, *un Stuart*, *et je le fais roi d'Angleterre*.

Cet excès de ridicule dans un inconnu n'a pas été relevé : il eût été ſévèrement puni dans un homme dont les paroles auraient eu quelque poids. Mais il faut remarquer que ſouvent ces ouvrages de ténèbres ont du cours dans l'Europe ; ils ſe vendent aux foires de Francfort et de Leipſick ; tout le Nord en eſt inondé. Les étrangers qui ne ſont pas inſtruits, croient puiſer dans ces libelles les connaiſſances de l'hiſtoire moderne. Les auteurs allemands ne ſont pas toujours en garde contre ces mémoires, ils s'en ſervent comme de matériaux ; c'eſt ce qui eſt arrivé aux mémoires de *Pontis*, de *Montbrun*, de *Rochefort*, de *Vordac* ; à tous ces prétendus Teſtamens politiques des miniſtres d'Etat,

compoſés par des fauſſaires ; à la Dixme royale de *Boiſguillebert*, impudemment donnée ſous le nom du maréchal de *Vauban ;* et à tant de compilations d'ana et d'anecdotes.

L'hiſtoire eſt quelquefois encore plus mal traitée en Angleterre. Comme il y a toujours deux partis aſſez violens qui s'acharnent l'un contre l'autre juſqu'à ce que le danger commun les réuniſſe, les écrivains d'une faction condamnent tout ce que les autres approuvent. Le même homme eſt repréſenté comme un *Caton* et comme un *Catilina*. Comment démêler le vrai entre l'adulation et la ſatire ? il n'y a peut-être qu'une règle sûre, c'eſt de croire le bien qu'un hiſtorien de parti oſe dire des héros de la faction contraire, et le mal qu'il oſe dire des chefs de la ſienne dont il n'aura pas à ſe plaindre.

A l'égard des mémoires réellement écrits par les perſonnages intéreſſés, comme ceux de *Clarendon*, de *Ludlow*, de *Burnet* en Angleterre, de *la Rochefoucauld*, de *Retz* en France, s'ils s'accordent, ils ſont vrais ; s'ils ſe contrarient, doutez.

Pour les ana et les anecdotes, il y en a un ſur cent qui peut contenir quelque ombre de vérité.

SECTION IV.

De la méthode, de la manière d'écrire l'hiſtoire, et du ſtyle.

On en a tant dit ſur cette matière, qu'il faut ici en dire très-peu. On ſait aſſez que la méthode et le ſtyle de *Tite-Live*, ſa gravité, ſon éloquence ſage, conviennent à la majeſté de la république romaine; que *Tacite* eſt plus fait pour peindre des tyrans; *Polybe*, pour donner des leçons de la guerre; *Denis* d'Halycarnaſſe pour développer les antiquités.

Mais, en ſe modelant en général ſur ces grands maîtres, on a aujourd'hui un fardeau plus peſant que le leur à ſoutenir. On exige des hiſtoriens modernes plus de détails, des faits plus conſtatés, des dates préciſes, des autorités, plus d'attention aux uſages, aux lois, aux mœurs, au commerce, à la finance, à l'agriculture, à la population: il en eſt de l'hiſtoire comme des mathématiques et de la phyſique; la carrière s'eſt prodigieuſement accrue. Autant il eſt aiſé de faire un recueil de gazettes, autant il eſt difficile aujourd'hui d'écrire l'hiſtoire.

Daniel ſe crut un hiſtorien parce qu'il tranſcrivait des dates et des récits de bataille où

l'on n'entend rien. Il devait m'apprendre les droits de la nation, les droits des principaux corps de cette nation, ses lois, ses usages, ses mœurs, et comment ils ont changé. Cette nation est en droit de lui dire : Je vous demande mon histoire encore plus que celle de *Louis le gros* et de *Louis Hutin*; vous me dites, d'après une vieille chronique écrite au hasard, que *Louis VIII* étant attaqué d'une maladie mortelle, exténué, languissant, n'en pouvant plus, les médecins ordonnèrent à ce corps cadavéreux de coucher avec une jolie fille pour se refaire, et que le saint roi rejeta bien loin cette vilenie. Ah ! *Daniel*, vous ne saviez donc pas le proverbe italien, *donna ignuda manda l'uomo sotto la terra*. Vous deviez avoir un peu plus de teinture de l'histoire politique et de l'histoire naturelle.

On exige que l'histoire d'un pays étranger ne soit point jetée dans le même moule que celle de votre patrie.

Si vous faites l'histoire de France, vous n'êtes pas obligé de décrire le cours de la Seine et de la Loire; mais si vous donnez au public les conquêtes des Portugais en Asie, on exige une topographie des pays découverts. On veut que vous meniez votre lecteur par la main le long de l'Afrique et des côtes de la Perse et de l'Inde; on attend de vous des

instructions

instructions sur les mœurs, les lois, les usages de ces nations nouvelles pour l'Europe.

Nous avons vingt histoires de l'établissement des Portugais dans les Indes ; mais aucune ne nous a fait connaître les divers gouvernemens de ce pays, ses religions, ses antiquités, les brames, les disciples de S[t] *Jean*, les Guèbres, les Banians. On nous a conservé, il est vrai, les lettres de *Xavier* et de ses successeurs. On nous a donné des histoires de l'Inde, faites à Paris d'après ces missionnaires qui ne savaient pas la langue des brames. On nous répète dans cent écrits que les Indiens adorent le diable. Des aumôniers d'une compagnie de marchands partent dans ce préjugé ; et dès qu'ils voient sur les côtes de Coromandel des figures symboliques, ils ne manquent pas d'écrire que ce sont des portraits du diable, qu'ils sont dans son empire, qu'ils vont le combattre. Ils ne songent pas que c'est nous qui adorons le diable *Mammon*, et qui lui allons porter nos vœux à six mille lieues de notre patrie pour en obtenir de l'argent.

Pour ceux qui se mettent dans Paris aux gages d'un libraire de la rue Saint-Jacques, et à qui l'on commande une histoire du Japon, du Canada, des îles Canaries, sur des mémoires de quelques capucins, je n'ai rien à leur dire.

C'est assez qu'on sache que la méthode

convenable à l'hiftoire de fon pays n'eft point propre à décrire les découvertes du nouveau monde ; qu'il ne faut pas écrire fur une petite ville comme fur un grand empire ; qu'on ne doit point faire l'hiftoire privée d'un prince comme celle de France ou d'Angleterre.

Si vous n'avez autre chofe à nous dire, finon qu'un barbare a fuccédé à un autre barbare fur les bords de l'Oxus et de l'Iaxarte, en quoi êtes-vous utile au public ?

Ces règles font affez connues ; mais l'art de bien écrire l'hiftoire fera toujours très-rare. On fait affez qu'il faut un ftyle grave, pur, varié, agréable. Il en eft des lois pour écrire l'hiftoire comme de celles de tous les arts de l'efprit ; beaucoup de préceptes, et peu de grands artiftes.

SECTION V.

Hiftoire des rois juifs, et des Paralipomènes.

TOUS les peuples ont écrit leur hiftoire dès qu'ils ont pu écrire. Les Juifs ont auffi écrit la leur. Avant qu'ils euffent des rois, ils vivaient fous une théocratie ; ils étaient cenfés gouvernés par DIEU même.

Quand les Juifs voulurent avoir un roi comme les autres peuples leurs voifins, le

prophète *Samuel*, très-intéressé à n'avoir point de roi, leur déclara de la part de DIEU que c'était DIEU lui-même qu'ils rejetaient; ainsi la théocratie finit chez les Juifs lorsque la monarchie commença.

On pourrait donc dire, sans blasphémer, que l'histoire des rois juifs a été écrite comme celle des autres peuples, et que DIEU n'a pas pris la peine de dicter lui-même l'histoire d'un peuple qu'il ne gouvernait plus.

On n'avance cette opinion qu'avec la plus extrême défiance. Ce qui pourrait la confirmer, c'est que les Paralipomènes contredisent très-souvent le livre des Rois dans la chronologie et dans les faits, comme nos historiens profanes se contredisent quelquefois. De plus, si DIEU a toujours écrit l'histoire des Juifs, il faut donc croire qu'il l'écrit encore; car les Juifs sont toujours son peuple chéri. Ils doivent se convertir un jour, et il paraît qu'alors ils seront aussi en droit de regarder l'histoire de leur dispersion comme sacrée, qu'ils sont en droit de dire que DIEU écrivit l'histoire de leurs rois.

On peut encore faire une réflexion; c'est que DIEU ayant été leur seul roi très-long-temps, et ensuite ayant été leur historien, nous devons avoir pour tous les Juifs le respect le plus profond. Il n'y a point de fripier

juif qui ne ſoit infiniment au-deſſus de *Céſar* et d'*Alexandre*. Comment ne ſe pas proſterner devant un fripier qui vous prouve que ſon hiſtoire a été écrite par la Divinité même, tandis que les hiſtoires grecques et romaines ne nous ont été tranſmiſes que par des profanes ?

Si le ſtyle de l'hiſtoire des Rois et des Paralipomènes eſt divin, il ſe peut encore que les actions racontées dans ces hiſtoires ne ſoient pas divines. *David* aſſaſſine *Urie ; Isboſeth* et *Miphiboſeth* ſont aſſaſſinés ; *Abſalon* aſſaſſine *Ammon ; Joab* aſſaſſine *Abſalon ; Salomon* aſſaſſine *Adonias* ſon frère ; *Baza* aſſaſſine *Nadab ; Zimri* aſſaſſine *Ela ; Hamri* aſſaſſine *Zimri ; Achab* aſſaſſine *Naboth ; Jehu* aſſaſſine *Achab* et *Joram* ; les habitans de Jéruſalem aſſaſſinent *Amaſias* fils de *Joas ; Sélom* fils de *Jabès* aſſaſſine *Zacharias* fils de *Jéroboam ; Manahaim* aſſaſſine *Sélom* fils de *Jabès ; Phacée* fils de *Roméli* aſſaſſine *Phaceia* fils de *Manahaim ; Ozee* fils d'*Ela* aſſaſſine *Phacée* fils de *Roméli*. On paſſe ſous ſilence beaucoup d'autres menus aſſaſſinats. Il faut avouer que ſi le Saint-Eſprit a écrit cette hiſtoire, il n'a pas choiſi un ſujet fort édifiant.

SECTION VI.

Des mauvaiſes actions conſacrées ou excuſées dans l'hiſtoire.

Il n'eſt que trop ordinaire aux hiſtoriens de louer de très-méchans hommes qui ont rendu ſervice à la ſecte dominante ou à la patrie. Ces éloges ſont peut-être d'un citoyen zélé, mais ce zèle outrage le genre-humain. *Romulus* aſſaſſine ſon frère, et on en fait un dieu. *Conſtantin* égorge ſon fils, étouffe ſa femme, aſſaſſine preſque toute ſa famille, on l'a loué dans des conciles, mais l'hiſtoire doit déteſter ſes barbaries. Il eſt heureux pour nous ſans doute que *Clovis* ait été catholique; il eſt heureux pour l'Eglise anglicane que *Henri VIII* ait aboli les moines: mais il faut avouer que *Clovis* et *Henri VIII* étaient des monſtres de cruauté.

Lorſque le jéſuite *Berruyer*, qui quoique jéſuite était un ſot, s'aviſa de paraphraſer l'ancien et le nouveau Teſtament en ſtyle de ruelle, ſans autre intention que de les faire lire; il jeta des fleurs de rhétorique ſur le couteau à deux tranchans que le juif *Aod* enfonça avec le manche dans le ventre du roi *Eglon*, ſur le ſabre dont *Judith* coupa la tête

d'*Holoferne* après s'être proſtituée à lui, et ſur pluſieurs autres actions de ce genre. Le parlement, en reſpectant la Bible qui rapporte ces hiſtoires, condamna le jéſuite qui les louait, et fit brûler l'ancien et le nouveau Teſtament, j'entends celui du jéſuite.

Mais comme les jugemens des hommes ſont toujours différens dans les cas pareils, la même choſe arriva à *Bayle* dans un cas tout contraire; il fut condamné pour n'avoir pas loué toutes les actions de *David* roi de la province de Judée. Un nommé *Jurieu* prédicant réfugié en Hollande, avec d'autres prédicans réfugiés, voulurent l'obliger à ſe rétracter. Mais comment ſe rétracter ſur des faits conſignés dans l'Ecriture? *Bayle* n'avait-il pas quelque raiſon de penſer que tous les faits rapportés dans les livres juifs ne ſont pas des actions ſaintes; que *David* a fait comme un autre des actions très-criminelles, et que s'il s'eſt appelé *l'homme ſelon le cœur de* DIEU, c'eſt en vertu de ſa pénitence, et non pas à cauſe de ſes forfaits?

Ecartons les noms, et ne ſongeons qu'aux choſes. Suppoſons que, pendant le règne de *Henri IV*, un curé ligueur a répandu ſecrétement une bouteille d'huile ſur la tête d'un bergér de Brie, que ce berger vient à la cour, que le curé le préſente à *Henri IV* comme un

bon joueur de violon qui pourra dissiper sa mélancolie, que le roi le fait son écuyer et lui donne une de ses filles en mariage, qu'ensuite le roi s'étant brouillé avec le berger, celui-ci se réfugie chez un prince d'Allemagne ennemi de son beau-père, qu'il arme six cents brigands perdus de dettes et de débauches, qu'il court la campagne avec cette canaille, qu'il égorge amis et ennemis, qu'il extermine jusqu'aux femmes et aux enfans à la mamelle, afin qu'il n'y ait personne qui puisse porter la nouvelle de cette boucherie : je suppose encore que ce même berger de Brie devient roi de France après la mort de *Henri IV*, et qu'il fait assassiner son petit-fils après l'avoir fait manger à sa table, et livre à la mort sept autres petits enfans de son roi; quel est l'homme qui n'avouera pas que ce berger de Brie est un peu dur ?

Les commentateurs conviennent que l'adultère de *David* et l'assassinat d'*Urie* sont des fautes que DIEU a pardonnées. On peut donc convenir que les massacres ci-dessus sont des fautes que DIEU a pardonnées aussi.

Cependant on ne fit aucun quartier à *Bayle*. Mais, en dernier lieu, quelques prédicateurs de Londres ayant comparé *Georges II* à *David*, un des serviteurs de ce monarque a fait publiquement imprimer un petit livre dans lequel

il ſe plaint de la comparaiſon. Il examine toute la conduite de *David*, il va infiniment plus loin que *Bayle*; il traite *David* avec plus de ſévérité que *Tacite* ne traite *Domitien*. Ce livre n'a pas excité en Angleterre le moindre murmure ; tous les lecteurs ont ſenti que les mauvaiſes actions ſont toujours mauvaiſes, que DIEU peut les pardonner quand la pénitence eſt proportionnée au crime, mais qu'aucun homme ne doit les approuver.

Il y a donc plus de raiſon en Angleterre qu'il n'y en avait en Hollande du temps de *Bayle*. On ſent aujourd'hui qu'il ne faut pas donner pour modèle de ſainteté ce qui eſt digne du dernier ſupplice ; et on ſait que ſi on ne doit pas conſacrer le crime, on ne doit pas croire l'abſurdité.

HISTORIOGRAPHE.

TITRE fort différent de celui d'hiſtorien. On appelle communément en France hiſtoriographe l'homme de lettres penſionné et, comme on diſait autrefois, appointé pour écrire l'hiſtoire. *Alain Chartier* fut hiſtoriographe de *Charles VII*. Il dit qu'il interrogea les domeſtiques de ce prince, et leur fit prêter ferment, ſelon le devoir de ſa charge, pour

ſavoir

ſavoir d'eux ſi *Charles* avait eu en effet *Agnès Sorel* pour maîtreſſe. Il conclut qu'il ne ſe paſſa jamais rien de libre entre ces amans, et que tout ſe réduiſit à quelques careſſes honnêtes dont ces domeſtiques avaient été les témoins innocens. Cependant il eſt conſtant, non par les hiſtoriographes, mais par les hiſtoriens appuyés ſur les titres de famille, que *Charles VII* eut d'*Agnès Sorel* trois filles, dont l'aînée mariée à un *Brezé* fut poignardée par ſon mari. Depuis ce temps il y eut ſouvent des hiſtoriographes de France en titre, et l'uſage fut de leur donner des brevets de conſeillers d'Etat avec les proviſions de leur charge. Ils étaient commenſaux de la maiſon du roi. *Matthieu* eut ces priviléges ſous *Henri IV*, et n'en écrivit pas mieux l'hiſtoire.

A Veniſe, c'eſt toujours un noble du ſénat qui a ce titre et cette fonction; et le célèbre *Nani* les a remplis avec une approbation générale. Il eſt bien difficile que l'hiſtoriographe d'un prince ne ſoit pas un menteur; celui d'une république flatte moins, mais il ne dit pas toutes les vérités. A la Chine, les hiſtoriographes ſont chargés de recueillir tous les événemens et tous les titres originaux ſous une dynaſtie. Ils jettent les feuilles numérotées dans une vaſte ſalle, par un orifice ſemblable à la gueule du lion dans

laquelle on jette à Venise les avis secrets qu'on veut donner; lorsque la dynastie est éteinte, on ouvre la salle, et on rédige les matériaux, dont on compose une histoire authentique. Le journal général de l'empire sert aussi à former le corps d'histoire; ce journal est supérieur à nos gazettes, en ce qu'il est fait sous les yeux des mandarins de chaque province, revu par un tribunal suprême, et que chaque pièce porte avec elle une authenticité qui fait foi dans les matières contentieuses.

Chaque souverain choisit son historiographe. *Vittorio Siri* le fut. *Pélisson* fut choisi d'abord par *Louis XIV* pour écrire les événemens de son règne, et il s'acquitta de cet emploi avec éloquence dans l'histoire de la Franche-Comté. *Racine*, le plus élégant des poëtes, et *Boileau*, le plus correct, furent ensuite substitués à *Pélisson*. Quelques curieux ont recueilli quelques mémoires du passage du Rhin écrit par *Racine*. On ne peut juger par ces mémoires si *Louis XIV* passa le Rhin ou non avec les troupes qui traversèrent ce fleuve à la nage. Cet exemple démontre assez combien il est rare qu'un historiographe ose dire la vérité. Aussi plusieurs qui ont eu ce titre se sont bien donné de garde d'écrire l'histoire; ils ont fait comme *Amiot*, qui disait

qu'il était trop attaché à ſes maîtres pour écrire leur vie. Le père *Daniel* eut la patente d'hiſtoriographe après avoir donné ſon hiſtoire de France ; il n'eut qu'une penſion de 600 livres regardée ſeulement comme un honoraire convenable à un religieux.

Il eſt très-difficile d'aſſigner aux ſciences et aux arts, aux travaux littéraires, leurs véritables bornes. Peut-être le propre d'un hiſtoriographe eſt de raſſembler les matériaux, et on eſt hiſtorien quand on les met en œuvre. Le premier peut tout amaſſer, le ſecond choiſir et arranger. L'hiſtoriographe tient plus de l'annaliſte ſimple, et l'hiſtorien ſemble avoir un champ plus libre pour l'éloquence.

Ce n'eſt pas la peine de dire ici que l'un et l'autre doivent également dire la vérité, mais on peut examiner cette grande loi de *Cicéron : Ne quid veri tacere non audeat*, qu'il faut oſer ne taire aucune vérité. Cette règle eſt au nombre des lois qui ont beſoin d'être commentées. Je ſuppoſe un prince qui confie à ſon hiſtoriographe un ſecret important auquel l'honneur de ce prince eſt attaché, ou que même le bien de l'Etat exige que ce ſecret ne ſoit jamais révélé ; l'hiſtoriographe ou l'hiſtorien doit-il manquer de foi à ſon prince ? doit-il trahir ſa patrie pour obéir à *Cicéron*? La curioſité du public ſemble l'exiger ;

l'honneur, le devoir le défendent. Peut-être en ce cas faut-il renoncer à écrire l'hiſtoire.

Une vérité déshonore une famille, l'hiſtoriographe ou l'hiſtorien doit-il l'apprendre au public? non, ſans doute; il n'eſt point chargé de révéler la honte des particuliers; et l'hiſtoire n'eſt point une ſatire.

Mais ſi cette vérité ſcandaleuſe tient aux événemens publics, ſi elle entre dans les intérêts de l'Etat, ſi elle a produit des maux dont il importe de ſavoir la cauſe, c'eſt alors que la maxime de *Cicéron* doit être obſervée; car cette loi eſt comme toutes les autres lois qui doivent être ou exécutées, ou tempérées, ou négligées, ſelon les convenances.

Gardons-nous de ce reſpect humain, quand il s'agit des fautes publiques reconnues, des prévarications, des injuſtices que le malheur des temps a arrachées à des corps reſpectables; on ne ſaurait trop les mettre au jour; ce ſont des phares qui avertiſſent ces corps toujours ſubſiſtans de ne plus ſe briſer aux mêmes écueils. Si un parlement d'Angleterre a condamné un homme de bien au ſupplice, ſi une aſſemblée de théologiens a demandé le ſang d'un infortuné qui ne penſait pas comme eux, il eſt du devoir d'un hiſtorien d'inſpirer de l'horreur à tous les ſiècles pour ces aſſaſſinats juridiques. On a

dû toujours faire rougir les Athéniens de la mort de *Socrate*.

Heureusement même un peuple entier trouve toujours bon qu'on lui remette devant les yeux les crimes de ses pères ; on aime à les condamner, on croit valoir mieux qu'eux. L'historiographe ou l'historien les encourage dans ces sentimens ; et en retraçant les guerres de la fronde et celles de la religion, ils empêchent qu'il n'y en ait encore.

HOMME.

POUR connaître le physique de l'espèce humaine, il faut lire les ouvrages d'anatomie, les articles du dictionnaire encyclopédique par M. *Venel*, ou plutôt faire un cours d'anatomie.

Pour connaître l'homme qu'on appelle *moral*, il faut sur tout avoir vécu et réfléchi.

Tous les livres de morale ne sont-ils pas renfermés dans ces paroles de *Job*? *Homo natus de muliere, brevi vivens tempore, repletus multis miseriis, qui quasi flos egreditur et conteritur, et fugit velut umbra*. L'homme né de la femme vit peu, il est rempli de misères ; il est comme une fleur qui s'épanouit, se flétrit et qu'on écrase ; il passe comme une ombre.

Nous avons déjà vu que la race humaine n'a qu'environ vingt-deux ans à vivre, en

comptant ceux qui meurent ſur le ſein de leurs nourrices, et ceux qui traînent juſqu'à cent ans les reſtes d'une vie imbécille et miſérable. (*)

C'eſt un bel apologue que cette ancienne fable du premier homme, qui était deſtiné d'abord à vivre vingt ans tout au plus; ce qui ſe réduiſait à cinq ans, en évaluant une vie avec une autre. L'homme était déſeſpéré, il avait auprès de lui une chenille, un papillon, un paon, un cheval, un renard et un ſinge.

Prolonge ma vie, dit-il à *Jupiter*; je vaux mieux que tous ces animaux-là: il eſt juſte que moi et mes enfans nous vivions très-long-temps, pour commander à toutes les bêtes. Volontiers, dit *Jupiter*; mais je n'ai qu'un certain nombre de jours à partager entre tous les êtres à qui j'ai accordé la vie. Je ne puis te donner qu'en retranchant aux autres. Car ne t'imagine pas, parce que je ſuis *Jupiter*, que je ſois infini et tout-puiſſant: j'ai ma nature et ma meſure. Çà, je veux bien t'accorder quelques années de plus, en les ôtant à ces ſix animaux dont tu es jaloux, à condition que tu auras ſucceſſivement leurs manières d'être. L'homme ſera d'abord chenille, en ſe traînant, comme elle, dans ſa

(*) Voyez AGE.

première enfance. Il aura jusqu'à quinze ans la légéreté d'un papillon ; dans sa jeunesse la vanité d'un paon. Il faudra dans l'âge viril qu'il subisse autant de travaux que le cheval. Vers les cinquante ans, il aura les ruses du renard ; et dans sa vieillesse, il sera laid et ridicule comme un singe. C'est assez là en général le destin de l'homme.

Remarquez encore que, malgré les bontés de *Jupiter*, cet animal, toute compensation faite, n'ayant que vingt-deux à vingt-trois ans à vivre tout au plus, en prenant le genre-humain en général, il en faut ôter le tiers pour le temps du sommeil, pendant lequel on est mort ; reste à quinze, ou environ : de ces quinze retranchons au moins huit pour la première enfance, qui est, comme on l'a dit, le vestibule de la vie. Le produit net sera sept ans ; de ces sept ans, la moitié au moins se consume dans les douleurs de toute espèce ; pose trois ans et demi pour travailler, s'ennuyer et pour avoir un peu de satisfaction : et que de gens n'en ont point du tout ! Eh bien, pauvre animal, feras-tu encore le fier ? (*)

Malheureusement, dans cette fable, Dieu oublia d'habiller cet animal comme il avait vêtu le singe, le renard, le cheval, le paon et

(*) Voyez l'*Homme aux quarante écus*. Romans, tome II.

jusquà la chenille. L'espèce humaine n'eut que sa peau rase, qui, continuellement exposée au soleil, à la pluie, à la grêle, devint gersée, tannée, truitée. Le mâle, dans notre continent, fut défiguré par des poils épars sur son corps, qui le rendirent hideux sans le couvrir. Son visage fut caché sous ses cheveux. Son menton devint un sol raboteux, qui porta une forêt de tiges menues, dont les racines étaient en-haut, et les branches en-bas. Ce fut dans cet état, et d'après cette image, que cet animal osa peindre DIEU, quand, dans la suite des temps, il apprit à peindre.

La femelle, étant plus faible, devint encore plus dégoûtante et plus affreuse dans sa vieillesse. L'objet de la terre le plus hideux est une décrépite. Enfin, sans les tailleurs et les couturières, l'espèce humaine n'aurait jamais osé se montrer devant les autres. Mais avant d'avoir des habits, avant même de savoir parler, il dut s'écouler bien des siècles. Cela est prouvé; mais il faut le redire souvent.

Cet animal non civilisé, abandonné à lui-même, dut être le plus sale et le plus pauvre de tous les animaux.

Mon cher Adam, mon gourmand, mon bon père,
Que fesais-tu dans les jardins d'Eden?

Travaillais-tu pour ce sot genre-humain ?
Caraissais-tu madame Eve ma mère ?
Avouez-moi que vous aviez tous deux
Les ongles longs, un peu noirs et crasseux,
La chevelure assez mal ordonnée,
Le teint bruni, la peau rude et tannée.
Sans propreté l'amour le plus heureux
N'est plus amour, c'est un besoin honteux.
Bientôt lassés de leur belle aventure,
Dessous un chêne ils soupent galamment
Avec de l'eau, du millet et du gland ;
Le repas fait, ils dorment sur la dure.
Voilà l'état de la pure nature.

Il est un peu extraordinaire qu'on ait harcelé, honni, levraudé un philosophe de nos jours très-estimable, l'innocent, le bon *Helvétius*, pour avoir dit que si les hommes n'avaient pas des mains ils n'auraient pu bâtir des maisons et travailler en tapisserie de haute-lice. Apparemment que ceux qui ont condamné cette proposition ont un secret pour couper les pierres et les bois, et pour travailler à l'aiguille avec les pieds.

J'aimais l'auteur du livre de l'Esprit. Cet homme valait mieux que tous ses ennemis ensemble ; mais je n'ai jamais approuvé ni les erreurs de son livre, ni les vérités triviales

qu'il débite avec emphafe. J'ai pris fon parti hautement, quand des hommes abfurdes l'ont condamné pour ces vérités mêmes.

Je n'ai point de terme pour exprimer l'excès de mon mépris pour ceux qui, par exemple, ont voulu profcrire magiftralement cette propofition : *Les Turcs peuvent être regardés comme des déiftes*. Eh ! cuiftres, comment voulez-vous donc qu'on les regarde ? comme des athées ? parce qu'ils n'adorent qu'un feul Dieu ?

Vous condamnez cette autre propofition-ci : *L'homme d'efprit fait que les hommes font ce qu'ils doivent être, que toute haine contre eux eft injufte, qu'un fot porte des fottifes comme un fauvageon porte des fruits amers*. Ah ! fauvageons de l'école, vous perfécutez un homme parce qu'il ne vous hait pas.

Laiffons là l'école, et pourfuivons.

De la raifon, des mains induftrieufes, une tête capable de généralifer des idées, une langue affez fouple pour les exprimer ; ce font-là les grands bienfaits accordés par l'Etre fuprême à l'homme, à l'exclufion des autres animaux.

Le mâle en général vit un peu moins longtemps que la femelle.

Il eft toujours plus grand, proportion gardée. L'homme de la plus haute taille a

d'ordinaire deux ou trois pouces par-dessus la plus grande femme.

Sa force est presque toujours supérieure, il est plus agile; et ayant tous les organes plus forts, il est plus capable d'une attention suivie. Tous les arts ont été inventés par lui et non par la femme. On doit remarquer que ce n'est pas le feu de l'imagination, mais la méditation persévérante et la combinaison des idées qui ont fait inventer les arts, comme les mécaniques, la poudre à canon, l'imprimerie, l'horlogerie, &c.

L'espèce humaine est la seule qui sache qu'elle doit mourir, et elle ne le sait que par l'expérience. Un enfant élevé seul, et transporté dans une île déserte, ne s'en douterait pas plus qu'une plante et un chat.

Un homme à singularités (*a*) a imprimé que le corps humain est un fruit qui est vert jusqu'à la vieillesse, et que le moment de la mort est la maturité. Etrange maturité que la pourriture et la cendre! la tête de ce philosophe n'était pas mûre. Combien la rage de dire des choses nouvelles a-t-elle fait dire de choses extravagantes!

Les principales occupations de notre espèce sont le logement, la nourriture et le vêtement; tout le reste est accessoire: et c'est ce

(*a*) MAUPERTUIS.

pauvre acceſſoire qui a produit tant de meurtres et de ravages.

Différentes races d'hommes.

Nous avons vu ailleurs combien ce globe porte de races d'hommes différentes, et à quel point le premier nègre et le premier blanc qui ſe rencontrèrent, durent être étonnés l'un de l'autre.

Il eſt même aſſez vraiſemblable que pluſieurs eſpèces d'hommes et d'animaux trop faibles ont péri. C'eſt ainſi qu'on ne retrouve plus de murex, dont l'eſpèce a été dévorée probablement par d'autres animaux, qui vinrent après pluſieurs ſiècles ſur les rivages habités par ce petit coquillage.

S[t] *Jérôme*, dans ſon Hiſtoire des pères du déſert, parle d'un centaure qui eut une converſation avec S[t] *Antoine* l'hermite. Il rend compte enſuite d'un entretien beaucoup plus long que le même *Antoine* eut avec un ſatyre.

S[t] *Auguſtin*, dans ſon trente-troiſième ſermon, intitulé, *A ſes frères dans le déſert*, dit des choſes auſſi extraordinaires que *Jérôme* : » J'étais déjà évêque d'Hippone, quand j'allai » en Ethiopie avec quelques ſerviteurs du » CHRIST pour y prêcher l'Evangile. Nous » vîmes dans ce pays beaucoup d'hommes et

„ de femmes sans tête, qui avaient deux gros
„ yeux sur la poitrine; nous vîmes, dans des
„ contrées encore plus méridionales, un peuple
„ qui n'avait qu'un œil au front, &c.

Apparemment qu'*Augustin* et *Jérôme* parlaient alors par économie; ils augmentaient les œuvres de la création pour manifester davantage les œuvres de DIEU. Ils voulaient étonner les hommes par des fables, afin de les rendre plus soumis au joug de la foi. (*)

Nous pouvons être de très-bons chrétiens sans croire aux centaures, aux hommes sans tête, à ceux qui n'avaient qu'un œil, ou qu'une jambe, &c. Mais nous ne pouvons douter que la structure intérieure d'un nègre ne soit différente de celle d'un blanc, puisque le réseau muqueux ou graisseux est blanc chez les uns et noir chez les autres. Je vous l'ai déjà dit; mais vous êtes sourds.

Les Albinos et les Dariens; les premiers, originaires de l'Afrique, et les seconds, du milieu de l'Amérique, sont aussi différens de nous que les nègres. Il y a des races jaunes, rouges, grises. Nous avons déjà vu que tous les Américains sont sans barbe et sans aucun poil sur le corps, excepté les sourcils et les cheveux. Tous sont également hommes; mais comme un sapin, un chêne et un poirier sont

(*) Voyez ECONOMIE.

également arbres ; le poirier ne vient point du ſapin, et le ſapin ne vient point du chêne.

Mais d'où vient qu'au milieu de la mer Pacifique, dans une île nommée *Taïti*, les hommes ſont barbus ? C'eſt demander pourquoi nous le ſommes, tandis que les Péruviens, les Mexicains et les Canadiens ne le ſont pas. C'eſt demander pourquoi les ſinges ont des queues, et pourquoi la nature nous a refuſé cet ornement, qui du moins eſt parmi nous d'une rareté extrême.

Les inclinations, les caractères des hommes diffèrent autant que leurs climats et leurs gouvernemens. Il n'a jamais été poſſible de compoſer un régiment de Lapons et de Samoïèdes, tandis que les Sibériens leurs voiſins deviennent des ſoldats intrépides.

Vous ne parviendrez pas davantage à faire de bons grenadiers d'un pauvre darien ou d'un albino. Ce n'eſt pas parce qu'ils ont des yeux de perdrix ; ce n'eſt pas parce que leurs cheveux et leurs ſourcils ſont de la ſoie la plus fine et la plus blanche : mais c'eſt parce que leur corps, et par conſéquent leur courage eſt de la plus extrême faibleſſe. Il n'y a qu'un aveugle, et même un aveugle obſtiné, qui puiſſe nier l'exiſtence de toutes ces différentes eſpèces. Elle eſt auſſi grande et auſſi remarquable que celle des ſinges.

Que toutes les races d'hommes ont toujours vécu en ſociété.

TOUS les hommes qu'on a découverts dans les pays les plus incultes et les plus affreux, vivent en ſociété comme les caſtors, les fourmis, les abeilles et pluſieurs autres eſpèces d'animaux.

On n'a jamais vu de pays où ils vécuſſent ſéparés, où le mâle ne ſe joignît à la femelle que par haſard, et l'abandonnât le moment d'après par dégoût ; où la mère méconnût ſes enfans après les avoir élevés, où l'on vécût ſans famille et ſans aucune ſociété. Quelques mauvais plaiſans ont abuſé de leur eſprit juſqu'au point de haſarder le paradoxe étonnant que l'homme eſt originairement fait pour vivre ſeul comme un loup cervier, et que c'eſt la ſociété qui a dépravé la nature. Autant vaudrait-il dire que dans la mer les harengs ſont originairement faits pour nager iſolés, et que c'eſt par un excès de corruption qu'ils paſſent en troupe de la mer Glaciale ſur nos côtes ; qu'anciennement les grues volaient en l'air chacune à part, et que par une violation du droit naturel elles ont pris le parti de voyager en compagnie.

Chaque animal a ſon inſtinct ; et l'inſtinct de l'homme, fortifié par la raiſon, le porte à

la fociété comme au manger et au boire. Loin que le befoin de la fociété ait dégradé l'homme, c'eft l'éloignement de la fociété qui le dégrade. Quiconque vivrait abfolument feul, perdrait bientôt la faculté de penfer et de s'exprimer ; il ferait à charge à lui-même; il ne parviendrait qu'à fe métamorphofer en bête. L'excès d'un orgueil impuiffant, qui s'élève contre l'orgueil des autres, peut porter une ame mélancolique à fuir les hommes. C'eft alors qu'elle s'eft dépravée. Elle s'en punit elle-même. Son orgueil fait fon fupplice ; elle fe ronge dans la folitude du dépit fecret d'être méprifée et oubliée; elle s'eft mife dans le plus horrible efclavage pour être libre.

On a franchi les bornes de la folie ordinaire jufqu'à dire, *qu'il n'eft pas naturel qu'un homme s'attache à une femme pendant les neuf mois de fa groffeffe; l'appétit fatisfait*, dit l'auteur de ces paradoxes, *l'homme n'a plus befoin de telle femme, ni la femme de tel homme; celui-ci n'a pas le moindre fouci, ni peut-être la moindre idée des fuites de fon action. L'un s'en va d'un côté, l'autre de l'autre ; et il n'y a pas d'apparence qu'au bout de neuf mois ils aient la mémoire de s'être connus. Pourquoi la fecourra-t-il après l'accouchement ? pourquoi lui aidera-t-il à élever un enfant qu'il ne fait pas feulement lui appartenir ?*

Tout cela eft exécrable ; mais heureufement

rien

rien n'eſt plus faux. Si cette indifférence barbare était le véritable inſtinct de la nature, l'eſpèce humaine en aurait preſque toujours uſé ainſi. L'inſtinct eſt immuable ; ſes inconſtances ſont très-rares. Le père aurait toujours abandónné la mère, la mère aurait abandonné ſon enfant, et il y aurait bien moins d'hommes ſur la terre qu'il n'y a d'animaux carnaſſiers : car les bêtes farouches mieux pourvues, mieux armées, ont un inſtinct plus prompt, des moyens plus sûrs et une nourriture plus aſſurée que l'eſpèce humaine.

Notre nature eſt bien différente de l'affreux roman que cet énergumène a fait d'elle. Excepté quelques ames barbares entièrement abruties, ou peut-être un philoſophe plus abruti encore, les hommes les plus durs aiment par un inſtinct dominant l'enfant qui n'eſt pas encore né, le ventre qui le porte, et la mère qui redouble d'amour pour celui dont elle a reçu dans ſon ſein le germe d'un être ſemblable à elle.

L'inſtinct des charbonniers de la Forêt-noire leur parle auſſi haut, les anime auſſi fortement en faveur de leurs enfans, que l'inſtinct des pigeons et des roſſignols les force à nourrir leurs petits. On a donc bien perdu ſon temps à écrire ces fadaiſes abominables.

Le grand défaut de tous ces livres à paradoxes n'eſt-il pas de ſuppoſer toujours la nature autrement qu'elle n'eſt ? Si les ſatires de l'homme et de la femme écrites par *Boileau* n'étaient pas des plaiſanteries, elles pécheraient par cette faute eſſentielle de ſuppoſer tous les hommes fous et toutes les femmes impertinentes.

Le même auteur ennemi de la ſociété, ſemblable au renard ſans queue qui voulait que tous ſes confrères ſe coupaſſent la queue, s'exprime ainſi d'un ſtyle magiſtral :

„ Le premier qui, ayant enclos un terrain, „ s'aviſa de dire, *ceci eſt à moi*, et trouva des „ gens aſſez ſimples pour le croire, fut le vrai „ fondateur de la ſociété civile. Que de „ crimes, de guerres, de meurtres, de „ miſères et d'horreurs n'eût point épargnés „ au genre-humain celui qui, arrachant les „ pieux ou comblant le foſſé, eût crié à ſes „ ſemblables : Gardez-vous d'écouter cet „ impoſteur; vous êtes perdus ſi vous oubliez „ que les fruits ſont à tous, et que la terre „ n'eſt à perſonne ! „

Ainſi, ſelon ce beau philoſophe, un voleur, un deſtructeur aurait été le bienfaiteur du genre-humain ; et il aurait fallu punir un honnête homme qui aurait dit à ſes enfans : „ Imitons notre voiſin, il a enclos ſon champ,

„ les bêtes ne viendront plus le ravager ; son „ terrain deviendra plus fertile ; travaillons „ le nôtre comme il a travaillé le sien, il nous „ aidera et nous l'aiderons. Chaque famille „ cultivant son enclos, nous serons mieux „ nourris, plus sains, plus paisibles, moins „ malheureux. Nous tâcherons d'établir une „ justice distributive qui consolera notre pau- „ vre espèce, et nous vaudrons mieux que les „ renards et les fouines à qui cet extravagant „ veut nous faire ressembler. „

Ce discours ne serait-il pas plus sensé et plus honnête que celui du fou sauvage qui voulait détruire le verger du bon homme ?

Quelle est donc l'espèce de philosophie qui fait dire des choses que le sens commun réprouve du fond de la Chine jusqu'au Canada ? N'est-ce pas celle d'un gueux qui voudrait que tous les riches fussent volés par les pauvres, afin de mieux établir l'union fraternelle entre les hommes ?

Il est vrai que si toutes les haies, toutes les forêts, toutes les plaines étaient couvertes de fruits nourrissans et délicieux, il serait impossible, injuste et ridicule de les garder.

S'il y a quelques îles où la nature prodigue les alimens et tout le nécessaire sans peine, allons y vivre loin du fatras de nos lois. Mais dès que nous les aurons peuplées il faudra

revenir au tien et au mien, et à ces lois qui très-ſouvent ſont fort mauvaiſes, mais dont on ne peut ſe paſſer.

L'homme eſt-il né méchant?

NE paraît-il pas démontré que l'homme n'eſt point né pervers et enfant du diable ? Si telle était ſa nature, il commettrait des noirceurs, des barbaries ſitôt qu'il pourrait marcher; il ſe ſervirait du premier couteau qu'il trouverait pour bleſſer quiconque lui déplairait. Il reſſemblerait néceſſairement aux petits louvetaux, aux petits renards, qui mordent dès qu'ils le peuvent.

Au contraire, il eſt par toute la terre du naturel des agneaux, tant qu'il eſt enfant. Pourquoi donc, et comment devient-il ſi ſouvent loup et renard ? N'eſt-ce pas que, n'étant né ni bon ni méchant, l'éducation, l'exemple, le gouvernement dans lequel il ſe trouve jeté, l'occaſion enfin, le déterminent à la vertu ou au crime ?

Peut-être la nature humaine ne pouvait-elle être autrement. L'homme ne pouvait avoir toujours des penſées fauſſes, ni toujours des penſées vraies, des affections toujours douces, ni toujours cruelles.

Il paraît démontré que la femme vaut mieux que l'homme ; vous voyez cent *frères ennemis* contre une *Clytemneſtre*.

Il y a des professions qui rendent nécessairement l'ame impitoyable ; celle de soldat, celle de boucher, d'archer, de geolier, et tous les métiers qui sont fondés sur le malheur d'autrui.

L'archer, le satellite, le geolier, par exemple, ne sont heureux qu'autant qu'ils sont de misérables. Ils sont, il est vrai, nécessaires contre les malfaiteurs, et par là utiles à la société : mais sur mille mâles de cette espèce, il n'y en a pas un qui agisse par le motif du bien public, et qui même connaisse qu'il est un bien public.

C'est surtout une chose curieuse de les entendre parler de leurs prouesses, comme ils comptent le nombre de leurs victimes, leurs ruses pour les attraper, les maux qu'ils leur ont fait souffrir, et l'argent qui leur en est revenu.

Quiconque a pu descendre dans le détail subalterne du barreau, quiconque a entendu seulement des procureurs raisonner familièrement entre eux, et s'applaudir des misères de leurs cliens, peut avoir une très-mauvaise opinion de la nature.

Il est des professions plus affreuses, et qui sont briguées pourtant comme un canonicat.

Il en est qui changent un honnête homme en fripon, et qui l'accoutument malgré lui à

mentir, à tromper, ſans qu'à peine il s'en aperçoive, à ſe mettre un bandeau devant les yeux, à s'abuſer par l'intérêt et par la vanité de ſon état, à plonger ſans remords l'eſpèce humaine dans un aveuglement ſtupide.

Les femmes ſans ceſſe occupées de l'éducation de leurs enfans, et renfermées dans leurs ſoins domeſtiques, ſont exclues de toutes ces profeſſions qui pervertiſſent la nature humaine, et qui la rendent atroce. Elles ſont par-tout moins barbares que les hommes.

Le phyſique ſe joint au moral pour les éloigner des grands crimes ; leur ſang eſt plus doux ; elles aiment moins les liqueurs fortes qui inſpirent la férocité. Une preuve évidente, c'eſt que ſur mille victimes de la juſtice, ſur mille aſſaſſins exécutés, vous comptez à peine quatre femmes, ainſi que nous l'avons prouvé ailleurs. Je ne crois pas même qu'en Aſie il y ait deux exemples de femmes condamnées à un ſupplice public. (*)

Il paraît donc que nos coutumes, nos uſages, ont rendu l'eſpèce mâle très-méchante.

Si cette vérité était générale et ſans exception, cette eſpèce ſerait plus horrible que ne l'eſt à nos yeux celle des araignées, des loups et des fouines. Mais heureuſement les profeſſions qui endurciſſent le cœur et le rempliſſent

(*) Voyez FEMME.

de passions odieuses, sont très-rares. Observez que dans une nation d'environ vingt millions de têtes, il y a tout au plus deux cents mille soldats. Ce n'est qu'un soldat par deux cents individus. Ces deux cents mille soldats sont tenus dans la discipline la plus sévère. Il y a parmi eux de très-honnêtes gens qui reviennent dans leur village achever leur vieillesse en bons pères et en bons maris.

Les autres métiers dangereux aux mœurs sont en petit nombre.

Les laboureurs, les artisans, les artistes, sont trop occupés pour se livrer souvent au crime.

La terre portera toujours des méchans détestables. Les livres en exagéreront toujours le nombre, qui, bien que trop grand, est moindre qu'on ne le dit.

Si le genre-humain avait été sous l'empire du diable, il n'y aurait plus personne sur la terre.

Consolons-nous, on a vu, on verra toujours de belles ames depuis Pékin jusqu'à la Rochelle; et quoi qu'en disent des licenciés et des bacheliers, les *Titus*, les *Trajans*, les *Antonins* et *Pierre Bayle* ont été de fort honnêtes gens.

De l'homme dans l'état de pure nature.

QUE ferait l'homme dans l'état qu'on nomme de *pure nature* ? Un animal fort au-dessous des premiers iroquois qu'on trouva dans le nord de l'Amérique.

Il ferait très-inférieur à ces iroquois, puisque ceux-ci savaient allumer du feu et se faire des flèches. Il fallut des siècles pour parvenir à ces deux arts.

L'homme, abandonné à la pure nature, n'aurait pour tout langage que quelques sons mal articulés. L'espèce ferait réduite à un très-petit nombre, par la difficulté de la nourriture et par le défaut des secours, du moins dans nos tristes climats. Il n'aurait pas plus de connaissance de DIEU et de l'ame que des mathématiques ; ses idées feraient renfermées dans le soin de se nourrir. L'espèce des castors ferait très-préférable.

C'est alors que l'homme ne ferait précisément qu'un enfant robuste ; et on a vu beaucoup d'hommes qui ne sont pas fort au-dessus de cet état.

Les Lapons, les Samoïèdes, les habitans du Kamshatka, les Cafres, les Hottentots, sont à l'égard de l'homme en état de pure nature ce qu'étaient autrefois les cours de

Cyrus

Cyrus et de *Sémiramis* en comparaiſon des habitans des Cévènes. Et cependant ces habitans du Kamshatka et ces Hottentots de nos jours, ſi ſupérieurs à l'homme entièrement ſauvage, ſont des animaux qui vivent ſix mois de l'année dans des cavernes, où ils mangent à pleines mains la vermine dont ils ſont mangés.

En général, l'eſpèce humaine n'eſt pas de deux ou trois degrés plus civiliſée que les gens du Kamshatka. La multitude des bêtes brutes appelées *hommes*, comparée avec le petit nombre de ceux qui penſent, eſt au moins dans la proportion de cent à un chez beaucoup de nations.

Il eſt plaiſant de conſidérer d'un côté le père *Mallebranche* qui s'entretient familièrement avec le Verbe, et de l'autre ces millions d'animaux ſemblables à lui qui n'ont jamais entendu parler de Verbe, et qui n'ont pas une idée métaphyſique.

Entre les hommes à pur inſtinct et les hommes de génie, flotte ce nombre immenſe occupé uniquement de ſubſiſter.

Cette ſubſiſtance coûte des peines ſi prodigieuſes, qu'il faut ſouvent dans le nord de l'Amérique qu'une image de DIEU coure cinq ou ſix lieues pour avoir à dîner, et que chez nous l'image de DIEU arroſe la terre de ſes ſueurs toute l'année pour avoir du pain.

Ajoutez à ce pain, ou à l'équivalent une hutte et un méchant habit; voilà l'homme tel qu'il eſt en général d'un bout de l'univers à l'autre. Et ce n'eſt que dans une multitude de ſiècles qu'il a pu arriver à ce haut degré.

Enfin, après d'autres ſiècles, les choſes viennent au point où nous les voyons. Ici on repréſente une tragédie en muſique, là on ſe tue ſur la mer dans un autre hémiſphère avec mille pièces de bronze: l'opéra et un vaiſſeau de guerre du premier rang étonnent toujours mon imagination. Je doute qu'on puiſſe aller plus loin dans aucun des globes dont l'étendue eſt ſemée. Cependant, plus de la moitié de la terre habitable eſt encore peuplée d'animaux à deux pieds qui vivent dans cet horrible état, qui approche de la pure nature, ayant à peine le vivre et le vêtir, jouiſſant à peine du don de la parole, s'apercevant à peine qu'ils ſont malheureux, vivant et mourant ſans preſque le ſavoir.

Examen d'une penſée de Paſcal ſur l'homme.

Je puis concevoir un homme ſans mains, ſans pieds, et je le concevrais même ſans tête, ſi l'expérience ne m'apprenait que c'eſt par là qu'il penſe. C'eſt donc la penſée qui fait l'être de l'homme, et ſans quoi on ne peut le concevoir. (Penſées de *Paſcal*)

Comment concevoir un homme ſans pieds, ſans mains et ſans tête ? ce ſerait un être auſſi différent d'un homme que d'une citrouille.

Si tous les hommes étaient ſans tête, comment la vôtre concevrait-elle que ce ſont des animaux comme vous, puiſqu'ils n'auraient rien de ce qui conſtitue principalement votre être ? Une tête eſt quelque choſe, les cinq ſens s'y trouvent ; la penſée auſſi. Un animal qui reſſemblerait de la nuque du cou en bas à un homme, ou à un de ces ſinges qu'on nomme *orang-outang*, ou l'homme des bois, ne ſerait pas plus un homme qu'un ſinge ou qu'un ours à qui on aurait coupé la tête et la queue.

C'eſt donc la penſée qui fait l'être de l'homme, &c. En ce cas la penſée ſerait ſon eſſence, comme l'étendue et la ſolidité ſont l'eſſence de la matière. L'homme penſerait eſſentiellement et toujours, comme la matière eſt toujours étendue et ſolide. Il penſerait dans un profond ſommeil ſans rêves, dans un évanouiſſement, dans une léthargie, dans le ventre de ſa mère. Je ſais bien que jamais je n'ai penſé dans aucun de ces états ; je l'avoue ſouvent, et je me doute que les autres ſont comme moi.

Si la penſée était eſſentielle à l'homme, comme l'étendue à la matière, il s'enſuivrait que DIEU

n'a pu priver cet animal d'entendement, puisqu'il ne peut priver la matière d'étendue, car alors elle ne ferait plus matière. Or si l'entendement est essentiel à l'homme, il est donc pensant par sa nature, comme DIEU est Dieu par sa nature.

Si je voulais essayer de définir DIEU, autant qu'un être aussi chétif que nous peut le définir, je dirais que la pensée est son être, son essence; mais l'homme!

Nous avons la faculté de penser, de marcher, de parler, de manger, de dormir; mais nous n'usons pas toujours de ces facultés, cela n'est pas dans notre nature.

La pensée chez nous n'est-elle pas un attribut, et si bien un attribut, qu'elle est tantôt faible, tantôt forte, tantôt raisonnable, tantôt extravagante? elle se cache, elle se montre, elle fuit, elle revient, elle est nulle, elle est reproduite. L'essence est tout autre chose; elle ne varie jamais: elle ne connaît pas le plus ou le moins.

Que ferait donc l'animal sans tête supposé par *Pascal*? un être de raison. Il aurait pu supposer tout aussi-bien un arbre à qui DIEU aurait donné la pensée, comme on a dit que les dieux avaient accordé la voix aux arbres de Dodone. (*)

(*) Voyez le paragraphe intitulé, *Action de* DIEU *sur l'homme*, Philosophie, tome I, page 238.

Réflexion générale sur l'homme.

Il faut vingt ans pour mener l'homme de l'état de plante où il eſt dans le ventre de ſa mère, et de l'état de pur animal, qui eſt le partage de ſa première enfance, juſqu'à celui où la maturité de la raiſon commence à poindre. Il a fallu trente ſiècles pour connaître un peu ſa ſtructure. Il faudrait l'éternité pour connaître quelque choſe de ſon ame. Il ne faut qu'un inſtant pour le tuer.

HONNEUR.

L'AUTEUR des Synonymes de la langue françaiſe dit, qu'*il eſt d'uſage dans le diſcours de mettre la gloire en antithèſe avec l'intérêt, et le goût avec l'honneur.*

Mais on croit que cette définition ne ſe trouve que dans les dernières éditions, lorſqu'il eut gâté ſon livre.

On lit ces vers-ci dans la ſatire de *Boileau* ſur l'honneur :

Entendons diſcourir ſur les bancs des galères
Ce forçat abhorré même de ſes confrères ;
Il plaint par un arrêt injuſtement donné
L'honneur en ſa perſonne à ramer condamné.

Nous ignorons s'il y a beaucoup de galériens qui se plaignent du peu d'égards qu'on a eu pour leur honneur.

Ce terme nous a paru susceptible de plusieurs acceptions différentes, ainsi que tous les mots qui expriment des idées métaphysiques et morales.

Mais je sais ce qu'on doit de bontés et d'honneur
A son sexe, à son âge, et surtout au malheur.

Honneur signifie là *égard*, *attention*.

L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir,

signifie, dans cet endroit, *c'est un devoir de venger son père.*

Il a été reçu avec beaucoup d'honneur; cela veut dire, avec des marques de respect.

Soutenir l'honneur du corps; c'est soutenir les prééminences, les priviléges de son corps, de sa compagnie, et quelquefois ses chimères.

Se conduire en homme d'honneur; c'est agir avec justice, franchise et générosité.

Avoir des honneurs, *être comblé d'honneurs*; c'est avoir des distinctions, des marques de supériorité.

Mais l'honneur en effet qu'il faut que l'on admire,
Quel est-il, Valincour, pourras-tu me le dire?
L'ambition le met souvent à tout brûler;
. . . .
Un vrai fourbe, à jamais ne garder sa parole.

Comment *Boileau* a-t-il pu dire qu'un fourbe fait consister l'honneur à tromper? il nous semble qu'il met son intérêt à manquer de foi, et son honneur à cacher ses fourberies.

L'auteur de l'Esprit des lois a fondé son systême sur cette idée, que la vertu est le principe du gouvernement républicain, et l'honneur le principe des gouvernemens monarchiques. Y a-t-il donc de la vertu sans honneur? et comment une république est-elle établie sur la vertu?

Mettons sous les yeux du lecteur ce qui a été dit sur ce sujet dans un petit livre. Les brochures se perdent en peu de temps. La vérité ne doit point se perdre, il faut la consigner dans des ouvrages de longue haleine.

„ On n'a jamais assurément formé des républiques par vertu. L'intérêt public s'est opposé à la domination d'un seul; l'esprit de propriété, l'ambition de chaque particulier, ont été un frein à l'ambition et à l'esprit de rapine. L'orgueil de chaque citoyen a veillé sur l'orgueil de son voisin. Personne n'a voulu être l'esclave de la fantaisie d'un autre. Voilà ce qui établit une république, et ce qui la conserve. Il est ridicule d'imaginer qu'il faille plus de vertu à un grison qu'à un espagnol.

„ Que l'honneur soit le principe des seules

„ monarchies, ce n'eſt pas une idée moins „ chimérique; et il le fait bien voir lui-même „ ſans y penſer. *La nature de l'honneur*, dit-il „ au chap. VII du liv. III, *eſt de demander* „ *des préférences, des diſtinctions. Il eſt donc* „ *par la choſe même placé dans le gouvernement* „ *monarchique.*

„ Certainement, par la choſe même, on „ demandait dans la république romaine la „ préture, le conſulat, l'ovation, le triom- „ phe : ce ſont-là des préférences, des diſ- „ tinctions qui valent bien les titres qu'on „ achète ſouvent dans les monarchies, et „ dont le tarif eſt fixé. „

Cette remarque prouve, à notre avis, que le livre de l'Eſprit des lois, quoique étincelant d'eſprit, quoique recommandable par l'amour des lois, par la haine de la ſuperſtition et de la rapine, porte entièrement à faux. (*)

Ajoutons que c'eſt préciſément dans les cours qu'il y a toujours le moins d'honneur.

L'ingannare, il mentir, la frode, il furto,
E la rapina di pieta veſtita,
Creſcer col' damno e precipizio altrui,
E far a ſe de l'altrui biaſmo onore
Son' le virtu di quella gente infida.

(Paſtor fido, atto V, ſcena prima.)

(*) Voyez LOIS.

Ceux qui n'entendent pas l'italien peuvent jeter les yeux ſur ces quatre vers français, qui ſont un précis de tous les lieux communs qu'on a débités ſur les cours depuis trois mille ans :

Ramper avec baſſeſſe en affectant l'audace,
S'engraiſſer de rapine en atteſtant les lois,
Etouffer en ſecret ſon ami qu'on embraſſe,
Voilà l'honneur qui règne à la ſuite des rois.

C'eſt en effet dans les cours que des hommes ſans honneur parviennent ſouvent aux plus hautes dignités ; et c'eſt dans les républiques qu'un citoyen déshonoré n'eſt jamais nommé par le peuple aux charges publiques.

Le mot célèbre du duc d'Orléans régent ſuffit pour détruire le fondement de l'Eſprit des lois : *C'eſt un parfait courtiſan, il n'a ni humeur ni honneur.*

Honorable, *honnêteté*, *honnête*, ſignifient ſouvent la même choſe qu'honneur. *Une compagnie honorable, de gens d'honneur. On lui fit beaucoup d'honnêtetés, on lui dit des choſes honnêtes ;* c'eſt-à-dire on le traita de façon à le faire penſer honorablement de lui-même.

D'honneur on a fait *honoraire*. Pour honorer une profeſſion au-deſſus des arts mécaniques, on donne à un homme de cette profeſſion un

honoraire au lieu de ſalaire et de gages qui offenſeraient ſon amour propre. Ainſi *honneur*, *faire honneur*, *honorer*, ſignifient faire accroire à un homme qu'il eſt quelque choſe, qu'on le diſtingue.

Il me vola, pour prix de mon labeur,
Mon honoraire en me parlant d'honneur.

HORLOGE.

Horloge d'Achaz.

Il eſt aſſez connu que tout eſt prodige dans l'hiſtoire des Juifs. Le miracle fait en faveur du roi *Ezéchias* ſur ſon horloge, appelée l'*horloge d'Achaz*, eſt un des plus grands qui ſe ſoient jamais opérés. Il dut être aperçu de toute la terre, avoir dérangé à jamais tout le cours des aſtres, et particulièrement les momens des éclipſes du ſoleil et de la lune; il dut brouiller toutes les éphémérides. C'eſt pour la ſeconde fois que ce prodige arriva. *Joſué* avait arrêté à midi le ſoleil ſur Gabaon, et la lune ſur Aïalon, pour avoir le temps de tuer une troupe d'amorrhéens déjà écraſée par une pluie de pierres tombées du ciel.

Le ſoleil, au lieu de s'arrêter pour le roi *Ezéchias*, retourna en arrière, ce qui eſt à

peu-près la même aventure, mais différemment combinée.

D'abord *Isaïe* dit à *Ezéchias*, qui était malade (*a*) : *Voici ce que dit le Seigneur* DIEU ; *mettez ordre à vos affaires, car vous mourrez, et alors vous ne vivrez plus.*

Ezéchias pleura, DIEU en fut attendri. Il lui fit dire par *Isaïe* qu'il vivrait encore quinze ans, et que dans trois jours il irait au temple. *Alors Isaïe se fit apporter un cataplasme de figues, on l'appliqua sur les ulcères du roi, et il fut guéri;* et curatus est.

Ezéchias demanda un signe comme quoi il serait guéri. *Isaïe* lui dit : *Voulez-vous que l'ombre du soleil s'avance de dix degrés ou qu'elle recule de dix degrés? Ezéchias dit : Il est aisé que l'ombre avance de dix degrés, je veux qu'elle recule. Le prophète Isaïe invoqua le Seigneur, et il ramena l'ombre en arrière dans l'horloge d'Achaz, par les dix degrés par lesquels elle était déjà descendue.*

On demande ce que pouvait être cette horloge d'*Achaz*, si elle était de la façon d'un horloger nommé *Achaz*, ou si c'était un présent fait autrefois au roi du même nom. Ce n'est-là qu'un objet de curiosité. On a disputé beaucoup sur cette horloge ; les savans ont prouvé que les Juifs n'avaient jamais connu ni horloge ni gnomon avant leur captivité à Babylone,

(*a*) Rois, livre IV, chap. XX.

ſeul temps où ils apprirent quelque choſe des Chaldéens, et où même le gros de la nation commença, dit-on, à lire et à écrire. On ſait même que dans leur langue ils n'avaient aucun terme pour exprimer horloge, cadran, géométrie, aſtronomie; et dans le texte du livre des Rois, l'horloge d'*Achaz* eſt appelée *l'heure de la pierre*.

Mais la grande queſtion eſt de ſavoir comment le roi *Ezéchias*, poſſeſſeur de ce gnomon ou de ce cadran au ſoleil, de cette heure de la pierre, pouvait dire qu'il était aiſé de faire avancer le ſoleil de dix degrés. Il eſt certainement auſſi difficile de le faire avancer contre l'ordre du mouvement ordinaire, que de le faire reculer.

La propoſition du prophète paraît auſſi étrange que le propos du roi. Voulez-vous que l'ombre avance en ce moment ou recule de dix heures? Cela eût été bon à dire dans quelque ville de la Laponie, où le plus long jour de l'année eût été de vingt heures; mais à Jéruſalem, où le plus long jour de l'année eſt d'environ quatorze heures et demie, cela eſt abſurde. Le roi et le prophète ſe trompaient tous deux groſſièrement. Nous ne nions pas le miracle, nous le croyons très-vrai; nous remarquons ſeulement qu'*Ezéchias* et *Iſaïe* ne diſaient pas ce qu'ils devaient dire.

Quelque heure qu'il fût alors, c'était une chofe impoffible qu'il fût égal de faire reculer ou avancer l'ombre du cadran de dix heures. S'il était deux heures après midi, le prophète pouvait très-bien, fans doute, faire reculer l'ombre à quatre heures du matin. Mais en ce cas il ne pouvait pas la faire avancer de dix heures, puifque alors il eût été minuit, et qu'à minuit il eft rare d'avoir l'ombre du foleil.

Il eft difficile de deviner le temps où cette hiftoire fut écrite, mais ce ne peut être que vers le temps où les Juifs apprirent confufément qu'il y avait des gnomons et des cadrans au foleil. Or il eft de fait qu'ils n'eurent une connaiffance très-imparfaite de ces fciences qu'à Babylone.

Il y a encore une plus grande difficulté, c'eft que les Juifs ne comptaient pas par heures comme nous; c'eft à quoi les commentateurs n'ont pas penfé.

Le même miracle était arrivé en Gréce le jour qu'*Atrée* fit fervir les enfans de *Thyefte* pour le fouper de leur père.

Le même miracle s'était fait encore plus fenfiblement lorfque *Jupiter* coucha avec *Alcmène*. Il fallait une nuit double de la nuit naturelle pour former *Hercule*. Ces aventures font communes dans l'antiquité, mais fort rares de nos jours, où tout dégénère.

HUMILITÉ.

Des philoſophes ont agité ſi l'humilité eſt une vertu ; mais vertu ou non, tout le monde convient que rien n'eſt plus rare. Cela s'appelait chez les Grecs *tepeineſis* ou *tapeineia.* Elle eſt fort recommandée dans le quatrième livre des Lois de *Platon ;* il ne veut point d'orgueilleux ; il veut des humbles.

Epictète en vingt endroits prêche l'humilité. Si tu paſſes pour un perſonnage dans l'eſprit de quelques-uns, défie-toi de toi-même.

Point de ſourcil ſuperbe.

Ne ſois rien à tes yeux.

Si tu cherches à plaire, te voilà déchu.

Cède à tous les hommes ; préfère-les tous à toi ; ſupporte-les tous.

Vous voyez par ces maximes que jamais capucin n'alla ſi loin qu'*Epictète.*

Quelques théologiens, qui avaient le malheur d'être orgueilleux, ont prétendu que l'humilité ne coûtait rien à *Epictète* qui était eſclave, et qu'il était humble par état, comme un docteur ou un jéſuite peut être orgueilleux par état.

Mais que diront-ils de *Marc-Antonin* qui ſur le trône recommande l'humilité ? Il met ſur la même ligne *Alexandre* et ſon muletier.

Il dit que la vanité des pompes n'eſt qu'un os jeté au milieu des chiens ;

Que faire du bien et s'entendre calomnier eſt une vertu de roi.

Ainſi le maître de la terre connue veut qu'on ſoit humble. Propoſez ſeulement l'humilité à un muſicien, vous verrez comme il ſe moquera de *Marc-Aurèle*.

Deſcartes, dans ſon Traité des paſſions de l'ame, met dans leur rang l'humilité. Elle ne s'attendait pas à être regardée comme une paſſion.

Il diſtingue entre l'humilité vertueuſe et la vicieuſe. Voici comme *Deſcartes* raiſonnait en métaphyſique et en morale :

„ Il n'y a rien en la générosité qui ne ſoit „ compatible avec l'humilité vertueuſe (*a*), „ ni rien ailleurs qui puiſſe changer ; ce qui „ fait que leurs mouvemens ſont fermes, „ conſtans et toujours fort ſemblables à eux- „ mêmes. Mais ils ne viennent pas tant de „ ſurpriſe, pour ce que ceux qui ſe con- „ naiſſent en cette façon, connaiſſent aſſez „ quelles ſont les cauſes qui font qu'ils „ s'eſtiment. Toutefois on peut dire que ces „ cauſes ſont ſi merveilleuſes (à ſavoir la „ puiſſance d'uſer de ſon libre arbitre qui fait

(*a*) *Deſcartes*, Traité des paſſions.

„ qu'on ſe priſe ſoi-même, et les infirmités „ du ſujet en qui eſt cette puiſſance, qui fait „ qu'on ne s'eſtime pas trop), qu'à toutes „ les fois qu'on ſe les repréſente de nouveau, „ elles donnent toujours une nouvelle admi„ration. „

Voici maintenant comme il parle de l'humilité vicieuſe :

„ Elle conſiſte principalement en ce qu'on „ ſe ſent faible et peu réſolu; et comme ſi „ on n'avait pas l'uſage entier de ſon libre „ arbitre; on ne ſe peut empêcher de faire „ des choſes dont on ſait qu'on ſe repentira „ par après : puis auſſi en ce qu'on croit ne „ pouvoir ſubſiſter par ſoi-même, ni ſe paſſer „ de pluſieurs choſes dont l'acquiſition dépend „ d'autrui; ainſi elle eſt directement oppoſée „ à la généroſité, &c. „

C'eſt puiſſamment raiſonner.

Nous laiſſons aux philoſophes plus ſavans que nous le ſoin d'éclaircir cette doctrine. Nous nous bornerons à dire que l'humilité eſt la modeſtie de l'ame.

C'eſt le contre-poiſon de l'orgueil. L'humilité ne pouvait pas empêcher *Rameau* de croire qu'il ſavait plus de muſique que ceux auxquels il l'enſeignait; mais elle pouvait l'engager à

convenir

convenir qu'il n'était pas supérieur à *Lulli* dans le récitatif. (1)

Le révérend père *Viret*, cordelier, théologien et prédicateur, tout humble qu'il est, croira toujours fermement qu'il en fait plus que ceux qui apprennent à lire et à écrire : mais son humilité chrétienne, sa modestie de l'ame l'obligera d'avouer dans le fond de son cœur qu'il n'a écrit que des sottises. O frères *Nonotte*, *Guyon*, *Patouillet*, écrivains des halles, soyez bien humbles ! ayez toujours la modestie de l'ame en recommandation.

HYPATHIE.

Je suppose que madame *Dacier* eût été la plus belle femme de Paris, et que, dans la querelle des anciens et des modernes, les carmes eussent prétendu que le poëme de la Magdelène, composé par un carme, était infiniment supérieur à *Homère*, et que c'était une impiété atroce de préférer l'Iliade à des vers d'un moine ; je suppose que l'archevêque de Paris eût pris le parti des carmes contre le gouverneur de la ville, partisan de la belle madame *Dacier*, et qu'il eût excité les carmes à massacrer cette belle dame dans l'église de

(1) C'est aussi ce qu'il a fait. Voyez la préface des Indes galantes.

Notre-Dame, et à la traîner toute nue et toute ſanglante dans la place Maubert ; il n'y a perſonne qui n'eût dit que l'archevêque de Paris aurait fait une fort mauvaiſe action dont il aurait dû faire pénitence.

Voilà préciſément l'hiſtoire d'*Hypathie*. Elle enſeignait *Homère* et *Platon* dans Alexandrie, du temps de *Théodoſe II*. St *Cyrille* déchaîna contre elle la populace chrétienne : c'eſt ainſi que nous le racontent *Damaſcius* et *Suidas* ; c'eſt ce que prouvent évidemment les plus ſavans hommes du ſiècle, tels que *Bruker*, *la Croze*, *Baſnage*, &c. ; c'eſt ce qui eſt expoſé très-judicieuſement dans le grand dictionnaire encyclopédique, à l'article *Eclectiſme*.

Un homme, dont les intentions ſont ſans doute très-bonnes, a fait imprimer deux volumes contre cet article de l'Encyclopédie.

Encore une fois, mes amis, deux tomes contre deux pages, c'eſt trop. Je vous l'ai dit cent fois, vous multipliez trop les êtres ſans néceſſité. Deux lignes contre deux tomes, voilà ce qu'il faut. N'écrivez pas même ces deux lignes.

Je me contente de remarquer que St *Cyrille* était homme, et homme de parti ; qu'il a pu ſe laiſſer trop emporter à ſon zèle ; que quand on met les belles dames toutes nues, ce n'eſt pas pour les maſſacrer ; que St *Cyrille* a ſans

doute demandé pardon à DIEU de cette action abominable, et que je prie le père des miséricordes d'avoir pitié de son ame. Celui qui a écrit les deux tomes contre l'*Eclectisme* me fait aussi beaucoup de pitié.

J.

JAPON.

Je ne fais point de question sur le Japon pour savoir si cet amas d'îles est beaucoup plus grand que l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande et les Orcades ensemble ; si l'empereur du Japon est plus puissant que l'empereur d'Allemagne ; et si les bonzes japonais sont plus riches que les moines espagnols.

J'avouerai même sans hésiter que, tout relégués que nous sommes aux bornes de l'Occident, nous avons plus de génie qu'eux, tout favorisés qu'ils sont du soleil levant. Nos tragédies et nos comédies passent pour être meilleures ; nous avons poussé plus loin l'astronomie, les mathématiques, la peinture, la sculpture et la musique. De plus, ils n'ont rien qui approche de nos vins de Bourgogne et de Champagne.

Mais pourquoi avons-nous si long-temps

follicité la permiffion d'aller chez eux, et que jamais aucun japonais n'a fouhaité feulement faire un voyage chez nous? Nous avons couru à Méako, à la terre d'Yeffo, à la Californie; nous irions à la Lune avec *Aftolphe* fi nous avions un hippogriffe. Eft-ce curiofité, inquiétude d'efprit? eft-ce befoin réel?

Dès que les Européans eurent franchi le cap de Bonne-Efpérance, la Propagande fe flatta de fubjuguer tous les peuples voifins des mers orientales, et de les convertir. On ne fit plus le commerce d'Afie que l'épée à la main; et chaque nation de notre Occident fit partir tour à tour des marchands, des foldats et des prêtres.

Gravons dans nos cervelles turbulentes ces mémorables paroles de l'empereur *Yontchin* quand il chaffa tous les miffionnaires jéfuites et autres de fon empire; qu'elles foient écrites fur les portes de tous nos couvens: *Que diriez-vous fi nous allions, fous le prétexte de trafiquer dans vos contrées, dire à vos peuples que votre religion ne vaut rien, et qu'il faut abfolument embraffer la nôtre?*

C'eft-là cependant ce que l'Eglife latine a fait par toute la terre. Il en coûta cher au Japon; il fut fur le point d'être enfeveli dans les flots de fon fang comme le Mexique et le Pérou.

Il y avait dans les îles du Japon douze religions qui vivaient ensemble très-paisiblement. Des missionnaires arrivèrent de Portugal ; ils demandèrent à faire la treizième ; on leur répondit qu'ils seraient les très-bien venus, et qu'on n'en saurait trop avoir.

Voilà bientôt des moines établis au Japon avec le titre d'*évêques*. A peine leur religion fut-elle admise pour la treizième qu'elle voulut être la seule. Un de ces évêques ayant rencontré dans son chemin un conseiller d'Etat, lui disputa le pas (*a*) ; il lui soutint qu'il était du premier ordre de l'Etat, et que le conseiller, n'étant que du second, lui devait beaucoup de respect. L'affaire fit du bruit. Les Japonais sont encore plus fiers qu'indulgens. On chassa le moine évêque et quelques chrétiens dès l'année 1586. Bientôt la religion chrétienne fut proscrite. Les missionnaires s'humilièrent, demandèrent pardon, obtinrent grâce, et en abusèrent.

Enfin, en 1637, les Hollandais ayant pris un vaisseau espagnol qui fesait voile du Japon à Lisbonne, ils trouvèrent dans ce vaisseau des lettres d'un nommé *Moro*, consul d'Espagne à Nangazaqui. Ces lettres contenaient le plan d'une conspiration des chrétiens du

(*a*) Ce fait est avéré par toutes les relations.

Japon pour s'emparer du pays. On y ſpécifiait le nombre des vaiſſeaux qui devaient venir d'Europe et d'Aſie appuyer cette entrepriſe.

Les Hollandais ne manquèrent pas de remettre les lettres au gouvernement. On ſaiſit *Moro ;* il fut obligé de reconnaître ſon écriture et condamné juridiquement à être brûlé.

Tous les néophytes des jéſuites et des dominicains prirent alors les armes, au nombre de trente mille. Il y eut une guerre civile affreuſe. Ces chrétiens furent tous exterminés.

Les Hollandais pour prix de leur ſervice obtinrent ſeuls, comme on ſait, la liberté de commercer au Japon, à condition qu'ils n'y feraient jamais aucun acte de chriſtianiſme; et depuis ce temps ils ont été fidelles à leur promeſſe.

Qu'il me ſoit permis de demander à ces miſſionnaires quelle était leur rage, après avoir ſervi à la deſtruction de tant de peuples en Amérique, d'en aller faire autant aux extrémités de l'Orient pour la plus grande gloire de DIEU.

S'il était poſſible qu'il y eût des diables déchaînés de l'enfer pour venir ravager la terre, s'y prendraient-ils autrement ? Eſt-ce donc là le commentaire du *contrains-les d'entrer ?*

eſt-ce ainſi que la douceur chrétienne ſe manifeſte? eſt-ce là le chemin de la vie éternelle?

Lecteur, joignez cette aventure à tant d'autres; réfléchiſſez et jugez.

JEOVA.

JEOVA, ancien nom de DIEU. Aucun peuple n'a jamais prononcé *Geova*, comme font les ſeuls Français, ils diſaient *Iëvo;* c'eſt ainſi que vous le trouvez écrit dans *Sanchoniathon* cité par *Euſèbe*, Prep. liv. X; dans *Diodore*, liv. II; dans *Macrobe*, ſat. liv, I, &c.; toutes les nations ont prononcé *ie* et non pas *g*. C'eſt du nom des quatre voyelles, i, e, o, u, que ſe forma ce nom ſacré dans l'Orient. Les uns prononçaient i e o h, en aſpirant, i, e, o, va; les autres, *yeaou*. Il fallait toujours quatre lettres, quoique nous en mettions ici cinq, faute de pouvoir exprimer ces quatre caractères.

Nous avons déjà obſervé que, ſelon *Clément* d'Alexandrie, en ſaiſiſſant la vraie prononciation de ce nom, on pouvait donner la mort à un homme. *Clément* en rapporte un exemple.

Long-temps avant *Moïſe*, *Seth* avait prononcé le nom de *Jeova*, comme il eſt dit dans la Genèſe, chap. IV; et même, ſelon l'hébreu, *Seth* s'appela *Jeova*. *Abraham* fit ſerment au roi de Sodome par *Jeova*, ch. XIV, v. 22.

Du mot iova les latins firent *iov*, *Jovis*, *Jovispiter*, *Jupiter*. Dans le buisson, l'Eternel dit à *Moïse* : Mon nom est *Ioüa*. Dans les ordres qu'il lui donna pour la cour de *Pharaon*, il lui dit : *J'apparus à Abraham*, *Isaac et Jacob dans le Dieu puissant*, *et je ne leur révélai point mon nom Adonaï*, *et je fis un pacte avec eux*. (*a*) Les Juifs ne prononcent point ce nom depuis long-temps. Il était commun aux Phéniciens et aux Egyptiens. Il signifiait, ce qui est ; et de là vient probablement l'inscription d'*Isis* : *Je suis tout ce qui est*.

JEPHTÉ.

SECTION PREMIERE.

Il est évident par le texte du livre des Juges que *Jephté* promit de sacrifier la première personne qui sortirait de sa maison pour venir le féliciter de sa victoire contre les Ammonites. Sa fille unique vint au-devant de lui ; il déchira ses vêtemens, et il l'immola après lui avoir permis d'aller pleurer sur les montagnes le malheur de mourir vierge. Les filles juives célébrèrent long-temps cette aventure, en

(*a*) Exode, chap. VI, v. 3.

pleurant

pleurant la fille de *Jephté* pendant quatre jours. (*b*)

En quelque temps que cette hiftoire ait été écrite, qu'elle foit imitée de l'hiftoire grecque d'*Agamemnon* et d'*Idoménée*, ou qu'elle en foit le modèle; qu'elle foit antérieure ou poftérieure à de pareilles hiftoires affyriennes, ce n'eft pas ce que j'examine; je m'en tiens au texte: *Jephté* voua fa fille en holocaufte, et accomplit fon vœu.

Il était expreffément ordonné par la loi juive d'immoler les hommes voués au Seigneur. *Tout homme voué ne fera point racheté, mais fera mis à mort fans rémiffion.* La Vulgate traduit: *Non redimetur, fed morte morietur.* (*c*)

C'eft en vertu de cette loi que *Samuel* coupa en morceaux le roi *Agag*, à qui, comme nous l'avons déjà dit, *Saül* avait pardonné; et c'eft même pour avoir épargné *Agag* que *Saül* fut réprouvé du Seigneur, et perdit fon royaume.

Voilà donc les facrifices de fang humain clairement établis; il n'y a aucun point d'hiftoire mieux conftaté: on ne peut juger d'une nation que par fes archives, et par ce qu'elle rapporte d'elle-même.

(*b*) Voyez chap. XI des Juges.

(*c*) Lévitique, chap. XXVII, v. 29.

SECTION II.

Il y a donc des gens à qui rien ne coûte, qui falsifient un passage de l'Ecriture aussi hardiment que s'ils en rapportaient les propres mots; et qui, sur leur mensonge qu'ils ne peuvent méconnaître, espèrent qu'ils tromperont les hommes. Et s'il y a aujourd'hui de tels fripons, il est à présumer qu'avant l'invention de l'imprimerie, il y en avait cent fois davantage.

Un des plus imprudens falsificateurs a été l'auteur d'un infame libelle intitulé, *Dictionnaire anti-philosophique*, et justement intitulé. Les lecteurs me diront: Ne te fâche pas tant, que t'importe un mauvais livre? Messieurs, il s'agit de *Jephté;* il s'agit de victimes humaines, c'est du sang des hommes sacrifiés à DIEU que je veux vous entretenir.

L'auteur, quel qu'il soit, traduit ainsi le trente-neuvième verset du chap. XI de l'histoire de *Jephté*:

Elle retourna dans la maison de son père qui fit la consécration qu'il avait promise par son vœu, et sa fille resta dans l'état de virginité.

Oui, falsificateur de Bible, j'en suis fâché; mais vous avez menti au Saint-Esprit, et vous devez savoir que cela ne se pardonne pas.

Il y a dans la Vulgate: *Et reversa est ad patrem*

ſuum, et fecit ei ſicut voverat, quæ ignorabat virum. Exinde mos increbuit in Iſraël, et conſuetudo ſervata eſt, ut poſt anni circulum conveniant in unum filiæ Iſraël, et plangant filiam Jephte Galaaditæ diebus quatuor.

Elle revint à ſon père, et il lui fit comme il avait voué, à elle qui n'avait point connu d'homme; et de là eſt venu l'uſage, et la coutume s'eſt conſervée, que les filles d'Iſraël s'aſſemblent tous les ans pour pleurer la fille de Jephté le galaadite, pendant quatre jours.

Or, dites-nous, homme anti-philoſophe, ſi on pleure tous les ans pendant quatre jours une fille pour avoir été conſacrée?

Dites-nous s'il y avait des religieuſes chez un peuple qui regardait la virginité comme un opprobre?

Dites-nous ce que ſignifie: Il lui fit comme il avait voué, *fecit ei ſicut voverat?* Qu'avait voué *Jephté?* qu'avait-il promis par ſerment? d'égorger ſa fille, de l'immoler en holocauſte; et il l'égorgea.

Liſez la diſſertation de *Calmet* ſur la témérité du vœu de *Jephté* et ſur ſon accompliſſement; liſez la loi qu'il cite, cette loi terrible du Lévitique au chapitre XXVII, qui ordonne que tout ce qui ſera dévoué au Seigneur ne ſera point racheté, mais mourra de mort; *non redimetur, ſed morte morietur.*

Voyez les exemples en foule attester cette vérité épouvantable ; voyez les Amalécites et les Cananéens ; voyez le roi d'Arad et tous les siens soumis à ce dévouement ; voyez le prêtre *Samuel* égorger de ses mains le roi *Agag*, et le couper en morceaux comme un boucher débite un bœuf dans sa boucherie. Et puis corrompez, falsifiez, niez l'Ecriture sainte pour soutenir votre paradoxe ; insultez à ceux qui la révèrent, quelque chose étonnante qu'ils y trouvent. Donnez un démenti à l'historien *Josephe* qui la transcrit, et qui dit positivement que *Jephté* immola sa fille. Entassez injure sur mensonge, et calomnie sur ignorance ; les sages en riront ; et ils sont aujourd'hui en grand nombre ces sages. Oh ! si vous saviez comme ils méprisent les *Routh* quand ils corrompent la sainte Ecriture, et qu'ils se vantent d'avoir disputé avec le président de *Montesquieu* à sa dernière heure, et de l'avoir convaincu qu'il faut penser comme les frères jésuites !

JESUITES, OU ORGUEIL.

On a tant parlé des jésuites, qu'après avoir occupé l'Europe pendant deux cents ans, ils finissent par l'ennuyer, soit qu'ils écrivent eux-mêmes, soit qu'on écrive pour ou contre cette singulière société, dans laquelle il faut avouer qu'on a vu et qu'on voit encore des hommes d'un rare mérite.

On leur a reproché dans six mille volumes leur morale relâchée, qui n'était pas plus relâchée que celle des capucins; et leur doctrine sur la sureté de la personne des rois; doctrine qui, après tout, n'approche ni du manche de corne du couteau de *Jacques Clément*, ni de l'hostie saupoudrée, qui servit si bien frère *Ange* de Montepulciano, autre jacobin, et qui empoisonna l'empereur *Henri VII*.

Ce n'est point la grâce versatile qui les a perdus, ce n'est pas la banqueroute frauduleuse du révérend père *la Valette*, préfet des missions apostoliques. On ne chasse point un ordre entier de France, d'Espagne, des deux Siciles, parce qu'il y a eu dans cet ordre un banqueroutier. Ce ne sont pas les fredaines du jésuite *Guyot Desfontaines*, ni du jésuite

Fréron, ni du révérend père *Marsi*, lequel estropia par ses énormes talens un enfant charmant de la première noblesse du royaume. On ferma les yeux sur ces imitations grecques et latines d'*Anacréon* et d'*Horace*.

Qu'est-ce donc qui les a perdus ? L'orgueil. Quoi ! les jésuites étaient-ils plus orgueilleux que les autres moines? Oui, ils l'étaient au point qu'ils firent donner une lettre de cachet à un ecclésiastique qui les avait appelés *moines*. Le frère *Croust*, le plus brutal de la société, frère du confesseur de la seconde dauphine, fut près de battre en ma présence le fils de M. G., depuis prêteur royal à Strasbourg, pour lui avoir dit qu'il irait le voir dans son couvent.

C'était une chose incroyable que leur mépris pour toutes les universités dont ils n'étaient pas, pour tous les livres qu'ils n'avaient pas faits, pour tout ecclésiastique qui n'était pas *un homme de qualité*; c'est de quoi j'ai été témoin cent fois. Ils s'expriment ainsi dans leur libelle intitulé (*a*), *Il est temps de parler : Que dire à un magistrat qui dit que les jésuites sont des orgueilleux, il faut les humilier?* Ils étaient si orgueilleux qu'ils ne voulaient pas qu'on blâmât leur orgueil.

D'où leur venait ce péché de la superbe ?

(*a*) Page 341.

De ce que frère *Guignard* avait été pendu. Cela est vrai à la lettre.

Il faut remarquer qu'après le supplice de ce jésuite sous *Henri IV*, et après leur bannissement du royaume, ils ne furent rappelés qu'à condition qu'il y aurait toujours à la cour un jésuite qui répondrait de la conduite des autres. *Coton* fut donc mis en otage auprès de *Henri IV*; et ce bon roi, qui ne laissait pas d'avoir ses petites finesses, crut gagner le pape en prenant son otage pour son confesseur.

Dès-lors chaque frère jésuite se crut solidairement confesseur du roi. Cette place de premier médecin de l'ame d'un monarque devint un ministère sous *Louis XIII*, et surtout sous *Louis XIV*. Le frère *Vadblé*, valet de chambre du père de *la Chaise*, accordait sa protection aux évêques de France; et le père *le Tellier* gouvernait avec un sceptre de fer ceux qui voulaient bien être gouvernés ainsi. Il était impossible que la plupart des jésuites ne s'enflassent du vent de ces deux hommes, et qu'ils ne fussent aussi insolens que les laquais du marquis de *Louvois*. Il y eut parmi eux des savans, des hommes éloquens, des génies; ceux-là furent modestes, mais les médiocres, fesant le grand nombre, furent atteints de cet orgueil attaché à la médiocrité et à l'esprit de collége.

Depuis leur père *Garasse*, presque tous leurs livres polémiques respirèrent une hauteur indécente qui souleva toute l'Europe. Cette hauteur tomba souvent dans la bassesse du plus énorme ridicule; de sorte qu'ils trouvèrent le secret d'être à la fois l'objet de l'envie et du mépris. Voici, par exemple, comme ils s'exprimaient sur le célèbre *Pasquier*, avocat général de la chambre des comptes.

„ *Pasquier* est un porte-panier, un maraud „ de Paris, petit galant bouffon, plaisanteur, „ petit compagnon vendeur de sornettes, „ simple regage qui ne mérite pas d'être le „ valeton des laquais; belître, coquin qui „ rote, pète et rend sa gorge; fort suspect „ d'hérésie ou bien hérétique, ou bien pire, „ un sale et vilain satyre, un archimaître; „ sot par nature, par bécarre, par bémol, sot „ à la plus haute gamme, sot à triple semelle, „ sot à double teinture, et teint en cramoisi, „ sot en toutes sortes de sottises. „

Ils polirent depuis leur style; mais l'orgueil, pour être moins grossier, n'en fut que plus révoltant.

On pardonne tout, hors l'orgueil. Voilà pourquoi tous les parlemens du royaume, dont les membres avaient été pour la plupart leurs disciples, ont saisi la première occasion

de les anéantir : et la terre entière s'eſt réjouie de leur chute.

Cet eſprit d'orgueil était ſi fort enraciné dans eux qu'il ſe déployait avec la fureur la plus indécente, dans le temps même qu'ils étaient tenus à terre ſous la main de la juſtice, et que leur arrêt n'était pas encore prononcé. On n'a qu'à lire le fameux mémoire intitulé, *Il eſt temps de parler*, imprimé dans Avignon en 1762, ſous le nom ſuppoſé d'Anvers. Il commence par une requête ironique aux gens tenant la cour de parlement. On leur parle dans cette requête avec autant de mépris que ſi l'on feſait une réprimande à des clercs de procureur. On traite continuellement l'illuſtre M. de *Montclar* procureur général, l'oracle du parlement de Provence, de *maître Ripert*; et on lui parle comme un régent en chaire parlerait à un écolier mutin et ignorant. On pouſſe l'audace juſqu'à dire (*b*) que M. de *Montclar a blaſphémé* en rendant compte de l'inſtitut des jéſuites.

Dans leur mémoire qui a pour titre, *Tout ſe dira*, ils inſultent encore plus effrontément le parlement de Metz; et toujours avec ce ſtyle qu'on puiſe dans les écoles.

Ils ont conſervé le même orgueil ſous la cendre dans laquelle la France, l'Eſpagne les

(*b*) Tome II, page 399.

ont plongés. Le ſerpent coupé en tronçons a levé encore la tête du fond de cette cendre. On a vu je ne ſais quel miſérable nommé *Nonotte* s'ériger en critique de ſes maîtres ; et cet homme, fait pour prêcher la canaille dans un cimetière, parler à tort et à travers des choſes dont il n'avait pas la plus légère notion. Un autre inſolent de cette ſociété, nommé *Patouillet*, inſultait, dans des mandemens d'évêque, des citoyens, des officiers de la maiſon du roi, dont les laquais n'auraient pas ſouffert qu'il leur parlât.

Une de leurs principales vanités était de s'introduire chez les grands dans leurs dernières maladies, comme des ambaſſadeurs de DIEU, qui venaient leur ouvrir les portes du ciel ſans les faire paſſer par le purgatoire. Sous *Louis XIV*, il n'était pas du bon air de mourir ſans paſſer par les mains d'un jéſuite ; et le croquant allait enſuite ſe vanter à ſes dévotes qu'il avait converti un duc et pair, lequel, ſans ſa protection, aurait été damné.

Le mourant pouvait lui dire : De quel droit, excrément de collége, viens-tu chez moi quand je me meurs ? me voit-on venir dans ta cellule quand tu as la fiſtule ou la gangrène, et que ton corps craſſeux eſt près d'être rendu à la terre ? DIEU a-t-il donné à ton ame quelques droits ſur la mienne ? ai-je un précepteur

à soixante et dix ans ? portes-tu les clefs du paradis à ta ceinture ? Tu oses dire que tu es ambassadeur de DIEU ; montre-moi tes patentes ; et si tu n'en as point, laisse-moi mourir en paix. Un bénédictin, un chartreux, un prémontré, ne viennent point troubler mes derniers momens : ils n'érigent point un trophée à leur orgueil sur le lit d'un agonisant ; ils restent dans leur cellule ; reste dans la tienne : qu'y a-t-il entre toi et moi ?

Ce fut une chose comique, dans une triste occasion, que l'empressement de ce jésuite anglais nommé *Routh*, à venir s'emparer de la dernière heure du célèbre *Montesquieu*. Il vint, dit-il, rendre cette ame vertueuse à la religion, comme si *Montesquieu* n'avait pas mieux connu la religion qu'un *Routh*, comme si DIEU eût voulu que *Montesquieu* pensât comme un *Routh*. On le chassa de la chambre, et il alla crier dans tout Paris : J'ai converti cet homme illustre, je lui ai fait jeter au feu ses Lettres persanes et son Esprit des lois. On eut soin d'imprimer la relation de la conversion du président de *Montesquieu* par le révérend père *Routh*, dans ce libelle intitulé *Anti-philosophique*. (1)

(1) Nous avons observé déjà que l'on n'osa le chasser ; il attendit l'instant de la mort de *Montesquieu* pour voler ses papiers ; on l'en empêcha ; mais il s'en vengea sur son vin, et l'on fut obligé de le renvoyer ivre-mort dans son couvent.

Un autre orgueil des jéſuites était de faire des miſſions dans les villes comme s'ils avaient été chez des Indiens et chez des Japonais. Ils ſe feſaient ſuivre dans les rues par la magiſtrature entière. On portait une croix devant eux, on la plantait dans la place publique; ils dépoſſédaient le curé, ils devenaient les maîtres de la ville. Un jéſuite, nommé *Aubert*, fit une pareille miſſion à Colmar, et obligea l'avocat général du conſeil ſouverain de brûler à ſes pieds ſon *Bayle*, qui lui avait coûté cinquante écus. J'aurais mieux aimé brûler frère *Aubert*. Jugez comme l'orgueil de cet *Aubert* fut gonflé de ce ſacrifice, comme il s'en vanta le ſoir avec ſes confrères, comme il en écrivit à ſon général.

O moines! ô moines! ſoyez modeſtes, je vous l'ai déjà dit; ſoyez modérés ſi vous ne voulez pas que malheur vous arrive,

JOB.

BONJOUR, mon ami *Job*, tu es un des plus anciens originaux dont les livres faſſent mention; tu n'étais point juif; on ſait que le livre qui porte ton nom, eſt plus ancien que le Pentateuque.* Si les Hébreux qui l'ont traduit de l'arabe ſe ſont ſervis du mot Jéhova pour ſignifier DIEU, ils empruntèrent ce mot des Phéniciens et des Egyptiens, comme les vrais

ſavans n'en doutent pas. Le mot de *Satan* n'était point hébreu, il était chaldéen, on le ſait aſſez.

Tu demeurais ſur les confins de la Chaldée. Des commentateurs, dignes de leur profeſſion, prétendent que tu croyais à la réſurrection, parce qu'étant couché ſur ton fumier, tu as dit dans ton dix-neuvième chapitre, *que tu t'en releverais* quelque jour. Un malade qui eſpère ſa guériſon, n'eſpère pas pour cela la réſurrection; mais je veux te parler d'autres choſes.

Avoue que tu étais un grand bavard, mais tes amis l'étaient davantage. On dit que tu poſſédais ſept mille moutons, trois mille chameaux, mille bœufs et cinq cents âneſſes. Je veux faire ton compte.

Sept mille moutons, à trois livres dix ſous pièce, font vingt-deux mille cinq cents livres tournois, poſe	22500 l.
J'évalue les trois mille chameaux, à cinquante écus pièce	450000
Mille bœufs ne peuvent être eſtimés l'un portant l'autre moins de	80000
Et cinq cents âneſſes, à vingt francs l'âneſſe	10000
Le tout ſe monte à	562500 l.

Sans compter tes meubles, bagues et joyaux.

J'ai été beaucoup plus riche que toi ; et quoique j'aye perdu une grande partie de mon bien, et que je sois malade comme toi, je n'ai point murmuré contre DIEU, comme tes amis semblent te le reprocher quelquefois.

Je ne suis point du tout content de *Satan* qui, pour t'induire au péché, et pour te faire oublier DIEU, demande la permission de t'ôter ton bien et de te donner la gale. C'est dans cet état que les hommes ont toujours recours à la Divinité. Ce sont les gens heureux qui l'oublient. *Satan* ne connaissait pas assez le monde : il s'est formé depuis ; et quand il veut s'assurer de quelqu'un, il en fait un fermier général ou quelque chose de mieux, s'il est possible. C'est ce que notre ami *Pope* nous a clairement montré dans l'histoire du chevalier *Balaam*.

Ta femme était une impertinente, mais tes prétendus amis, *Eliphas* natif de Théman en Arabie, *Baldad* de Suez, et *Sophar* de Nahamath, étaient bien plus insupportables qu'elle. Ils t'exhortent à la patience d'une manière à impatienter le plus doux des hommes. Ils te font de longs sermons plus ennuyeux que ceux que prêche le fourbe *V.....e* à Amsterdam, et le..., &c.

Il est vrai que tu ne sais ce que tu dis quand tu t'écries : *Mon* DIEU ! *suis-je une mer ou une*

baleine pour avoir été enfermé par vous comme dans une prison? mais tes amis n'en savent pas davantage quand ils te répondent, *que le jour ne peut reverdir sans humidité, et que l'herbe des prés ne peut croître sans eau.* Rien n'est moins consolant que cet axiome.

Sophar de Nahamath te reproche d'être un babillard; mais aucun de ces bons amis ne te prête un écu. Je ne t'aurais pas traité ainsi. Rien n'est plus commun que gens qui conseillent, rien de plus rare que ceux qui secourent. C'est bien la peine d'avoir trois amis pour n'en pas recevoir une goutte de bouillon quand on est malade. Je m'imagine que, quand DIEU t'eut rendu tes richesses et ta santé, ces éloquens personnages n'osèrent pas se présenter devant toi; aussi, *les amis de Job* ont passé en proverbe.

DIEU fut très-mécontent d'eux, et leur dit tout net, au chap. XLII, *qu'ils sont ennuyeux et imprudens;* et il les condamne à une amende de sept taureaux et de sept beliers pour avoir dit des sottises. Je les aurais condamnés pour n'avoir point secouru leur ami.

Je te prie de me dire s'il est vrai que tu vécus cent quarante ans après cette aventure. J'aime à voir que les honnêtes gens vivent long-temps; mais il faut que les hommes d'aujourd'hui soient de grands fripons; tant leur vie est courte.

Au reſte, le livre de *Job* eſt un des plus précieux de toute l'antiquité. Il eſt évident que ce livre eſt d'un arabe qui vivait avant le temps où nous plaçons *Moïſe*. Il eſt dit qu'*Eliphas*, l'un des interlocuteurs, eſt de Théman; c'eſt une ancienne ville d'Arabie. *Baldad* était de Suez, autre ville d'Arabie. *Sophar* était de Nahamath, contrée d'Arabie encore plus orientale.

Mais ce qui eſt bien plus remarquable, et ce qui démontre que cette fable ne peut être d'un juif, c'eſt qu'il y eſt parlé des trois conſtellations que nous nommons aujourd'hui l'Ourſe, l'Orion et les Hyades. Les Hébreux n'ont jamais eu la moindre connaiſſance de l'aſtronomie, ils n'avaient pas même de mot pour exprimer cette ſcience; tout ce qui regarde les arts de l'eſprit leur était inconnu, juſqu'au terme de géométrie.

Les Arabes au contraire habitant ſous des tentes, étant continuellement à portée d'obſerver les aſtres, furent peut-être les premiers qui réglèrent leurs années par l'inſpection du ciel.

Une obſervation plus importante, c'eſt qu'il n'eſt parlé que d'un ſeul Dieu dans ce livre. C'eſt une erreur abſurde d'avoir imaginé que les Juifs fuſſent les ſeuls qui reconnuſſent un Dieu unique; c'était la doctrine de preſque

tout

tout l'Orient ; et les Juifs en cela ne furent que des plagiaires, comme ils le furent en tout.

DIEU dans le trente-huitième chapitre parle lui-même à *Job*, du milieu d'un tourbillon, et c'eſt ce qui a été imité depuis dans la Genèſe. On ne peut trop répéter que les livres juifs ſont très-nouveaux. L'ignorance et le fanatiſme crient que le Pentateuque eſt le plus ancien livre du monde. Il eſt évident que ceux de *Sanchoniathon*, ceux de *Thaut* antérieurs de huit cents ans à ceux de *Sanchoniathon*, ceux du premier *Zerduſt*, le Shaſta, le Veidam des Indiens que nous avons encore, les cinq Kings des Chinois, enfin le livre de *Job*, ſont d'une antiquité beaucoup plus reculée qu'aucun livre juif. Il eſt démontré que ce petit peuple ne put avoir des annales que lorſqu'il eut un gouvernement ſtable ; qu'il n'eut ce gouvernement que ſous ſes rois ; que ſon jargon ne ſe forma qu'avec le temps d'un mélange de phénicien et d'arabe. Il y a des preuves inconteſtables que les Phéniciens cultivaient les lettres très-long-temps avant eux. Leur profeſſion fut le brigandage et le courtage ; ils ne furent écrivains que par haſard. On a perdu les livres des Egyptiens et des Phéniciens ; les Chinois, les Brames, les Guèbres, les Juifs, ont conſervé les leurs.

Tous ces monumens sont curieux ; mais ce ne sont que des monumens de l'imagination humaine, dans lesquels on ne peut apprendre une seule vérité, soit physique, soit historique. Il n'y a point aujourd'hui de petit livre de physique qui ne soit plus utile que tous les livres de l'antiquité.

Le bon *Calmet* ou dom *Calmet* (car les bénédictins veulent qu'on leur donne du dom), ce naïf compilateur de tant de rêveries et d'imbécillités, cet homme que sa simplicité a rendu si utile à quiconque veut rire des sottises antiques, rapporte fidellement les opinions de ceux qui ont voulu deviner la maladie dont *Job* fut attaqué, comme si *Job* eût été un personnage réel. Il ne balance point à dire que *Job* avait la vérole, et il entasse passage sur passage, à son ordinaire, pour prouver ce qui n'est pas. Il n'avait pas lu l'histoire de la vérole par *Astruc* ; car *Astruc* n'étant ni un père de l'Eglise ni un docteur de Salamanque, mais un médecin très-savant, le bon homme *Calmet* ne savait pas seulement qu'il existât : les moines compilateurs sont de pauvres gens !

(*Par un malade aux eaux d'Aix-la-chapelle.*)

JOSEPH.

L'HISTOIRE de *Joseph*, à ne la considérer que comme un objet de curiosité et de littérature, est un des plus précieux monumens de l'antiquité qui soient parvenus jusqu'à nous. Elle paraît être le modèle de tous les écrivains orientaux ; elle est plus attendrissante que l'Odyssée d'*Homère*; car un héros qui pardonne est plus touchant que celui qui se venge.

Nous regardons les Arabes comme les premiers auteurs de ces fictions ingénieuses qui ont passé dans toutes les langues ; mais je ne vois chez eux aucune aventure comparable à celle de *Joseph*. Presque tout en est merveilleux, et la fin peut faire répandre des larmes d'attendrissement. C'est un jeune homme de seize ans dont ses frères sont jaloux ; il est vendu par eux à une caravane de marchands ismaélites, conduit en Egypte, et acheté par un eunuque du roi. Cet eunuque avait une femme, ce qui n'est point du tout étonnant ; le kislar-aga, eunuque parfait, à qui on a tout coupé, a aujourd'hui un sérail à Constantinople : on lui a laissé ses yeux et ses mains, et la nature n'a point perdu ses droits dans son cœur. Les autres eunuques, à qui on n'a coupé que les

deux accompagnemens de l'organe de la génération, emploient encore fouvent cet organe ; et *Putiphar*, à qui *Joseph* fut vendu, pouvait très-bien être du nombre de ces eunuques.

La femme de *Putiphar* devint amoureufe du jeune *Joseph*, qui, fidelle à fon maître et à fon bienfaiteur, rejette les empreffemens de cette femme. Elle en eft irritée, et accufe *Joseph* d'avoir voulu la féduire. C'eft l'hiftoire d'*Hippolyte* et de *Phèdre*, de *Bellérophon* et de *Sténobée*, d'*Hébrus* et de *Damafippe*, de *Tantis* et de *Péribée*, de *Myrtile* et d'*Hippodamie*, de *Pélée* et de *Demenette*.

Il eft difficile de favoir quelle eft l'originale de toutes ces hiftoires ; mais chez les anciens auteurs arabes, il y a un trait, touchant l'aventure de *Joseph* et de la femme de *Putiphar*, qui eft fort ingénieux. L'auteur fuppofe que *Putiphar*, incertain entre fa femme et *Joseph*, ne regarda pas la tunique de *Joseph*, que fa femme avait déchirée, comme une preuve de l'attentat du jeune homme. Il y avait un enfant au berceau dans la chambre de la femme ; *Joseph* difait qu'elle lui avait déchiré et ôté fa tunique en préfence de l'enfant ; *Putiphar* confulta l'enfant, dont l'efprit était fort avancé pour fon âge ; l'enfant dit à *Putiphar* : Regardez fi la tunique eft déchirée par devant ou par derrière ; fi elle l'eft par devant, c'eft une

preuve que *Joseph* a voulu prendre par force votre femme qui se défendait ; si elle l'est par derrière, c'est une preuve que votre femme courait après lui. *Putiphar*, grâce au génie de cet enfant, reconnut l'innocence de son esclave. C'est ainsi que cette aventure est rapportée dans l'Alcoran d'après l'ancien auteur arabe. Il ne s'embarrasse point de nous instruire à qui appartenait l'enfant qui jugea avec tant d'esprit. Si c'était un fils de la *Putiphar*, *Joseph* n'était pas le premier à qui cette femme en avait voulu.

Quoi qu'il en soit, *Joseph*, selon la Genèse, est mis en prison, et il s'y trouve en compagnie de l'échanson et du panetier du roi d'Egypte. Ces deux prisonniers d'Etat rêvent tous deux pendant la nuit ; *Joseph* explique leurs songes ; il leur prédit que dans trois jours l'échanson rentrera en grâce, et que le panetier sera pendu ; ce qui ne manqua pas d'arriver.

Deux ans après, le roi d'Egypte rêve aussi ; son échanson lui dit qu'il y a un jeune juif en prison, qui est le premier homme du monde pour l'intelligence des rêves ; le roi fait venir le jeune homme, qui lui prédit sept années d'abondance, et sept années de stérilité.

Interrompons un peu ici le fil de l'histoire, pour voir de quelle prodigieuse antiquité est

l'interprétation des fonges. *Jacob* avait vu en fonge l'échelle myftérieufe au haut de laquelle était DIEU lui-même : il apprit en fonge une méthode de multiplier les troupeaux; méthode qui n'a jamais réuffi qu'à lui. *Jofeph* lui-même avait appris par un fonge qu'il dominerait un jour fur fes frères. *Abimélech*, long-temps auparavant, avait été averti en fonge que *Sara* était femme d'*Abraham*. (*)

Revenons à *Jofeph*. Dès qu'il eut expliqué le fonge de *Pharaon*, il fut fur le champ premier miniftre. On doute qu'aujourd'hui on trouvât un roi, même en Afie, qui donnât une telle charge pour un rêve expliqué. *Pharaon* fit époufer à *Jofeph* une fille de *Putiphar*. Il eft dit que ce *Putiphar* était grand-prêtre d'Héliopolis ; ce n'était donc pas l'eunuque fon premier maître; ou fi c'était lui, il avait encore certainement un autre titre que celui de grand-prêtre, et fa femme avait été mère plus d'une fois.

Cependant la famine arriva comme *Jofeph* l'avait prédit, et *Jofeph*, pour mériter les bonnes grâces de fon roi, força tout le peuple à vendre fes terres à *Pharaon*, et toute la nation fe fit efclave pour avoir du blé. C'eft-là apparemment l'origine du pouvoir defpotique. Il faut avouer que jamais roi n'avait

(*) Voyez *Songes*, fection III de l'article SOMNAMBULES.

fait un meilleur marché ; mais auſſi le peuple ne devait guère bénir le premier miniſtre.

Enfin le père et les frères de *Joſeph* eurent auſſi beſoin de blé, car *la famine déſolait alors toute la terre*. Ce n'eſt pas la peine de raconter ici comment *Joſeph* reçut ſes frères, comment il leur pardonna et les enrichit. On trouve dans cette hiſtoire tout ce qui conſtitue un poëme épique intéreſſant; expoſition, nœud, reconnaiſſance, péripétie, et merveilleux. Rien n'eſt plus marqué au coin du génie oriental.

Ce que le bon homme *Jacob*, père de *Joſeph*, répondit à *Pharaon* doit bien frapper ceux qui ſavent lire. Quel âge avez-vous? lui dit le roi ; j'ai cent trente ans, dit le vieillard, et je n'ai pas eu encore un jour heureux dans ce court pélerinage.

JUDÉE.

Je n'ai pas été en Judée, Dieu merci, et je n'irai jamais. J'ai vu des gens de toute nation qui en ſont revenus. Ils m'ont tous dit que la ſituation de Jéruſalem eſt horrible ; que tout le pays d'alentour eſt pierreux ; que les montagnes ſont pelées ; que le fameux fleuve du Jourdain n'a pas plus de quarante-cinq

pieds de largeur; que le feul bon canton de ce pays eft Jéricho. Enfin ils parlent tous comme parlait S[t] *Jérôme* qui demeura fi long-temps dans Bethléem, et qui peint cette contrée comme le rebut de la nature. Il dit qu'en été il n'y a pas feulement d'eau à boire. Ce pays cependant devait paraître aux Juifs un lieu de délices en comparaifon des déferts dont ils étaient originaires. Des miférables qui auraient quitté les Landes, pour habiter quelques montagnes du Lampourdan, vanteraient leur nouveau féjour; et s'ils efpéraient pénétrer jufque dans les belles parties du Languedoc, ce ferait là pour eux la terre promife.

Voilà précifément l'hiftoire des Juifs. Jéricho et Jérufalem font Touloufe et Montpellier, et le défert de Sinaï eft le pays entre Bordeaux et Baïonne.

Mais fi le Dieu qui conduifait les Juifs voulait leur donner une bonne terre; fi ces malheureux avaient en effet habité l'Egypte, que ne les laiffait-il en Egypte? à cela on ne répond que par des phrafes théologiques.

La Judée, dit-on, était la terre promife. DIEU dit à Abraham : *Je vous donnerai tout ce pays depuis le fleuve d'Egypte jufqu'à l'Euphrate.* (*a*)

(*a*) Genèfe, chap. XV.

Hélas!

Hélas ! mes amis, vous n'avez jamais eu ces rivages fertiles de l'Euphrate et du Nil. On s'eſt moqué de vous. Les maîtres du Nil et de l'Euphrate ont été tour à tour vos maîtres. Vous avez été preſque toujours eſclaves. Promettre et tenir ſont deux, mes pauvres Juifs. Vous avez un vieux rabbin qui en liſant vos ſages prophéties, qui vous annoncent une terre de miel et de lait, s'écria qu'on vous avait promis plus de beurre que de pain. Savez-vous bien que ſi le grand-turc m'offrait aujourd'hui la ſeigneurie de Jéruſalem, je n'en voudrais pas ?

Frédéric III, en voyant ce déteſtable pays, dit publiquement que *Moïſe* était bien mal aviſé d'y mener ſa compagnie de lépreux ; que n'allait-il à Naples ? diſait *Frédéric*. Adieu, mes chers Juifs ; je ſuis fâché que la terre promiſe ſoit terre perdue.

(*Par le baron de Broukans.*)

JUIFS.

SECTION PREMIERE. (1)

Vous m'ordonnez de vous faire un tableau fidelle de l'eſprit des Juifs et de leur hiſtoire ; et ſans entrer dans les voies ineffables de la Providence, vous cherchez dans les mœurs de ce peuple la ſource des événemens que cette Providence a préparés.

Il eſt certain que la nation juive eſt la plus ſingulière qui jamais ait été dans le monde. Quoiqu'elle ſoit la plus mépriſable aux yeux de la politique, elle eſt, à bien des égards, conſidérable aux yeux de la philoſophie.

Les Guèbres, les Banians et les Juifs ſont les ſeuls peuples qui ſubſiſtent diſperſés, et qui, n'ayant d'alliance avec aucune nation, ſe perpétuent au milieu des nations étrangères, et ſoient toujours à part du reſte du monde.

Les Guèbres ont été autrefois infiniment plus conſidérables que les Juifs, puiſque ce

(1) L'auteur adreſſe ici la parole à madame la marquiſe *du Châtelet*, comme dans quelques autres articles hiſtoriques de ce Dictionnaire.

ſont des reſtes des anciens Perſes, qui eurent les Juifs ſous leur domination ; mais ils ne ſont aujourd'hui répandus que dans une partie de l'Orient.

Les Banians, qui deſcendent des anciens peuples chez qui *Pythagore* puiſa ſa philoſophie, n'exiſtent que dans les Indes et en Perſe ; mais les Juifs ſont diſperſés ſur la face de toute la terre ; et s'ils ſe raſſemblaient, ils compoſeraient une nation beaucoup plus nombreuſe qu'elle ne le fut jamais dans le court eſpace où ils furent ſouverains de la Paleſtine. Preſque tous les peuples qui ont écrit l'hiſtoire de leur origine ont voulu la relever par des prodiges : tout eſt miracle chez eux ; leurs oracles ne leur ont prédit que des conquêtes ; ceux qui en effet ſont devenus conquérans n'ont pas eu de peine à croire ces anciens oracles que l'événement juſtifiait. Ce qui diſtingue les Juifs des autres nations, c'eſt que leurs oracles ſont les ſeuls véritables : il ne nous eſt pas permis d'en douter. Ces oracles, qu'ils n'entendent que dans le ſens littéral, leur ont prédit cent fois qu'ils ſeraient les maîtres du monde : cependant ils n'ont jamais poſſédé qu'un petit coin de terre pendant quelques années ; ils n'ont pas aujourd'hui un village en propre. Ils doivent donc croire, et ils croient en effet qu'un jour leurs

prédictions s'accompliront, et qu'ils auront l'empire de la terre.

Ils sont le dernier de tous les peuples parmi les musulmans et les chrétiens, et ils se croient le premier. Cet orgueil dans leur abaissement est justifié par une raison sans réplique, c'est qu'ils sont réellement les pères des chrétiens et des musulmans. Les religions chrétienne et musulmane reconnaissent la juive pour leur mère; et, par une contradiction singulière, elles ont à la fois pour cette mère du respect et de l'horreur.

Il ne s'agit pas ici de répéter cette suite continue de prodiges qui étonnent l'imagination, et qui exercent la foi. Il n'est question que des événemens purement historiques, dépouillés du concours céleste et des miracles que DIEU daigna si long-temps opérer en faveur de ce peuple.

On voit d'abord en Egypte une famille de soixante et dix personnes produire, au bout de deux cents quinze ans, une nation dans laquelle on compte six cents mille combattans, ce qui fait, avec les femmes, les vieillards et les enfans, plus de deux millions d'ames. Il n'y a point d'exemple sur la terre d'une population si prodigieuse; cette multitude sortie d'Egypte demeura quarante ans

dans les déserts de l'Arabie pétrée ; et le peuple diminua beaucoup dans ce pays affreux.

Ce qui resta de la nation avança un peu au nord de ces déserts. Il paraît qu'ils avaient les mêmes principes qu'eurent depuis les peuples de l'Arabie pétrée et déserte, de massacrer sans miséricorde les habitans des petites bourgades sur lesquels ils avaient de l'avantage, et de réserver seulement les filles. L'intérêt de la population a toujours été le but principal des uns et des autres. On voit que quand les Arabes eurent conquis l'Espagne, ils imposèrent dans les provinces des tributs de filles nubiles ; et aujourd'hui les Arabes du désert ne font point de traités sans stipuler qu'on leur donnera quelques filles et des présens.

Les Juifs arrivèrent dans un pays sablonneux, hérissé de montagnes, où il y avait quelques villáges habités par un petit peuple nommé les *Madianites*. Ils prirent dans un seul camp de Madianites six cents soixante et quinze mille moutons, soixante et douze mille bœufs, soixante et un mille ânes et trente-deux mille pucelles. Tous les hommes, toutes les femmes et les enfans mâles furent massacrés ; les filles et le butin furent partagés entre le peuple et les sacrificateurs.

Ils s'emparèrent ensuite, dans le même

pays, de la ville de Jéricho ; mais ayant voué les habitans de cette ville à l'anathème, ils massacrèrent tout jusqu'aux filles même, et ne pardonnèrent qu'à une courtisane nommée *Rahab*, qui les avait aidés à surprendre la ville.

Les savans ont agité la question, si les Juifs sacrifiaient en effet des hommes à la Divinité, comme tant d'autres nations. C'est une question de nom : ceux que ce peuple consacrait à l'anathème n'étaient pas égorgés sur un autel avec des rites religieux ; mais ils n'en étaient pas moins immolés, sans qu'il fût permis de pardonner à un seul. Le Lévitique défend expressément, au verset 27 du chapitre XXIX, de racheter ceux qu'on aura voués ; il dit en propres paroles : *Il faut qu'ils meurent.* C'est en vertu de cette loi que *Jephté* voua et égorgea sa fille, que *Saül* voulut tuer son fils, et que le prophète *Samuel* coupa par morceaux le roi *Agag*, prisonnier de *Saül*. Il est bien certain que DIEU est le maître de la vie des hommes, et qu'il ne nous appartient pas d'examiner ses lois : nous devons nous borner à croire ces faits, et à respecter en silence les desseins de DIEU qui les a permis.

On demande aussi quel droit des étrangers tels que les Juifs avaient sur le pays de

Canaan? on répond qu'ils avaient celui que DIEU leur donnait.

A peine ont-ils pris Jéricho et Laïs, qu'ils ont entre eux une guerre civile, dans laquelle la tribu de *Benjamin* eſt preſque toute exterminée, hommes, femmes et enfans; il n'en reſta que ſix cents mâles; mais le peuple, ne voulant point qu'une des tribus fût anéantie, s'aviſa pour y remédier de mettre à feu et à ſang une ville entière de la tribu de *Manaſſé*, d'y tuer tous les hommes, tous les vieillards, tous les enfans, toutes les femmes mariées, toutes les veuves, et d'y prendre ſix cents vierges, qu'ils donnèrent aux ſix cents ſurvivans de *Benjamin* pour refaire cette tribu, afin que le nombre de leurs douze tribus fût toujours complet.

Cependant les Phéniciens, peuple puiſſant, établi ſur les côtes de temps immémorial, alarmés des déprédations et des cruautés de ces nouveaux venus, les châtièrent ſouvent: les princes voiſins ſe réunirent contre eux, et ils furent réduits ſept fois en ſervitude pendant plus de deux cents années.

Enfin ils ſe font un roi, et l'éliſent par le ſort. Ce roi ne devait pas être fort puiſſant; car à la première bataille que les Juifs donnèrent ſous lui aux Philiſtins leurs maîtres, ils n'avaient dans toute l'armée qu'une épée

et qu'une lance, et pas un feul inftrument de fer. Mais leur fecond roi *David* fait la guerre avec avantage. Il prend la ville de Salem, fi célèbre depuis fous le nom de Jérufalem; et alors les Juifs commencent à faire quelque figure dans les environs de la Syrie. Leur gouvernement et leur religion prennent une forme plus augufte. Jufque-là ils n'avaient pu avoir de temple, quand toutes les nations voifines en avaient. *Salomon* en bâtit un fuperbe, et régna fur ce peuple environ quarante ans.

Le temps de *Salomon* eft non-feulement le temps le plus floriffant des Juifs; mais tous les rois de la terre enfemble ne pourraient étaler un tréfor qui approchât de celui de *Salomon*. Son père *David*, dont le prédéceffeur n'avait pas même de fer, laiffa à *Salomon* vingt-cinq milliars fix cents quarante-huit millions de livres de France au cours de ce jour, en argent comptant. Ses flottes qui allaient à Ophir lui rapportaient par an foixante et huit millions en or pur, fans compter l'argent et les pierreries. Il avait quarante mille écuries et autant de remifes pour fes chariots, douze mille écuries pour fa cavalerie, fept cents femmes et trois cents concubines. Cependant il n'avait ni bois ni ouvriers pour bâtir fon palais et le temple; il en emprunta d'*Hiram* roi de Tyr,

qui fournit même de l'or ; et *Salomon* donna vingt villes en payement à *Hiram*. Les commentateurs ont avoué que ces faits avaient besoin d'explication, et ont soupçonné quelque erreur de chiffre dans les copistes, qui seuls ont pu se tromper.

A la mort de *Salomon*, douze tribus, qui composaient la nation, se divisent. Le royaume est déchiré : il se sépare en deux petites provinces, dont l'une est appelée *Juda*, et l'autre *Israël*. Neuf tribus et demie composent la province israélite, et deux et demie seulement font celle de Juda. Il y eut alors entre ces deux petits peuples une haine d'autant plus implacable qu'ils étaient parens et voisins, et qu'ils eurent des religions différentes ; car à Sichem, à Samarie, on adorait *Baal* en donnant à DIEU un nom sidonien, tandis qu'à Jérusalem on adorait *Adonaï*. On avait consacré à Sichem deux veaux, et on avait à Jérusalem consacré deux chérubins, qui étaient deux animaux ailés, à double tête, placés dans le sanctuaire : chaque faction ayant donc ses rois, son dieu, son culte et ses prophètes, elles se firent une guerre cruelle.

Tandis qu'elles se fesaient cette guerre, les rois d'Assyrie, qui conquéraient la plus grande partie de l'Asie, tombèrent sur les Juifs comme un aigle enlève deux lézards qui se battent.

Les neuf tribus et demie de Samarie et de Sichem furent enlevées et diſperſées ſans retour, et ſans que jamais on ait ſu préciſément en quels lieux elles furent menées en eſclavage.

Il n'y a que vingt lieues de la ville de Samarie à Jéruſalem, et leurs territoires ſe touchaient; ainſi, quand l'une de ces deux villes était écraſée par de puiſſans conquérans, l'autre ne devait pas tenir long-temps. Auſſi Jéruſalem fut pluſieurs fois ſaccagée; elle fut tributaire des rois *Hazaël* et *Razin*, eſclave ſous *Teglat-phaël-aſſer*, trois fois priſe par *Nabuchodonoſor* ou *Nebucodon-aſſer*, et enfin détruite. *Sédécias*, qui avait été établi roi ou gouverneur par ce conquérant, fut emmené lui et tout ſon peuple en captivité dans la Babylonie; de ſorte qu'il ne reſtait de juifs dans la Paleſtine que quelques familles de payſans eſclaves, pour enſemencer les terres.

A l'égard de la petite contrée de Samarie et de Sichem, plus fertile que celle de Jéruſalem, elle fut repeuplée par des colonies étrangères que les rois aſſyriens y envoyèrent, et qui prirent le nom de *Samaritains*.

Les deux tribus et demie, eſclaves dans Babylone et dans les villes voiſines, pendant ſoixante et dix ans, eurent le temps d'y prendre les uſages de leurs maîtres; elles

enrichirent leur langue du mélange de la langue chaldéenne. Les Juifs dès-lors ne connurent plus que l'alphabet et les caractères chaldèens ; ils oublièrent même le dialecte hébraïque pour la langue chaldéenne : cela eſt inconteſtable. L'hiſtorien *Joſephe* dit qu'il a d'abord écrit en chaldéen, qui eſt la langue de ſon pays. Il paraît que les Juifs apprirent peu de choſe de la ſcience des mages : ils s'adonnèrent aux métiers de courtiers, de changeurs et de fripiers ; par là ils ſe rendirent néceſſaires, comme ils le font encore, et ils s'enrichirent.

Leurs gains les mirent en état d'obtenir, ſous *Cyrus*, la liberté de rebâtir Jéruſalem ; mais quand il fallut retourner dans leur patrie, ceux qui s'étaient enrichis à Babylone ne voulurent point quitter un ſi beau pays pour les montagnes de la Céléſyrie, ni les bords fertiles de l'Euphrate et du Tygre pour le torrent de Cédron. Il n'y eut que la plus vile partie de la nation qui revint avec *Zorobabel*. Les Juifs de Babylone contribuèrent ſeulement de leurs aumônes pour rebâtir la ville et le temple ; encore la collecte fut-elle médiocre ; et *Eſdras* rapporte qu'on ne put ramaſſer que ſoixante et dix mille écus pour relever ce temple, qui devait être le temple de l'univers.

Les Juifs reſtèrent toujours ſujets des Perſes ;

ils le furent de même d'*Alexandre* ; et lorſque ce grand homme, le plus excuſable des conquérans, eut commencé dans les premières années de ſes victoires à élever Alexandrie, et à la rendre le centre du commerce du monde, les Juifs y allèrent en foule exercer leur métier de courtiers ; et leurs rabbins y apprirent enfin quelque choſe des ſciences des Grecs. La langue grecque devint abſolument néceſſaire à tous les juifs commerçans.

Après la mort d'*Alexandre*, ce peuple demeura ſoumis aux rois de Syrie dans Jéruſalem, et aux rois d'Egypte dans Alexandrie ; et lorſque ces rois ſe feſaient la guerre, ce peuple ſubiſſait toujours le ſort des ſujets, et appartenait aux vainqueurs.

Depuis leur captivité à Babylone, Jéruſalem n'eut plus de gouverneurs particuliers qui priſſent le nom de roi. Les pontifes eurent l'adminiſtration intérieure, et ces pontifes étaient nommés par leurs maîtres : ils achetaient quelquefois très-cher cette dignité, comme le patriarche grec de Conſtantinople achète la ſienne.

Sous *Antiochus Epiphanes* ils ſe révoltèrent ; la ville fut encore une fois pillée, et les murs démolis.

Après une ſuite de pareils déſaſtres, ils obtiennent enfin, pour la première fois,

environ cent cinquante ans avant l'ère vulgaire, la permiſſion de battre monnaie; c'eſt d'*Antiochus Sidètes* qu'ils tinrent ce privilége. Ils eurent alors des chefs qui prirent le nom de rois, et qui même portèrent un diadème. *Antigone* fut décoré le premier de cet ornement, qui devient peu honorable ſans la puiſſance.

Les Romains, dans ce temps-là, commençaient à devenir redoutables aux rois de Syrie maîtres des Juifs; ceux-ci gagnèrent le ſénat de Rome par des ſoumiſſions et des préſens. Les guerres des Romains dans l'Aſie mineure ſemblaient devoir laiſſer reſpirer ce malheureux peuple; mais à peine Jéruſalem jouit-elle de quelque ombre de liberté, qu'elle fut déchirée par des guerres civiles, qui la rendirent ſous ſes fantômes de rois beaucoup plus à plaindre qu'elle ne l'avait jamais été dans une ſi longue ſuite de différens eſclavages.

Dans leurs troubles inteſtins, ils prirent les Romains pour juges. Déjà la plupart des royaumes de l'Aſie mineure, de l'Afrique méridionale et des trois quarts de l'Europe, reconnaiſſaient les Romains pour arbitres et pour maîtres.

Pompée vint en Syrie juger les nations et dépoſer pluſieurs petits tyrans. Trompé par

Ariſtobule, qui diſputait la royauté de Jéruſalem, il ſe vengea ſur lui et ſur ſon parti. Il prit la ville, fit mettre en croix quelques ſéditieux, ſoit prêtres, ſoit phariſiens, et condamna, long-temps après, le roi des Juifs *Ariſtobule* au dernier ſupplice.

Les Juifs toujours malheureux, toujours eſclaves et toujours révoltés, attirent encore ſur eux les armes romaines. *Craſſus* et *Caſſius* les puniſſent ; et *Métellus Scipion* fait crucifier un fils du roi *Ariſtobule* nommé *Alexandre*, auteur de tous les troubles.

Sous le grand *Céſar* ils furent entièrement ſoumis et paiſibles. *Hérode*, fameux parmi eux et parmi nous, long-temps ſimple tétrarque, obtint d'*Antoine* la couronne de Judée, qu'il paya chèrement ; mais Jéruſalem ne voulut pas reconnaître ce nouveau roi, parce qu'il était deſcendu d'*Eſaü*, et non pas de *Jacob*, et qu'il n'était qu'iduméen : c'était préciſément ſa qualité d'étranger qui l'avait fait choiſir par les Romains pour tenir mieux ce peuple en bride.

Les Romains protégèrent le roi de leur nomination avec une armée. Jéruſalem fut encore priſe d'aſſaut, ſaccagée et pillée.

Hérode, protégé depuis par *Auguſte*, devint un des plus puiſſans princes parmi les petits rois de l'Arabie. Il répara Jéruſalem ; il rebâtit

la forteresse qui entourait ce temple si cher aux Juifs, qu'il construisit aussi de nouveau, mais qu'il ne put achever : l'argent et les ouvriers lui manquèrent. C'est une preuve qu'après tout *Hérode* n'était pas riche, et que les Juifs, qui aimaient leur temple, aimaient encore plus leur argent comptant.

Le nom de roi n'était qu'une faveur que fesaient les Romains ; cette grâce n'était pas un titre de succession. Bientôt après la mort d'*Hérode*, la Judée fut gouvernée en province romaine subalterne par le proconsul de Syrie, quoique de temps en temps on accordât le titre de roi, tantôt à un juif, tantôt à un autre, moyennant beaucoup d'argent, ainsi qu'on l'accorda au juif *Agrippa*, sous l'empereur *Claude*.

Une fille d'*Agrippa* fut cette *Bérénice* célèbre pour avoir été aimée d'un des meilleurs empereurs dont Rome se vante. Ce fut elle qui, par les injustices qu'elle essuya de ses compatriotes, attira les vengeances des Romains sur Jérusalem. Elle demanda justice. Les factions de la ville la lui refusèrent. L'esprit séditieux de ce peuple se porta à de nouveaux excès ; son caractère en tout temps était d'être cruel, et son sort d'être puni.

Vespasien et *Titus* firent ce siége mémorable, qui finit par la destruction de la ville. *Josephe*

l'exagérateur prétend que dans cette courte guerre il y eut plus d'un million de juifs massacrés. Il ne faut pas s'étonner qu'un auteur qui met quinze mille hommes dans chaque village tue un million d'hommes. Ce qui resta fut exposé dans les marchés publics, et chaque juif fut vendu à peu-près au même prix que l'animal immonde dont ils n'osent manger.

Dans cette dernière dispersion ils espérèrent encore un libérateur; et sous *Adrien*, qu'ils maudissent dans leurs prières, il s'éleva un *Barcochébas*, qui se dit un nouveau *Moïse*, un *Shilo*, un *Christ*. Ayant rassemblé beaucoup de ces malheureux sous ses étendards, qu'ils crurent sacrés, il périt avec tous ses suivans: ce fut le dernier coup pour cette nation, qui en demeura accablée. Son opinion constante, que la stérilité est un opprobre, l'a conservée. Les Juifs ont regardé comme leurs deux grands devoirs, des enfans et de l'argent.

Il résulte de ce tableau raccourci que les Hébreux ont presque toujours été ou errans, ou brigands, ou esclaves, ou séditieux: ils sont encore vagabonds aujourd'hui sur la terre, et en horreur aux hommes, assurant que le ciel et la terre et tous les hommes ont été créés pour eux seuls.

On voit évidemment, par la situation de la

Judée

Judée et par le génie de ce peuple, qu'il devait être toujours subjugué. Il était environné de nations puissantes et belliqueuses qu'il avait en aversion. Ainsi il ne pouvait ni s'allier avec elles, ni être protégé par elles. Il lui fut impossible de se soutenir par la marine, puisqu'il perdit bientôt le port qu'il avait du temps de *Salomon* sur la mer Rouge, et que *Salomon* même se servit toujours des Tyriens pour bâtir et pour conduire ses vaisseaux, ainsi que pour élever son palais et le temple. Il est donc manifeste que les Hébreux n'avaient aucune industrie, et qu'ils ne pouvaient composer un peuple florissant. Ils n'eurent jamais de corps d'armée continuellement sous le drapeau, comme les Assyriens, les Mèdes, les Perses, les Syriens et les Romains. Les artisans et les cultivateurs prenaient les armes dans les occasions, et ne pouvaient par conséquent former des troupes aguerries. Leurs montagnes, ou plutôt leurs rochers, ne sont ni d'une assez grande hauteur, ni assez contigus, pour avoir pu défendre l'entrée de leur pays. La plus nombreuse partie de la nation transportée à Babylone, dans la Perse et dans l'Inde, ou établie dans Alexandrie, était trop occupée de son commerce et de son courtage pour songer à la guerre. Leur gouvernement civil,

tantôt républicain, tantôt pontifical, tantôt monarchique, et très-souvent réduit à l'anarchie, ne paraît pas meilleur que leur discipline militaire.

Vous demandez quelle était la philosophie des Hébreux ; l'article sera bien court : ils n'en avaient aucune. Leur législateur même ne parle expressément en aucun endroit ni de l'immortalité de l'ame, ni des récompenses d'une autre vie. *Josephe* et *Philon* croient les ames matérielles ; leurs docteurs admettaient des anges corporels ; et dans leur séjour à Babylone ils donnèrent à ces anges les noms que leur donnaient les Chaldéens ; *Michel*, *Gabriel*, *Raphaël*, *Uriel*. Le nom de *Satan* est babylonien, et c'est en quelque manière l'*Arimane* de *Zoroastre*. Le nom d'*Asmodée* est aussi chaldéen ; et *Tobie*, qui demeurait à Ninive, est le premier qui l'ait employé. Le dogme de l'immortalité de l'ame ne se développa que dans la suite des temps chez les pharisiens. Les saducéens nièrent toujours cette spiritualité, cette immortalité et l'existence des anges. Cependant les saducéens communiquèrent sans interruption avec les pharisiens ; ils eurent même des souverains pontifes de leur secte. Cette prodigieuse différence entre les sentimens de ces deux grands corps ne causa aucun trouble. Les Juifs

n'étaient attachés ſcrupuleuſement, dans les derniers temps de leur ſéjour à Jéruſalem, qu'à leurs cérémonies légales. Celui qui aurait mangé du boudin ou du lapin aurait été lapidé, et celui qui niait l'immortalité de l'ame pouvait être grand-prêtre.

On dit communément que l'horreur des Juifs pour les autres nations venait de leur horreur pour l'idolâtrie; mais il eſt bien plus vraiſemblable que la manière dont ils exterminèrent d'abord quelques peuplades du Canaan, et la haine que les nations voiſines conçurent pour eux, furent la cauſe de cette averſion invincible qu'ils eurent pour elles. Comme ils ne connaiſſaient de peuples que leurs voiſins, ils crurent en les abhorrant déteſter toute la terre, et s'accoutumèrent ainſi à être les ennemis de tous les hommes.

Une preuve que l'idolâtrie des nations n'était point la cauſe de cette haine, c'eſt que par l'hiſtoire des Juifs on voit qu'ils ont été très-ſouvent idolâtres. *Salomon* lui-même ſacrifiait à des dieux étrangers. Depuis lui, on ne voit preſque aucun roi dans la petite province de Juda, qui ne permette le culte de ces dieux, et qui ne leur offre de l'encens. La province d'Iſraël conſerva ſes deux veaux et ſes bois ſacrés, ou adora d'autres divinités.

Cette idolâtrie, qu'on reproche à tant de

nations, eſt encore une choſe bien peu éclaircie. Il ne ſerait peut-être pas difficile de laver de ce reproche la théologie des anciens. Toutes les nations policées eurent la connaiſſance d'un Dieu ſuprême, maître des dieux ſubalternes et des hommes. Les Egyptiens reconnaiſſaient eux-mêmes un premier principe qu'ils appelaient *Knef*, à qui tout le reſte était ſubordonné. Les anciens Perſes adoraient le bon principe nommé *Oromaſe*, et ils étaient très-éloignés de ſacrifier au mauvais principe *Arimane*, qu'ils regardaient à peu-près comme nous regardons le diable. Les Guèbres encore aujourd'hui ont conſervé le dogme ſacré de l'unité de DIEU. Les anciens brachmanes reconnaiſſaient un ſeul Etre ſuprême : les Chinois n'aſſocièrent aucun être ſubalterne à la Divinité, et n'eurent aucune idole jusqu'aux temps où le culte de *Fo* et les ſuperſtitions des bonzes ont ſéduit la populace. Les Grecs et les Romains, malgré la foule de leurs dieux, reconnaiſſaient dans *Jupiter* le ſouverain abſolu du ciel et de la terre. *Homère* même, dans les plus abſurdes fictions de la poëſie, ne s'eſt jamais écarté de cette vérité. Il repréſente toujours *Jupiter* comme le ſeul tout-puiſſant, qui envoie le bien et le mal ſur la terre, et qui d'un mouvement de ſes ſourcils fait trembler les dieux et les hommes. On dreſſait des

autels, on fesait des sacrifices à des dieux subalternes, et dépendans du Dieu suprême. Il n'y a pas un seul monument de l'antiquité où le nom de *souverain du ciel* soit donné à un dieu secondaire, à *Mercure*, à *Apollon*, à *Mars*. La foudre a toujours été l'attribut du maître.

L'idée d'un Etre souverain, de sa providence, de ses décrets éternels, se trouve chez tous les philosophes et chez tous les poëtes. Enfin il est peut-être aussi injuste de penser que les anciens égalassent les héros, les génies, les dieux inférieurs, à celui qu'ils appellent *le père et le maître des dieux*, qu'il serait ridicule de penser que nous associons à DIEU les bienheureux et les anges.

Vous demandez ensuite si les anciens philosophes et les législateurs ont puisé chez les Juifs, ou si les Juifs ont pris chez eux. Il faut s'en rapporter à *Philon*: il avoue qu'avant la traduction des Septante, les étrangers n'avaient aucune connaissance des livres de sa nation. Les grands peuples ne peuvent tirer leurs lois et leurs connaissances d'un petit peuple obscur et esclave. Les Juifs n'avaient pas même de livres du temps d'*Osias*. On trouva par hasard sous son règne le seul exemplaire de la loi qui existât. Ce peuple, depuis qu'il fut captif à Babylone, ne connut d'autre alphabet que le chaldéen; il ne fut renommé pour aucun art,

pour aucune manufacture de quelque eſpèce qu'elle pût être; et dans le temps même de *Salomon* ils étaient obligés de payer chèrement des ouvriers étrangers. Dire que les Egyptiens, les Perſes, les Grecs, furent inſtruits par les Juifs, c'eſt dire que les Romains apprirent les arts des Bas-Bretons. Les Juifs ne furent jamais ni phyſiciens, ni géomètres, ni aſtronomes. Loin d'avoir des écoles publiques pour l'inſtruction de la jeuneſſe, leur langue manquait même de terme pour exprimer cette inſtitution. Les peuples du Pérou et du Mexique réglaient bien mieux qu'eux leur année. Leur ſéjour dans Babylone et dans Alexandrie, pendant lequel des particuliers purent s'inſtruire, ne forma le peuple que dans l'art de l'uſure. Ils ne furent jamais frapper des eſpèces; et quand *Antiochus Sidètes* leur permit d'avoir de la monnaie à leur coin, à peine purent-ils profiter de cette permiſſion pendant quatre ou cinq ans; encore on prétend que ces eſpèces furent frappées dans Samarie. De là vient que les médailles juives ſont ſi rares, et preſque toutes fauſſes. Enfin, vous ne trouverez en eux qu'un peuple ignorant et barbare, qui joint depuis long-temps la plus ſordide avarice à la plus déteſtable ſuperſtition et à la plus invincible haine pour tous les peuples, qui les tolèrent et qui les enrichiſſent. *Il ne faut pourtant pas les brûler*.

SECTION II.

Sur la loi des Juifs.

LEUR loi doit paraître à tout peuple policé aussi bizarre que leur conduite ; si elle n'était pas divine, elle paraîtrait une loi de sauvages qui commencent à s'assembler en corps de peuple ; et étant divine, on ne saurait comprendre comment elle n'a pas toujours subsisté, et pour eux et pour tous les hommes. (*)

Ce qui est le plus étrange, c'est que l'immortalité de l'ame n'est pas seulement insinuée dans cette loi intitulée *Vaïcra* et *Haddebarim*, Lévitique e t Deutéronome.

Il y est défendu de manger de l'anguille parce qu'elle n'a point d'écailles, ni de lièvre parce que, dit le Vaïcra, le lièvre rumine et n'a point le pied fendu. Cependant il est vrai que le lièvre a le pied fendu et ne rumine point ; apparemment que les Juifs avaient d'autres lièvres que les nôtres. Le griffon est immonde, les oiseaux à quatre pieds sont immondes ; ce sont des animaux un peu rares. Quiconque touche une souris ou une taupe est impur. On y défend aux femmes de coucher avec des chevaux et des ânes. Il faut que les femmes

(*) Voyez MOÏSE.

juives fussent sujettes à ces galanteries. On y défend aux hommes d'offrir de leur semence à *Moloch*, et la *semence* n'est pas là un terme métaphorique, qui signifie des enfans; il y est répété que c'est de la propre semence du mâle dont il s'agit. Le texte même appelle cette offrande *fornication*. C'est en quoi ce livre du Vaïcra est très-curieux. Il paraît que c'était une coutume dans les déserts de l'Arabie d'offrir ce singulier présent aux dieux, comme il est d'usage, dit-on, à Cochin et dans quelques autres pays des Indes, que les filles donnent leur pucelage à un priape de fer dans un temple. Ces deux cérémonies prouvent que le genre-humain est capable de tout. Les Cafres, qui se coupent un testicule, sont encore un bien plus ridicule exemple des excès de la superstition.

Une loi non moins étrange chez les Juifs est la preuve de l'adultère. Une femme accusée par son mari doit être présentée aux prêtres; on lui donne à boire de l'eau de jalousie mêlée d'absinthe et de poussière. Si elle est innocente, cette eau la rend plus belle et plus féconde; si elle est coupable, les yeux lui sortent de la tête, son ventre enfle, et elle crève devant le Seigneur.

On n'entre point ici dans les détails de tous ces sacrifices, qui ne sont que des opérations

de

de bouchers en cérémonie ; mais il eſt très-important de remarquer une autre ſorte de ſacrifice trop commune dans ces temps barbares. Il eſt expreſſément ordonné dans le XXVIIe chapitre du Lévitique, d'immoler les hommes qu'on aura voués en anathème au Seigneur. *Point de rançon*, dit le texte, *il faut que la victime promiſe expire.* Voilà la ſource de l'hiſtoire de *Jephté*, ſoit que ſa fille ait été réellement immolée, ſoit que cette hiſtoire ſoit une copie de celle d'*Iphigénie :* voilà la ſource du vœu de *Saül*, qui allait immoler ſon fils ſi l'armée moins ſuperſtitieuſe que lui n'eût ſauvé la vie à ce jeune homme innocent.

Il n'eſt donc que trop vrai que les Juifs ſuivant leur loi ſacrifiaient des victimes humaines. Cet acte de religion s'accorde avec leurs mœurs ; leurs propres livres les repréſentent égorgeant ſans miſéricorde tout ce qu'ils rencontrent, et réſervant ſeulement les filles pour leur uſage.

Il eſt très-difficile, et il devrait être peu important de ſavoir en quel temps ces lois furent rédigées telles que nous les avons. Il ſuffit qu'elles ſoient d'une très-haute antiquité, pour connaître combien les mœurs de cette antiquité étaient groſſières et farouches.

SECTION III.

De la dispersion des Juifs.

On a prétendu que la dispersion de ce peuple avait été prédite comme une punition de ce qu'il refuserait de reconnaître JESUS-CHRIST pour le messie, et l'on affectait d'oublier qu'il était déjà dispersé par toute la terre connue, long-temps avant JESUS-CHRIST. Les livres qui nous restent de cette nation singulière, ne font aucune mention du retour des dix tribus transportées au-delà de l'Euphrate par *Théglat-Phalasar* et par *Salmanasar* son successeur; et même environ six siècles après *Cyrus*, qui fit revenir à Jérusalem les tribus de *Juda* et de *Benjamin* que *Nabuchodonosor* avait emmenées dans les provinces de son empire, les Actes des apôtres font foi que, cinquante-trois jours après la mort de JESUS-CHRIST, il y avait des juifs de toutes les nations qui sont sous le ciel assemblés dans Jérusalem pour la fête de la pentecôte. St *Jacques* écrit aux douze tribus dispersées, et *Josephe* ainsi que *Philon* mettent des juifs en grand nombre dans tout l'Orient.

Il est vrai que quand on pense au carnage qui s'en fit sous quelques empereurs romains, et à ceux qui ont été répétés tant de fois dans

tous les Etats chrétiens, on eſt étonné que non-ſeulement ce peuple ſubſiſte encore, mais qu'il ne ſoit pas moins nombreux aujourd'hui qu'il le fut autrefois. Leur nombre doit être attribué à leur exemption de porter les armes, à leur ardeur pour le mariage, à leur coutume de le contracter de bonne heure dans leurs familles, à leur loi de divorce, à leur genre de vie ſobre et réglée, à leurs abſtinences, à leur travail et à leur exercice.

Leur ferme attachement à la loi moſaïque n'eſt pas moins remarquable, ſurtout, ſi l'on conſidère leurs fréquentes apoſtaſies lorſqu'ils vivaient ſous le gouvernement de leurs rois, de leurs juges, et à l'aſpect de leur temple. Le judaïſme eſt maintenant de toutes les religions du monde celle qui eſt le plus rarement abjurée; et c'eſt en partie le fruit des perſécutions qu'elle a ſouffertes. Ses ſectateurs, martyrs perpétuels de leur croyance, ſe ſont regardés de plus en plus comme la ſource de toute ſainteté, et ne nous ont enviſagés que comme des juifs rebelles qui ont changé la loi de DIEU, en ſuppliciant ceux qui la tenaient de ſa propre main.

En effet, ſi pendant que Jéruſalem ſubſiſtait avec ſon temple, les Juifs ont été quelquefois chaſſés de leur patrie par les viciſſitudes des empires, ils l'ont encore été plus ſouvent par

un zèle aveugle dans tous les pays où ils se sont habitués depuis les progrès du christianisme et du mahométisme. Aussi comparent-ils leur religion à une mère que ses deux filles, la chrétienne et la mahométane, ont accablée de mille plaies. Mais quelques mauvais traitemens qu'elle en ait reçus, elle ne laisse pas de se glorifier de leur avoir donné la naissance. Elle se sert de l'une et de l'autre pour embrasser l'univers, tandis que sa vieillesse vénérable embrasse tous les temps.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que les chrétiens ont prétendu accomplir les prophéties en tyrannisant les Juifs qui les leur avaient transmises. Nous avons déjà vu comment l'inquisition fit bannir les Juifs d'Espagne. Réduits à courir de terres en terres, de mers en mers pour gagner leur vie ; par-tout déclarés incapables de posséder aucun bien-fonds et d'avoir aucun emploi, ils se sont vus obligés de se disperser de lieux en lieux et de ne pouvoir s'établir fixement dans aucune contrée, faute d'appui, de puissance pour s'y maintenir, et de lumières dans l'art militaire. Le commerce, profession long-temps méprisée par la plupart des peuples de l'Europe, fut leur unique ressource dans ces siècles barbares ; et comme ils s'y enrichirent nécessairement, on les traita d'infames usuriers. Les rois ne

pouvant fouiller dans la bourſe de leurs ſujets, mirent à la torture les Juifs, qu'ils ne regardaient pas comme des citoyens.

Ce qui ſe paſſa en Angleterre à leur égard peut donner une idée des vexations qu'ils eſſuyèrent dans les autres pays. Le roi *Jean*, ayant beſoin d'argent, fit empriſonner les riches juifs de ſon royaume. Un d'eux, à qui l'on arracha ſept dents l'une après l'autre pour avoir ſon bien, donna mille marcs d'argent à la huitième. *Henri III* tira d'*Aaron*, juif d'Yorck, quatorze mille marcs d'argent et dix mille pour la reine. Il vendit les autres juifs de ſon pays à ſon frère *Richard* pour le terme d'une année, afin que ce comte éventrât ceux que le roi avait déjà écorchés, comme dit *Matthieu Pâris*.

En France, on les mettait en priſon, on les pillait, on les vendait, on les accuſait de magie, de ſacrifier des enfans, d'empoiſonner les fontaines; on les chaſſait du royaume, on les y laiſſait rentrer pour de l'argent; et dans le temps même qu'on les tolérait, on les diſtinguait des autres habitans par des marques infamantes. Enfin, par une bizarrerie inconcevable, tandis qu'on les brûlait ailleurs pour leur faire embraſſer le chriſtianiſme, on confiſquait en France le bien des juifs qui ſe feſaient chrétiens. *Charles VI*, par un édit

donné à Bafville, le 4 avril 1392, abrogea cette coutume tyrannique, laquelle, fuivant le bénédictin *Mabillon*, s'était introduite pour deux raifons.

Premièrement, pour éprouver la foi de ces nouveaux convertis, n'étant que trop ordinaire à ceux de cette nation de feindre de fe foumettre à l'Evangile pour quelque intérêt temporel, fans changer cependant intérieurement de croyance.

Secondement, parce que comme leurs biens venaient pour la plupart de l'ufure, la pureté de la morale chrétienne femblait exiger qu'ils en fiffent une reftitution générale, et c'eft ce qui s'exécutait par la confifcation.

Mais la véritable raifon de cet ufage, que l'auteur de l'*Efprit des lois* a fi bien développée, était une efpèce de droit d'amortiffement pour le prince ou pour les feigneurs, des taxes qu'ils levaient fur les Juifs comme ferfs mainmortables, auxquels ils fuccédaient. Or ils étaient privés de ce bénéfice lorfque ceux-ci venaient à fe convertir à la foi chrétienne.

Enfin, profcrits fans ceffe de chaque pays, ils trouvèrent ingénieufement le moyen de fauver leurs fortunes, et de rendre pour jamais leurs retraites affurées. Chaffés de France fous *Philippe le long*, en 1318, ils fe réfugièrent en Lombardie, y donnèrent aux négocians des

lettres ſur ceux à qui ils avaient confié leurs effets en partant, et ces lettres furent acquittées. L'invention admirable des lettres de change ſortit du ſein du déſeſpoir, et pour lors ſeulement le commerce put éluder la violence et ſe maintenir par tout le monde.

SECTION IV.

REPONSE A QUELQUES OBJECTIONS.

Lettres à MM. Joſeph Ben Jonathan, Aaron Mathathaï et David Wincker. (1)

PREMIERE LETTRE.

MESSIEURS,

LORSQUE M. *Medina*, votre compatriote, me fit à Londres une banqueroute de vingt mille francs il y a quarante-quatre ans, il me dit *que ce n'était pas ſa faute, qu'il était malheureux, qu'il n'avait jamais été enfant de Bélial, qu'il avait toujours tâché de vivre en fils de* DIEU,

(1) Voyez l'ouvrage intitulé *Un chrétien contre ſix juifs.* Mélanges hiſtoriques, tome II.

c'est-à-dire en honnête homme, en bon israélite. Il m'attendrit, je l'embrassai; nous louâmes DIEU ensemble; et je perdis quatre-vingts pour cent.

Vous devez savoir que je n'ai jamais haï votre nation. Je ne hais personne, pas même *Fréron.*

Loin de vous haïr, je vous ai toujours plaints. Si j'ai été quelquefois un peu goguenard, comme l'était le bon pape *Lambertini* mon protecteur, je n'en suis pas moins sensible. Je pleurais à l'âge de seize ans quand on me disait qu'on avait brûlé à Lisbonne une mère et une fille pour avoir mangé debout un peu d'agneau cuit avec des laitues, le quatorzième jour de la lune rousse; et je puis vous assurer que l'extrême beauté qu'on vantait dans cette fille n'entra point dans la source de mes larmes, quoiqu'elle dût augmenter dans les spectateurs l'horreur pour les assassins, et la pitié pour la victime.

Je ne sais comment je m'avisai de faire un poëme épique à l'âge de vingt ans. (Savez-vous ce que c'est qu'un poëme épique? pour moi, je n'en savais rien alors.) Le législateur *Montesquieu* n'avait point encore écrit ses Lettres persanes que vous me reprochez d'avoir commentées, et j'avais déjà dit tout seul, en parlant d'un monstre que vos ancêtres ont

bien connu, et qui a même encore aujourd'hui quelques dévots :

Il vient ; le Fanatisme est son horrible nom :
Enfant dénaturé de la religion,
Armé pour la défendre, il cherche à la détruire.
Et reçu dans son sein, l'embrasse et le déchire.

C'est lui qui dans Raba, sur les bords de l'Arnon,
Guidait les descendans du malheureux Ammon,
Quand à Moloc leur dieu des mères gémissantes
Offraient de leurs enfans les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephté le serment inhumain :
Dans le cœur de sa fille il conduisit sa main.
C'est lui qui, de Calchas ouvrant la bouche impie,
Demanda par sa voix la mort d'Iphigénie.
France, dans tes forêts il habita long-temps.
A l'affreux Teutatès il offrit ton encens.
Tu n'as point oublié ces sacrés homicides
Qu'à tes indignes dieux présentaient tes druides.
Du haut du capitole il criait aux païens :
Frappez, exterminez, déchirez les chrétiens.
Mais lorsqu'au fils de Dieu Rome enfin fut soumise,
Du capitole en cendre il passa dans l'Eglise ;
Et dans les cœurs chrétiens inspirant ses fureurs,
De martyrs qu'ils étaient, les fit persécuteurs.
Dans Londre il a formé la secte turbulente
Qui sur un roi trop faible a mis sa main sanglante ;

Dans Madrid, dans Lisbonne, il allume ces feux,
Ces bûchers folennels où des juifs malheureux
Sont tous les ans en pompe envoyés par des prêtres,
Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres.

Vous voyez bien que j'étais dès-lors votre ferviteur, votre ami, votre frère, quoique mon père et ma mère m'euffent confervé mon prépuce.

Je fais que l'inftrument ou prépucé, ou déprépucé, a caufé des querelles bien funeftes. Je fais ce qu'il en a coûté à *Pâris* fils de *Priam*, et à *Ménélas* frère d'*Agamemnon*. J'ai affez lu vos livres pour ne pas ignorer que *Sichem* fils d'*Hémor* viola *Dina* fille de *Lia*, laquelle n'avait que cinq ans tout au plus, mais qui était fort avancée pour fon âge. Il voulut l'époufer; les enfans de *Jacob*, frères de la violée, la lui donnèrent en mariage, à condition qu'il fe ferait circoncire lui et tout fon peuple. Quand l'opération fut faite, et que tous les Sichemites, ou Sichimites, étaient au lit dans les douleurs de cette befogne, les faints patriarches *Simon* et *Lévi* les égorgèrent tous l'un après l'autre. Mais après tout, je ne crois pas qu'aujourd'hui le prépuce doive produire de fi abominables horreurs; je ne penfe pas furtout que les hommes doivent fe haïr, fe détefter, s'anathématifer,

ſe damner réciproquement le ſamedi et le dimanche pour un petit bout de chair de plus ou de moins.

Si j'ai dit que quelques déprépucés ont rogné les eſpèces à Metz, à Francfort-ſur-l'Oder et à Varſovie (ce dont je ne me ſouviens pas), je leur en demande pardon ; car étant près de finir mon pélerinage, je ne veux point me brouiller avec Iſraël.

J'ai l'honneur d'être, comme on dit,

Votre, &c.

SECONDE LETTRE.

De l'antiquité des Juifs.

MESSIEURS,

Je ſuis toujours convenu, à meſure que j'ai lu quelques livres d'hiſtoire pour m'amuſer, que vous êtes une nation aſſez ancienne, et que vous datez de plus loin que les Teutons, les Celtes, les Velches, les Sicambres, les Bretons, les Slavons, les Angles et les Hurons. Je vous vois raſſemblés en corps de peuple dans une capitale nommée tantôt *Hershalaïm*, tantôt *Shaheb*, ſur la montagne Moriah, et ſur la montagne Sion, auprès d'un déſert, dans

un terrain pierreux, près d'un petit torrent qui eſt à ſec ſix mois de l'année.

Lorſque vous commençâtes à vous affermir dans ce coin (je ne dirai pas de terre, mais de cailloux), il y avait environ deux ſiècles que Troye était détruite par les Grecs;

Medon était archonte d'Athènes;

Ekeſtrates régnait dans Lacédémone;

Latinus Silvius régnait dans le Latium;

Oſochor en Egypte.

Les Indes étaient floriſſantes depuis une longue ſuite de ſiècles.

C'était le temps le plus illuſtre de la Chine; l'empereur *Tchinvang* régnait avec gloire ſur ce vaſte empire; toutes les ſciences y étaient cultivées; et les annales publiques portent que le roi de la Cochinchine étant venu ſaluer cet empereur *Tchinvang*, il en reçut en préſent une bouſſole. Cette bouſſole aurait bien ſervi à votre *Salomon* pour les flottes qu'il envoyait au beau pays d'Ophir, que perſonne n'a jamais connu.

Ainſi après les Chaldéens, les Syriens, les Perſes, les Phéniciens, les Egyptiens, les Grecs, les Indiens, les Chinois, les Latins, les Toſcans, vous êtes le premier peuple de la terre qui ait eu quelque forme de gouvernement connue.

Les Banians, les Guèbres, sont avec vous les seuls peuples qui, dispersés hors de leur patrie, ont conservé leurs anciens rites; car je ne compte pas les petites troupes égyptiennes qu'on appelait *Zingari* en Italie, *Cipsi* en Angleterre, *Bohèmes* en France, lesquelles avaient conservé les antiques cérémonies du culte d'*Isis*, le sistre, les cymbales, les crotales, la danse d'*Isis*, la prophétie et l'art de voler les poules dans les basses-cours. Ces troupes sacrées commencent à disparaître de la face de la terre, tandis que leurs pyramides appartiennent encore aux Turcs, qui n'en seront pas peut-être toujours les maîtres, non plus que d'Hershalaïm, tant la figure de ce monde passe.

Vous dites que vous êtes établis en Espagne dès le temps de *Salomon*. Je le crois; et même j'oserais penser que les Phéniciens purent y conduire quelques juifs long-temps auparavant, lorsque vous fûtes esclaves en Phénicie après les horribles massacres que vous dites avoir été commis par *Cartouche Josué* et par *Cartouche Caleb*.

Vos livres disent en effet (*a*) que vous fûtes réduits en servitude sous *Cusan Rasathaïm* roi d'Aram-Naharaïm pendant huit ans, et sous

(*a*) Juges, chap. III.

Eglon (*b*) roi de Moab pendant dix-huit ans, puis fous *Jabin* (*c*) roi de Canaan pendant vingt ans; puis dans le petit canton de Madian dont vous étiez venus, et où vous vécûtes dans des cavernes pendant fept ans.

Puis en Galaad pendant dix-huit ans (*d*), quoique *Jaïr* votre prince eût trente fils, montés chacun fur un bel ânon.

Puis fous les Phéniciens nommés par vous *Philiftins* pendant quarante ans, jufqu'à ce qu'enfin le Seigneur *Adonaï* envoya *Samfon*, qui attacha trois cents renards l'un à l'autre par la queue, et tua mille phéniciens avec une mâchoire d'âne, de laquelle il fortit une belle fontaine d'eau pure, qui a été très-bien repréfentée à la comédie italienne.

Voilà de votre aveu quatre-vingt-feize ans de captivité dans la terre promife. Or il eft

(*b*) C'eft ce même *Eglon*, roi de Moab, qui fut fi faintement affaffiné au nom du Seigneur par *Aod* l'ambidextre, lequel lui avait fait ferment de fidélité; et c'eft ce même *Aod* qui fut fi fouvent réclamé à Paris par les prédicateurs de la ligue. *Il nous faut un Aod, il nous faut un Aod;* ils crièrent tant qu'ils en trouvèrent un.

(*c*) C'eft fous ce *Jabin* que la bonne femme *Jahel* affaffina le capitaine *Sizara*, en lui enfonçant un clou dans la cervelle, lequel clou le cloua fort avant dans la terre. Quel maître clou et quelle maîtreffe femme que cette *Jahel!* on ne lui peut comparer que *Judith;* mais *Judith* a paru bien fupérieure, car elle coupa la tête à fon amant dans fon lit après lui avoir donné fes tendres faveurs. Rien n'eft plus héroïque et plus édifiant.

(*d*) Juges, chap. X.

très-probable que les Tyriens, qui étaient les facteurs de toutes les nations, et qui navigeaient jusque sur l'Océan, achetèrent plusieurs esclaves juifs, et les menèrent à Cadix qu'ils fondèrent. Vous voyez que vous êtes bien plus anciens que vous ne pensiez. Il est très-probable en effet que vous avez habité l'Espagne plusieurs siècles avant les Romains, les Goths, les Vandales et les Maures.

Non-seulement je suis votre ami, votre frère, mais de plus votre généalogiste.

Je vous supplie, Messieurs, d'avoir la bonté de croire que je n'ai jamais cru, que je ne crois point, et que je ne croirai jamais que vous soyez descendus de ces voleurs de grand chemin à qui le roi *Actisan* fit couper le nez et les oreilles, et qu'il envoya, selon le rapport de *Diodore* de Sicile (*e*), dans le désert qui est entre le lac Sirbon et le mont Sinaï, désert affreux où l'on manque d'eau et de toutes les choses nécessaires à la vie. Ils firent des filets pour prendre des cailles qui les nourrirent pendant quelques semaines, dans le temps du passage des oiseaux.

Des savans ont prétendu que cette origine s'accorde parfaitement avec votre histoire. Vous dites vous-mêmes que vous habitâtes ce

(*e*) *Diodore de Sicile*, livre I, section 2, chap. XII.

défert, que vous y manquâtes d'eau, que vous y vécûtes de cailles, qui en effet y font très-abondantes. Le fond de vos récits femble confirmer celui de *Diodore* de Sicile; mais je n'en crois que le Pentateuque. L'auteur ne dit point qu'on vous ait coupé le nez et les oreilles. Il me femble même (autant qu'il m'en peut fouvenir, car je n'ai pas *Diodore* fous ma main) qu'on ne vous coupa que le nez. Je ne me fouviens plus où j'ai lu que les oreilles furent de la partie; je ne fais point fi c'eft dans quelques fragmens de *Manéthon*, cité par S[t] *Ephrem*.

Le fecrétaire qui m'a fait l'honneur de m'écrire en votre nom, a beau m'affurer que vous volâtes pour plus de neuf millions d'effets en or monnayé ou orfévri, pour aller faire votre tabernacle dans le défert, je foutiens que vous n'emportâtes que ce qui vous appartenait légitimement, en comptant les intérêts à quarante pour cent, ce qui était le taux légitime.

Quoi qu'il en foit, je certifie que vous êtes d'une très-bonne nobleffe, et que vous étiez feigneurs d'Hershalaïm long-temps avant qu'il fût queftion dans le monde de la maifon de Suabe, de celles d'Anhalt, de Saxe et de Bavière.

Il fe peut que les nègres d'Angola et ceux de

de Guinée ſoient beaucoup plus anciens que vous, et qu'ils aient adoré un beau ſerpent avant que les Egyptiens aient connu leur *Iſis* et que vous ayez habité auprès du lac Sirbon; mais les nègres ne nous ont pas encore communiqué leurs livres.

TROISIEME LETTRE.

Sur quelques chagrins arrivés au peuple de DIEU.

LOIN de vous accuſer, Meſſieurs, je vous ai toujours regardés avec compaſſion. Permettez-moi de vous rappeler ici ce que j'ai lu dans le diſcours préliminaire de l'Eſſai ſur les mœurs et l'eſprit des nations, et ſur l'Hiſtoire générale. On y trouve deux cents trente-neuf mille vingt juifs égorgés les uns par les autres, depuis l'adoration du veau d'or juſqu'à la priſe de l'arche par les Philiſtins : laquelle coûta la vie à cinquante mille ſoixante et dix juifs, pour avoir oſé regarder l'arche; tandis que ceux qui l'avaient priſe ſi inſolemment à la guerre en furent quittes pour des hémorrhoïdes, et pour offrir à vos prêtres cinq rats d'or et cinq anus d'or (*f*). Vous m'avouerez que deux

(*f*) Pluſieurs théologiens, qui ſont la lumière du monde, ont fait des commentaires ſur ces rats d'or et ſur ces anus

cents trente-neuf mille vingt hommes maſſacrés par vos compatriotes, ſans compter tout ce que vous perdîtes dans vos alternatives de guerre et de ſervitude, devaient faire un grand tort à une colonie puiſſante.

Comment puis-je ne vous pas plaindre en voyant dix de vos tribus abſolument anéanties, ou peut-être réduites à deux cents familles, qu'on retrouve, dit-on, à la Chine et dans la Tartarie ?

Pour les deux autres tribus, vous ſavez ce qui leur eſt arrivé. Souffrez donc ma compaſſion, et ne m'imputez pas de mauvaiſe volonté.

d'or. Ils diſaient que les metteurs-en-œuvre philiſtins étaient bien adroits, qu'il eſt très-difficile de ſculpter en or un trou du cu bien reconnaiſſable ſans y joindre deux feſſes, et que c'était une étrange offrande au Seigneur qu'un trou du cu. D'autres théologiens diſaient que c'était aux ſodomites à préſenter cette offrande. Mais enfin ils ont abandonné cette diſpute. Ils s'occupent aujourd'hui de convulſions, de billets de confeſſion, et d'extrême-onction donnée la baïonnette au bout du fuſil.

QUATRIEME LETTRE.

Sur la femme à Michas.

TROUVEZ bon que je vous demande ici quelques éclairciſſemens ſur un fait ſingulier de votre hiſtoire. Il eſt peu connu des dames de Paris et des perſonnes du bon ton.

Il n'y avait pas trente-huit ans que votre *Moïſe* était mort, lorſque la femme à *Michas*, de la tribu de Benjamin, perdit onze cents ſicles, qui valent, dit-on, environ ſix cents livres de notre monnaie. Son fils les lui rendit (*g*), ſans que le texte nous apprenne s'il ne les avait pas volés. Auſſitôt la bonne juive en fait faire des idoles, et leur conſtruit une petite chapelle ambulante, ſelon l'uſage. Un lévite de Bethléem s'offrit pour la deſſervir, moyennant dix francs par an, deux tuniques, et *bouche à cour*, comme on diſait autrefois.

Une tribu alors (qu'on appela depuis la *tribu de Dan*) paſſa auprès de la maiſon de la *Michas*, en cherchant s'il n'y avait rien à piller dans le voiſinage. Les gens de Dan ſachant que la *Michas* avait chez elle un prêtre, un voyant, un devin, un rhoé, s'enquirent de lui ſi leur voyage ſerait heureux, s'il y aurait quelque bon coup à faire, Le lévite leur promit

(*g*) Juges, chap. XXVII.

un plein ſuccès. Ils commencèrent par voler la chapelle de la *Michas*, et lui prirent juſqu'à ſon lévite. La *Michas* et ſon mari eurent beau crier : *Vous emportez mes dieux*, *et vous me volez mon prêtre*, on les fit taire, et on alla mettre tout à feu et à ſang par dévotion dans la petite bourgade de Dan, dont la tribu prit le nom.

Ces flibuſtiers conſervèrent une grande reconnaiſſance pour les dieux de la *Michas*, qui les avaient ſi bien ſervis. Ces idoles furent placées dans un beau tabernacle. La foule des dévots augmenta, il fallut un nouveau prêtre; il s'en préſenta un.

Ceux qui ne connaiſſent pas votre hiſtoire ne devineront jamais qui fut ce chapelain; vous le ſavez, Meſſieurs, c'était le propre petit-fils de *Moïſe*, un nommé *Jonathan*, fils de *Gerſon* fils de *Moïſe* et de la fille à *Jéthro*.

Vous conviendrez avec moi que la famille de *Moïſe* était un peu ſingulière. Son frère à l'âge de cent ans jette un veau d'or en fonte et l'adore; ſon petit-fils ſe fait aumônier des idoles pour de l'argent. Cela ne prouverait-il pas que votre religion n'était pas encore faite, et que vous tâtonnâtes long-temps avant d'être de parfaits iſraélites tels que vous l'êtes aujourd'hui?

Vous répondez à ma queſtion que notre S[t] *Pierre Simon Barjone* en a fait autant, et

qu'il commença fon apoftolat par renier fon maître. Je n'ai rien à répliquer, finon qu'il faut toujours fe défier de foi. Et je me défie fi fort de moi-même, que je finis ma lettre en vous affurant de toute mon indulgence, et en vous demandant la vôtre.

CINQUIEME LETTRE.

Affaffinats juifs. Les Juifs ont-ils été anthropophages? leurs mères ont-elles couché avec des boucs? les pères et mères ont-ils immolé leurs enfans? et de quelques autres belles actions du peuple de DIEU.

MESSIEURS,

J'AI un peu gourmandé votre fecrétaire. Il n'eft pas dans la civilité de gronder les valets d'autrui devant leurs maîtres; mais l'ignorance orgueilleufe révolte dans un chrétien qui fe fait valet d'un juif. Je m'adreffe directement à vous pour n'avoir plus affaire à votre livrée.

Calamités juives et grands affaffinats.

PERMETTEZ-MOI d'abord de m'attendrir fur toutes vos calamités; car outre les deux cents

trente-neuf mille vingt israélites, tués par l'ordre du Seigneur, je vois la fille de *Jephté* immolée par son père. *Il lui fit comme il l'avait voué*. Tournez-vous de tous les sens; tordez le texte, disputez contre les pères de l'Eglise: il lui fit comme il avait voué; et il avait voué d'égorger sa fille pour remercier le Seigneur. Belle action de grâces!

Oui, vous avez immolé des victimes humaines au Seigneur; mais consolez-vous, je vous ai dit souvent que nos Velches et toutes les nations en firent autant autrefois. Voilà M. de *Bougainville* qui revient de l'île de Taïti, de cette île de Cythère dont les habitans paisibles, doux, humains, hospitaliers, offrent aux voyageurs tout ce qui est en leur pouvoir, les fruits les plus délicieux et les filles les plus belles, les plus faciles de la terre. Mais ces peuples ont leurs jongleurs; et ces jongleurs les forcent à sacrifier leurs enfans à des magots qu'ils appellent leurs dieux.

Je vois soixante et dix frères d'*Abimelech* écrasés sur une même pierre par cet *Abimelech* fils de *Gédéon* et d'une coureuse. Ce fils de *Gédéon* était mauvais parent; et ce *Gédéon*, l'ami de DIEU, était bien débauché.

Votre lévite qui vient sur son âne à Gabaa; les Gabaonites qui veulent le violer, sa pauvre femme qui est violée à sa place, et qui meurt

à la peine, la guerre civile qui en eſt la ſuite, toute votre tribu de Benjamin exterminée, à ſix cents hommes près, me font une peine que je ne puis vous exprimer.

Vous perdez tout d'un coup cinq belles villes que le Seigneur vous deſtinait au bout du lac de Sodome, et cela pour un attentat inconcevable contre la pudeur de deux anges. En vérité, c'eſt bien pis que ce dont on accuſe vos mères avec les boucs. Comment n'aurais-je pas la plus grande pitié pour vous, quand je vois le meurtre, la beſtialité, conſtatés chez vos ancêtres qui ſont nos premiers pères ſpirituels et nos proches parens ſelon la chair? Car enfin, ſi vous deſcendez de *Sem*, nous deſcendons de ſon frère *Japhet*. Nous ſommes évidemment couſins.

Roitelets, ou Melchim juifs.

VOTRE *Samuel* avait bien raiſon de ne pas vouloir que vous euſſiez des roitelets; car preſque tous vos roitelets ſont des aſſaſſins, à commencer par *David* qui aſſaſſine *Miphiboſeth* fils de *Jonathas* ſon tendre ami qu'*il aimait d'un amour plus grand que l'amour des femmes*, qui aſſaſſine *Uriah* le mari de ſa *Bethzabée*, qui aſſaſſine juſqu'aux enfans qui tettent dans les villages alliés de ſon protecteur *Achis*; qui commande en mourant qu'on aſſaſſine *Joab* ſon

général, et *Semei* son conseiller; à commencer, dis-je, par ce *David* et par *Salomon* qui assassine son propre frère *Adonias* embrassant en vain l'autel; et à finir par *Hérode le grand* qui assassine son beau-frère, sa femme, tous ses parens, et ses enfans même.

Je ne vous parle pas des quatorze mille petits garçons que votre roitelet, ce grand *Hérode*, fit égorger dans le village de Bethléem; ils sont enterrés, comme vous le savez, à Cologne avec nos onze mille vierges; et on voit encore un de ces enfans tout entier. Vous ne croyez pas à cette histoire authentique parce qu'elle n'est pas dans votre canon, et que votre *Flavien Josephe* n'en a rien dit. Je ne vous parle pas des onze cents mille hommes tués dans la seule ville de Jérusalem pendant le siége qu'en fit *Titus*.

Par ma foi, la nation chérie est une nation bien malheureuse.

Si les Juifs ont mangé de la chair humaine.

PARMI vos calamités, qui m'ont fait tant de fois frémir, j'ai toujours compté le malheur que vous avez eu de manger de la chair humaine. Vous dites que cela n'est arrivé que dans les grandes occasions, que ce n'est pas vous que le Seigneur invitait à sa table pour

manger

manger le cheval et le cavalier, que c'étaient les oiseaux qui étaient les convives; je le veux croire. (*)

Si les dames juives couchèrent avec des boucs.

Vous prétendez que vos mères n'ont pas couché avec des boucs, ni vos pères avec des chèvres. Mais, dites-moi, Messieurs, pourquoi vous êtes le seul peuple de la terre à qui les lois aient jamais fait une pareille défense? Un législateur se ferait-il jamais avisé de promulguer cette loi bizarre, si le délit n'avait pas été commun?

Si les Juifs immolèrent des hommes.

Vous osez assurer que vous n'immoliez pas des victimes humaines au Seigneur; et qu'est-ce donc que le meurtre de la fille de *Jephté*, réellement immolée, comme nous l'avons déjà prouvé par vos propres livres?

Comment expliquerez-vous l'anathème des trente-deux pucelles qui furent le partage du Seigneur quand vous prîtes chez les Madianites trente-deux mille pucelles et soixante et un mille ânes? Je ne vous dirai pas ici qu'à

(*) Voyez ANTHROPOPHAGES.

ce compte il n'y avait pas deux ânes par pucelle ; mais je vous demanderai ce que c'était que cette part du Seigneur. Il y eut, selon votre livre des Nombres, seize mille filles pour vos soldats, seize mille filles pour vos prêtres ; et sur la part des soldats on préleva trente-deux filles pour le Seigneur. Qu'en fit-on ? vous n'aviez point de religieuses. Qu'est-ce que la part du Seigneur dans toutes vos guerres, sinon du sang ?

Le prêtre *Samuel* ne hacha-t-il pas en morceaux le roitelet *Agag*, à qui le roitelet *Saül* avait sauvé la vie ? ne le sacrifia-t-il pas comme la part du Seigneur ?

Ou renoncez à vos livres auxquels je crois fermement, selon la décision de l'Eglise ; ou avouez que vos pères ont offert à DIEU des fleuves de sang humain, plus que n'a jamais fait aucun peuple du monde.

Des trente-deux mille pucelles, des soixante et quinze mille bœufs, et du fertile désert de Madian.

QUE votre secrétaire cesse de tergiverser, d'équivoquer sur le camp des Madianites et sur leurs villages. Je me soucie bien que ce soit dans un camp ou dans un village de cette petite contrée misérable et déserte, que votre

prêtre-boucher *Eléazar*) général des armées juives, ait trouvé soixante et douze mille bœufs, soixante et un mille ânes, six cents soixante et quinze mille brebis, sans compter les beliers et les agneaux!

Or, si vous prîtes trente-deux mille petites filles, il y avait apparemment autant de petits garçons, autant de pères et de mères. Cela irait probablement à cent vingt-huit mille captifs, dans un désert où l'on ne boit que de l'eau saumâtre, où l'on manque de vivres, et qui n'est habité que par quelques arabes vagabonds au nombre de deux ou trois mille tout au plus. Vous remarquerez d'ailleurs que ce pays affreux n'a pas plus de huit lieues de long et de large sur toutes les cartes.

Mais qu'il soit aussi grand, aussi fertile, aussi peuplé que la Normandie ou le Milanais, cela ne m'importe : je m'en tiens au texte qui dit que la part du Seigneur fut de trente-deux filles. Confondez tant qu'il vous plaira le Madian près de la mer Rouge avec le Madian près de Sodome, je vous demanderai toujours compte de mes trente-deux pucelles.

Votre secrétaire a-t-il été chargé par vous de supputer combien de bœufs et de filles peut nourrir le beau pays de Madian?

J'habite un canton, Messieurs, qui n'est pas

la terre promiſe; mais nous avons un lac beaucoup plus beau que celui de Sodome. Notre ſol eſt d'une bonté très-médiocre. Votre ſecrétaire me dit qu'un arpent de Madian peut nourrir trois bœufs; je vous aſſure, Meſſieurs, que chez moi un arpent ne nourrit qu'un bœuf. Si votre ſecrétaire veut tripler le revenu de mes terres, je lui donnerai de bons gages, et je ne le payerai pas en reſcriptions ſur les receveurs généraux. Il ne trouvera pas dans tout le pays de Madian une meilleure condition que chez moi. Mais malheureuſement cet homme ne s'entend pas mieux en bœufs qu'en veaux d'or.

A l'égard des trente-deux mille pucelages, je lui en ſouhaite. Notre petit pays eſt de l'étendue de Madian; il contient environ quatre mille ivrognes, une douzaine de procureurs, deux hommes d'eſprit, et quatre mille perſonnes du beau ſexe, qui ne ſont pas toutes jolies. Tout cela monte à environ huit mille perſonnes, ſuppoſé que le greffier qui m'a produit ce compte n'ait pas exagéré de moitié ſelon la coutume. Vos prêtres et les nôtres auraient peine à trouver dans mon pays trente-deux mille pucelles pour leur uſage. C'eſt ce qui me donne de grands ſcrupules ſur les dénombremens du peuple romain, du temps que ſon empire s'étendait à quatre lieues

du mont Tarpéïen, et que les Romains avaient une poignée de foin au haut d'une perche pour enseignes. Peut-être ne savez-vous pas que les Romains passèrent cinq cents années à piller leurs voisins, avant d'avoir aucun historien, et que leurs dénombremens sont fort suspects ainsi que leurs miracles.

A l'égard des soixante et un mille ânes qui furent le prix de vos conquêtes en Madian, c'est assez parler d'ânes.

Des enfans juifs immolés par leurs mères.

Je vous dis que vos pères ont immolé leurs enfans, et j'appelle en témoignage vos prophètes. *Isaïe* leur reproche ce crime de Cannibales (*h*) : *Vous immolez aux dieux vos enfans dans des torrens sous des pierres.*

Vous m'allez dire que ce n'était pas au Seigneur *Adonaï* que les femmes sacrifiaient les fruits de leurs entrailles ; que c'était à quelque autre Dieu. Il importe bien vraiment que vous ayez appelé *Melkom* ou *Sadaï*, ou *Baal* ou *Adonaï*, celui à qui vous immoliez vos enfans ! ce qui importe, c'est que vous ayez été des parricides. C'était, dites-vous, à des idoles étrangères que vos pères fesaient ces offrandes. Eh bien, je vous plains encore davantage de

(*h*) *Isaïe*, chap. LVII, v. 7.

defcendre d'aïeux parricides et idolâtres. Je gémirai avec vous de ce que vos pères furent toujours idolâtres pendant quarante ans dans le défert de Sinaï, comme le difent expreffément *Jérémie*, *Amos* et St *Etienne*.

Vous étiez idolâtres du temps des juges; et le petit-fils de *Moïfe* était prêtre de la tribu de Dan, idolâtre toute entière, comme nous l'avons vu; car il faut infifter, inculquer, fans quoi tout s'oublie.

Vous étiez idolâtres fous vos rois; vous n'avez été fidelles à un feul Dieu qu'après qu'*Efdras* eut reftauré vos livres. C'eft là que votre véritable culte non interrompu commence. Et par une providence incompréhenfible de l'Etre fuprême, vous avez été les plus malheureux de tous les hommes depuis que vous avez été les plus fidelles, fous les rois de Syrie, fous les rois d'Egypte, fous *Hérode* l'iduméen, fous les Romains, fous les Perfans, fous les Arabes, fous les Turcs, jufqu'au temps où vous me faites l'honneur de m'écrire, et où j'ai celui de vous répondre.

SIXIEME LETTRE.

Sur la beauté de la terre promiſe.

Ne me reprochez pas de ne vous point aimer ; je vous aime tant, que je voudrais que vous fuſſiez tous dans Hershalaïm au lieu des turcs qui dévaſtent tout votre pays, et qui ont bâti cependant une aſſez belle moſquée ſur les fondemens de votre temple et ſur la plate-forme conſtruite par votre *Hérode.*

Vous cultiveriez ce malheureux déſert comme vous l'avez cultivé autrefois, vous porteriez encore de la terre ſur la croupe de vos montagnes arides ; vous n'auriez pas beaucoup de blé, mais vous auriez d'aſſez bonnes vignes, quelques palmiers, des oliviers et des pâturages.

Quoique la Paleſtine n'égale pas la Provence, et que Marſeille ſeule ſoit ſupérieure à toute la Judée qui n'avait pas un port de mer ; quoique la ville d'Aix ſoit dans une ſituation incomparablement plus belle que Jéruſalem, vous pourriez faire de votre terrain à peu-près ce que les Provençaux ont fait du leur. Vous exécuteriez à plaiſir dans votre déteſtable jargon votre déteſtable muſique.

Il eſt vrai que vous n'auriez point de chevaux, parce qu'il n'y a que des ânes vers Hershalaïm, et qu'il n'y a jamais eu que des ânes. Vous manqueriez ſouvent de froment, mais vous en tireriez d'Egypte ou de la Syrie.

Vous pourriez voìturer des marchandiſes à Damas, à Seïde ſur vos ânes, ou même ſur des chameaux que vous ne connûtes jamais du temps de vos melchims, et qui vous feraient d'un grand ſecours. Enfin, un travail aſſidu, pour lequel l'homme eſt né, rendrait fertile cette terre que les ſeigneurs de Conſtantinople et de l'Aſie mineure négligent.

Elle eſt bien mauvaiſe cette terre promiſe. Connaiſſez-vous St *Jérôme?* c'était un prêtre chrétien; vous ne liſez point les livres de ces gens-là. Cependant il a demeuré très-long-temps dans votre pays; c'était un très-docte perſonnage, peu endurant, à la vérité, et prodigue d'injures quand il était contredit; mais ſachant votre langue mieux que vous, parce qu'il était bon grammairien. L'étude était ſa paſſion dominante, la colère n'était que la ſeconde. Il s'était fait prêtre avec ſon ami *Vincent*, à condition qu'ils ne diraient jamais la meſſe ni vêpres (*i*), de peur d'être trop interrompus dans leurs études; car étant

(*i*) C'eſt-à-dire qu'ils ne feraient aucune fonction ſacerdotale.

directeurs de femmes et de filles, s'ils avaient été obligés encore de vaquer aux œuvres presbytériales, il ne leur ferait pas resté deux heures dans la journée pour le grec, le chaldéen et l'idiome judaïque. Enfin, pour avoir plus de loisir, *Jérôme* se retira tout-à-fait chez les Juifs, à Bethléem, comme l'évêque d'Avranches *Huet* se retira chez les jésuites à la maison professe, rue Saint-Antoine, à Paris.

Jérôme se brouilla, il est vrai, avec l'évêque de Jérusalem nommé *Jean*, avec le célèbre prêtre *Rufin*, avec plusieurs de ses amis : car, ainsi que je l'ai déjà dit, *Jérôme* était colère et plein d'amour propre ; et S[t] *Augustin* l'accuse d'être inconstant et léger (*k*) ; mais enfin il n'en était pas moins saint, il n'en était pas moins docte ; son témoignage n'en est pas moins recevable sur la nature du misérable pays dans lequel son ardeur pour l'étude et sa mélancolie l'avaient confiné.

Ayez la complaisance de lire sa lettre à *Dardanus*, écrite l'an 414 de notre ère vulgaire, qui est, suivant le comput juif, l'an du monde 4000, ou 4001, ou 4003, ou 4004, comme on voudra.

(*k*) En récompense *Jérôme* écrit à *Augustin* dans sa cent-quatorzième lettre : Je n'ai point critiqué vos ouvrages, car je ne les ai jamais lus ; et si je voulais les critiquer, je pourrais vous faire voir que vous n'entendez point les pères grecs. . . . . . . Vous ne savez pas même ce dont vous parlez,

» (*l*) Je prie ceux qui prétendent que le
» peuple juif, après sa sortie d'Egypte, prit
» possession de ce pays qui est devenu pour
» nous, par la passion et la résurrection du
» Sauveur, une véritable terre de promesse;
» je les prie, dis-je, de nous faire voir ce
» que ce peuple en a possédé. Tout son
» domaine ne s'étendait que depuis Dan jus-
» qu'à Bersabée, c'est-à-dire l'espace de cent
» soixante milles de longueur. L'Ecriture
» sainte n'en donne pas davantage à *David* et
» à *Salomon*. . . . . J'ai honte de dire quelle
» est la largeur de la terre promise, et je
» crains que les païens ne prennent de là
» occasion de blasphémer. On ne compte
» que quarante et six milles depuis Joppé
» jusqu'à notre petit bourg de Bethléem,
» après quoi on ne trouve plus qu'un affreux
» désert. »

Lisez aussi la lettre à une de ses dévotes, où il dit qu'il n'y a que des cailloux et point d'eau à boire de Jérusalem à Bethléem; mais plus loin, vers le Jourdain, vous auriez d'assez bonnes vallées dans ce pays hérissé de montagnes pelées. C'était véritablement une contrée de lait et de miel, comme vous disiez, en comparaison de l'abominable désert d'Oreb

(*l*) Lettre très-importante de *Jérôme*.

et de Sinaï dont vous êtes originaires. La Champagne pouilleuſe eſt la terre promiſe par rapport à certains terrains des landes de Bordeaux. Les bords de l'Aar ſont la terre promiſe en comparaiſon des petits cantons ſuiſſes. Toute la Paleſtine eſt un fort mauvais terrain en comparaiſon de l'Egypte, dont vous dites que vous ſortîtes en voleurs; mais c'eſt un pays délicieux ſi vous le comparez aux déſerts de Jéruſalem, de Nazareth, de Sodome, d'Oreb, de Sinaï, de Cadès-Barné, &c.

Retournez en Judée le plutôt que vous pourrez. Je vous demande ſeulement deux ou trois familles hébraïques pour établir au mont Krapac, où je demeure, un petit commerce néceſſaire. Car ſi vous êtes de très-ridicules théologiens (et nous auſſi), vous êtes des commerçans très-intelligens, ce que nous ne ſommes pas.

SEPTIEME LETTRE.

Sur la charité que le peuple de Dieu et les chrétiens doivent avoir les uns pour les autres.

MA tendreſſe pour vous n'a plus qu'un mot à vous dire. Nous vous avons pendus entre deux chiens pendant des ſiècles ; nous vous avons arraché les dents pour vous forcer à nous donner votre argent ; nous vous avons chaſſés pluſieurs fois par avarice, et nous vous avons rappelés par avarice et par bêtiſe ; nous vous feſons payer encore dans plus d'une ville la liberté de reſpirer l'air ; nous vous avons ſacrifiés à DIEU dans plus d'un royaume ; nous vous avons brûlés en holocauſtes : car je ne veux pas, à votre exemple, diſſimuler que nous ayons offert à DIEU des ſacrifices de ſang humain. Toute la différence eſt que nos prêtres vous ont fait brûler par des laïques, ſe contentant d'appliquer votre argent à leur profit, et que vos prêtres ont toujours immolé les victimes humaines de leurs mains ſacrées. Vous fûtes des monſtres de cruauté et de fanatiſme en Paleſtine, nous l'avons été dans notre Europe ; oublions tout cela, mes amis.

Voulez-vous vivre paiſibles ? imitez les

Banians et les Guèbres ; ils ſont beaucoup plus anciens que vous, ils ſont diſperſés comme vous, ils ſont ſans patrie comme vous. Les Guèbres ſurtout, qui ſont les anciens Perſans, ſont eſclaves comme vous après avoir été long-temps vos maîtres. Ils ne diſent mot ; prenez ce parti. Vous êtes des animaux calculans, tâchez d'être des animaux penſans.

JULIEN.

SECTION PREMIERE.

On rend quelquefois juſtice bien tard. Deux ou trois auteurs, ou mercenaires, ou fanatiques, parlent du barbare et de l'efféminé *Conſtantin* comme d'un dieu, et traitent de ſcélérat le juſte, le ſage, le grand *Julien*. Tous les auteurs, copiſtes des premiers, répètent la flatterie et la calomnie ; elles deviennent preſque un article de foi. Enfin le temps de la ſaine critique arrive ; et au bout de quatorze cents ans, des hommes éclairés revoient le procès que l'ignorance avait jugé. On voit dans *Conſtantin* un heureux ambitieux qui ſe moque de DIEU et des hommes. Il a l'inſolence de feindre que DIEU lui a envoyé dans les airs une enſeigne qui lui aſſure la

victoire. Il se baigne dans le sang de tous ses parens, et il s'endort dans la mollesse; mais il était chrétien, on le canonisa.

Julien est sobre, chaste, désintéressé, valeureux, clément; mais il n'était pas chrétien; on l'a regardé long-temps comme un monstre.

Aujourd'hui, après avoir comparé les faits, les monumens, les écrits de *Julien* et ceux de ses ennemis, on est forcé de reconnaître que s'il n'aimait pas le christianisme, il fut excusable de haïr une secte souillée du sang de toute sa famille; qu'ayant été persécuté, emprisonné, exilé, menacé de mort par les Galiléens sous le règne du barbare *Constance*, il ne les persécuta jamais; qu'au contraire, il pardonna à dix soldats chrétiens qui avaient conspiré contre sa vie. On lit ses lettres, et on admire. *Les Galiléens*, dit-il, *ont souffert sous mon prédécesseur l'exil et les prisons; on a massacré réciproquement ceux qui s'appellent tour à tour hérétiques. J'ai rappelé leurs exilés, élargi leurs prisonniers; j'ai rendu leurs biens aux proscrits; je les ai forcés de vivre en paix. Mais telle est la fureur inquiète des Galiléens, qu'ils se plaignent de ne pouvoir plus se dévorer les uns les autres.* Quelle lettre! quelle sentence portée par la philosophie contre le fanatisme persécuteur! Dix chrétiens conspirent contre sa vie; on les découvre, il leur

pardonne. Quel homme! mais quels lâches fanatiques que ceux qui ont voulu déshonorer sa mémoire!

Enfin, en discutant les faits, on a été obligé de convenir que *Julien* avait toutes les qualités de *Trajan*, hors le goût si longtemps pardonné aux Grecs et aux Romains; toutes les vertus de *Caton*, mais non pas son opiniâtreté et sa mauvaise humeur; tout ce qu'on admira dans *Jules-César*, et aucun de ses vices; il eut la continence de *Scipion*; enfin il fut en tout égal à *Marc-Aurèle* le premier des hommes.

On n'ose plus répéter aujourd'hui, après le calomniateur *Théodoret*, qu'il immola une femme dans le temple de Carrès pour se rendre les dieux propices. On ne redit plus qu'en mourant il jeta de sa main quelques gouttes de son sang au ciel, en disant à JESUS-CHRIST: Tu as vaincu, Galiléen; comme s'il eût combattu contre JESUS en fesant la guerre aux Perses; comme si ce philosophe, qui mourut avec tant de résignation, avait reconnu JESUS; comme s'il eût cru que JESUS était en l'air, et que l'air était le ciel! ces inepties de gens qu'on appelle pères de l'Eglise ne se répètent plus aujourd'hui.

On est enfin réduit à lui donner des ridicules, comme fesaient les frivoles citoyens d'Antioche. On lui reproche sa barbe mal

peignée, et la manière dont il marchait. Mais, M. l'abbé de *la Bletterie*, vous ne l'avez pas vu marcher, et vous avez lu ſes lettres et ſes lois, monumens de ſes vertus. Qu'importe qu'il eût la barbe ſale et la démarche précipitée, pourvu que ſon cœur fût magnanime, et que tous ſes pas tendiſſent à la vertu ?

Il reſte aujourd'hui un fait important à examiner. On reprocha à *Julien* d'avoir voulu faire mentir la prophétie de JESUS-CHRIST en rebâtiſſant le temple de Jéruſalem. On dit qu'il ſortit de terre des feux qui empêchèrent l'ouvrage. On dit que c'eſt un miracle, et que ce miracle ne convertit ni *Julien*, ni *Alipius* intendant de cette entrepriſe, ni perſonne de ſa cour ; et là-deſſus l'abbé de *la Bletterie* s'exprime ainſi : „ Lui et les philoſophes de ſa „ cour mirent ſans doute en œuvre ce qu'ils „ ſavaient de phyſique pour dérober à la Divi- „ nité un prodige ſi éclatant. La nature fut „ toujours la reſſource des incrédules ; mais „ elle ſert la religion ſi à propos qu'ils devraient „ au moins la ſoupçonner de colluſion. „

Premièrement, il n'eſt pas vrai qu'il ſoit dit dans l'Evangile que jamais le temple juif ne ſerait rebâti. L'évangile de *Matthieu*, écrit viſiblement après la ruine de Jéruſalem par *Titus*, prophétiſe, il eſt vrai, qu'il ne reſterait pas pierre ſur pierre de ce temple de l'iduméen

Hérode

Hérode; mais aucun évangéliste ne dit qu'il ne sera jamais rebâti.

Secondement, qu'importe à la Divinité qu'il y ait un temple juif, ou un magasin, ou une mosquée au même endroit où les Juifs tuaient des bœufs et des vaches?

Troisièmement, on ne sait pas si c'est de l'enceinte des murs de la ville ou de l'enceinte du temple que partirent ces prétendus feux qui, selon quelques-uns, brûlaient les ouvriers. Mais on ne voit pas pourquoi JESUS aurait brûlé les ouvriers de l'empereur *Julien*, et qu'il ne brûla point ceux du calife *Omar*, qui long-temps après bâtit une mosquée sur les ruines du temple; ni ceux du grand *Saladin* qui rétablit cette même mosquée. JESUS avait-il tant de prédilection pour les mosquées des musulmans?

Quatrièmement, JESUS, ayant prédit qu'il ne resterait pas pierre sur pierre dans Jérusalem, n'avait pas empêché de la rebâtir.

Cinquièmement, JESUS a prédit plusieurs choses dont DIEU n'a pas permis l'accomplissement; il a prédit la fin du monde et son avénement dans les nuées avec une grande puissance et une grande majesté, à la fin de la génération qui vivait alors. Cependant le monde dure encore, et durera vraisemblablement assez long-temps. (*a*)

(*a*) *Luc*, chap. I, v. 2.

Sixièmement, si *Julien* avait écrit ce miracle, je dirais qu'on l'a trompé par un faux rapport ridicule ; je croirais que les chrétiens ses ennemis mirent tout en œuvre pour s'opposer à son entreprise, qu'ils tuèrent les ouvriers, et firent accroire que ces ouvriers étaient morts par miracle. Mais *Julien* n'en dit mot. La guerre contre les Perses l'occupait alors. Il différa pour un autre temps l'édification du temple, et il mourut avant de pouvoir commencer l'édifice.

Septièmement, ce prodige est rapporté dans *Ammien Marcellin* qui était païen. Il est très-possible que ce soit une interpolation des chrétiens ; on leur en a reproché tant d'autres qui ont été avérées.

Mais il n'est pas moins vraisemblable que dans un temps où on ne parlait que de prodiges et de contes de sorciers, *Ammien Marcellin* ait rapporté cette fable sur la foi de quelque esprit crédule. Depuis *Tite-Live* jusqu'à de *Thou* inclusivement, toutes les histoires sont infectées de prodiges.

Huitièmement, si JESUS fesait des miracles, ferait-ce pour empêcher qu'on ne rebâtît un temple où lui-même sacrifia, et où il fut circoncis ? ne ferait-il pas des miracles pour rendre chrétiennes tant de nations qui se moquent du christianisme, ou plutôt pour

rendre plus doux et plus humains ces chrétiens qui, depuis *Arius* et *Athanaſe* juſqu'aux *Roland* et aux *Cavalier* des Cévènes, ont verſé des torrens de ſang, et ſe ſont conduits en Cannibales ?

De là je conclus que la nature n'eſt point *en colluſion avec le chriſtianiſme*, comme le dit *la Bletterie ;* mais que *la Bletterie* eſt en colluſion avec des contes de vieilles, comme dit *Julien : Quibus cum ſtolidis aniculis negotium erat.*

La Bletterie, après avoir rendu juſtice à quelques vertus de *Julien*, finit pourtant l'hiſtoire de ce grand homme, en diſant que ſa mort fut un effet de la vengeance divine. Si cela eſt, tous les héros morts jeunes depuis *Alexandre* juſqu'à *Guſtave-Adolphe*, ont donc été punis de DIEU. *Julien* mourut de la plus belle des morts, en pourſuivant ſes ennemis après pluſieurs victoires. *Jovien*, qui lui ſuccéda, régna bien moins long-temps que lui, et régna avec honte. Je ne vois point là vengeance divine, et je ne vois plus dans *la Bletterie* qu'un déclamateur de mauvaiſe foi ; mais où ſont les hommes qui oſent dire la vérité ?

Le ſtoïcien *Libanius* fut un de ces hommes rares ; il célébra le brave et clément *Julien* devant *Théodoſe* le meurtrier des Theſſaloniciens, mais *le Beau* et *la Bletterie* tremblent de le louer devant des habitués de paroiſſe.

SECTION II.

Qu'on ſuppoſe un moment que *Julien* a quitté les faux dieux pour la religion chrétienne; qu'alors on examine en lui l'homme, le philoſophe et l'empereur, et qu'on cherche le prince qu'on oſera lui préférer. Il n'y a pas encore long-temps qu'on ne citait ſon nom qu'avec l'épithète d'*apoſtat ;* et c'eſt peut-être le plus grand effort de la raiſon, qu'on ait enfin ceſſé de le déſigner de ce ſurnom injurieux. Les bonnes études ont amené l'eſprit de tolérance chez les ſavans. Qui croirait que dans un mercure de Paris de l'année 1741, l'auteur reprend vivement un écrivain d'avoir manqué aux bienſéances les plus communes, en appelant cet empereur *Julien l'apoſtat ?* Il y a cent ans que quiconque ne l'eût pas traité d'apoſtat eût été traité d'athée.

Ce qui eſt très-ſingulier et très-vrai, c'eſt que, ſi vous faites abſtraction de ſon malheureux changement ; ſi vous ne ſuivez cet empereur ni dans les égliſes chrétiennes, ni aux temples idolâtres ; ſi vous le ſuivez dans ſa maiſon, dans les camps, dans les batailles, dans ſes mœurs, dans ſa conduite, dans ſes écrits, vous le trouvez par-tout égal à *Marc-Aurèle.* Ainſi cet homme qu'on a peint abominable, eſt peut-être le premier des hommes, ou du

moins le ſecond. Toujours ſobre, toujours tempérant, n'ayant jamais eu de maîtreſſes, couchant ſur une peau d'ours, et y donnant, à regret encore, peu d'heures au ſommeil, partageant ſon temps entre l'étude et les affaires ; généreux, capable d'amitié, ennemi du faſte, on l'eût admiré s'il n'eût été que particulier.

Si on regarde en lui le héros, on le voit toujours à la tête des troupes, rétabliſſant la diſcipline militaire ſans rigueur, aimé des ſoldats, et les contenant ; conduiſant preſque toujours à pied ſes armées, et leur donnant l'exemple de toutes les fatigues ; toujours victorieux dans toutes ſes expéditions juſqu'au dernier moment de ſa vie, et mourant enfin en feſant fuir les Perſes. Sa mort fut d'un héros, et ſes dernières paroles d'un philoſophe : *Je me ſoumets*, dit-il, *avec joie aux décrets éternels du ciel, convaincu que celui qui eſt épris de la vie quand il faut mourir, eſt plus lâche que celui qui voudrait mourir quand il faut vivre.* Il s'entretient à ſa dernière heure de l'immortalité de l'ame ; nuls regrets, nulle faibleſſe ; il ne parle que de ſa ſoumiſſion à la Providence. Qu'on ſonge que c'eſt un empereur de trente-deux ans qui meurt ainſi, et qu'on voye s'il eſt permis d'inſulter ſa mémoire.

Si on le conſidère comme empereur, on le

voit refuser le titre de *dominus* qu'affectait *Constantin*, soulager les peuples, diminuer les impôts, encourager les arts, réduire à soixante et dix onces ces présens de couronnes d'or de trois à quatre cents marcs, que ses prédécesseurs exigeaient de toutes les villes, faire observer les lois, contenir ses officiers et ses ministres, et prévenir toute corruption.

Dix soldats chrétiens complotent de l'assassiner; ils sont découverts, et *Julien* leur pardonne. Le peuple d'Antioche, qui joignait l'insolence à la volupté, l'insulte; il ne s'en venge qu'en homme d'esprit; et, pouvant lui faire sentir la puissance impériale, il ne fait sentir à ce peuple que la supériorité de son génie. Comparez à cette conduite les supplices que *Théodose* (dont on a presque fait un saint) étale dans Antioche, tous les citoyens de Thessalonique égorgés pour un sujet à peu-près semblable; et jugez entre ces deux hommes.

Grégoire de Nazianze et *Théodoret* ont cru qu'il fallait le calomnier, parce qu'il avait quitté la religion chrétienne. Ils n'ont pas songé que le triomphe de cette religion était de l'emporter sur un grand homme, et même sur un sage, après avoir résisté aux tyrans. L'un dit qu'il remplit Antioche de sang, par une vengeance barbare. Comment un fait si public eût-il échappé à tous les autres historiens? on

ſait qu'il ne verſa dans Antioche que le ſang des victimes. Un autre oſe aſſurer qu'avant d'expirer il jeta ſon ſang contre le ciel, et s'écria : *Tu as vaincu*, *Galiléen*. Comment un conte auſſi inſipide a-t-il pu être accrédité ? était-ce contre des chrétiens qu'il combattait ? et une telle action, et de tels mots étaient-ils dans ſon caractère ?

Des eſprits plus ſenſés que les détracteurs de *Julien* demanderont comment il ſe peut faire qu'un homme d'Etat tel que lui, un homme de tant d'eſprit, un vrai philoſophe, pût quitter le chriſtianiſme dans lequel il avait été élevé, pour le paganiſme dont il devait ſentir l'abſurdité et le ridicule ? Il ſemble que, ſi *Julien* écouta trop ſa raiſon contre les myſtères de la religion chrétienne, il devait écouter bien davantage cette même raiſon plus éclairée contre les fables des païens.

Peut-être, en ſuivant le cours de ſa vie, et en obſervant ſon caractère, on verra ce qui lui inſpira tant d'averſion contre le chriſtianiſme. L'empereur *Conſtantin*, ſon grand-oncle, qui avait mis la nouvelle religion ſur le trône, s'était ſouillé du meurtre de ſa femme, de ſon fils, de ſon beau-frère, de ſon neveu et de ſon beau-père. Les trois enfans de *Conſtantin* commencèrent leur funeſte règne par égorger leur oncle et leurs couſins. On ne vit enſuite que

des guerres civiles et des meurtres. Le père, le frère aîné de *Julien*, tous ses parens, et lui-même encore enfant, furent condamnés à périr par *Constance* son oncle. Il échappa à ce massacre général. Ses premières années se passèrent dans l'exil; et enfin il ne dut la conservation de sa vie, sa fortune et le titre de césar, qu'à l'impératrice *Eusébie*, femme de son oncle *Constance*, qui, après avoir eu la cruauté de proscrire son enfance, eut l'imprudence de le faire césar, et ensuite l'imprudence plus grande de le persécuter.

Il fut témoin d'abord de la hauteur singulière avec laquelle un évêque traita *Eusébie* sa bienfaitrice. C'était un nommé *Léontius* évêque de Tripoli. Il fit dire à l'impératrice qu'*il n'irait point la voir, à moins qu'elle ne le reçût d'une manière conforme à son caractère épiscopal, qu'elle vînt au-devant de lui jusqu'à la porte, qu'elle reçût sa bénédiction en se courbant, et qu'elle se tînt debout jusqu'à ce qu'il lui permît de s'asseoir.* Les pontifes païens n'en usaient point ainsi avec les impératrices. Cet orgueil si opposé au christianisme dut faire des impressions profondes dans l'esprit d'un jeune homme, amoureux déjà de la philosophie et de la simplicité.

S'il se voyait dans une famille chrétienne, c'était dans une famille fameuse par des parricides; s'il voyait des évêques de cour, c'étaient

des

des audacieux et des intrigans, qui tous s'anathématisaient les uns les autres; les partis d'*Arius* et d'*Athanase* remplissaient l'empire de confusion et de carnage. Les païens au contraire n'avaient jamais eu de querelle de religion. Il est donc naturel que *Julien*, élevé d'ailleurs par des philosophes païens, fortifiât dans son cœur par leurs discours l'aversion malheureuse que les abus de la religion chrétienne lui inspirèrent pour elle. Les politiques ne furent pas plus surpris de voir *Julien* quitter le christianisme pour les faux dieux, que de voir *Constantin* quitter les faux dieux pour le christianisme. Il est fort vraisemblable que tous les deux changèrent par intérêt d'Etat; et que cet intérêt se mêla dans l'esprit de *Julien* à la fierté indocile d'une ame stoïque.

Les prêtres païens n'avaient point de dogmes; ils ne demandaient que des sacrifices, et ces sacrifices n'étaient point commandés sous des peines rigoureuses. Les prêtres ne formaient point un Etat dans l'Etat. Voilà bien des motifs pour engager un homme du caractère de *Julien* dans un changement d'ailleurs si condamnable. Il avait besoin d'un parti; et s'il ne se fût piqué que d'être stoïcien, il aurait eu contre lui les prêtres des deux religions, et tous les faux zélés de l'une et de l'autre. Le peuple n'aurait pu alors supporter

qu'un prince ſe contentât de l'adoration pure d'un Etre pur et de l'obſervation de la juſtice. Il fallut opter entre deux partis qui ſe combattaient. Il eſt donc à croire que *Julien* ſe ſoumit aux cérémonies païennes, comme la plupart des princes et des grands vont dans les temples : ils y ſont menés par le peuple même, et ſont forcés de paraître ſouvent ce qu'ils ne ſont pas. Le ſultan des Turcs doit bénir *Omar ;* le ſofi de Perſe doit bénir *Ali : Marc-Aurèle* lui-même s'était fait initier aux myſtères d'*Eleuſis*.

Il ne faut donc pas être ſurpris que *Julien* ait avili ſa raiſon juſqu'à deſcendre à des pratiques ſuperſtitieuſes; mais on ne peut concevoir que de l'indignation contre *Théodoret*, qui ſeul de tous les hiſtoriens rapporte qu'il ſacrifia une femme dans le temple de la lune à Carrès. Ce conte infame doit être mis avec ce conte abſurde d'*Ammien*, que le génie de l'empire apparut à *Julien* avant ſa mort, et avec cet autre conte non moins ridicule, que, quand *Julien* voulut faire rebâtir le temple de Jéruſalem, il ſortit de terre des globes de feu qui conſumèrent tous les ouvrages et les ouvriers :

Iliacos intra muros peccatur et extra.

Les chrétiens et les païens débitaient également des fables ſur *Julien ;* mais les fables des

chrétiens, ſes ennemis, étaient toutes calomnieuſes. Qui pourra jamais ſe perſuader qu'un philoſophe ait immolé une femme à la lune, et déchiré de ſes mains ſes entrailles? une telle horreur eſt-elle dans le caractère d'un ſtoïcien rigide?

Il ne fit jamais mourir aucun chrétien; il ne leur accordait point de faveurs, mais il ne les perſécutait pas. Il les laiſſait jouir de leurs biens comme empereur juſte, et écrivait contre eux comme philoſophe. Il leur défendait d'enſeigner dans les écoles les auteurs profanes, qu'eux-mêmes voulaient décrier: ce n'était pas être perſécuteur. Il leur permettait l'exercice de leur religion, et les empêchait de ſe déchirer par leurs querelles ſanglantes: c'était les protéger. Ils ne devaient donc lui faire d'autre reproche que de les avoir quittés, de s'être trompé, de s'être fait tort à lui-même; cependant ils trouvèrent le moyen de rendre exécrable à la poſtérité un prince dont le nom aurait été cher à l'univers ſans ſon changement de religion.

SECTION III.

Quoique nous ayons déjà parlé de *Julien* à l'article *Apoſtat ;* quoique nous ayons, à l'exemple de tous les ſages, déploré le malheur horrible qu'il eut de n'être pas chrétien, et que d'ailleurs nous ayons rendu juſtice à toutes ſes vertus, cependant nous ſommes forcés d'en dire encore un mot.

C'eſt à l'occaſion d'une impoſture auſſi abſurde qu'atroce, que nous avons lue par haſard dans un de ces petits dictionnaires dont la France eſt inondée aujourd'hui, et qu'il eſt malheureuſement trop aiſé de faire. Ce dictionnaire théologique eſt d'un ex-jéſuite nommé *Paulian ;* il répète cette fable ſi décréditée, que l'empereur *Julien*, bleſſé à mort en combattant contre les Perſes, jeta ſon ſang contre le ciel, en s'écriant : *Tu as vaincu*, *Galiléen ;* fable qui ſe détruit d'elle-même, puiſque *Julien* fut vainqueur dans le combat, et que certainement JESUS-CHRIST n'était pas le dieu des Perſes.

Cependant *Paulian* oſe affirmer que le fait eſt inconteſtable. Et ſur quoi l'affirme-t-il? ſur ce que *Théodoret*, l'auteur de tant d'inſignes menſonges, le rapporte ; encore ne le rapporte-t-il que comme un bruit vague : il ſe

ſert du mot, *on dit* (*b*). Ce conte eſt digne des calomniateurs qui écrivirent que *Julien* avait ſacrifié une femme à la lune, et qu'on trouva après ſa mort un grand coffre rempli de têtes, parmi ſes meubles.

Ce n'eſt pas le ſeul menſonge et la ſeule calomnie dont cet ex-jéſuite *Paulian* ſe ſoit rendu coupable. Si ces malheureux ſavaient quel tort ils font à notre ſainte religion, en cherchant à l'appuyer par l'impoſture et par les injures groſſières qu'ils vomiſſent contre les hommes les plus reſpectables, ils feraient moins audacieux et moins emportés; mais ce n'eſt pas la religion qu'ils veulent ſoutenir, ils veulent gagner de l'argent par leurs libelles; et déſeſpérant d'être lus des gens du monde, ils compilent, compilent, compilent du fatras théologique, dans l'eſpérance que leurs opuſcules feront fortune dans les ſéminaires. (*)

On demande très-ſincèrement pardon aux lecteurs ſenſés d'avoir parlé d'un ex-jéſuite nommé *Paulian*, et d'un ex-jéſuite nommé *Nonotte*, et d'un ex-jéſuite nommé *Patouillet*; mais, après avoir écraſé des ſerpens, n'eſt-il pas permis auſſi d'écraſer des puces? (1)

(*b*) *Théodoret*, chap. XXV.

(*) Voyez PHILOSOPHIE.

(1) M. de *Voltaire* a oſé le premier rendre une juſtice entière à ce prince, l'un des hommes les plus extraordinaires qui aient jamais occupé le trône. Chargé, très-jeune, et au

fortir de l'école des philofophes, du gouvernement des Gaules, il les défendit avec un égal courage contre les Germains et contre les exacteurs qui les ravageaient au nom de *Conftance*. Sa vie privée était celle d'un fage; général habile et actif pendant la campagne, il devenait l'hiver un magiftrat appliqué, jufte et humain. *Conftance* voulut le rappeler; l'armée fe fouleva, et le força d'accepter le titre d'*augufte*. Les détails de cet événement tranfmis par l'hiftoire, nous y montrent *Julien* auffi irréprochable que dans le refte de fa vie. Il fallait qu'il choisit entre la mort et une guerre contre un tyran fouillé de fang et de rapines, avili par la fuperftition et la molleffe, et qui avait réfolu fa perte. Son droit était le même que celui de *Conftantin*, qui n'avait pas à beaucoup près des excufes auffi légitimes.

Tandis que fon armée, conduite par fes généraux, marche en Gréce, en traverfant les Alpes et le nord de l'Italie, *Julien*, à la tête d'un corps de cavalerie d'élite, paffe le Rhin, traverfe la Germanie et la Pannonie, partie fur les terres de l'empire, partie fur celles des Barbares, et on le voit defcendre des montagnes de Macédoine, lorfqu'on le croyait encore dans les Gaules. Cette marche unique dans l'hiftoire eft à peine connue, car la haine des prêtres a envié à *Julien* jufqu'à fa gloire militaire.

En feize mois de règne il affura toutes les frontières de l'empire, fit refpecter par-tout fa juftice et fa clémence, étouffa les querelles des chrétiens qui commençaient à troubler l'empire, et ne répondit à leurs injures, ne combattit leurs intrigues et leurs complots que par des raifonnemens et des plaifanteries. Il fit enfin contre les Parthes cette guerre dont l'unique objet était d'affurer aux provinces d'Orient une barrière qui les mît à l'abri de toute incurfion. Jamais un règne fi court n'a mérité autant de gloire. Sous fes prédéceffeurs, comme fous les princes qui lui ont fuccédé, c'était un crime capital de porter des vêtemens de pourpre: un de fes courtifans lui dénonça un jour un citoyen qui, foit par orgueil, foit par folie, s'était paré de ce dangereux ornement; il ne lui manquait, difait-on, que des fouliers de pourpre. Portez-lui en une paire de ma part, dit *Julien*, afin que l'habillement foit complet.

La Satire des Céfars eft un ouvrage rempli de fineffe et de philofophie; le jugement févère, mais jufte et motivé, porté fur ces princes par un de leurs fucceffeurs, eft un monument unique dans l'hiftoire. Dans fes lettres à des philofophes, dans

DU JUSTE ET DE L'INJUSTE.

Qui nous a donné le ſentiment du juſte et de l'injuſte? Dieu, qui nous a donné un cerveau et un cœur. Mais quand votre raiſon vous apprend-elle qu'il y a vice et vertu? quand elle nous apprend que deux et deux font quatre. Il n'y a point de connaiſſance innée, par la raiſon qu'il n'y a point d'arbre

ſon diſcours aux Athéniens, il ſe montra ſupérieur en eſprit et en talens à *Marc-Antonin*, ſon modèle, le ſeul empereur qui, comme lui, ait laiſſé des ouvrages. Pour bien juger les écrits philoſophiques de *Julien* et ſon livre contre les chrétiens, il faut les comparer, non aux ouvrages des philoſophes modernes, mais à ceux des philoſophes grecs, des ſavans de ſon ſiècle, des pères de l'Egliſe: alors on trouvera peu d'hommes qu'on puiſſe comparer à ce prince, mort à 32 ans, après avoir gagné des batailles ſur le Rhin et ſur l'Euphrate.

Il mourut au ſein de la victoire, comme *Epaminondas*, et converſant paiſiblement avec les philoſophes qui l'avaient ſuivi à l'armée. Des fanatiques avaient prédit ſa mort, et les Perſes, loin de s'en vanter, en accusèrent la trahiſon des Romains. On fut obligé d'employer des précautions extraordinaires pour empêcher les chrétiens de déchirer ſon corps et de profaner ſon tombeau. *Jovien*, ſon ſucceſſeur, était chrétien. Il fit un traité honteux avec les Perſes, et mourut, au bout de quelques mois, d'excès de débauche et d'intempérance.

Ceux qui reprochent à *Julien* de n'avoir pas aſſuré à l'empire un ſucceſſeur digne de le remplacer, oublient la briéveté de ſon règne, la néceſſité de commencer par rétablir la paix, et la difficulté de pourvoir au gouvernement d'un empire immenſe dont la conſtitution exigeait un ſeul maître, ne pouvait ſouffrir un monarque faible, et n'offrait aucun moyen pour une élection paiſible.

qui porte des feuilles et des fruits en sortant de la terre. Rien n'est ce qu'on appelle inné, c'est-à-dire né développé; mais, répétons-le encore, DIEU nous fait naître avec des organes qui, à mesure qu'ils croissent, nous font sentir tout ce que notre espèce doit sentir pour la conservation de cette espèce.

Comment ce mystère continuel s'opère-t-il? dites-le moi, jaunes habitans des îles de la Sonde, noirs Africains, imberbes Canadiens, et vous, *Platon*, *Cicéron*, *Epictète*. Vous sentez tous également qu'il est mieux de donner le superflu de votre pain, de votre riz ou de votre manioc, au pauvre qui vous le demande humblement, que de le tuer ou de lui crever les deux yeux. Il est évident à toute la terre qu'un bienfait est plus honnête qu'un outrage, que la douceur est préférable à l'emportement.

Il ne s'agit donc plus que de nous servir de notre raison pour discerner les nuances de l'honnête et du déshonnête. Le bien et le mal sont souvent voisins; nos passions les confondent: qui nous éclairera? nous-mêmes quand nous sommes tranquilles. Quiconque a écrit sur nos devoirs, a bien écrit, dans tous les pays du monde, parce qu'il n'a écrit qu'avec sa raison. Ils ont tous dit la même chose: *Socrate* et *Epicure*, *Confutzée* et *Cicéron*, *Marc-Antonin* et *Amurat II* ont eu la même morale.

Redisons tous les jours à tous les hommes : La morale est une, elle vient de DIEU ; les dogmes sont différens, ils viennent de nous.

JESUS n'enseigna aucun dogme métaphysique, il n'écrivit point de cahiers théologiques ; il ne dit point : Je suis consubstantiel ; j'ai deux volontés et deux natures avec une seule personne. Il laissa aux cordeliers et aux jacobins, qui devaient venir douze cents ans après lui, le soin d'argumenter pour savoir si sa mère a été conçue dans le péché originel ; il n'a jamais dit que le mariage est le signe visible d'une chose invisible ; il n'a pas dit un mot de la grâce concomitante ; il n'a institué ni moines ni inquisiteurs ; il n'a rien ordonné de ce que nous voyons aujourd'hui.

DIEU avait donné la connaissance du juste et de l'injuste dans tous les temps qui précédèrent le christianisme. DIEU n'a point changé et ne peut changer : le fond de notre ame, nos principes de raison et de morale seront éternellement les mêmes. De quoi servent à la vertu des distinctions théologiques, des dogmes fondés sur ces distinctions, des persécutions fondées sur ces dogmes ? La nature, effrayée et soulevée avec horreur contre toutes ces inventions barbares, crie à tous les hommes : Soyez justes, et non des sophistes persécuteurs.

Vous lifez dans le Sadder, qui eft l'abrégé des lois de *Zoroaftre*, cette fage maxime : *Quand il eft incertain fi une action qu'on te propofe eft jufte ou injufte, abftiens-toi.* Qui jamais a donné une règle plus admirable ? quel légiflateur a mieux parlé ? Ce n'eft pas là le fyftême des opinions probables, inventé par des gens qui s'appelaient *la fociété de* JESUS.

JUSTICE.

CE n'eft pas d'aujourd'hui que l'on dit que la juftice eft bien fouvent très-injufte : *Summum jus, fumma injuria*, eft un des plus anciens proverbes. Il y a plufieurs manières affreufes d'être injufte ; par exemple, celle de rouer l'innocent *Calas* fur des indices équivoques, et de fe rendre coupable du fang innocent pour avoir trop cru de vaines préfomptions.

Une autre manière d'être injufte eft de condamner au dernier fupplice un homme qui mériterait tout au plus trois mois de prifon : cette efpèce d'injuftice eft celle des tyrans, et furtout des fanatiques, qui deviennent toujours tyrans dès qu'ils ont la puiffance de mal faire.

Nous ne pouvons mieux démontrer cette vérité que par la lettre qu'un célèbre avocat

au conseil écrivit, en 1766, à M. le marquis de *Beccaria*, l'un des plus célèbres professeurs de jurisprudence qui soient en Europe. (1)

Lettre à M. le marquis de Beccaria, professeur en droit public à Milan, au sujet de M. de Morangiés.

1772.

MONSIEUR,

Vous enseignez les lois dans l'Italie, dont toutes les lois nous viennent, excepté celles qui nous sont transmises par nos coutumes bizarres et contradictoires, reste de l'antique barbarie, dont la rouille subsiste encore dans un des royaumes les plus florissans de la terre.

Votre livre sur les délits et les peines ouvrit les yeux à plusieurs jurisconsultes de l'Europe, nourris dans des usages absurdes et

(1) M. de *Voltaire*, dans les éditions précédentes, avait placé ici, sous le titre de *Lettre de M. Cassen à M. Beccaria*, un petit ouvrage qu'il avait fait imprimer séparément sous celui de *Relation de la mort du chevalier de la Barre*. Cette relation a été imprimée, dans cette édition, parmi les ouvrages de Politique et Législation (voyez *Politique*, tome III, p. 241), et on lui a substitué ici une autre lettre de M. de *Voltaire* à M. *Beccaria*, sur le procès de M. de *Morangiés*. Ses autres écrits sur cette affaire se trouvent dans le volume cité, pages 327 et suiv.

inhumains; et on commença par-tout à rougir de porter encore ses anciens habits de sauvages.

On demanda votre sentiment sur le supplice affreux auquel avaient été condamnés deux jeunes gentilshommes sortant de l'enfance, dont l'un, échappé aux tortures, est devenu l'un des meilleurs officiers d'un très-grand roi, et l'autre qui donnait les plus chères espérances, mourut en sage d'une mort affreuse, sans ostentation et sans faiblesse, au milieu de cinq bourreaux. Ces enfans étaient accusés d'une indécence en action et en paroles, faute que trois mois de prison auraient assez punie, et que l'âge aurait infailliblement corrigée.

Vous répondîtes que leurs juges étaient des assassins, et l'Europe pensa comme vous.

Je vous consultai sur les jugemens de cannibales contre *Calas*, contre *Sirven*, contre *Montbailli*, et vous prévîntes les arrêts émanés depuis du chef de notre justice, de nos maîtres des requêtes, et des tribunaux qui ont justifié l'innocence condamnée, et qui ont rétabli l'honneur de notre nation.

Je vous consulte aujourd'hui sur une affaire d'une nature bien différente. Elle est à la fois civile et criminelle. C'est un homme de qualité, maréchal de camp dans nos armées, qui

ſoutient ſeul ſon honneur et ſa fortune contre une famille entière de citoyens pauvres et obſcurs, et contre une foule de gens de la lie du peuple, dont les cris ſe font entendre par toute la France.

La famille pauvre accuſe l'officier général de lui voler cent mille écus par la fraude et par la violence. L'officier général accuſe ces indigens de lui voler cent mille écus par une manœuvre également criminelle. Ces pauvres ſe plaignent, non-ſeulement d'être en riſque de perdre un bien immenſe qu'ils n'ont jamais paru poſſéder, mais d'avoir été tyranniſés, outragés, battus par des officiers de juſtice, qui les ont forcés de s'avouer coupables, et de conſentir à leur ruine et à leur châtiment. Le maréchal de camp proteſte que ces imputations de fraude et de violence ſont des calomnies atroces. Les avocats des deux parties ſe contrediſent ſur tous les faits, ſur toutes les inductions, et même ſur tous les raiſonnemens; leurs mémoires ſont des tiſſus de démentis; chacun traite ſon adverſaire d'inconſéquent et d'abſurde : c'eſt la méthode de toutes les diſputes.

Quand vous aurez eu, Monſieur, la bonté de lire leurs mémoires que j'ai l'honneur de vous envoyer, et qui ſont aſſez connus en France, ſouffrez que je vous ſoumette mes difficultés; elles ſont dictées par l'impartialité.

Je ne connais ni aucune des parties, ni aucun des avocats. Mais, ayant vu pendant près de quatre-vingts ans la calomnie et l'injuſtice triompher tant de fois, il m'eſt permis de chercher à pénétrer dans le labyrinthe habité par ces monſtres.

Préſomptions contre la famille Verron.

1°. VOILA d'abord quatre billets à ordre pour cent mille écus, faits dans toutes les règles par un officier chargé d'ailleurs de dettes; ils ſont au profit d'une femme, nommée *Verron*, qui ſe dit veuve d'un banquier. Ils ſont réclamés par ſon petit-fils *du Jonquay*, ſon héritier, nouvellement reçu docteur ès lois, quoiqu'il ne ſache pas même l'orthographe. Cela ſuffit-il? oui, dans une affaire ordinaire; non, ſi dans ce cas-ci, très-extraordinaire, il eſt d'une extrême vraiſemblance que le docteur ès lois n'a jamais porté ni pu porter l'argent qu'il prétend avoir livré au nom de ſon aïeule; ſi la grand'mère, qui ſubſiſtait à peine dans un galetas du malheureux métier de prêteuſe ſur gages, n'a jamais pu poſſéder les cent mille écus; ſi enfin le petit-fils et ſa propre mère ont avoué et ſigné librement qu'ils ont voulu voler le maréchal de camp, et qu'il n'a jamais reçu que douze cents francs, au

lieu de trois cents mille livres : l'affaire alors vous paraît-elle éclaircie ? et le public eſt-il aſſez inſtruit des préliminaires ?

2°. Je m'en rapporte à vous, Monſieur; eſt-il probable qu'une pauvre veuve d'un inconnu, qu'on dit avoir été un vil agioteur et non un banquier, ait pu avoir une ſomme ſi conſidérable à prêter au haſard à un officier publiquement endetté ? Le maréchal de camp ſoutient enfin que l'agioteur, mari de cette femme, mourut inſolvable ; que ſon inventaire même ne fut pas payé ; que ce prétendu banquier fut d'abord garçon boulanger chez M. le duc de *Saint-Agnan*, ambaſſadeur en Eſpagne ; qu'il fit enſuite le métier de courtier à Paris, et qu'il fut obligé par M. *Héraut*, lieutenant de police, de rendre des billets à ordre, ou lettres de change, qu'il avait extorqués d'un jeune homme ; tant la malédiction ſemble être ſur cette famille pour les billets à ordre. Si tout cela eſt prouvé, vous paraît-il vraiſemblable que cette famille ait prêté cent mille écus à un officier obéré, qu'elle ne connaiſſait pas ?

3°. Trouvez-vous probable que le petit-fils de l'agioteur, docteur ès lois, ait couru cinq lieues à pied, ait fait vingt-ſix voyages, ait monté et deſcendu trois mille marches, le tout pendant cinq heures, ſans s'arrêter, pour

porter *en secret* douze mille quatre cents vingt-cinq louis d'or à un homme auquel il donne le lendemain douze cents francs en public ? Une telle histoire vous paraît-elle inventée par un insensé très-mal-adroit ? Ceux qui la croient vous paraissent-ils sages ? que pensez-vous de ceux qui la débitent sans la croire ?

4°. Est-il probable que le jeune *du Jonquay*, docteur ès lois, et sa propre mère, aient avoué juridiquement et signé chez un premier juge, nommé chez nous commissaire, que toute cette histoire était fausse ; qu'ils n'avaient jamais porté cet or, et qu'ils étaient des fripons, si en effet ils ne l'avaient pas été, si le trouble et le remords ne leur avaient pas arraché cette confession de leur crime ? et quand ils disent ensuite qu'ils n'ont fait cet aveu chez le premier juge, que parce qu'on leur avait donné précédemment un coup de poing chez un procureur, cette excuse vous paraît-elle raisonnable ou absurde ?

N'est-il pas évident que si ce docteur ès lois a été battu en effet dans une autre maison, pour cette même affaire, il doit avoir demandé justice de cette violence à ce premier juge, au lieu de signer librement avec sa mère qu'ils sont coupables tous deux d'un crime qu'ils n'ont point commis ?

Seraient-ils recevables à dire : Nous avons

signé

ſigné notre condamnation, parce que nous avons cru que le maréchal de camp avait gagné contre nous tous les officiers de la police et tous les premiers juges ?

Le bon ſens permet-il d'écouter de telles raiſons ? Aurait-on oſé les propoſer dans nos temps même de barbarie, où nous n'avions encore ni lois, ni mœurs, ni raiſon cultivée ?

Si j'en crois les mémoires très-circonſtanciés du maréchal de camp, les coupables, ayant été mis en priſon, ont d'abord perſiſté dans l'aveu de leur crime. Ils ont écrit deux lettres à celui qu'ils avaient chargé du dépôt des billets extorqués au maréchal de camp. Ils voulaient rendre ces billets; ils étaient effrayés de leur délit qui pouvait les conduire aux galères ou à la potence. Ils ſe ſont raffermis depuis. Ceux avec leſquels ils doivent partager le fruit de leur ſcélérateſſe les encouragent; l'appât de cette ſomme immenſe les ſéduit tous. Ils appellent toutes les fraudes obſcures de la chicane au ſecours d'un crime avéré. Ils profitent adroitement des détreſſes où l'officier obéré s'eſt trouvé quelquefois réduit, pour le faire croire capable de rétablir ſes affaires par un vol de cent mille écus. Ils excitent la compaſſion de la populace qui ameute bientôt tout Paris. Ils touchent de pitié des avocats qui ſe ſont un devoir d'employer pour eux leur éloquence, et de ſoutenir

le faible contre le puiſſant, le peuple contre la nobleſſe. L'affaire la plus claire devient la plus obſcure. Un procès ſimple, que le magiſtrat de la police aurait terminé en quatre jours, ſe groſſit, pendant plus d'un an, de la fange que tous les canaux de la chicane y apportent. Vous verrez que tout cet expoſé eſt le réſumé des mémoires produits dans cette cauſe fameuſe.

Préſomptions en faveur de la famille Verron.

VOICI maintenant les défenſes de l'aïeule, de la mère et du petit-fils, docteur ès lois, contre ces fortes préſomptions :

1°. Les cent mille écus (ou approchant) qu'on prétend que la veuve *Verron* n'a jamais poſſédés, lui furent donnés autrefois par ſon mari, en fidéicommis avec de la vaiſſelle d'argent. Ce fidéicommis lui fut apporté *en ſecret* ſix mois après la mort de ce mari, par un nommé *Chotard*. Elle les plaça, et toujours *en ſecret*, chez un notaire nommé *Gilet*, qui les lui rendit auſſi ſecrétement, en 1760. Donc elle avait en effet les cent mille écus que ſon adverſaire prétend qu'elle n'a jamais poſſédés.

2°. Elle eſt morte dans une extrême vieilleſſe pendant le cours du procès, en proteſtant, après avoir reçu les ſacremens, que ces cent

mille écus ont été portés en or à l'officier général, par son petit-fils, en vingt-six voyages à pied, le 23 septembre 1771.

3°. Il n'est nullement probable qu'un officier, accoutumé à emprunter, et rompu aux affaires, ait fait des billets payables à ordre pour la somme de trois cents mille livres à un inconnu, sans avoir reçu cette somme.

4°. Il y a des témoins qui ont vu compter et arranger les sacs remplis de cet or, et qui ont vu le docteur ès lois le porter à pied, sous sa redingote, au maréchal de camp, en vingt-six voyages, en cinq heures de temps. Et il n'a fait ces vingt-six voyages étonnans que pour complaire au maréchal de camp, qui lui avait demandé le *secret*.

5°. Le docteur ès lois ajoute : Notre grand'-mère et nous, nous vivions, à la vérité, dans un galetas, et nous prêtions sur gages quelque petit argent ; mais c'était par une sage économie ; c'était pour m'acheter une charge de conseiller au parlement, lorsque la magistrature était vénale. Il est vrai que mes trois sœurs gagnent leur vie au métier de couturière et de brodeuse ; mais c'est que ma grand'mère gardait tout pour moi. Il est vrai que je n'ai fréquenté que des entremetteuses, des cochers et des laquais ; j'avoue que je parle et que j'écris comme eux ; mais je n'en aurais pas

été moins digne d'être magiſtrat, en me formant avec le temps.

6°. Tous les honnêtes gens ont été touchés de notre malheur. M. *Aubourg*, l'un des plus dignes financiers de Paris, a pris notre parti généreuſement, et ſa voix nous a donné la voix publique.

Ces défenſes paraiſſent plauſibles en partie. Voici comme leur adverſaire les réfute :

Raiſons du maréchal de camp, contre les raiſons de la famille Verron.

1°. Le conte du fidéicommis eſt aux yeux de tout homme ſenſé auſſi faux et auſſi burleſque que le conte des vingt-ſix voyages à pied. Si le pauvre agioteur, mari de cette vieille, avait voulu donner en mourant tant d'or à ſa femme, il le pouvait de la main à la main, ſans employer un tiers.

S'il avait eu cette prétendue vaiſſelle d'argent, la moitié en appartenait à ſa femme, commune en biens. Elle ne ferait pas reſtée tranquille, pendant ſix mois, dans un bouge à deux cents francs par an, ſans redemander ſa vaiſſelle, et ſans faire ſes diligences. *Chotard*, l'ami prétendu de ſon mari et d'elle, ne l'aurait pas laiſſée ſix mois entiers dans une ſi grande indigence et dans une ſi cruelle inquiétude.

Il y a eu en effet un *Chotard*, mais c'était un homme perdu de dettes et de débauches, un banqueroutier frauduleux, qui emporta quarante mille écus aux fermes générales (*) dans lesquelles il avait un emploi, et qui probablement n'aurait pas donné cent mille écus à la veuve *Verron*, grand'mère du docteur ès lois.

La veuve *Verron* prétend qu'elle fit valoir son argent, et toujours secrétement, chez un notaire nommé *Gilet*, et on n'en trouve nul vestige dans l'étude de ce notaire.

Elle articule que ce notaire lui rendit son argent, encore secrétement, en 1760; et il était mort.

Si tous ces faits sont vrais, il faut avouer que la cause de *du Jonquay* et de la *Verron*, fondée sur une foule de mensonges ridicules, tombe évidemment avec eux.

2°. Le testament de la *Verron*, fait une demi-heure avant son dernier moment, ayant son Dieu et la mort sur les lèvres, est une pièce bien respectable, on oserait presque dire, sacrée. Mais si elle est au nombre de ces choses sacrées qu'on fait servir tous les jours au crime, si ce testament a été visiblement

(*) Deux fermiers généraux, MM. de *Mazières* et *Daugé*, l'attestent.

dicté par les intéressés au procès, si cette prêteuse sur gages, en recommandant son ame à DIEU, a manifestement menti à DIEU, de quel poids est alors cette pièce? n'est-elle pas la plus forte preuve de l'imposture et de la scélératesse?

On a toujours fait dire à cette femme, pendant le procès soutenu en son propre nom, qu'elle ne possédait que les cent mille écus qu'on voulait lui ravir, qu'elle n'a jamais eu que cette somme. Et la voilà qui, dans son testament, articule cinq cents mille livres! Voilà deux cents mille francs de plus auxquels on ne s'attendait pas, et la veuve *Verron*, convaincue de son crime par sa propre bouche. Ainsi, dans cette étrange cause, l'imposture atroce et ridicule de la famille éclate de tous côtés pendant la vie de cette femme, et jusque dans les bras de la mort.

3°. Il est probable, il est prouvé que le maréchal de camp ne devait pas confier des billets à ordre pour cent mille écus à ce docteur inconnu, pour les négocier, sans exiger de lui une reconnaissance. Mais il a commis cette inadvertance, qui est la faute d'un cœur noble; il a été séduit par la jeunesse, par la candeur et par la générosité apparente d'un homme de vingt-sept ans, prêt à être élevé à la magistrature, qui lui prêtait douze cents

francs pour une affaire urgente, et qui lui promettait de lui faire tenir cent mille écus dans peu de jours, par une compagnie opulente. C'eſt-là le fond et le nœud du procès. Il faut abſolument examiner s'il eſt probable qu'un homme qu'on ſuppoſe avoir reçu près de cent mille écus en or, vienne le lendemain matin demander en hâte douze cents francs pour une affaire preſſante, à celui-là même qui lui a donné la veille douze mille quatre cents vingt-cinq louis d'or.

Il n'y a là aucune vraiſemblance.

Il eſt encore plus improbable, comme on l'a déjà dit, qu'un homme de diſtinction, un officier général, père de famille, pour récompenſer celui qui vient de lui rendre le ſervice inoui de lui prêter cent mille écus ſans le connaître, ait par reconnaiſſance imaginé de le faire pendre ; lui qui, ſuppoſé nanti de cette ſomme immenſe, n'avait qu'à attendre paiſiblement les échéances éloignées du payement ; lui qui pour gagner du temps n'avait pas beſoin de commettre le plus lâche des crimes ; lui qui n'en a jamais commis. Certes, il eſt plus naturel de penſer que le petit-fils d'un agioteur fripon et d'une miſérable prêteuſe ſur gages, a profité de la confiance aveugle d'un homme de guerre, pour lui extorquer cent mille écus, et qu'il a promis

de partager cette ſomme avec les hommes vils qui pourraient l'aider dans cette manœuvre.

4°. Il y a des témoins qui dépoſent en faveur de *du Jonquay* et de la *Verron*. Qui ſont ces témoins ? que dépoſent-ils ?

C'eſt d'abord une nommée *Tourtera*, une courtière qui ſoutenait la *Verron* dans ſon petit commerce de prêteuſe ſur gages, et qui a été miſe cinq fois à l'hôpital pour ſes infamies ſcandaleuſes ; ce qui eſt très-aiſé à vérifier.

C'eſt un cocher nommé *Gilbert* qui, tantôt ferme dans le crime, et tantôt ébranlé, a déclaré chez une dame *Petit*, en préſence de ſix perſonnes, qu'il avait été ſuborné par *du Jonquay*. Il a demandé pluſieurs fois à d'autres perſonnes s'il était encore à temps de ſe rétracter, et réitéré ces propos devant témoins. (*)

De plus, il ſe peut encore que ce *Gilbert* ſe ſoit trompé et n'ait point menti. Il ſe peut qu'il ait vu quelque argent chez des prêteurs ſur gages, et qu'on lui ait fait accroire qu'il y avait trois cents mille livres. Rien n'eſt plus dangereux, en bien des gens, qu'une tête chaude qui croit avoir vu ce qu'elle n'a pu voir.

(*) C'eſt ce que le comte de *Morangiès* articule. S'il en impoſait, il ſerait trop coupable. S'il dit vrai, la cauſe eſt jugée.

C'eſt

C'est un nommé *Aubriot*, filleul de cette entremetteuse *Tourtera* et conduit par elle. Il dépose avoir vu dans une rue de Paris, le 23 septembre 1771, le docteur *du Jonquay* en manteau, portant des sacs.

Ce n'est pas là assurément une preuve bien forte que ce docteur ait fait ce jour-là même vingt-six voyages à pied, et ait couru cinq lieues pour donner *secrétement* douze mille quatre cents vingt-cinq louis, en attendant le reste. Il paraît clair qu'il alla ce jour-là chez le maréchal de camp, qu'il lui parla ; et il paraît probable qu'il le trompa ; mais il n'est pas clair qu'*Aubriot* l'y ait vu aller treize fois en un matin, et retourner treize fois. Il est encore moins clair que cet *Aubriot* ait pu voir ce jour-là tant de choses dans la rue, affligé de la vérole (il faut appeler les choses par leur nom), frotté de mercure ce jour même, les jambes chancelantes, la tête enflée, la langue hors de la bouche ; ce n'est pas là le moment de courir. Son ami *du Jonquay* lui aurait-il dit : „ Venez risquer votre vie pour me voir faire „ cinq lieues de chemin, chargé d'or ; je vais „ donner toute la fortune de ma famille en „ *secret* à un homme noyé de dettes ; je veux „ avoir en secret, pour témoin, un homme „ de votre caractère ? „ Cela n'est pas vraisemblable. Le chirurgien qui administrait le

mercure à ce Monfieur, attefte qu'il n'était guère en état de fortir ; et le fils de ce chirurgien, dans fon interrogatoire, s'en rapporte à l'académie de chirurgie.

Mais enfin, qu'un homme vigoureux ait eu la force, dans cet état honteux et horrible, de prendre l'air, et de faire quelques pas dans une rue, qu'en réfulte-t-il? A-t-il vu *du Jonquay* faire vingt-fix voyages du haut de fon galetas à l'hôtel du maréchal de camp? A-t-il vu douze mille quatre cents vingt-cinq louis d'or entre fes mains? Quelqu'un a-t-il été témoin de ce prodige digne des mille et une nuits? Non, fans doute, non, perfonne; à quoi fe réduifent donc tous ces témoignages qu'on allégue?

5°. Que la fille de la *Verron*, dans fon galetas, ait emprunté quelquefois de petites fommes fur gages, que la *Verron* en ait prêté pour faire fon petit-fils confeiller au parlement, cela ne fait rien au fond de l'affaire ; il paraît toujours que ce magiftrat n'a pas couru cinq lieues à pied pour porter cent mille écus ; et que le maréchal de camp ne les a jamais reçus.

6°. Un nommé *Aubourg* fe préfente, non-feulement comme témoin, mais comme protecteur, comme bienfaiteur de l'innocence opprimée. Les avocats de la famille *Verron*

font de cet homme un citoyen d'une vertu auſſi intrépide que rare. Il a été ſenſible aux malheurs du docteur *du Jonquay*, de ſa mère, de ſa grand'mère qu'il ne connaiſſait pas. Il leur a offert ſon crédit et ſa bourſe, ſans autre intérêt que le plaiſir héroïque de ſecourir la vertu qu'on perſécute.

A l'examen, il ſe trouve que ce héros de la bienfeſance eſt un malheureux qui a d'abord été laquais, puis tapiſſier, puis courtier, puis banqueroutier; et qui prête aujourd'hui ſur gages, comme la *Verron* et la *Tourtera*. Il vole au ſecours des perſonnes de ſa profeſſion. Cette *Tourtera* lui a donné d'abord vingt-cinq louis pour diſpoſer ſa probité à prêter ſon miniſtère à la famille déſolée. Le généreux *Aubourg* a eu la grandeur d'ame de faire un contrat avec la vieille aïeule preſque mourante, par lequel elle lui donne cent quinze mille livres ſur les cent mille écus que doit le maréchal de camp, à condition qu'*Aubourg* fera les frais du procès. Il prend même la précaution de faire ratifier ce marché dans le teſtament qu'on dicte à la vieille agioteuſe, ou qu'on ſuppoſe prononcé par cette vieille. Cet homme vénérable eſpère donc partager un jour, avec quelques témoins, les dépouilles du maréchal de camp. C'eſt le grand cœur d'*Aubourg* qui a ourdi cette trame; c'eſt lui qui a conduit le procès dont il a fait

ſon patrimoine. Il a cru que des billets à ordre ſeraient infailliblement payés ; c'eſt un receleur qui partage le butin des voleurs, et qui en prend pour lui la meilleure part.

Telles ſont les réponſes du maréchal de camp. Je n'en diminue rien ; je n'y ajoute rien ; je ne fais que raconter.

Je vous ai expoſé, Monſieur, toute la ſubſtance de ce procès, et tout ce qu'on allégue de plus fort des deux côtés.

Je vous demande à préſent votre opinion ſur ce qu'il faut prononcer en cas que les choſes reſtent dans le même état, en cas qu'on ne puiſſe arracher irrévocablement la vérité d'aucun côté, et la manifeſter ſans nuage.

Les raiſons de l'officier général paraiſſent juſqu'ici convaincantes. L'équité naturelle eſt pour lui. Cette équité naturelle que DIEU a miſe dans le cœur de tous les hommes eſt la baſe de toutes les lois. Faudra-t-il détruire ce fondement de toute juſtice pour condamner un homme à payer cent mille écus qu'il ne paraît pas devoir ?

Il a fait des billets pour cent mille écus dans la vaine eſpérance qu'on lui donnerait l'argent ; il a traité avec un jeune inconnu comme s'il avait traité avec le banquier du roi ou de l'impératrice reine. Ses billets auront-ils plus

de force que ses raisons ? On ne doit certainement que ce qu'on a reçu. Les billets, les polices, les reconnaissances, supposent toujours qu'on a touché l'argent. Mais s'il y a des preuves qu'on n'a rien touché, on ne doit rien rendre. S'il y a écrit contre écrit, le dernier annulle l'autre. Or, ici le dernier écrit est celui de *du Jonquay* et de sa mère ; et il porte que leur adverse partie n'a jamais reçu d'eux les cent mille écus, et qu'ils sont des fripons.

Quoi ! parce qu'ils auront désavoué leur aveu, parce qu'ils auront reçu un coup de poing, on leur adjugerait le bien d'autrui ?

Je suppose (ce qui n'est pas vraisemblable) que les juges, liés par les formes, condamnent le maréchal de camp à payer ce qu'il ne doit point, ne ruinent-ils pas sa réputation ainsi que sa fortune ? Tous ceux qui se sont élevés contre lui dans cette étrange aventure, ne diront-ils pas qu'il a calomnieusement accusé ses adversaires d'un crime dont lui-même est coupable ? Il perdra son honneur à leurs yeux en perdant son bien. Il ne sera justifié que dans l'esprit de ceux qui examinent profondément. C'est toujours le très-petit nombre. Où sont les hommes qui aient le loisir, l'attention, la capacité, la bonne foi, de considérer toutes les faces d'une affaire qui ne les regarde pas ? Ils en jugent comme notre

ancien parlement condamnait les livres, fans les lire.

Vous le favez, on juge de tout fur des préjugés, fur parole, et au hafard. Perfonne ne fait réflexion que la caufe d'un citoyen doit intéreffer tous les citoyens, et que nous pouvons fubir, avec défefpoir, le fort fous lequel nous le voyons accablé avec des yeux indifférens. Nous écrivons tous les jours fur des jugemens portés par le fénat de Rome et par l'aréopage d'Athènes, à peine fongeons-nous à ce qui fe paffe dans nos tribunaux !

Vous, Monfieur, qui embraffez l'Europe dans vos recherches et dans vos décifions, daignez me prêter vos lumières. Il fe peut, à toute force, que des formalités de chicane que je ne connais pas, faffent perdre le procès au maréchal de camp; mais il me femble qu'il le gagnera au tribunal du public éclairé, ce grand juge fans appel qui prononce fur le fond des chofes, et qui décide de la réputation.

I.

IDÉE.

SECTION PREMIERE.

QU'EST-CE qu'une idée ?

C'eſt une image qui ſe peint dans mon cerveau.

Toutes vos penſées ſont donc des images ?

Aſſurément ; car les idées les plus abſtraites ne ſont que les ſuites de tous les objets que j'ai aperçus. Je ne prononce le mot d'*être* en général que parce que j'ai connu des êtres particuliers. Je ne prononce le nom d'*infini* que parce que j'ai vu des bornes, et que je recule ces bornes dans mon entendement autant que je le puis ; je n'ai des idées que parce que j'ai des images dans la tête.

Et quel eſt le peintre qui fait ce tableau ?

Ce n'eſt pas moi ; je ne ſuis pas aſſez bon deſſinateur ; c'eſt celui qui m'a fait, qui fait mes idées.

Et d'où ſavez-vous que ce n'eſt pas vous qui faites des idées ?

De ce qu'elles me viennent très-ſouvent

malgré moi quand je veille, et toujours malgré moi quand je rêve en dormant.

Vous êtes donc persuadé que vos idées ne vous appartiennent que comme vos cheveux qui croissent, qui blanchissent et qui tombent sans que vous vous en mêliez?

Rien n'est plus évident; tout ce que je puis faire c'est de les friser, de les couper, de les poudrer; mais il ne m'appartient pas de les produire.

Vous seriez donc de l'avis de *Mallebranche*, qui disait que nous voyons tout en DIEU?

Je suis bien sûr au moins que si nous ne voyons pas les choses dans le grand Etre, nous les voyons par son action puissante et présente.

Et comment cette action se fait-elle?

Je vous ai dit cent fois dans nos entretiens que je n'en savais pas un mot, et que DIEU n'a dit son secret à personne. J'ignore ce qui fait battre mon cœur, courir mon sang dans mes veines; j'ignore le principe de tous mes mouvemens; et vous voulez que je vous dise comment je sens, et comment je pense? cela n'est pas juste.

Mais vous savez au moins si votre faculté d'avoir des idées est jointe à l'étendue?

Pas un mot. Il est bien vrai que *Tatien*, dans son discours aux Grecs, dit que l'ame est

composée manifestement d'un corps. *Irénée*, dans son chap. XXVI du second livre, dit que le Seigneur a enseigné que nos ames gardent la figure de notre corps pour en conserver la mémoire. *Tertullien* assure, dans son second livre de l'Ame, qu'elle est un corps. *Arnobe*, *Lactance*, *Hilaire*, *Grégoire* de Nysse, *Ambroise*, n'ont point une autre opinion. On prétend que d'autres pères de l'Eglise assurent que l'ame est sans aucune étendue, et qu'en cela ils sont de l'avis de *Platon;* ce qui est très-douteux. Pour moi, je n'ose être d'aucun avis; je ne vois qu'incompréhensibilité dans l'un et dans l'autre systême; et après y avoir rêvé toute ma vie, je suis aussi avancé que le premier jour.

Ce n'était donc pas la peine d'y penser.

Il est vrai; celui qui jouit en sait plus que celui qui réfléchit, ou du moins il sait mieux, il est plus heureux; mais que voulez-vous? il n'a pas dépendu de moi ni de recevoir ni de rejeter dans ma cervelle toutes les idées qui sont venues y combattre les unes contre les autres, et qui ont pris mes cellules médullaires pour leur champ de bataille. Quand elles se sont bien battues, je n'ai recueilli de leurs dépouilles que l'incertitude.

Il est bien triste d'avoir tant d'idées, et de ne savoir pas au juste la nature des idées.

Je l'avoue; mais il eſt bien plus triſte, et beaucoup plus ſot de croire ſavoir ce qu'on ne ſait pas.

Mais ſi vous ne ſavez pas poſitivement ce que c'eſt qu'une idée, ſi vous ignorez d'où elles vous viennent, vous ſavez du moins par où elles vous viennent?

Oui, comme les anciens Egyptiens, qui ne connaiſſant pas la ſource du Nil, ſavaient très-bien que les eaux du Nil leur arrivaient par le lit de ce fleuve. Nous ſavons très-bien que les idées nous viennent par les ſens; nous ignorons toujours d'où elles partent. La ſource de ce Nil ne ſera jamais découverte.

S'il eſt certain que toutes les idées vous ſont données par les ſens, pourquoi donc la ſorbonne, qui a ſi long-temps embraſſé cette doctrine d'*Ariſtote*, l'a-t-elle condamnée avec tant de virulence dans *Helvétius*?

C'eſt que la ſorbonne eſt compoſée de théologiens.

SECTION II.

Tout en DIEU. (1)

In Deo vivimus, movemur, et sumus.
Tout se meut, tout respire, et tout existe en Dieu.

ARATUS, cité et approuvé par S[t] *Paul*, fit donc cette confession de foi chez les Grecs.

Le vertueux *Caton* dit la même chose : *Jupiter est quodcumque vides, quocumque moveris.*

Mallebranche est le commentateur d'*Aratus*, de S[t] *Paul* et de *Caton*. Il réussit d'abord en montrant les erreurs des sens et de l'imagination ; mais quand il voulut développer ce grand systême que tout est en DIEU, tous les docteurs dirent que le commentaire est plus obscur que le texte. Enfin, en creusant cet abyme, la tête lui tourna ; il eut des conversations avec le Verbe, il sut ce que le Verbe a fait dans les autres planètes : il devint tout-à-fait fou. Cela doit nous donner de terribles alarmes, à nous autres chétifs qui fesons les entendus.

Pour bien entrer au moins dans la pensée de *Mallebranche* dans le temps qu'il était sage,

(1) Cette section est un extrait (fait par l'auteur) du *Commentaire sur Mallebranche*. Voyez Philosophie, tome I.

il faut d'abord n'admettre que ce que nous concevons clairement, et rejeter ce que nous n'entendons pas. N'est-ce pas être imbécille que d'expliquer une obscurité par des obscurités ?

Je sens invinciblement que mes premières idées et mes sensations me sont venues malgré moi. Je conçois très-clairement que je ne puis me donner aucune idée. Je ne puis me rien donner ; j'ai tout reçu. Les objets qui m'entourent ne peuvent me donner ni idée ni sensation par eux-mêmes ; car comment se pourrait-il qu'un morceau de matière eût en soi la vertu de produire dans moi une pensée ?

Donc je suis mené malgré moi à penser que l'Etre éternel, qui donne tout, me donne mes idées, de quelque manière que ce puisse être.

Mais qu'est-ce qu'une idée ? qu'est-ce qu'une sensation, une volonté, &c. ? c'est moi apercevant, moi sentant, moi voulant.

On sait enfin qu'il n'y a pas plus d'être réel appelé *idée* que d'être réel nommé *mouvement ;* mais il y a des corps mus.

De même, il n'y a point d'être particulier, nommé *mémoire*, *imagination*, *jugement ;* mais nous nous souvenons, nous imaginons, nous jugeons.

Tout cela eſt d'une vérité triviale; mais il eſt néceſſaire de rebattre ſouvent cette vérité ; car les erreurs contraires ſont plus triviales encore.

Lois de la nature.

MAINTENANT, comment l'Etre éternel et formateur produirait-il tous ces modes dans des corps organiſés ?

A-t-il mis deux êtres dans un grain de froment dont l'un fera germer l'autre? a-t-il mis deux êtres dans un cerf, dont l'un fera courir l'autre ? non, ſans doute. Tout ce qu'on en ſait, eſt que le grain eſt doué de la faculté de végéter, et le cerf de celle de courir.

C'eſt évidemment une mathématique générale qui dirige toute la nature, et qui opère toutes les productions. Le vol des oiſeaux, le nagement des poiſſons, la courſe des quadrupèdes, ſont des effets démontrés des règles du mouvement connues. *Mens agitat molem.*

Les ſenſations, les idées de ces animaux, peuvent-elles être autre choſe que des effets plus admirables de lois mathématiques plus cachées ?

Mécanique des sens et des idées.

C'EST par ces lois que tout animal se meut pour chercher sa nourriture. Vous devez donc conjecturer qu'il y a une loi par laquelle il a l'idée de sa nourriture, sans quoi il n'irait pas la chercher.

L'intelligence éternelle a fait dépendre d'un principe toutes les actions de l'animal ; donc l'intelligence éternelle a fait dépendre du même principe les sensations qui causent ces actions.

L'auteur de la nature aura-t-il disposé avec un art si divin les instrumens merveilleux des sens ; aura-t-il mis des rapports si étonnans entre les yeux et la lumière, entre l'atmosphère et les oreilles, pour qu'il ait encore besoin d'accomplir son ouvrage par un autre secours ? La nature agit toujours par les voies les plus courtes. La longueur du procédé est impuissance ; la multiplicité des secours est faiblesse : donc il est à croire que tout marche par le même ressort.

Le grand Être fait tout.

NON-SEULEMENT nous ne pouvons nous donner aucune sensation, nous ne pouvons

même en imaginer au-delà de celles que nous avons éprouvées. Que toutes les académies de l'Europe propofent un prix pour celui qui imaginera un nouveau fens ; jamais on ne gagnera ce prix. Nous ne pouvons donc rien purement par nous-mêmes, foit qu'il y ait un être invifible et intangible dans notre cervelet, ou répandu dans notre corps, foit qu'il n'y en ait pas ; et il faut convenir que dans tous les fyftêmes l'auteur de la nature nous a donné tout ce que nous avons, organes, fenfations, idées qui en font la fuite.

Puifque nous naiffons ainfi fous fa main, *Mallebranche*, malgré toutes fes erreurs, aurait donc raifon de dire philofophiquement que nous fommes dans DIEU, et que nous voyons tout dans DIEU ; comme S[t] *Paul* le dit dans le langage de la théologie, *Aratus* et *Caton* dans celui de la morale.

Que pouvons-nous donc entendre par ces mots, *voir tout en* DIEU ?

Ou ce font des paroles vides de fens, ou elles fignifient que DIEU nous donne toutes nos idées.

Que veut dire recevoir une idée ? ce n'eft pas nous qui la créons quand nous la recevons ; donc il n'eft pas fi anti-philofophique qu'on l'a cru, de dire : C'eft DIEU qui fait des idées

dans ma tête, de même qu'il fait le mouvement dans tout mon corps. Tout eſt donc une action de DIEU ſur les créatures.

Comment tout eſt-il action de DIEU?

Il n'y a dans la nature qu'un principe univerſel, éternel et agiſſant; il ne peut en exiſter deux; car ils feraient ſemblables ou différens. S'ils ſont différens, ils ſe détruiſent l'un l'autre; s'ils ſont ſemblables, c'eſt comme s'il n'y en avait qu'un. L'unité de deſſein dans le grand tout infiniment varié annonce un ſeul principe; ce principe doit agir ſur tout être, ou il n'eſt plus principe univerſel.

S'il agit ſur tout être, il agit ſur tous les modes de tout être. Il n'y a donc pas un ſeul mouvement, un ſeul mode, une ſeule idée qui ne ſoit l'effet immédiat d'une cauſe univerſelle toujours préſente.

La matière de l'univers appartient donc à DIEU tout autant que les idées, et les idées tout autant que la matière.

Dire que quelque choſe eſt hors de lui, ce ſerait dire qu'il y a quelque choſe hors du grand tout. DIEU étant le principe univerſel de toutes les choſes, toutes exiſtent donc en lui et par lui.

Ce ſyſtême renferme celui de la *prémotion*

phyſique,

physique, mais comme une roue immense renferme une petite roue qui cherche à s'en écarter. Le principe que nous venons d'exposer est trop vaste pour admettre aucune vue particulière.

La prémotion physique occupe l'Etre universel des changemens qui se passent dans la tête d'un jansénisté et d'un moliniste; mais pour nous autres, nous n'occupons l'Etre des êtres que des lois de l'univers. La prémotion physique fait une affaire importante à DIEU de cinq propositions dont une sœur converse aura entendu parler; et nous fesons à DIEU l'affaire la plus simple de l'arrangement de tous les mondes.

La prémotion physique est fondée sur ce principe à la grecque, que, *si un être pensant se donnait une idée, il augmenterait son être.* Or nous ne savons ce que c'est qu'augmenter son être; nous n'entendons rien à cela. Nous disons qu'un être pensant se donnerait de nouveaux modes, et non pas une addition d'existence. De même que quand vous dansez, vos coulés, vos entrechats et vos attitudes ne vous donnent pas une existence nouvelle, qui nous semblerait absurde. Nous ne sommes d'accord avec la prémotion physique qu'en étant convaincus que nous ne nous donnons rien.

On crie contre le fyftême de la prémotion, et contre le nôtre, que nous ôtons aux hommes la liberté : Dieu nous en garde ! Il n'y a qu'à s'entendre fur ce mot *Liberté :* nous en parlerons en fon lieu ; et en attendant, le monde ira comme il eft allé toujours, fans que les thomiftes, ni leurs adverfaires, ni tous les difputeurs du monde, y puiffent rien changer : et nous aurons toujours des idées fans favoir précifément ce que c'eft qu'une idée.

IDENTITÉ.

Ce terme fcientifique ne fignifie que *même chofe*. Il pourrait être rendu en français par *mêmeté*. Ce fujet eft bien plus intéreffant qu'on ne penfe. On convient qu'on ne doit jamais punir que la perfonne coupable, le même individu, et point un autre. Mais un homme de cinquante ans n'eft réellement point le même individu que l'homme de vingt ; il n'a plus aucune des parties qui formaient fon corps ; et s'il a perdu la mémoire du paffé, il eft certain que rien ne lie fon exiftence actuelle à une exiftence qui eft perdue pour lui.

Vous n'êtes le même que par le fentiment continu de ce que vous avez été et de ce que vous êtes ; vous n'avez le fentiment de votre être paffé que par la mémoire : ce n'eft donc

que la mémoire qui établit l'identité, la mêmeté de votre perſonne.

Nous ſommes réellement phyſiquement comme un fleuve dont toutes les eaux coulent dans un flux perpétuel. C'eſt le même fleuve par ſon lit, ſes rives, ſa ſource, ſon embouchure, par tout ce qui n'eſt pas lui; mais, changeant à tout moment ſon eau qui conſtitue ſon être, il n'y a nulle identité, nulle mêmeté pour ce fleuve.

S'il y avait un *Xerxès* tel que celui qui fouettait l'Helleſpont pour lui avoir déſobéi, et qui lui envoyait une paire de menottes; ſi le fils de ce *Xerxès* s'était noyé dans l'Euphrate, et que *Xerxès* voulût punir ce fleuve de la mort de ſon fils, l'Euphrate aurait raiſon de lui répondre: Prenez-vous en aux flots qui roulaient dans le temps que votre fils ſe baignait: ces flots ne m'appartiennent point du tout; ils ſont allés dans le golfe perſique, une partie s'y eſt ſalée, une autre s'eſt convertie en vapeurs, et s'en eſt allée dans les Gaules par un vent de ſud-eſt; elle eſt entrée dans les chicorées et dans les laitues que les Gaulois ont mangées: prenez le coupable où vous le trouverez.

Il en eſt ainſi d'un arbre dont une branche caſſée par le vent aurait fendu la tête de votre grand-père. Ce n'eſt plus le même arbre,

toutes ſes parties ont fait place à d'autres. La branche qui a tué votre grand-père n'eſt point à cet arbre ; elle n'exiſte plus.

On a donc demandé comment un homme qui aurait abſolument perdu la mémoire avant ſa mort, et dont les membres feraient changés en d'autres ſubſtances, pourrait être puni de ſes fautes, ou récompenſé de ſes vertus quand il ne ferait plus lui-même? J'ai lu dans un livre connu cette demande et cette réponſe :

Demande. Comment pourrai-je être récompenſé ou puni quand je ne ſerai plus, quand il ne reſtera rien de ce qui aura conſtitué ma perſonne? ce n'eſt que par ma mémoire que je ſuis toujours moi. Je perds ma mémoire dans ma dernière maladie; il faudra donc après ma mort un miracle pour me la rendre, pour me faire rentrer dans mon exiſtence perdue?

Réponſe. C'eſt-à-dire que, ſi un prince avait égorgé ſa famille pour régner, s'il avait tyranniſé ſes ſujets, il en ſerait quitte pour dire à DIEU : ce n'eſt pas moi, j'ai perdu la mémoire; vous vous méprenez, je ne ſuis plus la même perſonne. Penſez-vous que DIEU fût bien content de ce ſophiſme?

Cette réponſe eſt très-louable, mais elle ne réſout pas entièrement la queſtion.

Il s'agit d'abord de ſavoir ſi l'entendement et la ſenſation ſont une faculté donnée de DIEU à l'homme, ou une ſubſtance créée; ce qui ne peut guère ſe décider par la philoſophie, qui eſt ſi faible et ſi incertaine.

Enſuite il faut ſavoir ſi l'ame étant une ſubſtance, et ayant perdu toute connaiſſance du mal qu'elle a pu faire, étant auſſi étrangère à tout ce qu'elle a fait avec ſon corps qu'à tous les autres corps de notre univers, peut et doit, ſelon notre manière de raiſonner, répondre dans un autre univers des actions dont elle n'a aucune connaiſſance; s'il ne faudrait pas en effet un miracle pour donner à cette ame le ſouvenir qu'elle n'a plus, pour la rendre préſente aux délits anéantis dans ſon entendement, pour la faire la même perſonne qu'elle était ſur terre; ou bien, ſi DIEU la jugerait à peu-près comme nous condamnons ſur la terre un coupable, quoiqu'il ait abſolument oublié ſes crimes manifeſtes. Il ne s'en ſouvient plus; mais nous nous en ſouvenons pour lui; nous le puniſſons pour l'exemple. Mais DIEU ne peut punir un mort pour qu'il ſerve d'exemple aux vivans. Perſonne ne ſait ſi ce mort eſt condamné ou abſous. DIEU ne peut donc le punir que parce qu'il ſentit et qu'il exécuta autrefois le déſir de mal faire. Mais ſi, quand il ſe préſente

mort au tribunal de DIEU, il n'a plus rien de ce désir; s'il l'a entièrement oublié depuis vingt ans; s'il n'est plus du tout la même personne, qui DIEU punira-t-il en lui?

Ces questions ne paraissent guère du ressort de l'esprit humain: il paraît qu'il faut dans tous ces labyrinthes recourir à la foi seule; c'est toujours notre dernier asile.

Lucrece avait en partie senti ces difficultés quand il peint dans son troisième livre un homme qui craint ce qui lui arrivera lorsqu'il ne sera plus le même homme:

Non radicitus è vitâ se tollit et evit;
Sed facit esse sui quiddam super inscius ipse.
Sa raison parle en vain; sa crainte le dévore,
Comme si n'étant plus il pouvait être encore.

Mais ce n'est pas à *Lucrèce* qu'il faut s'adresser pour connaître l'avenir.

Le célèbre *Toland*, qui fit sa propre épitaphe, la finit par ces mots: *Idem futurus Tolandus nunquam*; il ne sera jamais le même *Toland*. Cependant il est à croire que DIEU l'aurait bien su retrouver s'il avait voulu; mais il est à croire aussi que l'Etre qui existe nécessairement est nécessairement bon.

IDOLE, IDOLATRE, IDOLATRIE.

IDOLE, du grec *Eidos*, figure; *Eidolos*, repréſentation d'une figure; *Latreuein*, ſervir, révérer, adorer. Ce mot adorer a, comme on ſait, beaucoup d'acceptions différentes : il ſignifie porter la main à la bouche en parlant avec reſpect, ſe courber, ſe mettre à genoux, ſaluer, et enfin communément rendre un culte ſuprême. Toujours des équivoques.

Il eſt utile de remarquer ici que le dictionnaire de Trévoux commence cet article par dire que tous les païens étaient idolâtres, et que les Indiens ſont encore des peuples idolâtres. Premièrement, on n'appela perſonne païen avant *Théodoſe* le jeune. Ce nom fut donné alors aux habitans des bourgs d'Italie, *pagorum incolæ*, *pagani*, qui conſervèrent leur ancienne religion. Secondement, l'Indouſtan eſt mahométan; et les Mahométans ſont les implacables ennemis des images et de l'idolâtrie. Troiſièmement, on ne doit point appeler idolâtres beaucoup de peuples de l'Inde qui ſont de l'ancienne religion des Parſis, ni certaines caſtes qui n'ont point d'idole.

SECTION PREMIERE.

Y a-t-il jamais eu un gouvernement idolâtre?

Il paraît que jamais il n'y a eu aucun peuple ſur la terre qui ait pris ce nom d'idolâtre. Ce mot eſt une injure, un terme outrageant, tel que celui de *gavache* que les Eſpagnols donnaient autrefois aux Français, et celui de *maranes* que les Français donnaient aux Eſpagnols. Si on avait demandé au ſénat de Rome, à l'aréopage d'Athènes, à la cour des rois de Perſe: *Etes-vous idolâtres?* ils auraient à peine entendu cette queſtion. Nul n'aurait répondu: Nous adorons des images, des idoles. On ne trouve ce mot idolâtre, idolâtrie, ni dans *Homère*, ni dans *Héſiode*, ni dans *Hérodote*, ni dans aucun auteur de la religion des Gentils. Il n'y a jamais eu aucun édit, aucune loi qui ordonnât qu'on adorât des idoles, qu'on les ſervît en dieux, qu'on les regardât comme des dieux.

Quand les capitaines romains et carthaginois feſaient un traité, ils atteſtaient tous leurs dieux. C'eſt en leur préſence, diſaient-ils, que nous jurons la paix. Or les ſtatues de tous ces dieux, dont le dénombrement

était

était très-long, n'étaient pas dans la tente des généraux. Ils regardaient ou feignaient les dieux comme présens aux actions des hommes, comme témoins, comme juges. Et ce n'est pas assurément le simulacre qui constituait la Divinité.

De quel œil voyaient-ils donc les statues de leurs fausses divinités dans les temples? du même œil, s'il est permis de s'exprimer ainsi, que les catholiques voient les images, objets de leur vénération. L'erreur n'était pas d'adorer un morceau de bois ou de marbre, mais d'adorer une fausse divinité représentée par ce bois et ce marbre. La différence entre eux et les catholiques n'est pas qu'ils eussent des images et que les catholiques n'en aient point; la différence est que leurs images figuraient des êtres fantastiques dans une religion fausse, et que les images chrétiennes figurent des êtres réels dans une religion véritable. Les Grecs avaient la statue d'*Hercule*, et nous celle de St *Christophe*; ils avaient *Esculape* et sa chèvre, et nous St *Roch* et son chien; ils avaient *Mars* et sa lance, et nous St *Antoine* de Padoue et St *Jacques* de Compostelle.

Quand le consul *Pline* adresse les prières *aux dieux immortels*, dans l'exorde du panégyrique de *Trajan*, ce n'est pas à des images

qu'il les adresse. Ces images n'étaient pas immortelles.

Ni les derniers temps du paganisme, ni les plus reculés, n'offrent un seul fait qui puisse faire conclure qu'on adorât une idole. *Homère* ne parle que des dieux qui habitent le haut Olympe. Le palladium, quoique tombé du ciel, n'était qu'un gage sacré de la protection de *Pallas*; c'était elle qu'on vénérait dans le palladium : c'était notre sainte ampoule.

Mais les Romains et les Grecs se mettaient à genoux devant des statues, leur donnaient des couronnes, de l'encens, des fleurs, les promenaient en triomphe dans les places publiques. Les catholiques ont sanctifié ces coutumes, et ne se disent point idolâtres.

Les femmes en temps de sécheresse portaient les statues des dieux après avoir jeûné. Elles marchaient pieds nus, les cheveux épars; et aussitôt il pleuvait à seaux, comme dit *Pétrone : Et statim urceatim pluebat*. N'a-t-on pas consacré cet usage illégitime chez les gentils, et légitime parmi les catholiques? Dans combien de villes ne porte-t-on pas nu-pieds des charognes pour obtenir les bénédictions du ciel par leur intercession? Si un turc, un lettré chinois était témoin de ces cérémonies, il pourrait par ignorance accuser les Italiens de mettre leur confiance dans les simulacres qu'ils promènent ainsi en procession.

SECTION II.

Examen de l'idolâtrie ancienne.

Du temps de *Charles I*, on déclara la religion catholique idolâtre en Angleterre. Tous les presbytériens sont persuadés que les catholiques adorent un pain qu'ils mangent, et des figures qui sont l'ouvrage de leurs sculpteurs et de leurs peintres. Ce qu'une partie de l'Europe reproche aux catholiques, ceux-ci le reprochent eux-mêmes aux gentils.

On est surpris du nombre prodigieux de déclamations débitées dans tous les temps contre l'idolâtrie des Romains et des Grecs; et ensuite on est surpris encore quand on voit qu'ils n'étaient pas idolâtres.

Il y avait des temples plus privilégiés que les autres. La grande *Diane* d'Ephèse avait plus de réputation qu'une *Diane* de village. Il se fesait plus de miracles dans le temple d'*Esculape* à Epidaure que dans un autre de ses temples. La statue de *Jupiter Olympien* attirait plus d'offrandes que celle de *Jupiter Paphlagonien*. Mais puisqu'il faut toujours opposer ici les coutumes d'une religion vraie à celles d'une religion fausse, n'avons-nous pas eu depuis plusieurs siècles plus de dévotion à certains autels qu'à d'autres?

Notre-Dame de Lorette n'a-t-elle pas été préférée à Notre-Dame des Neiges, à celle des Ardens, à celle de Hall, &c.? Ce n'eſt pas à dire qu'il y ait plus de vertu dans une ſtatue à Lorette que dans une ſtatue du village de Hall, mais nous avons eu plus de dévotion à l'une qu'à l'autre ; nous avons cru que celle qu'on invoquait aux pieds de ſes ſtatues daignait du haut du ciel répandre plus de faveurs, opérer plus de miracles dans Lorette que dans Hall. Cette multiplicité d'images de la même perſonne prouve même que ce ne ſont point ces images qu'on vénère, et que le culte ſe rapporte à la perſonne qui eſt repréſentée ; car il n'eſt pas poſſible que chaque image ſoit la choſe même : il y a mille images de S^t. *François*, qui même ne lui reſſemblent point, et qui ne ſe reſſemblent point entre elles ; et toutes indiquent un ſeul St *François*, invoqué le jour de ſa fête par ceux qui ont dévotion à ce ſaint.

Il en était abſolument de même chez les païens : on n'avait imaginé qu'une ſeule divinité, un ſeul *Apollon*, et non pas autant d'*Apollons* et de *Dianes* qu'ils avaient de temples et de ſtatues. Il eſt donc prouvé, autant qu'un point d'hiſtoire peut l'être, que les anciens ne croyaient pas qu'une ſtatue fût une divinité, que le culte ne pouvait

être rapporté à cette ſtatue, à cette idole; et par conſéquent les anciens n'étaient point idolâtres. C'eſt à nous à voir ſi on doit ſaiſir ce prétexte pour nous accuſer d'idolâtrie ?

Une populace groſſière et ſuperſtitieuſe qui ne raiſonnait point, qui ne ſavait ni douter, ni nier, ni croire, qui courait au temple par oiſiveté, et parce que les petits y ſont égaux aux grands, qui portait ſon offrande par coutume, qui parlait continuellement de miracles ſans en avoir examiné aucun, et qui n'était guère au-deſſus des victimes qu'elle amenait; cette populace, dis-je, pouvait bien, à la vue de la grande *Diane* et de *Jupiter* tonnant, être frappée d'une horreur religieuſe, et adorer ſans le ſavoir la ſtatue même. C'eſt ce qui eſt arrivé quelquefois dans nos temples à nos payſans groſſiers; et on n'a pas manqué de les inſtruire que c'eſt aux bienheureux, aux mortels reçus dans le ciel qu'ils doivent demander leur interceſſion, et non à des figures de bois et de pierre.

Les Grecs et les Romains augmentèrent le nombre de leurs dieux par leurs apothéoſes. Les Grecs diviniſaient les conquérans, comme *Bacchus*, *Hercule*, *Perſée*. Rome dreſſa des autels à ſes empereurs. Nos apothéoſes ſont d'un genre différent; nous avons infiniment plus de ſaints qu'ils n'avaient de ces dieux

fecondaires, mais nous n'avons égard ni au rang, ni aux conquêtes. Nous avons élevé des temples à des hommes simplement vertueux, qui feraient ignorés fur la terre s'ils n'étaient placés dans le ciel. Les apothéofes des anciens font faites par la flatterie, les nôtres par le refpect pour la vertu.

Cicéron dans fes ouvrages philofophiques ne laiffe pas foupçonner feulement qu'on puiffe fe méprendre aux ftatues des dieux, et les confondre avec les dieux mêmes. Ses interlocuteurs foudroient la religion établie, mais aucun d'eux n'imagine d'accufer les Romains de prendre du marbre et de l'airain pour des divinités. *Lucrèce* ne reproche cette fottife à perfonne, lui qui reproche tout aux fuperftitieux. Donc, encore une fois, cette opinion n'exiftait pas, on n'en avait aucune idée; il n'y avait point d'idolâtres.

Horace fait parler une ftatue de *Priape;* il lui fait dire : *J'étais autrefois un tronc de figuier; un charpentier, ne fachant s'il ferait de moi un dieu ou un banc, fe détermina enfin à me faire dieu.* Que conclure de cette plaifanterie? *Priape* était de ces divinités fubalternes, abandonnées aux railleurs; et cette plaifanterie même eft la preuve la plus forte que cette figure de *Priape*, qu'on mettait dans les potagers pour effrayer les oifeaux, n'était pas fort révérée.

Dacier, en ſe livrant à l'eſprit commentateur, n'a pas manqué d'obſerver que *Baruch* avait prédit cette aventure en diſant : *Ils ne ſeront que ce que voudront les ouvriers* ; mais il pouvait obſerver auſſi qu'on en peut dire autant de toutes les ſtatues. *Baruch* aurait-il eu une viſion ſur les ſatires d'*Horace* ?

On peut d'un bloc de marbre tirer tout auſſi-bien une cuvette qu'une figure d'*Alexandre* ou de *Jupiter*, ou de quelque autre choſe plus reſpectable. La matière dont étaient formés les chérubins du ſaint des ſaints aurait pu ſervir également aux fonctions les plus viles. Un trône, un autel en ſont-ils moins révérés parce que l'ouvrier en pouvait faire une table de cuiſine ?

Dacier, au lieu de conclure que les Romains adoraient la ſtatue de *Priape*, et que *Baruch* l'avait prédit, devait donc conclure que les Romains s'en moquaient. Conſultez tous les auteurs qui parlent des ſtatues de leurs dieux, vous n'en trouverez aucun qui parle d'idolâtrie ; ils diſent expreſſément le contraire. Vous voyez dans *Martial* :

Qui finxit ſacros auro vel marmore vultus,
Non facit ille Deos ; qui colit ille facit.

L'artiſan ne fait point les dieux,
C'eſt celui qui les prie.

Dans *Ovide* :

Colitur pro Jove forma Jovis.
Dans l'image de Dieu c'eſt Dieu ſeul qu'on adore.

Dans *Stace* :

Nulla autem effigies, nulli commiſſa metallo :
Forma Dei mentes habitare ac numina gaudet.
Les Dieux ne ſont jamais dans une arche enfermés ;
Ils habitent nos cœurs.

Dans *Lucain* :

Eſtne Dei ſedes, niſi terra et pontus et aër ?
L'univers eſt de Dieu la demeure et l'empire.

On ferait un volume de tous les paſſages qui dépoſent que les images n'étaient que des images.

Il n'y a que le cas où les ſtatues rendaient des oracles, qui ait pu faire penſer que ces ſtatues avaient en elles quelque choſe de divin. Mais certainement l'opinion régnante était que les dieux avaient choiſi certains autels, certains ſimulacres pour y venir réſider quelquefois, pour y donner audience aux hommes, pour leur répondre. On ne voit dans *Homère* et dans les chœurs des tragédies grecques, que des prières à *Apollon* qui rend ſes oracles ſur les

montagnes, en tel temple, en telle ville; il n'y a pas dans toute l'antiquité la moindre trace d'une prière adreſſée à une ſtatue; ſi on croyait que l'eſprit divin préférait quelques temples, quelques images, comme on croyait auſſi qu'il préférait quelques hommes, la choſe était certainement poſſible; ce n'était qu'une erreur de fait. Combien avons-nous d'images miraculeuſes! Les anciens ſe vantaient d'avoir ce que nous poſſédons en effet; et ſi nous ne ſommes point idolâtres, de quel droit dirons-nous qu'ils l'ont été?

Ceux qui profeſſaient la magie, qui la croyaient une ſcience, ou qui feignaient de le croire, prétendaient avoir le ſecret de faire deſcendre les dieux dans les ſtatues; non pas les grands dieux, mais les dieux ſecondaires, les génies. C'eſt ce que *Mercure triſmégiſte* appelait *faire des dieux;* et c'eſt ce que ſaint *Auguſtin* réfute dans ſa Cité de Dieu. Mais cela même montre évidemment que les ſimulacres n'avaient rien en eux de divin, puiſqu'il fallait qu'un magicien les animât; et il me ſemble qu'il arrivait bien rarement qu'un magicien fût aſſèz habile pour donner une ame à une ſtatue, pour la faire parler.

En un mot, les images des dieux n'étaient point des dieux. *Jupiter*, et non pas ſon image, lançait le tonnerre; ce n'était pas la ſtatue de

Neptune qui foulevait les mers, ni celle d'*Apollon* qui donnait la lumière. Les Grecs et les Romains étaient des gentils, des polythéiftes, et n'étaient point des idolâtres.

Nous leur prodiguâmes cette injure quand nous n'avions ni ftatues ni temples, et nous avons continué dans notre injuftice depuis que nous avons fait fervir la peinture et la fculpture à honorer nos vérités, comme ils s'en fervaient pour honorer leurs erreurs.

SECTION III.

Si les Perfes, les Sabéens, les Egyptiens, les Tartares, les Turcs, ont été idolâtres; et de quelle antiquité eft l'origine des fimulacres appelés idoles? Hiftoire de leur culte.

C'EST une grande erreur d'appeler idolâtres les peuples qui rendirent un culte au foleil et aux étoiles. Ces nations n'eurent long-temps ni fimulacres ni temples. Si elles fe trompèrent, c'eft en rendant aux aftres ce qu'elles devaient au créateur des aftres. Encore le dogme de *Zoroaftre* ou *Zerduft*, recueilli dans le Sadder, enfeigne-t-il un Etre fuprême, vengeur et rémunérateur; et cela eft bien loin de l'idolâtrie. Le gouvernement de la Chine

n'a jamais eu aucune idole ; il a toujours conſervé le culte ſimple du maître du ciel *Kingtien*.

Gengis-kan chez les Tartares n'était point idolâtre, et n'avait aucun ſimulacre. Les muſulmans qui rempliſſent la Gréce, l'Aſie mineure, la Syrie, la Perſe, l'Inde et l'Afrique, appellent les chrétiens idolâtres *giaours*, parce qu'ils croient que les chrétiens rendent un culte aux images. Ils briſèrent pluſieurs ſtatues qu'ils trouvèrent à Conſtantinople dans Sainte-Sophie et dans l'égliſe des Saints-Apôtres, et dans d'autres qu'ils convertirent en moſquées. L'apparence les trompa, comme elle trompe toujours les hommes, et leur fit croire que des temples dédiés à des ſaints qui avaient été hommes autrefois, des images de ces ſaints révérées à genoux, des miracles opérés dans ces temples, étaient des preuves invincibles de l'idolâtrie la plus complète ; cependant il n'en eſt rien. Les chrétiens n'adorent en effet qu'un ſeul Dieu, et ne révèrent dans les bienheureux que la vertu même de DIEU qui gît dans ſes ſaints. Les iconoclaſtes et les proteſtans ont fait le même reproche d'idolâtrie à l'Egliſe, et on leur a fait la même réponſe.

Comme les hommes ont eu très-rarement des idées préciſes, et ont encore moins exprimé leurs idées par des mots précis et ſans équivoque, nous appelâmes du nom d'idolâtres

les gentils et furtout les polythéiftes. On a écrit des volumes immenfes, on a débité des fentimens divers fur l'origine de ce culte rendu à DIEU ou à plufieurs dieux fous des figures fenfibles : cette multitude de livres et d'opinions ne prouve que l'ignorance.

On ne fait pas qui inventa les habits et les chauffures, et on veut favoir qui le premier inventa les idoles ? Qu'importe un paffage de *Sanchoniathon* qui vivait avant la guerre de Troye? que nous apprend-il quand il dit que le chaos, l'efprit, c'eft-à-dire *le fouffle*, amoureux de fes principes, en tira le limon, qu'il rendit l'air lumineux, que le vent *Colp* et fa femme *Baü* engendrèrent *Eon*, qu'*Eon* engendra *Genos*, que *Cronos* leur defcendant avait deux yeux par derrière comme par devant, qu'il devint dieu, et qu'il donna l'Egypte à fon fils *Thaut?* voilà un des plus refpectables monumens de l'antiquité.

Orphée ne nous en apprendra pas davantage dans fa théogonie que *Damafcius* nous a confervée. Il repréfente le principe du monde fous la figure d'un dragon à deux têtes, l'une de taureau, l'autre de lion, un vifage au milieu qu'il appelle *vifage-dieu*, et des ailes dorées aux épaules.

Mais vous pouvez de ces idées bizarres tirer deux grandes vérités, l'une que les images

fenfibles et les hiéroglyphes font de l'antiquité la plus haute; l'autre que tous les anciens philofophes ont reconnu un premier principe.

Quant au polythéifme, le bon fens vous dira que dès qu'il y a eu des hommes, c'eft-à-dire, des animaux faibles, capables de raifon et de folie, fujets à tous les accidens, à la maladie et à la mort, ces hommes ont fenti leur faibleffe et leur dépendance : ils ont reconnu aifément qu'il eft quelque chofe de plus puiffant qu'eux; ils ont fenti une force dans la terre qui fournit leurs alimens, une dans l'air qui fouvent les détruit, une dans le feu qui confume, et dans l'eau qui fubmerge. Quoi de plus naturel dans des hommes ignorans que d'imaginer des êtres qui préfidaient à ces élémens ? quoi de plus naturel que de révérer la force invifible qui fefait luire aux yeux le foleil et les étoiles ? et dès qu'on voulut fe former une idée de ces puiffances fupérieures à l'homme, quoi de plus naturel encore que de les figurer d'une manière fenfible ? Pouvait-on s'y prendre autrement ? La religion juive qui précéda la nôtre, et qui fut donnée par DIEU même, était toute remplie de ces images fous lefquelles DIEU eft repréfenté. Il daigne parler dans un buiffon le langage humain, il paraît fur une montagne. Les efprits céleftes qu'il envoie viennent tous avec

une forme humaine; enfin le ſanctuaire eſt couvert de chérubins qui ſont des corps d'hommes avec des ailes et des têtes d'animaux. C'eſt ce qui a donné lieu à l'erreur de *Plutarque*, de *Tacite*, d'*Appien*, et de tant d'autres, de reprocher aux Juifs d'adorer une tête d'âne. DIEU, malgré ſa défenſe de peindre et de ſculpter aucune figure, a donc daigné ſe proportionner à la faibleſſe humaine, qui demandait qu'on parlât aux ſens par des images.

Iſaïe, dans le chap. VI, voit le Seigneur aſſis ſur un trône, et le bas de ſa robe qui remplit le temple. Le Seigneur étend ſa main, et touche la bouche de *Jérémie*, au chap. I de ce prophète. *Ezéchiel*, au chap. III, voit un trône de ſaphir, et DIEU lui paraît comme un homme aſſis ſur ce trône. Ces images n'altèrent point la pureté de la religion juive, qui jamais n'employa les tableaux, les ſtatues, les idoles pour repréſenter DIEU aux yeux du peuple.

Les lettrés chinois, les Parſis, les anciens Egyptiens n'eurent point d'idoles; mais bientôt *Iſis* et *Oſiris* furent figurés; bientôt *Bel* à Babylone fut un gros coloſſe. *Brama* fut un monſtre bizarre dans la preſqu'île de l'Inde. Les Grecs ſurtout multiplièrent les noms des dieux, les ſtatues et les temples, mais en attribuant toujours la ſuprême puiſſance à leur *Zeus*

nommé par les latins *Jupiter*, maître des dieux et des hommes. Les Romains imitèrent les Grecs. Ces peuples placèrent toujours tous les dieux dans le ciel, sans savoir ce qu'ils entendaient par le ciel. (*)

Les Romains eurent leurs douze grands dieux, six mâles et six femelles, qu'ils nommèrent *Dii majorum gentium*. *Jupiter*, *Neptune*, *Apollon*, *Vulcain*, *Mars*, *Mercure*; *Junon*, *Vesta*, *Minerve*, *Cérès*, *Vénus*, *Diane*. *Pluton* fut alors oublié, *Vesta* prit sa place.

Ensuite venaient les dieux *minorum gentium*, les dieux indigètes, les héros, comme *Bacchus*, *Hercule*, *Esculape*; les dieux infernaux, *Pluton*, *Proserpine*; ceux de la mer, comme *Téthys*, *Amphitrite*, les Néréides, *Glaucus*; puis les Driades, les Naïades, les dieux des jardins, ceux des bergers : il y en avait pour chaque profession, pour chaque action de la vie, pour les enfans, pour les filles nubiles, pour les mariées, pour les accouchées; on eut le dieu *Pet*. On divinisa enfin les empereurs. Ni ces empereurs, ni le dieu *Pet*, ni la déesse *Pertunda*, ni *Priape*, ni *Rumilia* la déesse des tetons, ni *Stercutius* le dieu de la garde-robe, ne furent à la vérité regardés comme les maîtres du ciel et de la terre. Les empereurs eurent quelquefois des temples, les petits dieux pénates n'en

(*) Voyez CIEL.

eurent point; mais tous eurent leur figure, leur idole.

C'étaient de petits magots dont on ornait son cabinet; c'étaient les amusemens des vieilles femmes et des enfans, qui n'étaient autorisés par aucun culte public. On laissait agir à son gré la superstition de chaque particulier. On retrouve encore ces petites idoles dans les ruines des anciennes villes.

Si personne ne sait quand les hommes commencèrent à se faire des idoles, on sait qu'elles sont de l'antiquité la plus haute. *Tharé*, père d'*Abraham*, en fesait à Ur en Chaldée. *Rachel* déroba et emporta les idoles de son beau-père *Laban*. On ne peut remonter plus haut.

Mais quelle notion précise avaient les anciennes nations de tous ces simulacres? Quelle vertu, quelle puissance leur attribuait-on? croyait-on que les dieux descendaient du ciel pour venir se cacher dans ces statues, ou qu'ils leur communiquaient une partie de l'esprit divin, ou qu'ils ne leur communiquaient rien du tout? c'est encore sur quoi on a très-inutilement écrit; il est clair que chaque homme en jugeait selon le degré de sa raison, ou de sa crédulité, ou de son fanatisme. Il est évident que les prêtres attachaient le plus de divinité qu'ils pouvaient

à

à leurs ſtatues, pour s'attirer plus d'offrandes. On ſait que les philoſophes réprouvaient ces ſuperſtitions, que les guerriers s'en moquaient, que les magiſtrats les toléraient, et que le peuple toujours abſurde ne ſavait ce qu'il feſait. C'eſt en peu de mots l'hiſtoire de toutes les nations à qui DIEU ne s'eſt pas fait connaître.

On peut ſe faire la même idée du culte que toute l'Egypte rendit à un bœuf, et que pluſieurs villes rendirent à un chien, à un ſinge, à un chat, à des oignons. Il y a grande apparence que ce furent d'abord des emblèmes. Enſuite un certain bœuf *Apis*, un certain chien nommé *Anubis*, furent adorés : on mangea toujours du bœuf et des oignons : mais il eſt difficile de ſavoir ce que penſaient les vieilles femmes d'Egypte des oignons ſacrés et des bœufs.

Les idoles parlaient aſſez ſouvent. On feſait commémoration à Rome, le jour de la fête de *Cybèle*, des belles paroles que la ſtatue avait prononcées lorſqu'on en fit la tranſlation du palais du roi *Attale* :

Ipſa pati volui, ne ſit mora, mitte volentem ;
Dignus Roma locus quò Deus omnis eat.

„ J'ai voulu qu'on m'enlevât, emmenez-
„ moi vîte ; Rome eſt digne que tout dieu
„ s'y établiſſe. „

La ſtatue de la Fortune avait parlé ; les *Scipions*, les *Cicérons*, les *Céſars*, à la vérité, n'en croyaient rien ; mais la vieille à qui *Encolpe* donna un écu pour acheter des oies et des dieux, pouvait fort bien le croire.

Les idoles rendaient auſſi des oracles, et les prêtres cachés dans le creux des ſtatues parlaient au nom de la divinité.

Comment au milieu de tant de dieux et de tant de théogonies différentes, et de cultes particuliers, n'y eut-il jamais de guerre de religion chez les peuples nommés *idolâtres* ? Cette paix fut un bien qui naquit d'un mal, de l'erreur même : car chaque nation, reconnaiſſant pluſieurs dieux inférieurs, trouva bon que ſes voiſins euſſent auſſi les leurs. Si vous exceptez *Cambyſe* à qui on reprocha d'avoir tué le bœuf *Apis*, on ne voit dans l'hiſtoire profane aucun conquérant qui ait maltraité les dieux d'un peuple vaincu. Les gentils n'avaient aucune religion excluſive, et les prêtres ne ſongèrent qu'à multiplier les offrandes et les ſacrifices.

Les premières offrandes furent des fruits. Bientôt après il fallut des animaux pour la table des prêtres ; ils les égorgeaient eux-mêmes ; ils devinrent bouchers et cruels : enfin ils introduiſirent l'uſage horrible de ſacrifier des victimes humaines, et ſurtout des

enfans et des jeunes filles. Jamais les Chinois, ni les Parsis, ni les Indiens, ne furent coupables de ces abominations; mais à Hiéropolis en Egypte, au rapport de *Porphyre*, on immola des hommes.

Dans la Tauride, on sacrifiait des étrangers; heureusement les prêtres de la Tauride ne devaient pas avoir beaucoup de pratiques. Les premiers Grecs, les Cypriots, les Phéniciens, les Tyriens, les Carthaginois eurent cette superstition abominable. Les Romains eux-mêmes tombèrent dans ce crime de religion; et *Plutarque* rapporte qu'ils immolèrent deux grecs et deux gaulois, pour expier les galanteries de trois vestales. *Procope*, contemporain du roi des Francs *Théodebert*, dit que les Francs immolèrent des hommes quand ils entrèrent en Italie avec ce prince. Les Gaulois, les Germains fesaient communément de ces affreux sacrifices. On ne peut guère lire l'histoire sans concevoir de l'horreur pour le genre-humain.

Il est vrai que chez les Juifs *Jephté* sacrifia sa fille, et que *Saül* fut prêt d'immoler son fils; il est vrai que ceux qui étaient voués au Seigneur par anathème ne pouvaient être rachetés ainsi qu'on rachetait les bêtes, et qu'il fallait qu'ils périssent.

Nous parlons ailleurs des victimes humaines facrifiées dans toutes les religions.

Pour confoler le genre-humain de cet horrible tableau, de ces pieux facriléges, il eft important de favoir que chez prefque toutes les nations nommées idolâtres, il y avait la théologie facrée et l'erreur populaire, le culte fecret et les cérémonies publiques, la religion des fages et celle du vulgaire. On n'enfeignait qu'un feul dieu aux initiés dans les myftères : il n'y a qu'à jeter les yeux fur l'hymne attribuée à l'ancien *Orphée*, qu'on chantait dans les myftères de *Cérès Eleufine*, fi célèbre en Europe et en Afie : „ Contemple la nature „ divine, illumine ton efprit, gouverne ton „ cœur, marche dans la voie de la juftice, „ que le Dieu du ciel et de la terre foit tou- „ jours préfent à tes yeux ; il eft unique, il „ exifte feul par lui-même, tous les êtres „ tiennent de lui leur exiftence ; il les fou- „ tient tous : il n'a jamais été vu des mor- „ tels, et il voit toutes chofes. „

Qu'on life encore ce paffage du philofophe *Maxime* de Madaure, que nous avons déjà cité : „ Quel homme eft affez groffier, affez „ ftupide pour douter qu'il foit un Dieu „ fuprême, éternel, infini, qui n'a rien „ engendré de femblable à lui-même, et qui „ eft le père commun de toutes chofes ? „

Il y a mille témoignages que les ſages abhorraient non-ſeulement l'idolâtrie, mais encore le polythéiſme.

Epictète, ce modèle de réſignation et de patience, cet homme ſi grand dans une condition ſi baſſe, ne parle jamais que d'un ſeul Dieu. Reliſez encore cette maxime : „ DIEU „ m'a créé, DIEU eſt au-dedans de moi, „ je le porte par-tout. Pourrais-je le ſouiller „ par des penſées obſcènes, par des actions „ injuſtes, par d'infames déſirs ? Mon devoir „ eſt de remercier DIEU de tout, de le louer „ de tout, et de ne ceſſer de le bénir qu'en „ ceſſant de vivre. „ Toutes les idées d'*Epictète* roulent ſur ce principe. Eſt-ce là un idolâtre ?

Marc-Aurèle, auſſi grand peut-être ſur le trône de l'empire romain qu'*Epictète* dans l'eſclavage, parle ſouvent, à la vérité, des dieux, ſoit pour ſe conformer au langage reçu, ſoit pour exprimer des êtres mitoyens entre l'Etre ſuprême et les hommes ; mais en combien d'endroits ne fait-il pas voir qu'il ne reconnaît qu'un Dieu éternel, infini ? „ Notre „ ame, dit-il, eſt une émanation de la Divi- „ nité. Mes enfans, mon corps, mes eſprits, „ me viennent de DIEU. „

Les ſtoïciens, les platoniciens, admettaient une nature divine et univerſelle ; les épicuriens la niaient. Les pontifes ne parlaient que

d'un ſeul Dieu dans les myſtères. Où étaient donc les idolâtres? Tous nos déclamateurs crient à l'idolâtrie comme de petits chiens qui jappent quand ils entendent un gros chien aboyer.

Au reſte, c'eſt une des plus grandes erreurs du dictionnaire de *Moréri*, de dire que du temps de *Théodoſe le jeune*, il ne reſta plus d'idolâtres que dans les pays reculés de l'Aſie et de l'Afrique. Il y avait dans l'Italie beaucoup de peuples encore gentils, même au ſeptième ſiècle. Le nord de l'Allemagne, depuis le Vézer, n'était pas chrétien du temps de *Charlemagne*. La Pologne et tout le Septentrion reſtèrent long-temps après lui dans ce qu'on appelle *idolâtrie*. La moitié de l'Afrique, tous les royaumes au-delà du Gange, le Japon, la populace de la Chine, cent hordes de Tartares, ont conſervé leur ancien culte. Il n'y a plus en Europe que quelques Lapons, quelques Samoïèdes, quelques Tartares, qui aient perſévéré dans la religion de leurs ancêtres.

Finiſſons par remarquer que dans les temps qu'on appelle parmi nous *le moyen âge*, nous appelions le pays des mahométans *la Paganie*, nous traitions d'*idolâtres*, d'*adorateurs d'images*, un peuple qui a les images en horreur. Avouons, encore une fois, que les Turcs ſont

plus excusables de nous croire idolâtres, quand ils voient nos autels chargés d'images et de statues.

Un gentilhomme du prince *Ragotski* m'a assuré sur son honneur qu'étant entré dans un café à Constantinople, la maîtresse ordonna qu'on ne le servît point parce qu'il était idolâtre. Il était protestant; il lui jura qu'il n'adorait ni hostie ni images. Ah! si cela est, lui dit cette femme, venez chez moi tous les jours, vous serez servi pour rien.

IGNACE DE LOYOLA.

VOULEZ-VOUS acquérir un grand nom, être fondateur? soyez complètement fou; mais d'une folie qui convienne à votre siècle. Ayez dans votre folie un fonds de raison qui puisse servir à diriger vos extravagances, et soyez excessivement opiniâtre. Il pourra arriver que vous soyez pendu; mais si vous ne l'êtes pas, vous pourrez avoir des autels.

En conscience y a-t-il jamais eu un homme plus digne des petites-maisons que St *Ignace* ou St *Inigo* le biscaïen, car c'est son véritable nom? La tête lui tourna à la lecture de la légende dorée, comme elle tourna depuis à don *Quichotte de la Manche* pour avoir lu des

romans de chevalerie. Voilà mon biſcaïen qui ſe fait d'abord chevalier de la Vierge, et qui fait la veille des armes à l'honneur de ſa dame. La ſainte Vierge lui apparaît, et accepte ſes ſervices ; elle revient pluſieurs fois, elle lui amène ſon fils. Le diable qui eſt aux aguets, et qui prévoit tout le mal que les jéſuites lui feront un jour, vient faire un vacarme de lutin dans la maiſon, caſſe toutes les vitres; le biſcaïen le chaſſe avec un ſigne de croix; le diable s'enfuit à travers la muraille, et y laiſſe une grande ouverture que l'on montrait encore aux curieux cinquante ans après ce bel événement.

Sa famille voyant le dérangement de ſon eſprit, veut le faire enfermer et le mettre au régime : il ſe débarraſſe de ſa famille ainſi que du diable, et s'enfuit ſans ſavoir où il va. Il rencontre un maure, et diſpute avec lui ſur l'immaculée conception. Le maure, qui le prend pour ce qu'il eſt, le quitte au plus vîte. Le biſcaïen ne ſait s'il tuera le maure, ou s'il priera DIEU pour lui ; il en laiſſe la déciſion à ſon cheval, qui, plus ſage que lui, reprit la route de ſon écurie.

Mon homme, après cette aventure, prend le parti d'aller en pélerinage à Bethléem, en mendiant ſon pain ; ſa folie augmente en chemin ; les dominicains prennent pitié de

lui

lui à Menrèſe, ils le gardent chez eux pendant quelques jours, et le renvoient ſans l'avoir pu guérir.

Il s'embarque à Barcelone, arrive à Veniſe; on le chaſſe de Veniſe, il revient à Barcelone toujours mendiant ſon pain, toujours ayant des extaſes, et voyant fréquemment la ſainte Vierge et JESUS-CHRIST.

Enfin on lui fit entendre que pour aller dans la Terre-Sainte convertir les Turcs, les chrétiens de l'Egliſe grecque, les Arméniens et les Juifs, il fallait commencer par étudier un peu de théologie. Mon biſcaïen ne demande pas mieux; mais pour être théologien, il faut ſavoir un peu de grammaire et un peu de latin, cela ne l'embarraſſe point, il va au collége à l'âge de trente-trois ans: on ſe moque de lui, et il n'apprend rien.

Il était déſeſpéré de ne pouvoir aller convertir des infidelles: le diable eut pitié de lui cette fois-là, il lui apparut, et lui jura foi de chrétien que s'il voulait ſe donner à lui, il le rendrait le plus ſavant homme de l'Egliſe de DIEU. *Ignace* n'eut garde de ſe mettre ſous la diſcipline d'un tel maître: il retourna en claſſe, on lui donna le fouet quelquefois, et il n'en fut pas plus ſavant.

Chaſſé du collége de Barcelone, perſécuté par le diable qui le puniſſait de ſes refus,

abandonné par la vierge *Marie*, qui ne se mettait point du tout en peine de secourir son chevalier, il ne se rebute pas ; il se met à courir le pays avec des pélerins de Saint-Jacques, il prêche dans les rues de ville en ville. On l'enferme dans les prisons de l'inquisition. Délivré de l'inquisition, on le met en prison dans Alcala ; il s'enfuit après à Salamanque, et on l'y enferme encore. Enfin, voyant qu'il n'était pas prophète dans son pays, *Ignace* prend la résolution d'aller étudier à Paris ; il fait le voyage à pied, précédé d'un âne qui portait son bagage, ses livres et ses écrits. Don *Quichotte* du moins eut un cheval et un écuyer ; mais *Ignace* n'avait ni l'un ni l'autre.

Il essuie à Paris les mêmes avanies qu'en Espagne : on lui fait mettre culotte bas au collége de Sainte-Barbe, et on veut le fouetter en cérémonie. Sa vocation l'appelle enfin à Rome.

Comment s'est-il pu faire qu'un pareil extravagant ait joui enfin à Rome de quelque considération, se soit fait des disciples, et ait été le fondateur d'un ordre puissant, dans lequel il y a eu des hommes très-estimables ? c'est qu'il était opiniâtre et enthousiaste. Il trouva des enthousiastes comme lui, auxquels il s'associa. Ceux-là, ayant plus de raison que lui,

rétablirent un peu la ſienne : il devint plus aviſé ſur la fin de ſa vie, et il mit même quelque habileté dans ſa conduite.

Peut-être *Mahomet* commença-t-il à être auſſi fou qu'*Ignace* dans les premières converſations qu'il eut avec l'ange *Gabriel* ; et peut-être *Ignace*, à la place de *Mahomet*, aurait fait d'auſſi grandes choſes que le prophète ; car il était auſſi ignorant, tout auſſi viſionnaire, et auſſi courageux.

On dit d'ordinaire que ces choſes-là n'arrivent qu'une fois : cependant il n'y a pas long-temps qu'un ruſtre anglais, plus ignorant que l'eſpagnol *Ignace*, a établi la ſociété de ceux qu'on nomme *quakers*, ſociété fort au-deſſus de celle d'*Ignace*. Le comte de *Sinzendorf* a de nos jours fondé la ſecte des moraves ; et les convulſionnaires de Paris ont été ſur le point de faire une révolution. Ils ont été bien fous, mais ils n'ont pas été aſſez opiniâtres.

Fin du Tome ſixième.

TABLE

DES ARTICLES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Fin de la Table du tome ſixième.

